This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

E 88812

E 88812

HISTOIRE
DES DIFFÉRENTS PEUPLES
SOUMIS
A LA DOMINATION DES RUSSES,
TOME I.

HISTOIRE

DES DIFFÉRENTS PEUPLES

SOUMIS

A LA DOMINATION DES RUSSES,

OU

SUITE DE L'HISTOIRE DE RUSSIE.

PAR M. LEVESQUE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DE BURE l'aîné, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

DK33
L4
V.1

PRÉFACE.

Il y aurait plus de vanité que de modeſtie à demander l'indulgence du lecteur pour cet ouvrage. C'eſt un de ces livres qui peuvent renfermer quelques objets de curioſité, même d'utilité, mais qui ne ſuppoſent dans leurs auteurs que la patience d'en avoir raſſemblé les matériaux.

Les faits que j'ai réunis fourniront peut-être à de vrais philoſophes des réſultats importants. L'honneur ſera pour eux, je n'aurai que le mérite obſcur de les avoir ſervis. Le journalier laborieux qui conduit les marbres au bâtiment ne partage pas la gloire de l'architecte.

Obligé de décrire des hommes

forment pas plus un même corps que l'hiſtoire des Sauvages de Caïenne ne fait partie de l'hiſtoire de France.

J. J. Rouſſeau ſouhaitait de voir des philoſophes voyager chez les Sauvages : c'eſt ce qui eſt arrivé en Ruſſie. Les vaſtes dépendances de cet empire ont été viſitées par des membres choiſis de l'Académie des ſciences de Saint-Pétersbourg. Dégagés des préjugés vulgaires, obſervateurs attentifs, accoutumés à l'étude de l'homme par leur état de médecins ou de naturaliſtes ; la plupart nés & élevés dans l'Allemagne, où le caractere flegmatique des habitants les rend peu ſuſceptibles de prévention ou d'un enthouſiaſme déréglé, ils étaient capables de bien voir & ils en avaient le deſir. Steller, Krachéninnikof,

les deux Gmélin, Pallas, Lépekhin, Rytchkof, Géorgi (1) &c.; tels ſont les ſages voyageurs dont les mémoires ont ſervi principalement à la compoſition de mon ouvrage. j'ai dû les ſuivre avec confiance, &, ſi j'ai quelquefois été trompé par eux, comment pouvais-je éviter l'erreur?

Un écrivain qu'on attaque ſur ſon ſtyle, ſur ſes penſées, ſur la forme de ſon ouvrage, doit ſe taire. C'eſt à ſes lecteurs à le défendre, &, s'il n'en a pas, il eſt déjà condamné.

---

(1) M. Géorgi a donné, d'après ſes propres obſervations & d'après les notes des autres Académiciens voyageurs, la deſcription de tous les peuples de Ruſſie. Son ouvrage m'a ſervi de guide lorſque les autres mémoires me manquaient, & toutes les fois que j'ai pu conſulter les

Mais un hiſtorien qu'on attaque ſur les faits eſt obligé de répondre. Son honneur même eſt bleſſé, puiſqu'on l'accuſe de menſonge, & ſon ſilence ſerait un aveu de ſa honte. Il doit reprendre ſes droits ſur la confiance ébranlée de ſes lecteurs, & leur prouver qu'il n'a rien avancé dont il ne puiſſe donner des preuves.

On a voulu répandre le doute ſur quelques uns des faits que j'ai rapportés dans mon hiſtoire de Ruſſie (1). J'y ai parlé d'un traité

---

mémoires originaux, ils m'ont rendu témoignage de ſa fidélité.

J'ai ſuivi, pour les mœurs des Inſulaires de l'Océan oriental, M. Géorgi & les *Nouvelles Découvertes des Ruſſes entre l'Aſie & l'Amérique, par M. Coxe.*

(1) Voyez les *Réflexions ſur l'hiſtoire de Ruſſie, par M. Leveſque*, inſérées dans le mercure du 25 Janvier 1783.

insidieux que les Suédois firent avec les Russes après la bataille de Narva & qu'ils rompirent le lendemain. On a cru que ce traité n'existait pas, parceque M. de Voltaire n'en a rien dit : On m'a demandé si je l'avais vu. Oui, je l'ai vu & je l'ai encore en ce moment sous les yeux : c'est Pierre I qui l'a consigné lui-même dans son journal ; il assure que Charles XII avait donné sa parole royale qu'il serait observé (1). Je trouve aussi cette con-

(1) « Et cette même nuit du 20 No-
« vembre (1700) tout l'Etat-Général dé-
« puta au Roi le Général Boutourlin, pour
« lui demander une suspension d'armes
« pour le lendemain & la liberté de faire
« la retraite. Les généraux Suédois, par
« ordre & en présence du Roi, don-
« nerent leur parole que ce qui restait de
« l'armée Russe serait libre de se retirer

vention dans un manifeſte que le Vice-Chancelier compoſa par ordre du Tſar : il en rapporte les articles, il aſſure que Charles XII avait touché la main du général Prince Dolgorouki, en gage de ſa parole.

J'ai dit que Pierre I avait plus de 38000 homes lorſqu'il fut enveloppé par les Turcs ſur les bords du Prouth ; mais M. de Voltaire

---

« le lendemain, avec armes & drapeaux, « mais ſans artillerie.... Bientôt après, nos « Généraux furent appellés auprès du Roi « & la convention fut confirmée par la « parole de ce Prince. Ils redemanderent « toute l'artillerie que les Suédois avaient « priſe dans les retranchements ; & le « Roi dit lui-même : *Elle eſt déja der-* « *riere nous, on ne peut vous la rendre.* Ils « inſiſterent pour qu'on leur laiſſât du « moins les pieces de campagne, & il

lui en donne que 22000; & on
tient que c'eſt lui qui a raiſon.
eſt vrai cependant que Pierre I
rque lui-même dans ſon journal
il avait 38146 hommes (1). J'a-
te que, dans l'Ordonnance pour
couronnement de l'Impératrice
épouſe, il dit qu'il n'en avait
22000. Cette contradiction du-
s avec lui-même fait une diffi-

---

mit ſeulement de leur laiſſer ſix
ions. » *Journal de Pierre I.*

(1) Tſar raconte enſuite que les Sué-
aiſſerent défiler en effet la diviſion
néral Golovin & les deux régiments
rdes qui avaient fait la veille une
reuſe réſiſtance, mais qu'ils arrê-
l'autre diviſion, la déſarmerent,
illerent même les ſoldats de leurs
& retinrent les Généraux priſon-
e guerre.

« Voici, dit Pierre I dans ſon

culté; mais il ſemble qu'on doit s'en tenir à ſon journal, écrit dans le temps, & où il donne le détail de ſa cavalerie & de ſon infanterie. L'ordonnance pour le couronnement de l'Impératrice eſt poſtérieure de treize ans. Le Tſar peut avoir exagéré à deſſein le danger

---

« journal, ce qui compoſait notre ar-
« mée :
« Cavalerie, ſeulement 6692 hommes.
« (Parceque le géné-
« ral Renn avait été en-
« voyé à Braïlof avec
« ſept mille hommes
« de cavalerie, ſans
« compter ce qui avait

u'il avait couru pour relever le
ıérite de ſon épouſe qui l'en avait
ré. On pourrait auſſi ſoupçonner
u'il y avait une faute de chiffres
ıns la copie de cette ordonnance
ıbliée dans les *Mémoires de Ca-*
erine I.

Il me vient en ce moment une
ıiſieme conjecture : je crois même
'on doit s'y arrêter quoiqu'elle
e ſoit moins favorable, car j'aime
eux la vérité qu'un paſſage de
ın livre. Je commence donc à
ıpçonner que le journal & l'or-
ınance ſont également fideles.
rre I, dans le journal, aura mar-
le nombre de ſes troupes au
ment où elles furent envelop-
s; &, dans l'ordonnance, il nous
rend à quel nombre elles étaient
ıites lorſque ſon épouſe fit en-
er les négociations de paix.

Mais comme le héros, dans ſon journal, ne donne le détail de ſes troupes qu'après avoir parlé de la concluſion de la paix; comme il ne le donne que pour prouver que cette paix était néceſſaire; j'ai dû naturellement tomber dans une erreur où il me conduiſait lui-même. Si la conjecture que je viens d'établir eſt vraie, ce ne ſera dans le journal & dans mon livre, qu'un déplacement de circonſtances: mais ce déplacement eſt une faute, & je ne prétends pas l'excuſer. Elle prouve du moins, contre mon cenſeur, que, loin d'avoir copié M. de Voltaire, j'ai ſuivi ſcrupuleuſement les mémoires les plus authentiques.

On m'a demandé ſi l'on trouvait de l'ivoire foſſile en Sibérie; &, en faiſant cette queſtion, on copiait,

er, ſavant, profond dans l'hiſtoire
e Ruſſie, qui avait ſous les yeux
outes les pieces de la négociation.

Un monument de marbre, éri-
é dans un déſert, parle à l'imagi-
ation d'une maniere impoſante.
Mais devais-je dire qu'on avait élevé
e marbre, lorſqu'on s'était con-
nté de planter en terre un po-
au de bois ?

Mon cenſeur aſſure que ce po-
au reſſemble beaucoup au mar-
e dont parle M. de Voltaire :
de la peine à voir cette reſſem-
ance.

Après m'avoir fait un crime de
tre pas toujours d'accord avec
de Voltaire, on me reproche
l'avoir ſuivi pas à pas dans tout
ue j'ai dit du regne de Pierre I.
tranche le mot, on m'accuſe
plagiat. Eh! comment cette ac-

cuſation peut-elle être fondée ſi je ne me rencontre jamais avec M. de Voltaire dans l'expreſſion, ſi j'en differe ſouvent dans les détails, ſi mes réflexions ne ſont pas les ſiennes (1), ſi je rapporte des faits dont il n'a pas parlé, ſi l'ordre que je ſuis eſt différent du ſien quand la chronologie n'exige pas qu'il ſoit le même, ſi j'ai cité par-tout en marge mes autorités, & ſi mes citations ſont toujours fideles? Il eſt impoſſible que deux auteurs qui

(1) Elles ne peuvent être différentes quand nous avons tous deux emprunté celles de Pierre I lui-même, comme nous avons fait en terminant le récit de la bataille de Narva & dans d'autres occaſions. C'eſt ce qui peut avoir trompé mon cenſeur. On ſait qu'on avait envoyé à M. de Voltaire des extraits du journal de son héros.

raitent le même ſujet hiſtorique ne ſe rencontrent pas ſouvent dans les faits & quelquefois dans la même maniere de les voir.

Je n'ai relu l'ouvrage de M. de Voltaire ſur la Ruſſie qu'après avoir terminé le mien. J'ai profité alors *des faits que lui ſeul m'indiquait &* je n'ai pas négligé d'apprendre aux lecteurs que je les lui devais (1).

Mais je ne les ai jamais adoptés qu'après en avoir examiné les preu-

(1) En parlant de l'affaire du Prouth, dans laquelle mon cenſeur paraît s'être trompé, j'ai cité deux fois M. de Voltaire pour quelques légeres circonſtances qu'il m'a fournies : le reſte de mon récit eſt entiérement extrait du journal de Pierre I, & la plupart des réflexions ſont de ce Prince.

C'eſt à M. de Voltaire que je dois la réponſe du Vizir à Charles XII & je lui

ves. J'ai pouſſé même le ſcrupule juſqu'à ne pas parler de la reconnaiſſance de Catherine I & de ſon frere, parceque je n'avais pas encore vu les mémoires d'où M. de Voltaire l'a tirée. Les circonſtances, vraies pour le fond, ont quelque choſe de romaneſque qui m'inſpirait de la défiance, & j'ai mieux aimé priver mon livre d'une ſcène intéreſſante que riſquer de mentir au public.

Mon cenſeur a mis un peu d'hu-

---

en ai fait hommage. Il la tenait du Comte Poniatovski qui ne quittait pas ce Prince. Pierre I dit ſeulement que le Vizir répondit au Roi : « Vous avez appris à « connaître les Ruſſes & nous les con- « naiſſons auſſi. Attaquez-les ſi vous vou- « lez avec vos troupes ; pour moi, je ne « romprai pas la paix ». Il eſt poſſible que le général Turc ait fait les deux réponſes.

meur dans ſon attaque, parcequ'il croyait avoir à défendre M. de Voltaire (1) : il m'a été facile de ne mettre que de la modération dans ma réponſe, car je n'avais à défendre que mon livre.

On allait tirer les feuilles de cette préface, quand j'ai reçu les deux volumes qui viennent de paraître de l'*Hiſtoire de Ruſſie par*

---

(1) Il eſt inutile de combattre ici l'imputation qu'il m'a faite d'être un ennemi caché de M. de Voltaire. Perſonne ne peut avoir une admiration plus ſincere que la mienne pour cet écrivain unique chez toutes les nations, & qui a tant contribué à ſoutenir, à augmenter la gloire littéraire de la nôtre. Mais les ſentiments qu'il m'inſpire ſont fort indifférents à ma fidélité dans l'hiſtoire, & il ne s'agit ici que de cela.

M. le Clerc. L'un forme le premier tome de l'hiſtoire ancienne & l'autre le premier tome de l'hiſtoire moderne. Comme l'auteur a daigné parler ſouvent de moi dans cet ouvrage, je dois répondre à ſon honnêteté, & c'eſt à lui que j'adreſſe la parole.

J'ai lu avec empreſſement, Monſieur, votre nouvel ouvrage & j'y ai reconnu cette maniere qui n'eſt qu'à vous, & dont vous nous aviez autrefois donné le modele dans votre roman d'Yu le Grand. J'ai admiré avec quel courage vous vous êtes écarté de la route tracée par les Thucydide, les Tite-Live, les Tacite, dont les modernes n'ont fait que ſuivre ſervilement les pas. Tous, avec plus ou moins de ſuccès, ont cherché dans leurs

crits à conſerver l'unité d'intérêt : 'eſt ce que vous avez évité, & ous trouvez dans votre nouvelle néthode une ſource de richeſſes. Vous tranſportez votre lecteur dans ous les temps, vous le promenez ur toute l'étendue du globe. Ra-ontez-vous l'hiſtoire de Sviatoſ-f? vous trouvez que ce prince a :s rapports ſenſibles avec Char-s XII, & vous nous donnez une urte hiſtoire du héros de la Sue-. Vladimir introduit le Chriſtia-me en Ruſſie : vous tracez à ce et un abrégé de la vie de Conſ-tin. Un autre Vladimir chaſſe Juifs de Kief : vous nous ap-nez comment les Juifs furent ſécutés par Trajan. Novgorod ouve une famine : c'eſt pour s une occaſion de nous parler ı tremblement de terre d'An-

tioche. Si les Ruſſes font la guerre aux Bulgares, vous racontez les guerres que les Phéniciens firent aux rois d'Egypte. Enfin vous vous faites ſuivre par vos lecteurs à la Chine, au Japon, ſur les ſables de la Négritie, dans le pays des Iroquois, dans les îles de la Mer du Sud. On ne ſait jamais où l'on eſt : mais qu'importe pourvu qu'on ſoit bien ?

Quand nos vieux maîtres avaient préparé leurs lecteurs à de grands événements, ils ne leur laiſſaient plus le temps de reſpirer, & ne ſe donnaient pas à eux-mêmes celui de faire une courte réflexion. Vous avez plus de ménagement pour les vôtres. Leur avez-vous raconté le partage que Vladimir fit de ſes Etats à ſes enfants & ſa mort qui ſuivit de près cette imprudence ; ils

prévoient que la Ruſſie va être dé-
chirée par les diſſentions des freres ;
a curioſité leur cauſe une ſorte d'a-
gitation : c'eſt alors que vous avez
'adreſſe de leur ménager un long
epos, & que vous employez cent
rente pages in 4°. à leur parler de
'ancienne idolâtrie des Ruſſes &
e leur religion actuelle.

Chez vous le ſtyle n'eſt pas
oins varié que les digreſſions.
Quelquefois hardi dans vos méta-
hores, vous dites en parlant des
uffrances : « C'eſt la maniere
noire de la vie que les jouïſſances
récréent & adouciſſent un peu. »
illeurs joignant à la hardieſſe des
ures une profonde & vénérable
ſcurité, vous dites que « Le deſ-
potiſme met de la pouſſiere en
euvre, & de l'œuvre en pouſ-
iere ». Tantôt vous vous prêtez

à un agréable badinage. « Tous ces « attentats & ces chûtes, dites-« vous, ne rendaient-ils pas le trône « de Kief ſemblable à des monta-« gnes de glace ſur leſquelles les « princes Ruſſes patinaient quel-« ques inſtants & finiſſaient par ſe « rompre le cou »? Tantôt deſcendant à une douce familiarité, vous dites en parlant d'un prince : « La « veille de ſa mort, il était en par-« faite ſanté ».

Je ſavais que des Ruſſes inſtruits vous avaient donné des notes ſur des points de leur hiſtoire ; je ſavais que vous en aviez fait vous-même, lorſque les converſations étaient tombées en votre préſence ſur quelques uſages ou quelques événements remarquables ; je ſavais auſſi qu'on vous avait traduit des pieces aſſez intéreſſantes ;

enfin je n'ignorais pas que vous étiez en état de donner des *Eſſais* curieux, des *Recherches* importantes ſur la Ruſſie : mais tout cela ne forme pas un corps d'hiſtoire, & je ne comprenais pas comment vous parviendriez à ſuivre la chaîne des événements depuis les premiers temps de la domination ruſſe juſqu'au regne de Pierre I ou du moins de ſon aïeul.

Il eſt vrai que nous avons une traduction de l'hiſtoire ancienne de Ruſſie par Lomonoſof : mais elle ſe termine au regne d'Iaroſlaf, mort en 1054, & la partie hiſtorique que vous venez de publier nous conduit juſqu'à l'année 1237. Comment vous êtes-vous tiré de cette difficulté qui ſemblait invincible ? Par le plus aiſé de tous les moyens.

Oui, Monſieur, depuis la fin du

ſions jamais écartés l'un de l'autre dans notre choix? Comment, trouve-t-on ſi ſouvent mes expreſſions dans votre livre, quoiqu'en général nos ſtyles ſoient ſi différents l'un de l'autre?

Voulez-vous des preuves plus poſitives? Vous avez copié juſqu'aux fautes d'impreſſion de mon ouvrage (1). Sous l'année 1093, *Sviatopolk Iſiaſlavitch* y eſt nommé *Sviatopolk Iaroſlavitch*, & vous le nommez de même auſſi en titre. Dans le récit du regne de ce prince, je dis qu'il était fils

(1) Cependant quand M. le Clerc découvre chez moi quelques fautes d'impreſſion, il ne manque pas de me tancer vertement. Il y a dans mon premier tome une erreur de nombre ſur les cataractes du Dnepre, il releve cette faute quoique j'aie dit, tome 5 : *Son cours eſt embar-*

d'Iſiaſlaf,

ſiaſlaf, & alors vous le dites
mme moi, ſans vous appercevoir
'il s'appellait donc Iſiaſlavitch.
vais cependant corrigé cette fau-
lans l'errata.

Vous aimez à faire parade d'é-
lition, & à répéter ſouvent *Neſ-
dit, Nicon rapporte, les Chro-
ues diſent.* Toutes les fois qu'on
ve ces formules dans votre
e, on n'a qu'à ouvrir le mien,
y trouvera en marge *Neſtor*,
on, &c. Mais quand par haſard
oublié de citer mes autorités,
s vous égarez auſſitôt. C'eſt
que vous dites, page 401 :

par treize écueils. Il fait une note
s pour apprendre qu'il s'eſt gliſſé
au lieu d'un 6 dans le milléſime
de mes marges; & en me corri-
il ſe trompe lui-même, au moins
dois croire le prince Stcherbatof.

« Ces chroniques disent encore « que le Pape Urbain II envoya « à Vsévolod un Evêque nommé Théodore, &c. ». Non, Monsieur, ce ne sont pas les chroniques qui disent cela, c'est le prince Stcherbatof; mais j'avais oublié de le nommer.

Quelquefois vous ne prenez pas la peine de rien changer à mon style. Ainsi le reglement ecclésiastique de Vladimir I, pages 169 & suivantes de votre Histoire ancienne, est copié mot pour mot de mon ouvrage, tome 1, pages 165 & suivantes. Il serait bien étonnant que deux écrivains eussent fait dans les mêmes termes, non pas la traduction, mais l'extrait de cette piece. Il en est de même de la lettre du Pape Grégoire VII, &c. &c.

D'autres fois vous changez quel-

ques unes de mes expreſſions, mais le plagiat eſt encore facile à reconnaître. En voici un exemple.

Hiſtoire de Ruſſie par M. le Clerc, Hiſtoire Ancienne, page 214.

Les Ruſſes ont conſervé l'uſage de la Trizna. Ils diſtribuent du caffé, du vin, de l'eau-de-vie, du punch à tous les aſſiſtants du convoi funéraire : on boit autour du mort, raſé, friſé, & expoſé ſur un cercueil ordinairement peint & quelquefois doré ou argenté & doublé de ſatin ou d'autres étoffes de ſoie, ſelon le rang, la dignité, la fortune du mort, qui eſt revêtu de ſes plus riches habits : on lui met aux mains des gants blancs & il tient une croix, un paſſeport & un bouquet.

Hiſtoire de Ruſſie par M. Leveſque, tome 1. page 61.

L'uſage de la Trizna n'eſt pas entièrement perdu en Ruſſie : il ne s'y fait guere d'enterrement qu'on ne diſtribue

aux aſſiſtants du thé, du caffé, du vin, du punch & d'autres liqueurs. On boit autour du mort, bien raſé, bien friſé, & expoſé à decouvert ſur un cercueil peint, doré ou argenté & doublé d'étoffe de ſoie. Il eſt revêtu de ſes plus riches habits, on lui met aux mains des gants blancs, & il tient une croix & un bouquet.

Dans d'autres endroits vous changez davantage mes expreſſions, mais vous conſervez l'ordre de mes phraſes. Il faut encore vous en rappeller un exemple. Pour le rendre plus ſenſible, je ſéparerai les phraſes par un filet.

Hiſtoire de Ruſſie par M. le Clerc, Hiſtoire Ancienne, page 429.

Des ouragans, des pluies continues & des inondations renverſerent toutes les digues & enleverent toutes les productions des campagnes. — La récolte de l'année précédente avait été médiocre & le peu de grains qui reſtait ſe vendit à

prix exorbitant ; les perſonnes riches ient les ſeules qui pouvaient ſe procu- des ſubſiſtances, & ces reſſources pré- es furent bientôt conſommées. — Les naux utiles périrent les premiers par éfaut de pâturages. — Les hommes nt réduits à broyer les feuilles & les ces des arbres qu'ils s'arrachaient avec ur, à ſe nourrir des animaux les plus & des inſectes les plus dégoûtants. Les rues étaient couvertes de cada- dont la corruption répandait au loin oiſon deſtructeur, &c.

oire de Ruſſie par M. Leveſque, tome 1, page 269.

es ouragans furieux, des pluies ſur- dantes, de terribles inondations bri- it, renverſerent, enleverent les pro- ons de la campagne. — Le peu de s qu'on avait ramaſſé ſe vendait à un xorbitant, les riches ſeuls pouvaient rir à grands frais une ſubſiſtance iſante. — Les animaux qui payent ırs chairs les ſoins avares de ceux

qui les ont nourris, expirerent les premiers par le défaut de pâturages. — On fut réduit à broyer les feuilles & les écorces des tilleuls; on en fit une ſorte de pain que ces malheureux dévoraient avidement; on ſe nourrit de la chair dégoûtante de ces animaux vils qui ne ſont point enlevés par la diſette, parcequ'ils ne ſe nourriſſent que du rebut des autres animaux. — Les rues étaient jonchées de cadavres & le nombre des vivants ne ſuffiſait pas à enterrer les morts. Les vapeurs qui s'exhalaient de ces cadavres abandonnés répandaient au loin leur poiſon contagieux.

Le plus ſouvent vous vous écartez encore plus de mon ſtyle, mais on retrouve encore dans nos récits la même ſuite d'idées.

Tout lecteur qui aurait la patience de comparer regne par regne votre ouvrage & le mien, en paſſant par-deſſus vos digreſſions & vos diſ-

tations, reconnaîtrait aiſément
plagiat. Et c'eſt avec moi que
us prenez le ton mépriſant de la
llerie !

Vous m'appellez par-tout le tra-
ſteur des chroniques ruſſes. Il
ıt que vous ayez une ſinguliere
e de la prolixité du ſtyle de ces
oniques ou de la conciſion du
en, pour croire que j'aie renfer-
: en trois volumes in 12 l'énorme
te des chroniques. Si vous en-
dez que je n'ai parcouru les
ıps anciens qu'à l'appui des chro-
ues, c'eſt ce qu'a fait Tite-Live,
t ce qu'ont fait tous les hiſto-
ı dignes de foi qui ont écrit les
nements des temps reculés, c'eſt
ue vous auriez dû vous mettre
tat de faire.

ous plaiſantez ſur mon atten-
à citer en marge les originaux.

C'eſt un devoir que bien de bons eſprits ont impoſé aux hiſtoriens. Mais pourquoi les citez-vous ſi ſouvent ces originaux, vous, Monſieur, qui ne les avez jamais vus? Toutes les fois que vous nommez *Neſtor*, *Nicon*, *les Chroniques*, vos lecteurs doivent entendre que c'eſt moi que vous copiez. Que ſignifie cette affectation de rapporter les phénomenes céleſtes que vous avez trouvés au bas de mes pages? Que ſignifie cette hiſtoire numiſmatique de Ruſſie dont vous parlez avec tant d'emphaſe? Votre hiſtoire, dites-vous, eſt appuyée ſur les médailles: le perſuaderez-vous aux Ruſſes? le perſuaderez-vous à nos ſavants? Ne ſait-on pas que les médailles ruſſes ſont très modernes, & qu'elles ont beſoin de l'appui des anciens monuments écrits, loin de

avoir leur en prêter? Eſt-il de la
nité d'un homme de lettres de
ercher à en impoſer à l'ignoran-
, ſans craindre les réclamations
gens inſtruits?
Paſſons aux reproches que vous
faites. Il ſera plus long que dif-
le d'y répondre.
Page 111 de votre hiſtoire an-
nne, vous me renvoyez aux hiſ-
iens modernes, qui m'appren-
nt que les Ruſſes n'avaient pas
loix du temps d'Oleg, quoi-
un traité conſervé dans la plus
ienne des chroniques prouve
ls en avaient. Voilà un ſingulier
erium pour un homme qui écrit
toire. Eſt-ce donc par diſtrac-
que, pour un fait ancien, vous
oſez les modernes à la premiere
chroniques, à celle dont, pour
mêmes temps, toutes les au-

tres ne ſont que des copies (1)?

Iſiaſlaf, qui mourut en 1078, laiſſa deux fils en âge de régner. Cependant ſon frere lui ſuccéda & ſes fils ſe contenterent de quelques apanages. J'ai dit à ce ſujet : « On voit qu'il y avait, ſinon une « loi, du moins un uſage plus fort « même qu'une loi, par lequel les « freres des ſouverains étaient pré- « férés aux fils dans la ſucceſſion. « C'eſt que les Ruſſes voulaient « être gouvernés par celui de leurs « princes à qui l'âge avait donné le « plus d'expérience ». Cette conjecture vous paraît donc, Monſieur, digne de votre raillerie ? Cepen-

(1) M. le Clerc penſe-t-il que j'aie falſifié le paſſage de Neſtor? Je viens de le vérifier, il n'eſt pas obſcur & je puis aſſurer que ma traduction eſt fidele. Il y a deux fois dans le texte *po zakonou;*

nt ſi je voulais me contenter
ne fauſſe preuve, vous me la
rniriez vous-même. Vous dites,
ge 404, que les princes, avant de
ablir Iſiaſlaf, convinrent que ce
aient les freres qui ſuccéderaient
x freres. Cette convention n'eſt-
e pas une loi qui exiſtait depuis
rétabliſſement d'Iſiaſlaf? Mais
elle eſt la preuve de cette conven-
n? Il n'y en a aucune. Les origi-
ux ne donnent aucun ſecours
ur réſoudre la difficulté. Le prin-
Stcherbatof, qui avait ſous les
ux toutes les chroniques manuſ-
es de l'ancienne bibliotheque

le Clerc doit entendre aſſez de ruſſe
r ſavoir que cela ſignifie, *ſuivant la loi*.
'erreur dans laquelle M. le Clerc a
ntraîné par Lomonoſof prouve com-
il eſt eſſentiel qu'un hiſtorien puiſſe
ıtir aux originaux.

patriarchale, ſe contente de ſoupçonner modeſtement ce que vous oſez aſſurer avec tant de hauteur, que le nouvel ordre de ſucceſſion était fondé ſur un accord entre les princes.

Mais, pour que cet accord fût obſervé fidèlement, comme il l'a été pendant pluſieurs ſiecles, il fallait qu'il fût fondé ſur l'eſprit national. Oui, ſans doute, la nation voulait « que le trône ne quittât « jamais la maiſon de Rurik, mais « qu'il appartînt au prince le plus « âgé de cette maiſon ». Vous faites à cela une ſinguliere objection. Igor, Sviatoſlaf régnerent, dites-vous, quoiqu'ils fuſſent encore enfants. Ne voyez-vous pas qu'ils étaient alors les ſeuls princes deſcendants de Rurik & ne ſommes-nous pas convenus que le trône ne

devait pas ſortir de ſa maiſon? Les fils, ajoutez-vous, avaient toujours ſuccédé à leurs peres juſqu'au regne de Vſévolod. Mais remarquez que ces fils n'avaient pas d'oncles paternels, & qu'en montant ſur le trône ils étaient les plus âgés de la maiſon régnante (1).

Ioury ou George Dolgorouki profita pour ſes intérêts de la diſcorde des princes ſes parents; il ſut, par ſa politique, ſe ménager long-temps la bienveillance des citoyens de Novgorod; il fonda ſix villes, il attira des étrangers qui vinrent s'y établir & qui augmenterent la population & les reſſources

(1) M. le Clerc fait ici une grave remarque. Il m'apprend que Vſévolod fut le premier prince ruſſe qui prit en ſurnom le nom de ſon pere avec la terminaiſon en *itch*. Je le ſavais, mais il n'en eſt pas

de la Ruſſie. Je n'ai pas dit que ce fût un prince vertueux; mais j'ai dit qu'il avait de grandes qualités, & je ne ſais ſi vous avez raiſon de me contredire.

Nous venons, Monſieur, de parcourir enſemble un eſpace de près de quatre ſiecles, &, malgré votre acharnement, vous n'avez pas encore pu me prouver une ſeule erreur dans les faits. Je ne préſenterais pas le même défi à tout le monde : il eſt impoſſible que je ne me ſois pas trompé quelquefois. J'aurais une véritable obligation aux perſonnes qui me feraient connaître mes fautes; mais j'aimerais qu'elles euſſent

---

moins vrai que les modernes ſuivent ſouvent à cet égard l'uſage actuel. Lomonoſof, dans ſa petite chronologie, écrit *Igor Rurikovitch*, *Sviatoſlaf Igorévitch*. J'ai ſuivi ſon exemple.

a peu moins d'amertume en me
orrigeant, que vous n'en avez en
ous trompant vous-même.

Je paſſe à votre premier tome
: l'hiſtoire moderne. C'eſt appa-
mment une introduction, puiſ-
'on n'y trouve encore aucun
orceau hiſtorique, au moins dans
ſens ordinaire du mot *hiſtoire*,
qu'on y trouve cent pages conſa-
ées à la médecine.

Vous employez près de cent au-
s pages à donner une idée de la
térature ruſſe. J'ai conſacré au
me ſujet vingt pages in 12, &
oit peut-être encore trop; car
ſeule maniere de donner une
e juſte de la littérature étran-
e, ſeroit d'en traduire les prin-
ux ouvrages. Vous tracez une
gue nomenclature de poëtes qui
ient, dites-vous, *toute la dureté*,

l'incorrection, *le rampant* des poéſies de Ronſard, & vous vous écriez enſuite : « M. Leveſque n'a-t-il pas « été à portée de voir, n'a-t-il pas « voulu voir, ou comment a-t-il « vu? » Et vous, Monſieur, avez-vous vu, c'eſt-à-dire avez-vous lu les ouvrages de ces poètes? J'aurais pu faire à meilleur marché que vous un bel étalage d'érudition : je n'avais qu'à prendre le Dictionnaire hiſtorique des gens de lettres, par M. Novikof, & je n'aurais pas eu beſoin de chercher des interpretes.

Mais à quoi bon apprendre aux Français les noms d'une centaine d'auteurs que les Ruſſes ne nomment jamais eux-mêmes? J'ai dit un mot par occaſion, dans le cours de l'hiſtoire, des talents de Sophie & de Natalie, parcequ'elles étaient ſœurs de Pierre I. J'ai dit que Nata-

lie, qui compoſait des tragédies & des comédies, eut la gloire d'indiquer une route qui ne fut frayée que long-temps après. On voit bien que je parle de l'art dramatique. Vous répondez à cela que la traduction en vers du pſeautier eſt bien antérieure aux pieces de Natalie. On dirait que nous jouons enſemble aux propos interrompus.

J'ai parlé du laborieux Trédiakovski. J'ai dit que ſes ouvrages ſe diſtinguaient par la bizarrerie du ſtyle, de la forme & des idées. J'ai ajouté, ce que vous ſavez auſſi bien que moi, qu'on faiſait lire par pénitence, dans l'hermitage de l'Impératrice, ſa traduction en vers du Télémaque. Vous croyez m'avoir victorieuſement combattu en montrant qu'il a compoſé preſqu'autant de volumes que l'Abbé Prévoſt.

J'ai avancé qu'on ne liſait plus les poéſies du prince Cantémir, & cela eſt vrai parcequ'il a trop affecté l'ancien ſtyle ſlavon. Vous aſſurez que j'aurais dû donner un précis de ſa vie & de ſes ouvrages. Je ne ſuis pas bien ſûr que je le devais.

J'ai dit en parlant de Pierre I « Il ordonne que le ſouverain de « Ruſſie ſoit maître à perpétuité « de nommer à ſon gré ſon ſucceſ- « ſeur, de révoquer ſon choix & « d'en faire un nouveau... C'eſt à « cette imprudente loi qu'on doit « attribuer toutes les révolutions « qui ont affligé la Ruſſie » Vous appellez cela de la déclamation. Mais qu'on montre l'énoncé de cette loi à un homme qui ne connaîtra aucun des événements que je lui attribue, & il jugera qu'elle a dû être funeſte. Vous détaillez

cauſes prochaines des révolu-
ns que j'indique, & c'eſt ne ré-
ıdre à rien, parceque l'ordre
ſucceſſion bien reſpecté aurait
duit une autre chaîne d'éléne-
ıts. Pourquoi ne m'avez-vous
objecté du moins que l'extinc-
ı des mâles de la maiſon Ro-
ıof, dans la perſonne de Pier-
I, put être la cauſe des déſordres
ſuivirent la mort de ce prince?
ı'aurais pu conteſter qu'elle n'y
eu, du moins, beaucoup de

'ous voici arrivé, Monſieur,
moment de votre triomphe.
ıs avez fait examiner par un
ıraphe cinq ou ſix de mes lignes
les dimenſions géographiques
ı. Ruſſie, & je conviens qu'il
s'en tenir à ſes calculs. Cepen-
ne joignez pas l'inſulte à ce

triomphe, car elle retomberait ſur M. Muller dont vous reſpectez les profondes connaiſſances & l'exactitude. C'eſt de lui que ſont les deux premieres aſſertions, je n'ai fait que les traduire de ſon dictionnaire géographique de la Ruſſie.

Si je me ſuis trompé de 11 d. 50 m. en avançant que les poſſeſſions de la Ruſſie s'étendaient au-delà du 225e d. du méridien de l'île de Fer, cette erreur était inévitable dans le temps où je l'ai commiſe. La derniere carte de l'Académie des Sciences de Saint-Péterſbourg (1) place l'île de Kigalga, la plus orientale des îles aux renards,

(1) La carte générale de l'Empire de Ruſſie de 1776 & celle de 1777 ne different qu'en ce que les noms ſont gravés ſur l'une en caracteres ruſſes & ſur l'autre en caracteres romains.

au-delà du 226e. Le dernier voyage de Cook prouve que cette île ne doit pas même exiſter & que l'île Ounalachka eſt moins orientale & moins longue qu'on ne l'avait cru : mais ce voyage & la carte qui l'accompagne n'ont été publiés en France qu'après l'impreſſion de mon Hiſtoire de Ruſſie.

Je ne ſerais pas étonné, Monſieur, que vous euſſiez ſur moi plus d'avantage quand vous en ſerez parvenu à des époques plus récentes. Vous aurez peut-être des lumieres que je n'ai pu me procurer, vous ſuppléerez à mes omiſſions involontaires. Si mon ouvrage parvient à une ſeconde édition, je profiterai des nouvelles connaiſſances que vous m'aurez fournies & je ne manquerai pas de vous en faire un hommage public.

Mais vous feriez peut-être bien alors de ne pas donner comme de rares connaiſſances des notions incompletes & peu difficiles à acquérir (1). Par exemple, dans votre premier tome de l'hiſtoire moderne, vous parlez des peines que vous avez eues à déterrer la généalogie de la Maiſon Romanof, que cependant vous ne donnez pas, & vous avancez qu'elle a été inconnue à ceux qui ont écrit l'Hiſtoire de Ruſſie. Elle ſe trouve à la fin de mon troiſieme tome, & remonte au chef de cette Maiſon.

(1) M. le Clerc qui a eu tant de peine à découvrir l'origine des différentes Maiſons des princes ruſſes, aurait pu la faire chercher dans l'ouvrage du prince Khilkof s'il avait connu cette ſource. J'ai parlé de ces origines quand l'occaſion l'exigeait.

voit d'ailleurs, dans le cours
on ouvrage, que je la connaiſ-
Je l'ai tirée d'une généalogie
détaillée dans toutes ſes bran-
, que j'ai reçue de M. Novikof,
ont je conſerve le manuſcrit.
t l'ouvrage d'un homme fort
uit, qui l'a enrichi de détails
riques. Il l'a compoſé d'après
nciens livres généalogiques &
ès un manuſcrit de l'Acadé-
des Sciences de Saint-Péterſ-
g, intitulé : « Tableau des an-
res de nos Tſars dont les corps
t été dépoſés dans la nouvelle
iſe du Sauveur ».
eſt un jugement bien haſardé
oire qu'un auteur ignore tout
'il n'a pas développé : il fau-
examiner d'abord ſi la mé-
qu'il s'eſt preſcrite lui per-
it ces développements. Je n'ai

pas cru que l'hiſtoire d'une nation dût être le répertoire de tout ce qui concerne cette nation, & je ſuis perſuadé qu'un sûr moyen de faire un mauvais ouvrage, c'eſt de vouloir y dire tout ce que l'on ſait.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Tome.

PREMIERE PARTIE.

Nations de races indéterminées.

PREMIERE SECTION.

Iſles découvertes à l'orient du Kamtchatka.

CHAP. I. Découverte, poſition, deſcription de ces îles. Page 6

CHAP. II. Comment ces îles ont été peuplées. Des différentes nations qui les habitent. 12

CHAP. III. Bornes de l'induſtrie des Inſulaires. 15

CAAP. IV. Maniere dont les Inſulaires pourvoyent à leur ſubſiſtance. 18

CHAP. V. Maniere dont les Inſulaires conſtruiſent leurs habitations. 40

CHAP. VI. Vêtements des Inſulaires. Idées ſingulieres ſur la beauté, ſur la parure. 44

CHAP. VII. Union des deux ſexes chez les inſulaires. Education de leurs enfants. 52

CHAP. VIII. Cauſes de la guerre entre les Inſulaires. Maniere dont ils la font. Page 56
CHAP. IX. Commerce des Inſulaires entre eux & avec les Ruſſes. 59
CHAP. X. Fêtes & divertiſſements chez les Inſulaires. 60
CHAP. XI. Conſtitution des Inſulaires. Maladie, mort, funérailles. 63
CHAP. XII. De l'anarchie des Inſulaires, de leurs Chefs. 65
CHAP. XIII. Idées intellectuelles & religion des Inſulaires. 67
CHAP. XIV. Portrait & caractere des Inſulaires. 74

SECONDE SECTION.

De la preſqu'île du Kamtchatka.

CHAP. I. Deſcription du Kamtchatka. 75
CHAP. II. Portrait des Kamtchadales. 77
CHAP. III. Occupations des Kamtchadales. 84
CHAP. IV. Huttes des Kamtchadales. 90
CHAP. V. Nourriture des Kamtchadales. 97
CHAP. VI. Habillement des Kamtchadales. 104
CHAP. VII. Barques des Kamtchadales. 108
CHAP. VIII. Traîneaux des Kamtchadales. 110
CHAP. IX. Difficultés & dangers des voyages chez les Kamtchadales. 118
CHAP. X. Préliminaires du mariage chez les Kamtchadales. 124
CHAP. XI. Noces des Kamtchadales. 129

P. XII. Fécondité des meres. Education des fants. Page 136
P. XIII. Religion des Kamtchadales. 142
P. XIV. Sorcieres. 150
P. XV. Fête ſolemnelle. 152
P. XVI. Divertiſſements des Kamtchadales. 158
P. XVII. Maniere de ſe faire des amis. 162
P. XVIII. Guerres des Kamtchadales. 164
P. XIX. Maladies des Kamtchadales. 170
P. XX. Funérailles. 174

OISIEME SECTION.

Des habitants des îles Kouriles.

P. I. Situation de ces îles, portrait des hants. 179
P. II. Maniere de vivre, habillement, intrie. 182
P. III. Polygamie, vengeance de l'adultere. 186
P. IV. Entrevue de deux amis. 189
P. V. Religion des Kouriles. 192

IATRIEME SECTION.

Chamaniſme, religion fort ancienne & très répandue dans le nord de l'Aſie.

I. De l'antiquité du Chamaniſme. 194
II. Sentiment des Chamaniens ſur le Dieu me & les Dieux inférieurs. 202
III. Des idoles. 209

CHAP. IV. Des Chamans ou Prêtres du Chamaniſme. Page 213
CHAP. V. Prieres, fêtes ſolemnelles, ſacrifices. 219
CHAP. VI. De l'ame & de la vie future. 227
CHAP. VII. Des femmes. 233

CINQUIEME SECTION.

Des Koriaks.

CHAP. I. Poſition de leurs pays. Partage de cette nation en peuplades errantes & ſédentaires. 237
CHAP. II. Extérieur & caractere de ce peuple. 240
CHAP. III. Maniere de vivre des Koriaks. 246
CHAP. IV. Richeſſes des Koriaks. 250
CHAP. V. Maniere dont les femmes ſont traitées. Education des enfants. 255
CHAP. VI. Religion des Koriaks. 262
CHAP. VII. Funérailles des Koriaks. 266

SIXIEME SECTION.

Des Tchouktchi.

CHAP. I. Uſage & caractere de ce peuple. 288
CHAP. II. Maniere de vivre & induſtrie des Tchouktchi. 272

SEPTIEME SECTION.

Des Samoïedes.

CHAP. I. Du pays habité par les Samoïedes. Portrait & caractere de ces peuples. 281

P. II. Maniere de vivre des Samoïedes. Page 292
P. III. Nourriture & vêtement des Samoïe-s. 298
P. IV. Malheureuſe condition des femmes moïedes. 302
P. V. Religion des Samoïedes, leurs funé-lles. 308

CONDE PARTIE.

Nations de Race Manjoure.

REMIÉRE SECTION.

Des Manjours proprement dits.

P. I. Deſcription des Manjours. 311
P. II. Conquête de la Chine par les Man-315

ÉCONDE SECTION.

Des Toungouſes.

. I. Extérieur & caractere des Toungouſes. 324
. II. Intelligence & induſtrie des Toun-uſes. 329
. III. Habitations, vêtements, nourriture Toungouſes. 339
. IV. Gouvernement des Toungouſes. l en uſage parmi eux. 346
V. Mariages des Toungouſes. 352
VI. Infirmités, mort & funérailles 358

TROISIEME PARTIE.

Nations de Race Fennique.

PREMIERE SECTION.

Des Nations de Race Fennique en général.

Page 361

SECONDE SECTION.

Des Oſtiaks.

CHAP. I. D'où les Oſtiaks ſont ſortis : leur portrait. 367
CHAP. II. Induſtrie des Oſtiaks. 371
CHAP. III. Vêtement & nourriture des Oſtiaks. 377
CHAP. IV. Du mariage des Oſtiaks. 380
CHAP. V. Religion des Oſtiaks. 385
CHAP. VI. Maladies, remedes, funérailles. 388

TROISIEME SECTION.

Des Vogoules ou Vogoulitches.

CHAP. I. Portrait, caractere & mœurs des Vogoules. 391
CHAP. II. Religion, fêtes, ſacrifices. 399

QUATRIEME SECTION.

Des Votiaks.

CHAP. I. Extérieur, induſtrie des Votiaks. 405
CHAP. II. Mariages des Votiaks. 410
CHAP. III. Religion. 414
CHAD. IV. Cérémonies des funérailles. 420

CINQUIEME SECTION.

Des Mordvans.

P. I. Mœurs, uſages, religion des Mordvans. Page 423
P. II. Mariages des Mordvans. Parures de leurs femmes. 427

SIXIEME SECTION.

Des Tchérémiſſes.

P. I. Du pays occupé par les Tchérémiſſes. Leurs qualités corporelles, de leur caractere. 432
P. II. Du vêtement des Tchérémiſſes. 436
P. III. Induſtrie & maniere de vivre des Tchérémiſſes. 438
P. IV. Mariages des Tchérémiſſes. 443
P. V. Religion & cérémonies des Tchérémiſſes. 449
P. VI. Des funérailles. 457

SEPTIEME SECTION.

Des Tchouvaches.

I. Mœurs & uſages. 460
II. De la religion des Tchouvaches. 469

HUITIEME SECTION.

Des Lapons.

I. Poſition de la Laponie, origine des Lapons, leur portrait. 474

CHAP. II. Induſtrie. Page 48
CHAP. III. Maniere de ſe loger, de ſe vêtir Uſages. 491
CHAP. IV. Du mariage des Lapons. 491
CHAP. V. Religion des Lapons. 501

NEUVIEME SECTION.

Des Finnois.

CHAP. I. Portrait, mœurs & uſages des Finnois. 508
CHAP. II. Religion. 516

DIXIEME SECTION.

DES IJORIENS.

Origine de ce peuple, ſa pareſſe, ſes ſuperſtitions. 522

ONZIEME SECTION.

Des Létons, des Eſtoniens & des Livoniens.

CHAP. I. Origine, aſſerviſſement & miſere de ces peuples. 526
CHAP. II. Ancienne religion de ces peuples avant leur converſion. 529

HISTOIRE
DES
DIFFÉRENTS PEUPLES
SOUMIS A LA RUSSIE.

CONSIDÉREZ un enfant encore au berceau. Vous le voyez déjà convoiteux, envieux, colere, impérieux. Tout ce qu'on ſoumet à ſes regards, il veut le poſſéder; la poſſeſſion qu'on lui diſpute le plus vivement, à laquelle on paroît le plus fortement attaché, eſt celle qui fixe le plus ſes deſirs; il ne peut commander encore par la parole, il le fait par ſes geſtes impétueux, par la violence de ſes cris, par ſes pleurs; car c'eſt par des larmes que les faibles ont l'art de commander aux forts. Si ſes cris ne peuvent rien obtenir, il s'emporte, ſon viſage s'altere, ſon ſang qui coule avec plus de violence

colore ſes joues & ſon front, ſes larmes ceſſent, & ſes cris redoublent; il frappe ſa nourrice, il frappe tout ce qui l'entoure. Les objets brillants ſont toujours ceux qui excitent le plus vivement ſa cupidité; il oublie pour un morceau de clinquant le lait qui le nourrit. Témoin de tant de paſſions unies à tant de faibleſſe, vous faites un retour ſur vous-même, & vous dites en gémiſſant: voilà l'homme.

De même, pour bien connaître l'humanité, il faut d'abord l'étudier dans ſon berceau, c'eſt-à-dire dans l'état de l'homme ſauvage. C'eſt là que vous trouverez les principes encore informes de nos idées intellectuelles, de nos vices, de nos vertus, de nos folies, de notre induſtrie, de nos connoiſſances. Plus une peuplade ſera brute encore, moins elle aura fait de ces progrès qui ne ſont dus qu'au long uſage de la ſociété & à de longues communications des différentes ſociétés entre elles, & mieux nous reconnaîtrons ce qu'était l'homme dans le

ier état de nature, & par quelles
il eſt devenu tel que nous le voyons
les États policés.

i trouver un théâtre plus favorable
e étude ſi piquante pour ceux qui
it ſuivre la marche de l'eſprit hu-
, que dans les vaſtes contrées qui
ɔſent la domination des Ruſſes ?
là qu'on voit des Nations plon-
dans l'état le plus brut dont on
à préſent rencontrer le modele ſur
e ; d'autres qui, ſauvages encore,
inguent des premieres par une in-
: plus avancée ; d'autres qui, déjà
:rfectionnées pour être confondues
:s ſauvages, doivent être placées
ı claſſe des peuples que nous ap-
Barbares ; d'autres enfin qui ont
. plus ou moins de degrés de la
tion.

ndiquant ces différentes gradua-
nous venons de tracer le plan que
us ſommes formé pour l'Hiſtoire
ples ſoumis à la Ruſſie. Ce n'eſt
dre géographique des contrées

qu'ils habitent, ou plutôt qu'ils parcourent dans leur vie errante & vagabonde, que nous nous proposons de suivre ; ce n'est pas non plus l'ordre des temps dans lesquels ils furent découverts ; mais celui des progrès plus ou moins grands de leur intelligence & de leur industrie.

Nous ne pourrons pas, il est vrai, nous asservir constamment à cette méthode, parce que la nature même des choses refusera de s'y prêter, & nous imposera quelquefois une méthode différente. Pour suivre opiniâtrément un ordre qui n'est que notre ouvrage, nous mettrions le désordre dans l'ouvrage de la nature. Ne serait-ce pas, par exemple, confondre tous les objets, que de mêler avec les peuples de races indéterminées, ou de race fennique, une nation tatare, parcequ'elle serait moins avancée dans la civilisation que les autres nations qui ont avec elles une origine commune ? Il est permis de se faire des méthodes convenables au but qu'on se propose : mais il faut savoir les abandonner quand la nature l'ordonne.

Cependant, pour être auſſi fideles qu'il eſt poſſible au plan qui nous ſemble indiqué par notre ſujet, il faut nous tranſporter d'abord au-delà de la Sibérie & de la preſqu'île du Kamtchatka, dans des archipels dont les noms mêmes ſont encore preſque généralement inconnus, qui n'ont été découverts que de nos jours, & dont la poſition ne ſe trouve tracée que ſur nos cartes les plus récentes.

PREMIERE PARTIE.

Nations de Races indéterminées.

PREMIERE SECTION.

Iles découvertes par les Ruſſes à l'Orient du Kamtchatka.

CHAPITRE I.

Découverte, poſition, deſcription de ces îles.

LA premiere, la plus occidentale & la plus anciennement connue de ces îles, eſt celle où Béring fut obligé de chercher un aſyle en 1741, après la plus fâcheuſe navigation, & dans laquelle il mourut. Elle a conſervé le nom de ce malheureux

animaux qui portent des fourrures pré-
ſes. Les Ruſſes y furent appellés par
érêt, & le même intérêt leur fit bien-
près découvrir l'île de cuivre, égale-
t affreuſe, infertile & déſerte. Enfin,
'année 1745, ils commencerent à con-
e le grouppe d'îles qu'ils nomment
utiennes. Ils ne découvrirent que
e ans après celui des îles aux renards,
les plus orientales touchent preſque
ntinent de l'Amérique.

e ne fut qu'en 1761 qu'ils reconnu-
un troiſieme grouppe ſitué au Nord-
lu premier. Ils lui donnerent le nom
Andréanovski : on croit qu'elles
au moins au nombre de ſix ; je ne
trouvées encore indiquées ſur au-
carte.

. nature ſe montre ſur ces îles dans
l'horreur qu'elle déploie quand
me ne l'a point encore aſſervie.
la nature eſt belle & majeſtueuſe
ſon horreur, quand, aidée par la
té du ſol & par l'humidité meur-
à la fois & vivifiante, elle fait naî-

tre des forêts ſur les débris des forêts ; quand les lierres & les lianes embraſſent le tronc des arbres ſourcilleux, montent juſqu'à leur cime, en deſcendent, remontent encore, & forment entre les arbres qui ſe preſſent, qui ſe croiſent par leurs ſinuoſités, qui s'uniſſent & s'embraſſent par leurs rameaux, un treillage impénétrable. L'homme, apporté ſur ces rivages où jamais n'aborderent ſes ſemblables, admire d'abord ces obſtacles puiſſants qui le repouſſent, s'en indigne bientôt & ſait les vaincre.

Mais, dans les îles dont nous parlons, un ſpectacle bien différent frappe les regards. La nature y ſemble morte ; ou plutôt elle ne montre une effrayante activité que par les feux des volcans, par les ſecouſſes qu'elle imprime à la terre, & par le bruit épouvantable & ſourd que rendent les montagnes enflammées.

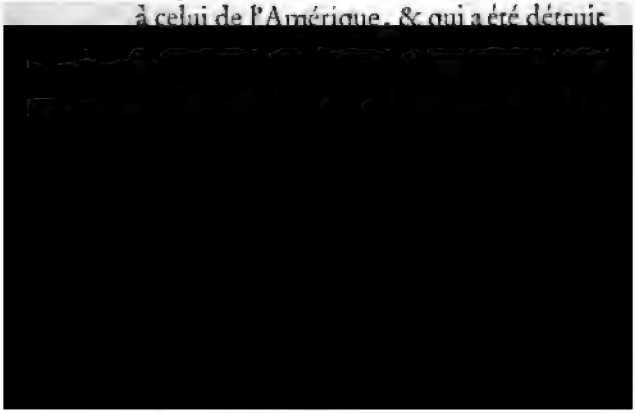
Les îles qui n'ont point de volcans n'offrent du moins que des montagnes pelées, des plaines caillouteuſes, des vallons couverts de débris de rochers. Aucun

ne peut naître parmi ces décombres;
ques maigres herbages y trouvent
une nourriture ſuffiſante, & des
nains, des ſous-arbuſtes, des brouſ-
s, y repréſentent les grands chênes
os forêts. Les loutres de mer, les
& les veaux marins fréquentent les
es, & l'on ne voit dans l'intérieur
les que les animaux qui, comme les
ds, ſe plaiſent dans les plus ſauvages
ides.

el eſt l'aſpect des îles les plus méri-
ales. Qui croirait qu'en remontant
le Nord, près du ſoixantieme degré,
ure ſe montre plus riante & plus fer-
Au lieu des herbes & des brouſſailles
e répand d'une main avare dans les
léoutiennes, elle fait croître dans les
orientales de celles aux renards les
& les ſaules, elle y nourrit des
s, des ours, des loups, des ſan-
, & une eſpece de chiens très féro-
ii portent de fort longues oreilles.
marque, par des productions ſem-
s à celles de l'Amérique, le voiſi-

nage de ce continent dont les côtes occidentales ſont enfin reconnues.

C'eſt principalement dans ces îles que ſe trouvent les volcans encore enflammés: c'eſt là que les ſoufrieres & les ſources d'eaux bouillantes trahiſſent le feu que la terre recele encore dans ſon ſein. Peut-être les montagnes encore mal obſervées par des Navigateurs qui ne ſavent ni voir la nature ni la décrire, ne ſont-elles que des volcans éteints. Peut-être un obſervateur plus attentif, & qui préférerait les progrès des connaiſſances à de vaines dépouilles d'animaux, trouverait-il toutes les plaines couvertes de couches multipliées de laves & de ſcories; peut-être enfin confirmerait il ce qu'indique aſſez la ſeule inſpection des cartes, que toutes ces îles ne furent autrefois que les parties les plus élevées d'un continent qui tenait à celui de l'Amérique, & qui a été détruit



e du Kamtchatka, dont elles parta-
t encore la ſtérilité.

es deux grouppes ſont rapprochés par
i des îles Andréanovski : il complete
aîne qui nous fait appercevoir en idée
ienne jonction du continent de l'Aſie
ui de l'Amérique ; jonction dont nous
ons dans la ſuite d'autres preuves,
ui même à préſent eſt à peine inter-
ipue par un canal de ſix lieues entre
ôte la plus orientale du pays habité
les Tchouktchi, & le rivage le plus
idental de l'Amérique, découvert de-
s aſſez long-temps par les Ruſſes, &
vellement reconnu par le Capitaine
)k (1).

) Si la carte publiée à la tête du *Troiſieme age du Capitaine Cook* eſt exacte, ſi elle a treſſée d'après des obſervations irréprocha-, il faudra faire quelques corrections à la elle carte de l'Empire de Ruſſie publiée en par l'Académie des Sciences de Saint-sbourg. L'île Ounalachka ſera moins vaſte tendra moins au Nord Eſt. Quelques au-les encore plus orientales qu'Ounalachka

CHAPITRE II.

Comment ces îles ont été peuplées. Des différentes Nations qui les habitent.

ON ne doit donc pas être ſurpris que la plupart de ces îles, qui ſemblent devoir repouſſer les hommes par leur horreur, aient cependant une population aſſez forte eu égard à leur ſtérilité. Leurs habitants ſont les deſcendants de ceux

n'exiſteront plus, & feront place à la côte de l'Amérique, ou ce ſeront peut-être de petits îlots voiſins de la côte méridionale du Havre de la Providence. La côte Américaine, découverte par Gvozdef, & tracée dans la carte de M. Muller, ſera rapprochée de la pointe la plus occidentale de l'Aſie, & n'en ſera plus ſéparée que par un canal de ſix lieues, à la hauteur de 65 degrés 58 minutes. Enfin, les îles qui paraiſſaient ſemées entre ces deux côtes, & qui occupaient une étendue de pluſieurs degrés, ſeront ſupprimées, ou l'on reconnaîtra du moins que ce ne ſont que des écueils qui ne méritent pas une place dans une carte générale.

qui, dans le temps de la révolution, échapperent au déſaſtre commun, parce-qu'ils ſe trouverent ſur les terreins les plus élevés, ou qu'ils y chercherent un aſyle. C'eſt chez eux une tradition conſtante que leurs ancêtres ont habité ces mêmes îles; &, avant l'arrivée des Ruſſes, ils n'avaient aucune idée d'un autre pays.

On obſerve parmi eux un grand nombre de nations différentes. Elles ſe diſtinguent par la variété des traits, de l'extérieur, de toute la conformation, des uſages, des mœurs, mais ſur-tout par la différence des langues. On trouve dans les trois Archipels des peuplades qui ont la plus grande conformité entr'elles & avec les Koriaks & les peuples de l'Amérique ſeptentrionale. On a cru reconnaître auſſi de grandes conformités, tant pour le ſon que pour la terminaiſon, entre les noms des habitants de pluſieurs îles & ceux des Groenlandais: nouvelles preuves de l'ancienne jonction des deux continents, qui permettait aux nations de s'étendre depuis la côte occidentale de la mer de

Pinjinsk juſques à l'Amérique ſeptentrionale.

Mais des peuplades d'une même origine ſont ſéparées par d'autres peuplades d'une origine toute différente. Les Ruſſes prirent dans les îles Aléoutiennes un jeune homme pour Interprete. Ils devaient croire qu'il ne leur ſerait pas longtemps utile; car il ſe trouvoit dans la même île des nations dont il ne pouvait ſe faire entendre. Il ne les ſervit pas mieux dans les îles voiſines; ſon langage y était auſſi étranger que s'il fût venu d'une autre extrémité de la terre. Mais, quand on fut enfin parvenu à des îles fort éloignées, on vit avec ſurpriſe le petit Interprete ſe faire entendre auſſi facilement que s'il ne fût pas ſorti de ſa famille.

Quand on trouve chez ces peuples une langue différente, on trouve en même temps d'autres figures & d'autres mœurs. Mais ces nations ont été juſqu'à préſent trop légèrement obſervées pour qu'on puiſſe décrire ſéparément les caracteres & les uſages de chacune d'elles. Il faudra

ıs contenter d'indiquer, par des traits
ıéraux, leurs uſages, leur induſtrie,
r maniere de pourvoir à leurs beſoins
'étendue de leur intelligence.

CHAPITRE III.

ornes de l'induſtrie des Inſulaires.

UAND le beſoin eſt toujours preſ-
t, l'intelligence n'eſt occupée que des
yens de le ſatisfaire. Elle ne ſe porte
au-delà, parcequ'il ne lui reſte pas
oiſir de ſe diſtraire ſur d'autres objets.
culez le nombre d'idées que peuvent
ter les beſoins de nos Inſulaires, &
s aurez à-peu-près la ſomme de toutes
s conceptions.
! faut ſe nourrir, il faut ſe loger, &
s un pays froid il faut ſe vêtir : mais,
ıme ils n'ont qu'un très petit nombre
noyens de pourvoir à leur ſubſiſ-
e, de ſe procurer des aſyles & des
ments, ils n'auront auſſi qu'un très
nombre d'idées.

Il eſt un quatrieme beſoin, celui d'aimer. Il occupe parmi nous, il rend active l'oiſiveté de la jeuneſſe; il ſoumet l'homme vigoureux à l'eſclavage d'un ſexe faible. Un ſourire l'enchante, une rigueur redouble ſes deſirs & les charmes de l'objet aimé, une main légèrement preſſée porte le feu dans toutes ſes veines. Dans combien de plaiſirs différens nos cœurs ſe plongent, ſans oſer eſpérer même les derniers plaiſirs! Un mot, un regard, une légere faveur, un refus, une humeur, un caprice, une querelle, un raccommodément ſuivi d'une autre querelle & d'un raccommodement nouveau, tout cela devient autant de plaiſirs différents, parceque tout cela montre la perſonne chérie ſous autant de formes nouvelles: ſes geſtes, ſes attitudes variées, un ſérieux auſtere, un ſourire enchanteur, des emportements, des folies, tout eſt délicieux: ce n'eſt plus elle, & c'eſt elle encore: on goûte les plaiſirs de l'inconſtance dans le ſein de la fidélité. Abſent, on ne voit que celle qu'on aime; on la voit dans l'obſcurité

de la nuit, on la voit dans le repos du ſommeil. Elle s'eſt promenée dans ce boſquet; c'eſt ici qu'elle a payé mon amour d'un tendre regard; c'eſt là qu'elle a promis de m'aimer toujours. Elle s'eſt aſſiſe ſur ce banc de gazon, cette fleur que je conſerve a repoſé ſur ſon ſein. Charme de nos plus belles années, amour, ſi l'on doit regretter la jeuneſſe, c'eſt parceque tu fuis avec elle.

Mais le Sauvage, ſollicité par des beſoins toujours renaiſſants, ne voit dans l'amour que le dernier de ces beſoins, &, dans les femmes, qu'un moyen de le ſatisfaire.

CHAPITRE IV.

Maniere dont les Inſulaires pourvoient à leur ſubſiſtance.

Les îles orientales ne produiſent aucun fruit, aucune ſemence nourriciere. Dépouillées de forêts, elles ne nourriſſent point de gibier. Cependant il eſt rare que les Inſulaires éprouvent une grande diſette. Les renards, les oiſeaux de proie, la chair huileuſe des baleines, la chair gluante & coriace des veaux & des lions marins, celle des loutres de mer, les poiſſons morts dans les eaux & apportés par la marée, les herbes & les racines ſauvages, tout ſert à la nourriture de ces hommes durs & peu difficiles. Un coquillage fraîchement apporté ſur la côte ne flatte pas plus agréablement leur palais qu'un poiſſon à demi pourri. Ils mangent juſqu'au varech (1) que la mer abandonne ſur le rivage.

(1) Plante qui croît au fond de la mer, & que les vents en détachent & apportent ſur les côtes.

inſi, le ſens du goût ſe perfectionne,
iert de la fineſſe chez les peuples
llis & voluptueux ; il conſerve en-
de la groſſièreté chez les peuples de
ırs auſteres ; il paraît entièrement ob-
hez les Sauvages. Un Apicius ſait
:r & nuancer toutes les différentes
urs des mets les plus exquis ; un Spar-
ne donnerait pas ſon brouet noir
la cuiſine d'Apicius ; un Sauvage
t bien malheureux ſi, pour vivre, il
ıllait même du brouet noir. Le goût
toucher ſont les ſens de la volupté ;
: peuvent acquérir toute leur fineſſe
:hez des hommes à qui une vie molle
ſive permet d'être voluptueux : les
s ſens ſont plus particulièrement
;és de veiller à la conſervation de
ıme ; ils ſeront plus parfaits, plus
ls chez l'homme ſauvage, parce-
ant plus obligé de ſe ſuffire à lui-
e, il aura plus ſouvent beſoin de
iller à ſa conſervation.
l eſt vrai que l'induſtrie ne ſoit inſ-
que par le beſoin, & ne s'étende

gélation, la cuiſine eſt faite & le repas commence.

Cependant quelquefois, dans un grand feſtin, &, en quelque ſorte, par un excès de ſenſualité, ils font bouillir les viandes. Ils ſe ſervent pour cela d'une pierre creuſe qui leur ſert de marmite; une autre pierre plate tient lieu de couvercle; ils bouchent les interſtices avec de la terre graſſe, & allument autour un feu d'herbes. Ils attendent, pour manger, que les viandes ſoient refroidies.

Ils ſavent donc à leur gré renouveller le feu? Oui; le haſard, ce grand Maître de l'homme, inſpire bientôt cette induſtrie au Sauvage. Il voit s'enflammer deux morceaux de bois qu'il frotte ſans deſſein, & le beſoin ne lui permet pas d'oublier cette utile expérience. Nos Inſulaires n'ont pas d'autre moyen de ſe procurer du feu : ils reçoivent l'étincelle ſur des herbes ſeches, ſaupoudrées de ſoufre. Nous verrons dans la ſuite que les Kamtchadales ont ſu inventer pour cet uſage une machine plus ingénieuſe,

Mais elle l'eſt encore moins que l'arc; & cependant il a été inventé par tous les Sauvages. Ce n'eſt pas qu'ils aient connu la nature du reſſort; mais la difficulté d'atteindre les animaux à la main ou avec un bâton les a rendus attentifs à toutes les expériences que le haſard faiſait naître: c'eſt à lui, ſans doute, qu'ils ont dû les moyens de ſe faire des armes pour atteindre de loin la proie prête à leur échapper.

Les habitants des îles orientales percent les animaux de leurs fleches, ou leur dreſſent des embûches & les attirent dans leurs filets. Ils ſe ſervent de plantes marines pour treſſer leurs lacets.

Comme ils n'ont point de fer, c'eſt avec des os, c'eſt avec des cailloux aiguiſés entre deux pierres qu'ils arment leurs fleches & leurs piques. Indépendamment de l'arc, ils ont imaginé une machine de bois dont les Voyageurs auraient dû nous donner la deſcription, & qu'ils emploient pour lancer des traits à une grande diſtance.

Quelquefois, dans les ruiſſeaux, ils prennent les poiſſons à la main nue : plus ſouvent ils les arrêtent avec des claies, ils les attirent dans de petites corbeilles, ou ils les percent avec des fourches. Ils aiguiſent auſſi & recourbent des os & même du bois en forme de hameçons fort aigus, & font des lignes avec de l'algue marine & avec des nerfs de phoques. Ils ſurprennent les monſtres marins ſur le rivage pendant leur ſommeil, les entourent & les tuent à coups de piques.

Tout habitant des bords de la mer ſe familiariſe avec elle, la brave & parvient à la domter. Nos Inſulaires conſtruiſent la carcaſſe de leurs canots avec des côtes de baleine, ou avec du bois apporté par les flots : ils la recouvrent de peaux de phoques, & s'entourent de l'excédent de ces peaux qu'ils nouent fortement autour d'eux comme un tablier, enſorte que l'eau ne peut trouver aucune iſſue. Les mêmes peaux enveloppent la barque & le Navigateur, & l'un & l'autre ne ſemblent faire qu'une ſeule piece. Ces ſau-

vages, mais induſtrieuſes embarcations, ſont les mêmes que celles des Groenlandais.

Comme ils n'ont pour outils que des couteaux & des hâches de pierre, ils travaillent lentement, & leur ouvrage eſt toujours groſſier; mais ce déſavantage, qui n'en eſt un que pour la vue, eſt bien compenſé par la légèreté. Le canot peſe au plus trente livres; & le pêcheur, après avoir regagné la terre, le met ſur ſa tête & le remporte chez lui. Il eſt à la fois chargé de ſa proie, de ſes filets, de ſes armes & de ſon bateau.

Chacune de ces barques ne contient qu'un ſeul homme ou deux tout au plus. Ces dernieres paraiſſent même réſervées aux Chefs des peuplades, qui ont le droit de faire ramer une eſpece de valet, pendant qu'eux-mêmes s'occupent de la pêche. C'eſt la plus grande prérogative dont ils jouiſſent, & jamais la dignité ſuprême n'a été entourée de moins de faſte.

Ils ont auſſi des baidars ou canots longs de ſix toiſes, & qui peuvent contenir juſqu'à

juſqu'à quarante hommes. Ces barques ſont deſtinées pour les grandes expéditions maritimes.

Quand il s'agit de pourſuivre de gros animaux marins, pluſieurs canots ſe réuniſſent, les harcellent, les entourent, les enveloppent: on les bleſſe avec le harpon, on les ſuit à la trace de leur ſang, & l'on ſe partage la proie.

Comme les monſtres marins, dont ſe nourriſſent les habitants des îles, ſervent auſſi à la nourriture & aux arts de pluſieurs autres peuples dont nous avons entrepris la deſcription, nous croyons devoir préſenter ici l'hiſtoire de ces animaux.

Le morje eſt le morſe de M. de Buffon. Pluſieurs nations ſe ſont accordées à l'appeller vache marine ou cheval marin, quoiqu'il n'ait aucune reſſemblance avec le cheval, & qu'il n'ait tout au plus quelque faible rapport avec la vache que par le muffle: cette partie, qui ſe ſera préſentée la premiere hors de l'eau, lui aura fait donner le nom de vache par des na-

vigateurs peu attentifs. Il eſt revêtu de poil, mais il n'a ni cornes ni oreilles extérieures; ſes nageoires, entre leſquelles ſont placées les deux mamelles, ſont des eſpeces de mains dont les bras ſont renfermés dans le corps. Ses défenſes, plus belles que l'ivoire, ſont attachées à la mâchoire ſupérieure, & lui ſervent à gravir ſur les rochers & ſur les montagnes de glace, & à fouiller dans le limon de la mer pour en tirer des coquillages. Les plus fortes peſent ſeize livres; mais il eſt plus commun d'en trouver de ſix, de cinq & même de quatre. Cette richeſſe arme contre le morſe l'avide habitant du Nord; & c'eſt en partie pour lui faire la guerre, que le Ruſſe s'embarque à Mézen, & va braver les horreurs de la Nouvelle-Zemle. Ce paiſible amphibie, qui a quelquefois plus de vingt-quatre pieds de longueur, jouit de ſa force ſans en abuſer. La nature, en lui accordant des armes terribles, lui a donné la douceur: il ſerait même familier, ſi les perſécutions de l'homme ne l'avaient rendu ſauvage. Il vit en ſociété,

age par familles, & le fort veille
fenſe du faible. Les petits nagent
ouent ſous les yeux de leur mere,
prend dans ſes nageoires pour les
, comme une femme prend ſon
lon dans ſes bras. Les morjes vien-
aître l'herbe ſur les rivages, & c'eſt
es attend le cruel chaſſeur. Comme
chent moins qu'ils ne rampent à
le leurs courtes nageoires ou de
oigts palmés, ils deviennent la
: de l'homme avare qui les pour-
lais ils ſe défendent dans la mer
itant de courage que d'adreſſe : la
vient au ſecours de celui qui eſt
, tâche d'arracher le harpon, &
ouvent la corde qui le retient.
ur juſte fureur, ces animaux s'é-
contre la barque, parviennent
fois à la renverſer, & mettent en
s pêcheurs.

om de veau marin, qui ſemble
: un animal qui n'eſt pas encore
a été encore plus mal appliqué
ue que celui de vache marine

au morje. Les Ruſſes le nomment tioulen (1). Une communication établie entre les deux ventricules du cœur lui donne la faculté de reſter ſous l'eau ſans reſpirer. Les variétés de cet animal ne conſiſtent que dans la couleur & la grandeur ; on en voit de noirs, de blancs, de gris, de jaunâtres & de tigrés. Il fréquente peu la haute mer, & ſe tient le plus ſouvent près des côtes, d'où il vient brouter l'herbe ſur le rivage : il ſe nourrit auſſi de poiſſons. Son cri, dans ſa jeuneſſe, reſſemble au miaulement du chat, & dans l'âge adulte, aux abboiements d'un chien enroué. Il a l'ouie fine quand il eſt éveillé ; mais ſon ſommeil eſt profond & l'empêche de rien entendre. Il imite aſſez bien, en dormant, le beuglement du veau. Le tonnerre & les éclairs

(1) Le même animal ; ou l'une de ſes eſpeces, eſt nommé loup marin dans l'Hiſtoire philoſophique des établiſſements des Européens dans les deux Indes. Ainſi, voilà le veau devenu loup, tant ces dénominations compoſées offrent des idées peu préciſes.

nt à la gaieté ; il ſe joue au bruit
ıpêtes. Cet animal, qui vit parmi
es du Nord, & qui ſe trouve auſſi
zones tempérées, s'enflamme ai-
de colere & livre de cruels com-
ſes ſemblables. Ses dents aiguës,
les crochus & tranchants, ſont des
:erribles & ſouvent enſanglantées.
mes bancs de glace ſont quelque-
ıverts de ces animaux : les meres
: deux petits à la fois, & viennent
:re bas ſur les glaces ou ſur le ri-
:lles les allaitent, les conduiſent à
, leur apprennent à nager. Quand
l'un de ces animaux, on en voit
un grand nombre pour le ſecourir;
ne ſont qu'éprouver le même ſort.
ı de la pourſuite des chaſſeurs, les
ıs lâchent leurs excréments, dont
eſt inſupportable. Ils ont le nez
ıſible. Frappés ſur cette partie, ils
des larmes, &, vaincus par la
', ils abandonnent le ſoin de leur
endent la gorge au fer qui va les
ſ. Ils ont la vie dure, & reçoivent

plus de trente coups avant de la perdre. Quelquefois même, couverts de bleſſures mortelles, ils vivent encore pluſieurs jours. Quoique leur chair ſoit d'une mauvaiſe odeur, les Sauvages n'en ſont pas dégoûtés. L'huile extraite de la graiſſe des jeunes phoques ne participe pas de cette odeur rebutante. On la dit auſſi douce que l'huile d'olive; &, ſi l'on doit en croire le narrateur anonyme du troiſieme voyage de Cook, les Anglais de ſon équipage la trouverent préférable au beurre d'Angleterre. Les phoques ſont quelquefois ſi gras, qu'ils reſſemblent plutôt à une outre pleine de graiſſe figée qu'à un animal. On ne peut diſtinguer ni la tête ni les pattes défigurées par la graiſſe. On peut apprivoiſer & inſtruire les jeunes phoques; mais il eſt difficile d'en élever. Les petits, enlevés à leur mere, ne ceſſent de miauler, & ſe laiſſent ſouvent mourir de faim & de douleur.

L'animal que les Ruſſes appellent chat de mer, & que Dampier a nommé ours marin, peut reſter long-temps ſous l'eau

ſans reſpirer. Il fait aiſément à la nage deux milles d'Allemagne par heure, change de climat, & va chercher les îles du Nord pour s'y livrer à l'amour; mais il n'y trouve pas la paix qu'il était venu chercher. Il ſe réunit par familles. Chaque mâle raſſemble au moins quinze femelles pour ſes plaiſirs, & ne ſe laiſſe pas tranquillement ſupplanter par un rival. Un combat ſanglant lui aſſure la poſſeſſion de ſes conquêtes, ou l'oblige à cacher au loin la honte de ſa défaite. Les femelles ſuivent toujours le vainqueur, & leurs careſſes deviennent le prix de ſon courage. Ces animaux ſont farouches, cruels, & ſemblent faits pour enſanglanter les mers. Après un long combat, fatigués, rendus, & reſpirant à peine, ils ſe repoſent pour ſe battre encore & ſe déchirer avec une fureur nouvelle. Les femelles aiment tendrement leurs petits; mais il ſemble que la férocité naiſſe avec eux, & leurs premiers jeux ſont des combats. Le pere accourt les ſéparer; mais il leche tendrement le vainqueur, & les plus faibles ou

les plus lâches, trop indignes de lui, reſtent auprès de leur mere. Les plus gros de ces animaux peſent près de ſept cents livres. Il eſt aiſé de les aſſommer pendant leur ſommeil ; car, chargés de graiſſe au printemps, ils dorment deux mois entiers, ſans prendre aucune nourriture. Leur chair eſt gluante & de mauvais goût, & leur peau n'eſt bonne à rien.

Le lion marin, que les Ruſſes nomment ſivourcha, eſt un animal amphibie qui voyage de l'équateur aux pôles, & ſe trouve au Cap de Bonne-Eſpérance & dans les mers les plus ſeptentrionales. C'eſt le cruel ennemi de l'ours marin, qu'il pourſuit avec acharnement. Il eſt revêtu d'un poil fauve & court. Sa chair eſt recouverte d'une forte épaiſſeur de graiſſe, dont on retire juſqu'à cinq cents pintes d'huile. Sa langue peſe ſouvent cinquante livres. Ses nageoires lui ſervent de pieds, & l'énormité de ſa maſſe, qui peſe quelquefois treize cents livres, le fait ramper lourdement : mais, juſques dans ſon repos, ſa force impoſante &

l'appareil de ſes armes tiennent en reſpect ſes ennemis. Ses affreux rugiſſements ſe font entendre à la diſtance d'une lieue : tous les animaux de la mer prennent la fuite devant lui. Son humeur belliqueuſe ſe lit ſur ſon horrible muffle & dans ſes regards enflammés. Sa gueule, qu'il ouvre dans ſa colere, laiſſe ſortir des dents canines longues d'un demi-pied. C'eſt à la ſuite des combats, c'eſt au prix de ſon ſang, qu'il goûte les plaiſirs de l'amour, & qu'il raſſemble autour de lui un grand nombre de femelles. Cependant cet animal terrible s'accoutume à la préſence de l'homme, & n'en eſt pas effarouché tant qu'il n'en a pas reçu de mal. Il laiſſe même aſſez tranquillement égorger ſes petits. Les femelles en portent deux à la fois. La chair des vieux lions marins eſt mauvaiſe, mais celle des jeunes eſt d'un aſſez bon goût.

Je ne connais pas de deſcription de l'eſpece de chien marin nommé lakhtak au Kamtchatka. Il eſt grand comme un bœuf, & peſe à-peu-près ſept cents

livres. La chair en eſt déſagréable au goût.

Ces détails paraiſſaient néceſſaires ici : revenons à nos Inſulaires. Les plus prudents ſavent prévoir & prévenir la diſette dont les menace le retour de l'hiver, qui couvrira d'une glace épaiſſe les lacs, les mers & les fleuves. Ils font ſécher au ſoleil ou à la fumée les chairs des monſtres de la mer & des poiſſons, & celles des loutres marines, dont je ne connais que la dépouille, qui reſſemble à celle des caſtors. Ils prennent moins de précautions pour les proviſions qui doivent être conſumées les premieres, & ſe contentent de les tenir dans l'eau, qui ne tarde pas à ſe glacer, ou de les enſevelir dans la neige. Mais il en eſt peu qui marquent tant de prévoyance, car il n'eſt pas de l'homme ſauvage de porter ſes penſées ſur l'avenir. La diſette vient, on la ſupporte avec une patience qui tient plus de la ſtupidité que de la vertu : on ſouffre la faim ſans ſe plaindre, comme on ſouffriroit une maladie qu'on n'aurait pas cru

re de prévenir : la même imbécillité
n'a pas permis de prévoir l'avenir,
êche de faire un retour ſur le paſſé
: ſe reprocher ſa négligence, & l'on
ntente de chercher ſur le rivage des
illages & du varech pour appaiſer la
qu'on endure.
)n ne ſait, dans ces îles, tirer ni des
s ni des herbes qu'elles nourriſſent
ne liqueur fermentée. On ne boit
de l'eau, & même ſouvent, dit-on,
elle de la mer, qui, près du rivage,
n quelque ſalure, mais ſans être ſau-
re. L'huile de baleine eſt, pour les
s de fête, une boiſſon délicieuſe : les
es gonflées de cette liqueur épaiſſe &
égoûtante pour nous, ſont vuidées
: profuſion quand on reçoit la viſite
es amis. L'huile de veau marin, pré-
ée avec encore plus de faſte, eſt ac-
llie avec la même joie qu'excitent
ni nous les vins les plus exquis.
s doivent à leur ignorance & à leur
re l'avantage de ne pas connaître
eſſe. Nos liqueurs fermentées n'im-

priment ſur leurs palais novices que des ſenſations douloureuſes. Quand les Ruſſes ont voulu leur en faire boire, ils les ont rejettées avec dégoût. Mais quelques uns ſe ſont accoutumés au tabac en poudre apporté par les Kozaques. C'eſt ainſi que la fréquentation des étrangers fait toujours naître quelque beſoin nouveau, & par conſéquent quelques privations, quelques maux encore inconnus.

Nos Inſulaires ont des propriétés, tant l'expérience apprend bientôt à l'homme à ſe défier de l'humanité, de l'équité de ſes compagnons, & à ne compter que ſur ce qui lui appartient en propre. Chaque habitation poſſede une portion marquée du rivage de ſon île : c'eſt ſon patrimoine, & les poiſſons, les coquillages, les plantes marines qu'on y recueille, forment ſon revenu. Il n'eſt permis de rien prendre ſur la portion de ſon voiſin : un étranger même ne peut manquer impunément à cette convention ſacrée. Nos Navigateurs ont accuſé quelquefois de vol des Sauvages qui leur ont pris fort

innocemment quelques clous ou d'autres bagatelles (1). Ils ne pourraient éviter eux-mêmes cette accuſation & la peine qu'elle entraîne, s'ils ramaſſaient ici, ſans la permiſſion du propriétaire, un miſérable coquillage ou quelques plantes marines que les flots auraient dépoſées ſur la côte.

On ſent que cette loi, car on peut lui donner ce nom, a dû occaſionner bien des querelles & des combats entre les

(1) Quand des Sauvages dérobent quelque choſe à nos Navigateurs, il ne faut pas croire que ces enfants adultes, qui connaiſſent à peine la propriété, ſe ſoient formé l'idée que nous avons du vol. Des Américains monterent à bord du Capitaine Clarke, & lui volerent ſa montre. On fouilla leurs canots, on trouva la montre; le voleur la rendit ſans paraître honteux, ſans montrer de regret; il l'auroit donnée pour un clou. A-peu-près dans le même temps, un autre vola un verrou : on voulut le lui ôter, il ſauta à la mer, & le donna à un de ſes camarades qui l'emportait à la nage. On leur tira un coup de fuſil chargé à balle, alors le voleur rapporta le verrou. *Troiſieme Voyage de Cook.* Ne recon-

Ruſſes & les naturels du pays. Les étrangers qui ſe répandaient ſur le rivage attentaient fréquemment à une propriété dont ils ne pouvaient avoir aucune idée : ils étaient repouſſés avec fureur par des propriétaires indignés de cet attentat ; & de retour dans leur pays, ils ſe plaignaient d'avoir été bruſquement attaqués par des Sauvages dont le perfide accueil les avait d'abord trompés. Ils ne ſe doutaient pas qu'ils avaient eux-mêmes enfreint les conditions tacites de la paix, & qu'ils n'avaient reconnu le bon accueil qu'on

---

naît-on pas la marque de l'innocence dans la tranquillité du voleur de montre, dans la réſiſtance du voleur de verrou ? Ne ſe figure-t-on pas un enfant qui a ramaſſé ſur le rivage une coquille ou un caillou, & qui réſiſte à ſon camarade qui le lui veut arracher ? Ne frémit-on pas ſur-tout de la barbarie des Européens qui tirent à balle ſur un malheureux Sauvage pour un vil morceau de fer ? On dit que le Sauvage au verrou le rendit d'un air farouche : il voulait ſans doute reprocher aux Anglais de s'emporter pour ſi peu de choſe à tant de cruauté.

leur avait fait qu'en volant ceux qui le leur avaient accordé.

Mais le propriétaire d'une portion de la côte n'a pas de droit particulier ſur une baleine morte qui y eſt apportée par les flots. Un ſi riche tréſor doit entrer dans le revenu public, & appartient à l'île entiere. La découverte en eſt célébrée par une fête générale : la joie brille ſur tous les viſages, un mouvement commun eſt imprimé par l'intérêt & par le plaiſir. Tous accourent ſur le rivage, avides de repaître leurs yeux d'une ſi belle proie & de la partager. L'air retentit de chants d'allégreſſe, & les danſes accompagnent les chanſons. Le monſtre énorme eſt bientôt mis en pieces, on voudrait le dévorer tout entier avant de quitter la place ; la modération eſt toujours bannie de ces repas, & c'eſt à regret qu'on ſe voit obligé de les finir & d'en emporter les reſtes.

CHAPITRE V.

Maniere dont les Inſulaires conſtruiſent leur habitations.

LA maniere dont nos Inſulaires ſe procurent la ſubſiſtance, dont ils apprêtent & conſervent leurs aliments, ne ſuppoſe pas une induſtrie fort avancée : celle dont ils conſtruiſent leurs demeures n'en exige gueres davantage. Leurs huttes ſont creuſées en terre à la profondeur d'une toiſe & demie, &, comme les parois pourraient s'ébouler & écraſer les habitants, on les ſoutient avec des perches. Cette grande foſſe, qui a depuis dix juſqu'à cinquante toiſes de long, ſur une largeur de trois toiſes, & quelquefois de cinq, eſt recouverte d'une ſorte de chaſſis qu'on charge d'herbe & de terre : c'eſt ce qui forme le plancher ſupérieur de l'habitation : tout le bois employé à ces ſortes de conſtructions eſt apporté par les flots, car on doit ſe ſouvenir que les îles ne pro-

duiſent aucun arbre. On ménage au plancher pluſieurs ouvertures : les unes ſervent de portes, & on y adapte des échelles ; les autres ſont deſtinées à laiſſer entrer l'air & la lumiere ; d'autres enfin donnent une iſſue à la fumée. Au reſte, il eſt rare qu'on faſſe du feu dans ces demeures ſouterraines, & l'on y éprouve ordinairement une chaleur inſupportable. Dans pluſieurs îles on ne fait jamais uſage du feu : dans d'autres on brûle, pendant les froids les plus rigoureux, des herbes ſeches qu'on a ramaſſées en été, ou de la graiſſe de baleine.

Dans ces antres obſcurs ſont raſſemblées cinquante perſonnes au moins, & quelquefois deux ou trois cents. L'air, le jour pénetrent à peine dans ces vaſtes ſouterrains ; on y eſt éclairé par la lumiere funebre de quelques lampes qui ne ſont autre choſe que des pierres creuſes, qu'on remplit d'une huile fétide de baleine ; des herbes ſeches tiennent lieu de meches. Hommes, femmes, enfants, tout reſte nu dans les huttes, ou l'on

couvre tout au plus d'un morceau de peau, ou de quelques feuilles, les parties que la pudeur ordonne de cacher. Un étranger ne peut deſcendre ſans horreur dans ces affreuſes habitations : la ſombre lueur des lampes qui rend les ténebres encore plus effrayantes, l'épaiſſe & noire fumée qu'elles exhalent; une foule d'hommes nus & hideux qu'on entrevoit dans l'obſcurité, le bruit qu'ils font en parlant, en agiſſant tous enſemble; une chaleur lourde & mal-ſaine, un air qui a perdu ſon reſſort; l'odeur empeſtée que renvoient tant de perſonnes reſſerrées dans le même cachot, & qui ſe confond avec la puanteur des chairs pourriſſantes du poiſſon & des monſtres marins; la vermine fourmillant ſur tous les corps, & que ceux qu'elle ronge ne cherchent que pour la dévorer à leur tour; l'impudique lubricité des peres & des meres, les déjections des enfants, l'aſpect des repas plus dégoûtants encore, tout révolte & bleſſe tous les ſens.

Ces logements ſi mal conſtruits, plus

mal entretenus, ne ſont pas mieux meublés. Des nattes faites d'herbes treſſées, des coquilles demi-briſées qui ſervent de taſſes, des cailloux creux qui, ſuivant leur volume, font l'office de lampes ou de marmites; des tronçons d'arbre groſſièrement creuſés en forme d'auges, des corbeilles mal-adroitement tiſſues, des inſtrumens de pêcheurs encore plus imparfaits, des pierres dures & tranchantes qui ſervent de couteaux & de haches; voilà toute la richeſſe de ces miſérables peuples. Ceux qui commercent avec les Ruſſes ſe procurent par échange des chaudrons de cuivre. Quand ils peuvent obtenir ou dérober un morceau de fer, ils le forgent à froid; un caillou leur ſert d'enclume, un autre de marteau; ils ſe fabriquent ainſi des armes dont les bords reſtent dentelés: au lieu de couper les chairs, elles les déchirent, s'y attachent par mille crampons, & font des bleſſures bien plus dangereuſes que ſi elles étaient plus induſtrieuſement travaillées.

CHAPITRE VI.

Vêtements des Insulaires. Idées singulieres sur la beauté, sur la parure.

DES peuples à qui la nature des îles qu'ils occupent permet si peu d'industrie doivent n'avoir que des vêtements bien simples. Sous un climat plus doux, ils seraient restés nus; mais l'impression douloureuse du froid les avertit de se couvrir, & le besoin leur apprend à se rendre propres les dépouilles des animaux dont les chairs les ont nourris. Une sorte de chemise ou de tunique est le plus simple des vêtements pour la forme, c'est celui qu'ont inventé tous les Sauvages dès qu'ils ont senti la nécessité de se vêtir; c'est aussi celui qu'ont adopté nos Insulaires. Cette tunique descend jusqu'aux genoux, &, pour en relever la simplicité, on la garnit ordinairement de quelques franges de cuir. Elle est faite de la peau du ventre des oiseaux de mer : les

femmes préferent pour elles les peaux de loutres, celles de renards ou d'autres pelleteries; c'eſt la ſeule différence qu'on remarque dans l'habit des deux ſexes, & qui les faſſe diſtinguer au premier coup-d'œil. Ce ſont les femmes qui raſſemblent & couſent les peaux; & quoiqu'elles n'aient que des arrêtes de poiſſons pour aiguilles, & que des nerfs d'animaux leur tiennent lieu de fil, elles couſent avec une ſinguliere adreſſe. Elles ont auſſi l'art de teindre avec des terres colorées le côté liſſe des peaux; mais d'ailleurs elles ne les ſavent pas bien préparer.

Comme ces peaux ne ſont pas impénétrables à l'humidité, ils ſe font une ſorte de manteau de veſſies ou de boyaux de phoques & de lions marins: c'eſt l'habit de deſſus pour les mauvais temps, &, comme il eſt plus léger que l'autre, c'eſt le ſeul habit qu'ils mettent dans la belle ſaiſon. On croiroit, comme l'ont trouvé les compagnons de Cook, qu'ils ſont vêtus de parchemin.

Ils ne connaiſſent ni culottes ni bas,

& ne ſe trouvent pas incommodés de marcher nus-pieds ſur la neige. Quelques uns, plus délicats que les autres, s'enveloppent les pieds & les jambes de peaux pendant l'hiver.

Quand le froid les ſaiſit hors de leurs huttes, ils allument des herbes ſeches, ſe placent au-deſſus de ce feu qui n'eſt jamais bien ardent, & reçoivent la chaleur par-deſſous leurs habits.

Leurs bonnets d'hiver ne ſont autre choſe qu'une peau d'oiſeau, à laquelle ils laiſſent les aîles & la queue. Ils vont ordinairement tête nue en été. On parle cependant d'un bonnet de cette ſaiſon qu'il faut peut-être regarder comme une arme défenſive. Il eſt de bois teint de différentes couleurs, & une eſpece de toît, qui s'avance de la longueur d'un pied & demi au-deſſus du front, lui donne aſſez bien la forme d'un caſque antique. Ce qui rend encore cette reſſemblance plus parfaite, c'eſt qu'il eſt ſurmonté d'une haute crête de fanons de baleine garnis de plumes. On attache or-

dinairement à cette coëffure une petite idole d'os, haute d'un pouce, & repréſentant une figure humaine. Le travail en eſt, dit-on, moins imparfait qu'on ne devrait l'attendre d'un peuple qui manque de tous les inſtruments néceſſaires aux arts. Quelqu'informes d'ailleurs que puiſſent être ces eſſais, ils nous préſentent du moins, chez un peuple ſauvage, les premiers rudiments de la ſculpture.

Ces petites repréſentations ſont peut-être celles du génie tutélaire : le guerrier qui porte cette idole dans le combat, eſpere qu'il ſera défendu par elle.

Cette conjecture en fait naître une autre ; c'eſt que peut-être les arts d'imitation doivent leur premiere origine à la religion. C'eſt aux fêtes que furent d'abord conſacrés les danſes & les chants : c'eſt pour honorer, pour repréſenter les Dieux, que fut inventée la ſculpture. Quand les Grecs, convertis au chriſtianiſme, s'interdirent, à l'exemple des Juifs, les repréſentations ſculptées de la Divinité, des Eſprits céleſtes & des

Saints, ils perdirent bientôt toute idée d'un art dont les plus beaux modeles nous ont été transmis par leurs ancêtres. Mais, comme ils conserverent le culte des images peintes, ils n'ont jamais perdu la pratique de la peinture. Les Chrétiens du rit latin, qui ornerent leurs temples de figures sculptées, surent, même dans les siecles les plus barbares, travailler la pierre & le marbre; &, quand enfin ils reçurent l'idée de la beauté des formes, ils appliquerent à cette nouvelle théorie de l'art, la pratique d'un métier qu'ils n'avaient jamais oublié.

Mais les arts perfectionnés ne sont pas de notre sujet; nous ne traitons ici que de leur plus grossiere origine. Oserons-nous rapporter celle de la peinture & du dessin à ces figures de fleurs, d'oiseaux & de quadrupedes, que nos Insulaires, comme la plupart des Sauvages, se tracent sur la peau? Cet art, que l'on dit inventé par l'amour, le fut-il en effet par ce caprice bizarre commun à tous les hommes, qui ne se contentent jamais de

ce

ce que la nature a fait pour eux, & qui croient s'embellir en ajoutant à ſon ouvrage ? Eſt-il abſurde de penſer que l'homme encore nu, & déjà curieux de ce qui interrompt l'uniformité, a tracé d'abord des deſſins ſur ſa peau, par le même principe qui les lui a fait tranſporter dans la ſuite ſur ſes habits ? On aime la parure, on l'aime dès l'enfance, on ne s'en dégoûte pas toujours dans la vieilleſſe, & comment ſe parer quand on eſt tout nu ?

Les hommes & les femmes des îles que nous parcourons ſe piquent le viſage & les bras avec des arrêtes, & ſe frottent avec des terres colorées la peau nouvellement ouverte, & ſaignante encore. Ces marques ſont ineffaçables, la brûlure ſeule peut les altérer.

Mais les habitants de la plupart de ces îles ont imaginé une parure bien plus étrange. On fait aux enfants des deux ſexes deux ouvertures ſous la levre inférieure, & l'on y paſſe des os de morjes longs de deux pouces. On leur perce auſſi

la cloiſon du nez, & l'on y enfile des arrêtes de poiſſons, ce qui leur tient les narines ouvertes & relevées. On ne néglige pas de mettre ces ornements les jours de fête. Ceux qui ſe piquent le plus de parure, ſe font une troiſieme ouverture ſous la levre pour y placer un roſeau.

Nos femmes ſe percent les oreilles; nos Sauvages n'ont pas oublié ce moyen de plaire: mais comme ils n'ont ni perles ni diamants, comme ils ne ſavent ni tailler les cailloux ni les monter, ils ſe contentent de ſe paſſer dans les trous de leurs oreilles des plumes & toutes les bagatelles brillantes que leurs îles peuvent leur procurer.

Les femmes relevent par derriere leurs cheveux en une ſeule treſſe; mais elles s'arrachent ou ſe raſent les cheveux ſur le devant de la tête: c'eſt chez nous une parure d'imiter la vieilleſſe en ſe blanchiſſant les cheveux; on l'imite ailleurs en ſe rendant chauve; dans d'autres pays on ſe fait arracher quelques dents pour s'embellir; on ſe peint de toutes les couleurs,

on ſe défigure de toutes les manieres, & l'on croit connaître les vrais principes de la beauté !

Dans pluſieurs îles, les hommes ſe raſent entièrement la tête avec des pierres bien aiguiſées ; dans d'autres, ils ſe réſervent une couronne. Ils ont peu de barbe, & ils ont ſoin de l'arracher. A combien de tortures différentes on ſe ſoumet, dans l'eſpérance de s'embellir !

Mais ces mêmes Sauvages qui bravent la douleur pour le plaiſir de ſe parer, négligent tous les ſoins que demande la propreté. La plupart ne ſe lavent jamais ; ils paraiſſent noirs, enfumés, affreux : quelques uns ſe lavent d'abord avec leur urine, & enſuite avec de l'eau ; ils ont un teint vermeil & le coloris de la ſanté.

CHAPITRE VII.

Union des deux ſexes chez les Inſulaires. Éducation de leurs enfans.

Ils n'ont aucune idée de la pureté des mœurs, pas même de la décence. Dans leurs huttes communes, ſur les chemins, dans les campagnes ouvertes, ils ſe livrent ſans pudeur, comme les animaux, aux plaiſirs de l'amour : ſouvent même ils outragent la nature dans leurs ſales voluptés, & l'on trouve à la fois chez eux le modele de la vie la plus ſimple & celui de la derniere dépravation.

Donnerons-nous le nom de mariage à leur union des deux ſexes ; union ſouvent paſſagere, qui n'eſt précédée ni de conventions mutuelles, ni de conſentement de parents, ni de dot, ni de fêtes ?

Dès qu'un homme a le moyen de ſubſiſter par ſon travail, il prend une femme, il l'emmene dans ſa hutte, il eſt marié. Cette femme l'aide dans tous ſes travaux, elle a les ſiens en particulier ; c'eſt elle

qui nettoye le poiſſon, qui le fait ſécher, qui coud les habits.

Ces ſecours procurent à l'Inſulaire plus d'aiſance; alors il prend une autre femme, il en prend pluſieurs; il attire des filles auprès de lui, il reçoit des veuves, il recueille les femmes qui abandonnent leurs premiers époux : ce ſont autant de ſecours nouveaux qu'il ſe ménage; il prend juſqu'à de petits enfants. Le plus habile chaſſeur a toujours le plus grand nombre de femmes, parce que ſon adreſſe lui procure plus de moyens de les nourrir. Il a un ſerrail qui quelquefois augmente, quelquefois diminue : ſi une femme s'ennuie de ſon mari, elle en va chercher un autre; elle emmene avec elle ſes enfants s'ils y conſentent, car tout le monde eſt libre. Il ne réſulte de-là ni querelle, ni procès, ni diſpute; chacun fait l'uſage qu'il lui plaît de ſa liberté.

Mais le ſerrail diminué peut recevoir, dans le moment le plus imprévu, un nouvel accroiſſement. La femme qui a quitté ſon mari, qui en a pris un autre,

qui l'a conſervé pluſieurs années, l'abandonne à ſon tour, revient à la cahutte de ſon premier époux, & lui amene des enfants dont il n'eſt pas le pere. Qu'importe? tout cela eſt bien reçu : ce ſont de nouveaux travailleurs qui partageront ſes fatigues.

Quelquefois auſſi le Sauvage prête ſes femmes; quelquefois il les échange contre le premier objet qui flatte ſon caprice. Il n'eſt pas rare que, dans un temps de diſette, il donne la plus chérie de ſes femmes pour un poiſſon demi-pourri, ou pour une veſſie pleine d'huile de baleine. Une fois raſſaſié, il la regrette. Il va la redemander, il ſupplie, il pleure; &, s'il eſt refuſé, il ſe donne ſouvent la mort : car ils tiennent faiblement à la vie, & l'abandonnent dans les moindres afflictions.

On dit que les femmes accouchent aiſément, ce qu'on peut attribuer à leur vie active & laborieuſe, & à la chaleur de leurs habitations, qui doit relâcher toutes les fibres. Elles trempent ſouvent

leurs enfants dans l'eau de la mer ; s'ils crient, elles les y replongent de nouveau, & ne les retirent que lorſqu'ils ſont appaiſés. Elles ne les allaitent pas long-temps, & les accoutument de bonne heure à la nourriture ſauvage qu'elles prennent elles-mêmes. Elles leur lient enſemble les deux pieds pour leur apprendre à s'aſſeoir ſur les talons. Des enfants élevés ſi durement, mais fortement nourris, doivent périr, ou devenir des hommes vigoureux.

On leur donne ou ils prennent bientôt la liberté. Dès que les jeunes garçons & les jeunes filles peuvent ſe ſuffire à eux-mêmes, ils n'attendent plus de ſecours de leurs parents, & ne ſongent pas à leur en procurer. Occupés d'eux ſeuls, ils s'uniſſent, ſe ſéparent, & font tout ce qui leur plaît. Ils reviennent à la hutte paternelle, on les reçoit ; ils s'en abſentent, on ne les cherche pas ; ils ne paraiſſent plus, on les oublie. Souvent, comme parmi les animaux, les peres ceſſent bientôt de connaître leurs enfants, les enfants de connaître leurs peres.

CHAPITRE VIII.

Cauſes de la guerre entre les Inſulaires. Maniere dont ils la font.

FAUT-IL que les peuples les plus miſérables ajoutent encore les maux de la guerre à ceux que la nature leur impoſe? L'homme policé, l'homme ſauvage n'eſt-il placé ſur la terre que pour l'enſanglanter & ſe détruire; & le ſol, engraiſſé de ſes ſueurs, doit-il l'être auſſi de ſon ſang? Par-tout nous voyons l'homme obligé par ſa faibleſſe d'implorer & d'attendre le ſecours de ſon ſemblable; par-tout nous le voyons ardent à le déchirer.

Eh! qui peut donc inſpirer à de miſérables Sauvages la fureur des combats? Leur miſere même, l'intérêt.

Chaque peuplade conſerve & défend ſes droits ſur ſon île. Les îles déſertes appartiennent à tout le monde; mais on ſe tranſporte ſouvent dans celles qui ont déjà des poſſeſſeurs, on ſe fait des viſites

mutuelles ; elles commencent par l'amitié, elles font naître l'envie & la haine. Les maîtres de l'île la plus pauvre veulent s'emparer de la plus riche, & la conquête ne ſe fait gueres qu'en exterminant les habitants.

Il eſt dans la nature de tous les animaux de veiller à leur conſervation, & c'eſt le premier ſentiment de l'homme. Quand le ſang bouillonne dans ſes veines, & monte impétueuſement à ſon cerveau, il peut la négliger ; il eſt courageux alors, parcequ'il ne ſe connaît plus, parcequ'il s'oublie lui-même ; mais, de ſang-froid, il veut tuer ſon ennemi & vivre. La valeur des peuples policés eſt inſpirée par l'honneur, qui tient à des idées trop compliquées pour être connu de l'homme brut.

Auſſi les Sauvages n'attaquent leurs ennemis que par ſurpriſe, & ſe retirent quand ils doutent de la victoire. Ils n'ont pas encore ces ſentiments de gloire & de honte qui animent nos guerriers ; ils ne ſont pas encore obligés de ſoumettre la crainte de mourir à celle de vivre dans

l'opprobre. L'ennemi ſurpris eſt exterminé ; l'ennemi qui ſe tient ſur ſes gardes ne voit devant lui que des fuyards.

Le même amour de la conſervation leur a fait inventer des armes défenſives, excellentes pour des peuples qui n'ont d'autres armes offenſives que des traits. Ce ſont des eſpeces de remparts de bois, de paliſſades portatives, qui cachent pluſieurs hommes à la fois : ils ſe découvrent un inſtant pour tirer, & ſe remettent à couvert dès qu'ils ont lancé leurs fleches. Ces remparts dont ils firent uſage dans un combat contre les Ruſſes, ſe trouverent à l'épreuve contre les coups de fuſil. Ils ont auſſi des boucliers de bois, & leurs bonnets d'été ſuffiſent, quand ils combattent entr'eux, pour leur garantir la tête.

On a peu de choſe à dire ſur la maniere dont les Sauvages font la guerre, parcequ'ils n'ont pas eu la funeſte induſtrie d'en faire un art. On ne peut gueres s'étendre davantage ſur leur commerce.

CHAPITRE IX.

Commerce des Insulaires entr'eux & avec les Russes.

Dès que deux Nations sont voisines, dès que l'une possede quelque chose qui manque à l'autre, le commerce s'établit entr'elles. C'est ce que nous voyons chez nos infortunés Insulaires. Ils ont peu, tous n'ont pas en même temps les mêmes choses; &, de la disette d'une part, de la surabondance de l'autre, il se forme des échanges réciproques, dans lesquels on a bien plutôt égard au besoin mutuel qu'à la valeur des objets.

C'est avec les Russes qu'ils font aujourd'hui le plus grand commerce, & il n'est jamais à l'avantage des naturels. Cependant ils ont appris de ce négoce à mettre une valeur à des choses qu'ils mépriſaient, & la cupidité, l'avarice ont pénétré dans leurs îles avec les étrangers.

Leurs femmes s'habillaient autrefois de

peaux de loutres marines & de renards noirs ; elles portaient, par miſere, ce qui fait le luxe des Chinois & de la plupart des Orientaux : ces précieuſes pelleteries ſont aujourd'hui réſervées pour les Ruſſes ; on les leur donne pour des chaudrons de fonte & pour des grains de verre.

CHAPITRE X.

Fêtes & divertiſſements chez les Inſulaires.

DANS leur vie laborieuſe & miſérable à nos yeux, ces Inſulaires aiment & connaiſſent le plaiſir. Le mois de décembre eſt un temps d'inaction ; on le paſſe à faire des viſites à ſes voiſins, à ſe tranſporter dans les îles peu éloignées. Dans les autres temps de l'année, qu'on ait fait une chaſſe abondante, qu'une baleine ſoit jettée ſur le rivage, qu'on reçoive la viſite d'un ami, c'eſt une occaſion de vacance & de divertiſſements. L'huile de baleine eſt prodiguée, les proviſions ſont diſſipées, englouties ; on ne connaît plus

de frein, on laiſſe à ſes paſſions un libre cours; le tambour, ſeul inſtrument que ces peuples connaiſſent, donne le ſignal de la joie (1). On danſe, on chante; car il n'eſt pas de nation aſſez ſauvage pour n'avoir pas ſes danſes, ſa muſique & ſa poéſie. L'ami dont on reçoit la viſite ne doit éprouver aucune privation; on lui prête juſqu'à des femmes.

On ſe ſépare ſans doute à regret de l'ami qu'on vient d'accueillir avec tant d'allégreſſe? Non: le regret eſt une paſſion qui n'entre pas dans l'ame du Sauvage. On régale, on fête ſon ami, ou plutôt ſon hôte; on lui procure tous les plaiſirs, parcequ'on les partage; on le quitte avec indifférence, ſans lui faire aucun compliment, ſans le reconduire; & celui qui vient de recevoir un ſi bon

(1) Ce tambour eſt de forme ovale, long de deux pieds, large d'un ſeul, & couvert ſeulement d'un côté comme le tambour de baſque. On l'attache au bras comme un bouclier. Nous aurons occaſion d'en parler encore dans la ſuite.

accueil, n'en témoigne pas même ſa reconnoiſſance par un remerciement.

Irait-on chercher les bals maſqués chez les Sauvages habitants de ces îles ? Ils les connaiſſent cependant, ils en font leur plus grand plaiſir. Dans les jours conſacrés à la joie commune, ils mettent des maſques de bois qui leur deſcendent juſques ſur les épaules, & qui repréſentent des animaux marins (1). Les hommes danſent ordinairement tout nus, font en avant pluſieurs pas cadencés, & les accompagnent de geſtes groteſques.

Les femmes reſtent habillées. Quelquefois elles danſent ſeules, quelquefois

(1) On lit dans le *Troiſieme Voyage de Cook*, que des Américains, voiſins des îles Ruſſes, ont pluſieurs eſpeces de maſques. Lorſqu'ils vont à la guerre, ils en mettent qui leur donnent un air effrayant : d'autres ſont deſtinés pour la chaſſe ; ils leur couvrent tout le corps, & les font reſſembler aux bêtes qu'ils pourſuivent. Ces Sauvages, pour attirer encore plus sûrement les animaux, apprennent, dès leur enfance, à en imiter les différents cris.

elles se rangent en files & figurent ensemble : on se quitte, on se réunit, on saute ; & la danse, fort douce au commencement, finit par être fort vive.

CHAPITRE XI.

Constitution des Insulaires. Maladies, mort, funérailles.

Ces hommes dont toute la vie est consacrée à des travaux qui tiennent le corps en mouvement, sans en user les ressorts ; ces hommes qui logent, il est vrai, dans des huttes mal-saines, mais qui les abandonnent souvent pour agir en plein air ; qui ne sont rongés ni par les regrets du passé, ni par les soucis de l'avenir ; ces hommes enfin qui n'éprouvent aucun des maux qu'enfante l'imagination, jouissent d'une santé ferme, qu'ils conservent jusqu'à la vieillesse. Il est rare qu'ils aient la fievre, &, malgré l'air stagnant de leurs habitations, ils sont plus rarement encore attaqués du scorbut. Ils ne connaissent

point encore la petite vérole ; ils conſervent de belles dents juſqu'à l'âge le plus avancé, & fourniſſent la preuve que les aliments indigeſtes pour des hommes amollis, ne ſont pas ennemis de l'eſtomac quand on y joint l'exercice.

Quand ils ſont malades, ils reſtent tapis dans un coin de leur hutte, & s'impoſent un jeûne abſolu. S'ils éprouvent des douleurs de tête, ils s'ouvrent une veine de la tempe avec une pierre aiguë. Ils appliquent ſur leurs bleſſures une racine dont ils ont reconnu l'efficacité. Ils ſont d'ailleurs ſi peu ſenſibles, que, s'ils ont beſoin de colle, ils ſe tirent le ſang du nez à coups de poing.

Si l'un d'eux tombe dangereuſement malade, ils ne le laiſſent pas long-temps dans la hutte commune, & le tranſportent dans une caverne ſéparée ; car ils craignent les rev[illegible]

vrir de terre, on met auprès de lui tous ſes uſtenſiles de chaſſe & de pêche, & juſqu'à ſon canot.

C'eſt ainſi du moins qu'ils enterrent leurs morts ordinaires; mais ils accordent aux principaux de la nation un honneur qui paraîtra bizarre. Ils expoſent le cadavre, vêtu de ſes habits, dans un petit canot qu'ils ſuſpendent à des perches, & le laiſſent ainſi pourrir à l'air libre.

CHAPITRE XII.

De l'anarchie des Inſulaires, de leurs Chefs.

Ils n'ont encore aucune idée de gouvernement, &, dans leur vie ſimple, ils en ont peu beſoin. Chez eux, la crainte des loix ne prévient point le crime, l'horreur du ſupplice qu'il a mérité ne pourſuit pas le coupable: mais ils ont plus de vices qu'ils ne commettent de crimes deſtructeurs. Ces vices mêmes que nous enviſageons avec horreur, & qui porteraient le

trouble dans nos sociétés, sont regardés dans leur association avec indifférence, parcequ'ils n'y causent aucun désordre. Ils respectent la vie & la propriété de leurs associés, & dès-lors ils ont satisfait à toutes leurs conventions sociales. Absolument libres, chacun d'eux est le seul juge de l'usage qu'il veut faire de sa liberté.

Chaque peuplade a cependant un chef. On revêt ordinairement de cet honneur sans autorité celui qui a la plus nombreuse famille, parceque c'est en même temps, comme nous l'avons vu, le meilleur chasseur & le meilleur pêcheur. Il sert d'arbitre dans les différends, si on veut bien le consulter; mais il n'a pas le pouvoir d'ordonner. Il travaille comme les autres pour subsister, & ne doit rien attendre de personne.

Mais s'agit-il de repousser ou d'attaquer l'ennemi; c'est lui qui dirige la vengeance commune. Alors tous les habitants, accoutumés à ne suivre que leurs caprices, n'ont plus qu'une même volonté, sont animés d'une même haine,

& s'uniſſent étroitement pour ſe venger ou ſe défendre. Ils ſe regardent tous comme une ſeule famille ; ils regardent leur île comme leur commun héritage.

CHAPITRE XIII.

Idées intellectuelles & Religion des Inſulaires.

COMME le beſoin ſeul les conduit, comme lui ſeul eſt l'objet de leurs idées, ils n'ont aucune marque pour conſerver le ſouvenir du préſent, preſque aucune tradition du paſſé, & nulle connaiſſance de la diviſion du temps. Ils ne poſſedent preſque rien, n'acquierent que pour conſommer, s'occupent plus de jouir de leurs proies que de les calculer, & n'ont encore porté leur arithmétique que juſqu'au nombre dix. Comme ce nombre ſurpaſſe leurs beſoins ordinaires, je ſuis porté à croire que les plus ſavants d'entr'eux ont ſeuls pouſſé ſi loin la ſcience du calcul ; car ils ne poſſedent jamais dix canots,

conçu quelques idées religieuſes. On y remercie, dit-on, les Dieux après une chaſſe abondante ; on a des idoles domeſtiques, on les barbouille de graiſſe & de ſang. Les ſorciers ſont les miniſtres de la divinité, & lui adreſſent les vœux de la nation : on ne mange pas la chair des baleines échouées ſur le rivage, ſans en jetter en offrande quelques morceaux dans le feu : on a une religion enfin, mais on ne s'en occupe gueres.

Chez les nations éclairées, interrogez l'homme du peuple ſur ſa religion, vous en tirerez à peine quelques réponſes ſatisfaiſantes : ne cherchons donc pas à deviner quelles ſont les idées religieuſes de quelques peuplades ſauvages que nous connoiſſons à peine, qui n'ont gueres été viſitées que par des voyageurs preſque auſſi ſauvages qu'elles, & avec qui l'on n'a converſé juſqu'ici que par le ſecours d'interpretes ſauvages eux-mêmes.

CHAPITRE XIV.

Portrait & caractere des Insulaires.

Ces peuples sont en général d'une petite taille, mais assez gras, très vigoureux & durs comme le climat qu'ils habitent. Ils ont le visage plat, la peau blanche, les cheveux droits & noirs, la barbe peu fournie : les yeux, le nez, la bouche, les oreilles se rapprochent de la conformation européenne.

Ils ont peu d'idées, parceque leur maniere de vivre ne peut en exciter un grand nombre, parceque leurs sens ne sont frappés que d'un petit nombre d'objets, parceque leur vie uniforme ramene toujours des perceptions semblables, parcequ'un travail continu ne leur permet pas de se livrer à la contemplation; enfin, parceque, toujours occupés du besoin, ils n'ont pas le loisir de faire un retour sur eux-mêmes : mais ils montrent de l'intelligence, mais ils ont des idées nettes

du juſte & de l'injuſte, mais leurs enfants, que les Ruſſes prennent pour interpretes, apprennent les langues avec facilité.

Ils ſont hardis, mais modérés : ils ſe montrent peu ſenſibles à l'intérêt, ils gardent religieuſement leur parole. Ils ont horreur du meurtre, & ne connaiſſent pas le vol. Ils ne ſerrent & ne perdent rien.

S'ils ont conçu quelque haine contre les Ruſſes, c'eſt qu'ils ont eu ſouvent à ſe plaindre d'eux ; c'eſt qu'ils les ont vus ſouvent attenter à ce qu'ils regardent comme leur propriété ; c'eſt qu'ayant toujours vécu libres, & n'ayant aucune idée de domination, de ſubjection, ils ne conçoivent pas de quel droit on veut leur impoſer un tribut.

Ils échangent leurs femmes, ils les prêtent, ils en ſont abandonnés : mais ils maſſacrent les Ruſſes qui veulent les enlever ou les ſéduire. Cette conduite ſemble bizarre, & n'eſt qu'un réſultat des idées qu'ils ſe ſont formées de la juſtice : ils

ils prêtent, ils échangent leurs femmes, parcequ'ils peuvent faire l'uſage qu'il leur plaît de leur propriété : ils ſouffrent qu'elles les abandonnent, parcequ'ils ne croient pas pouvoir leur refuſer de rentrer dans leurs droits naturels & d'être libres : mais l'étranger qui tente de les leur ravir, veut injuſtement leur enlever un bien qui leur appartient. Il n'eſt plus à leurs yeux qu'un brigand, un lâche raviſſeur. Qu'il reſpecte leurs droits, qu'il ne trouble pas l'ordre accoutumé de leur aſſociation, qu'il mérite leur amitié ; ils le traiteront en frere, ils lui confieront, ils lui prêteront leurs femmes & leurs filles.

On a remarqué que le Sauvage de l'Amérique eſt morne & taciturne ; c'eſt qu'il ſe communique peu, qu'il vit preſque iſolé dans ſa cabane. Ceux-ci, qui vivent réunis en grand nombre, qui s'entaſſent dans une même hutte, ſont gais & babillards.

Ils ſont doux, paiſibles, hoſpitaliers, autant par inſouciance que par huma-

nité : mais ſi l'on fait ſuccéder dans leur cœur le ſoupçon à la bienveillance, s'ils ſont offenſés ou s'ils croient l'être, féroces alors, alors implacables, ils ne reſpirent que la vengeance, ils mépriſent toutes les ſatisfactions qu'on peut leur propoſer. Qu'on n'eſpere pas les vaincre par de mauvais traitements : ils ont toujours un moyen facile de s'y ſouſtraire ; la mort.

Nous venons de conſidérer l'homme brut & ſauvage ; il eſt notre frere : eſt-ce à nous, eſt-ce à lui d'en rougir ? Il a déjà quelques uns de nos vices ; mais il n'a pas encore toute notre méchanceté.

Mettez-le à notre place ; faites-lui connaître tous les intérêts qui occupent & corrompent nos ames ; il ne vaudra pas mieux que nous. Pour que l'homme ſoit bon, il faut que ſa ſituation lui inſpire peu de deſirs & d'eſpérances.

SECONDE SECTION.

De la preſqu'île du Kamtchatka.

CHAPITRE I.

Deſcription du Kamtchatka.

Le climat des îles que nous venons de viſiter eſt moins dur que celui du Kamtchatka, le pays eſt moins affreux.

Une chaîne de montagnes rocailleuſes & infertiles forme cette preſqu'île. Elle s'étend depuis le 51e juſqu'au 62e degré de latitude. Des rivieres la diviſent ; des ſources qui arroſent ſa ſurface, refroidiſſent le ſol au lieu de le féconder. Dénuée de terre propre à la végétation, expoſée à de fortes gelées pendant l'été, elle ne peut ni nourrir des troupeaux ni payer les peines du laboureur. Ses volcans répandent au loin l'effroi. Des monceaux de neige qui croulent du ſommet

des rochers & s'accroiſſent dans leur chûte ; des tourbillons qui la raſſemblent de tous côtés à la fois dans les plaines, l'entaſſent, l'accumulent & en forment en un inſtant des montagnes ; les inondations, les bêtes féroces rendues plus furieuſes par la faim, menacent ſans ceſſe les habitants de la mort.

Juſqu'en 1690 on n'avoit point encore entendu parler de cette contrée, & les Ruſſes y pénétrerent en 1696 pour la premiere fois.

Par quels événements des hommes ſe ſont-ils fixés dans un pays dont le ſeul aſpect devait leur faire horreur ? On ne pourra jamais réſoudre cette queſtion que par de faibles conjectures. On dit que la langue de la principale nation du Kamtchatka paraît tirer ſon origine de celle des Mongols. C'eſt le ſeul fil qui puiſſe conduire les curieux dans ce labyrinthe, & qui peut-être ne les empêcheroit pas de ſe perdre.

Il eſt certain du moins que les Kamtchadales ſe ſont établis depuis long-temps

dans la triſte contrée qu'ils habitent. Ils n'ont aucune tradition du paſſé, mais une de leurs opinions religieuſes peut en tenir lieu : ils ſont perſuadés qu'ils ont été créés dans leur preſqu'île par leur Dieu Koutkhou. Ils croient que leur pays eſt la plus heureuſe région de la terre, & qu'eux-mêmes, particulièrement favoriſés des Dieux, ſont les plus fortunés des hommes.

CHAPITRE II.

Portrait des Kamtchadales.

Nous voyons que, parmi les animaux, les races condamnées à la miſere s'abâtardiſſent, ſe dégradent, perdent la beauté des formes, & ne parviennent pas à leur entier accroiſſement. C'eſt l'exercice, ſoutenu d'une nourriture abondante, qui donne les graces du port, la hauteur de la taille & ces juſtes proportions qui conſtituent la beauté. Soumis à cette loi générale de la nature, les Kam-

tchadales ſont petits & mal proportionnés. Leur tête eſt groſſe, leur ventre pendant, leurs jambes grêles, leur démarche lente & mal-adroite. Ils ont le teint baſané, les cheveux noirs & peu de barbe. Un viſage large, des joues plates, un nez écraſé, de petits yeux enfoncés, des levres épaiſſes, en font un des plus vilains peuples de la terre. La largeur de leurs épaules, indice de la force, fait un contraſte choquant avec la faibleſſe apparente de leurs jambes : on ne ſait comment ces minces appuis ſoutiennent ces vaſtes corps.

Ajoutez à cet extérieur déſagréable tout ce que la mal-propreté a de plus dégoûtant ; figurez-vous un peuple qui ne ſe lave jamais les mains ni le viſage, qui ne ſe fait pas les ongles, qui, ne vivant gueres que de la pêche, exhale de toutes les parties de ſon corps une odeur poiſſonneuſe, & vous aurez quelque idée des Kamtchadales.

Occupés du préſent, indifférents ſur l'avenir, ſans habitude de réfléchir, ils

oublient les maux qu'ils ont ſoufferts, ceux qu'on leur a faits, & reſtent ſans précaution, ſans défiance ſur ceux qu'ils peuvent craindre encore.

L'eſprit ſe manifeſte par l'uſage qu'on fait des idées qu'on a reçues : comme ils ont peu d'idées, il ſemble difficile de porter un jugement ſur leur eſprit. Ils doivent l'avoir borné, mais on aſſure qu'ils ne manquent pas d'intelligence. Ils montrent même de l imagination. Tout ce qu'ils voient, ils l'imitent ; ils ſavent contrefaire l'accent, le geſte des étrangers, &, pour achever de les tourner en ridicule, ils les chanſonnent.

Comme ils ignorent les richeſſes, ils ne connaiſſent point l'avarice : ſans idée d'honneur & de gloire, ils vivent ſans ambition, ſans orgueil. Timides, ils ne ſe vengent que par ſurpriſe : le moindre danger les met hors d'eux-mêmes ; ils craignent tout, excepté la mort, & ſe la donnent pour ſe ſouſtraire aux moindres afflictions. Cela paraît contradictoire, & ne l'eſt pas : il eſt plus facile aux ames

faibles de recevoir la mort que de ſe mettre au-deſſus de la peur.

Ils ont une religion, ils connaiſſent un Dieu, & paraiſſent ne le reſpecter ni le craindre ; il eſt trop éloigné d'eux pour occuper leurs penſées : mais ils croient que des êtres puiſſants & malins habitent l'air, les eaux, la terre, les forêts, les montagnes, & c'eſt à eux qu'ils adreſſent leurs hommages.

Leur langue peut exprimer les noms de nombre juſqu'à cent : mais ils n'en ſont pas plus habiles à calculer, & ont beaucoup de peine à compter juſqu'à trois ſans le ſecours de leurs doigts. Leur embarras eſt extrême quand le nombre paſſe dix : ils ne ſavent plus que faire quand ils ont employé les doigts de leurs deux mains.

Auſſi ne ſavent-ils pas leur âge : ce ſerait un calcul trop fort pour eux que de compter le nombre de leurs années. Ils diſtribuent leur année en quatre ſaiſons & en dix mois ; mais ces mois, ces ſaiſons n'ont pas une durée égale, & ne re-

viennent point à un temps bien marqué. Comment en effet pourraient-ils ſe guider dans cette diviſion, ſans avoir aucune connaiſſance de l'aſtronomie? Peut-on fixer l'ordre des temps, quand on n'a jetté ſur les corps céleſtes que quelques regards indifférents & ſtupides? L'arrivée de quelques poiſſons de paſſage, le retour des froids les plus rigoureux, le commencement des longs jours, & d'autres obſervations d'une exactitude auſſi peu rigoureuſe, reglent chez eux le retour des ſaiſons & des mois. Pluſieurs même ſe contentent de diviſer l'année en deux ſaiſons, marquées par le retour du froid & de la chaleur.

Auſſi peu habiles à partager les diſtances que le temps, ils meſurent l'éloignement d'un lieu à l'autre par le nombre de nuits qu'ils ont paſſées en route.

Trop inactifs, trop peu penſants pour chercher à prévenir les événements futurs, ils ſont curieux de les prévoir : c'eſt que, pour les prévenir, il faut des ſoins & du travail, & qu'il ne faut que de la

ſuperſtition pour croire qu'on les prévoit. Le récit & l'interprétation de leurs ſonges ſont le ſujet ordinaire de leurs entretiens.

Ils n'eſtiment la vie que pour ſe livrer à l'oiſiveté, pour goûter les plaiſirs qu'ils connaiſſent. Forcés par le beſoin, ils ſe ſoumettent aux fatigues de la chaſſe & de la pêche : mais ils s'éloignent peu ; il faut qu'ils puiſſent retourner le ſoir auprès de leurs femmes.

Bien différents des autres peuples orientaux, ils ſe ſoumettent, ils obéiſſent à leurs épouſes. Elles ont en général la peau fine, un peu brune, les yeux noirs de même que les ſourcils, la main petite, de jolis pieds, une taille bien priſe. La nature, en leur accordant ces moyens de plaire, leur a donné un eſprit plus fin, plus délié qu'aux hommes de leur pays. Leurs ſauvages époux ont-ils donc ſenti leurs propres déſavantages, & n'ont-ils pu ſe refuſer à la douce ſervitude que leur impoſait la beauté ? Sur la plus grande partie du globe, les hommes,

abuſant de leur force, ont ſoumis à l'eſclavage un ſexe faible qui devait les déſarmer & les vaincre par ſa faibleſſe même : dans les îles Aléoutiennes, il a conſervé ſa liberté : il exerce au Kamtchatka l'empire le plus flatteur ; celui qu'il doit au don de plaire.

Puſſions-nous diſſimuler l'inſulte qu'il y reçoit ! Parlerons-nous de la dépravation du ſtupide Kamtchadale & de ſes ſtériles plaiſirs ? Dirons-nous qu'épris d'un coupable amour pour la jeuneſſe de ſon ſexe... ? Puiſſe du moins la nature n'éprouver ces outrages que dans les pays où l'homme, n'ayant jamais ſenti que ſes rigueurs, eſt moins inexcuſable de ſe révolter contre elle & de méconnaître ſes loix !

CHAPITRE III.

Occupations des Kamtchadales.

MALGRÉ l'amour des Kamtchadales pour l'oiſiveté, la néceſſité les tient occupés pendant toutes les ſaiſons, & les deux ſexes ſe partagent les travaux qui leur conviennent.

Les hommes en été vont à la pêche & tranſportent le poiſſon : les femmes le nettoyent, le vuident, l'étendent, le font ſécher. Elles cueillent des baies & des racines pour leur nourriture & pour les médicaments. C'eſt l'induſtrie perfectionnée, ou peut-être égarée, qui fouille les entrailles de la terre pour y chercher des remedes ; l'homme encore ſimple les trouve à ſa ſurface.

Les femmes préparent auſſi une herbe qui, par la fermentation, produit une ſorte de biere. Elles font macérer une autre herbe, elles en tirent un fil groſſier dont elles ourdiſſent une ſorte de toile

ou d'étoffe, pour faire des manteaux, des ſacs, des couvertures.

Les poiſſons d'été ſe retirent à la fin de cette ſaiſon; ceux d'automne paraiſſent, & une autre pêche commence. Les oies, les cygnes ſauvages ſe montrent dans la preſqu'île: il faut joindre les travaux de la chaſſe à ceux de la pêche; il faut auſſi préparer le bois pour la conſtruction des traîneaux: les premiers froids annoncent déjà qu'ils vont bientôt devenir néceſſaires.

C'eſt auſſi le temps où les femmes cueillent l'ortie & lui font ſubir les préparations néceſſaires pour la filer & en faire des filets de pêcheurs.

L'hiver eſt ſur-tout conſacré pour les hommes à la chaſſe des renards & des martres zibélines: les femmes reſtent alors dans les huttes & s'occupent à filer.

Le printemps rappelle les hommes à la pêche ſur les fleuves & ſur la mer. C'eſt alors que les femmes cueillent l'ail ſauvage & d'autres plantes dont elles font leurs délices. Elles en apportent chez elles

des brasſées, & elles ont conſommé leur charge avant la fin du jour.

Il eſt d'autres occupations qui n'ont pas de même leur temps marqué, & qui doivent, dans tous les temps, ſe mêler aux autres travaux. Chez l'homme ſauvage, & même dans les commencements de l'état ſocial, l'induſtrie n'eſt pas diviſée : il faut que chacun poſſede toute celle qu'exigent ſes beſoins ; que chacun ſache lui-même ſe loger, ſe vêtir, fabriquer tous les uſtenſiles qui lui ſont néceſſaires, & pourvoir à ſa ſubſiſtance. Ainſi le Kamtchadale fait ſa hutte, ſon traîneau, ſes vaſes, ſes paniers, ſon auge, ſon canot.

Il ne connaît pas les métaux ; mais il emploie les os, le caillou pour faire des haches, des couteaux, des lances, des fleches, des lancettes & des aiguilles. Sa hache conſiſte en un gros os de renne ou de baleine rendu tranchant, ou en une pierre taillée en coin & fixée par des courroies à un manche recourbé. Un homme aſſidu & laborieux travaille trois ans pour

creuſer un canot, & plus d'un an pour faire une auge.

Auſſi la peuplade qui peut ſe vanter d'avoir le plus grand canot, tire-t-elle quelque vanité de cette précieuſe poſſeſſion. On montre une auge avec la même oſtentation qu'un riche faſtueux met chez nous à faire étaler ſa brillante vaiſſelle. Une grande auge eſt le plat de cérémonie, elle eſt réſervée pour les jours de fêtes : apportée au milieu des convives, elle excite d'abord leur admiration ; mais, quelle que ſoit ſa capacité, de quelque quantité d'aliments que le maître de la hutte ait eu ſoin de la charger, elle eſt bientôt vuide : car un Kamtchadale, dans un jour de feſtin, mange plus que dix autres hommes ; mais auſſi, dans le beſoin, il ſait s'aſtreindre à la plus grande ſobriété.

C'eſt avec un cryſtal de roche d'une couleur ſale & verdâtre que les Kamtchadales font leurs couteaux ; ils y adaptent un manche de bois. Ils arment de ce même cryſtal leurs fleches & leurs lan-

ces ; ils en font des lancettes pour la ſaignée. Ils travaillent de petits os de martres zibelines en forme d'aiguilles, & leurs femmes s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe. Les hommes ſeraient honteux de manier l'aiguille, & ils regardent avec mépris les Ruſſes qui exercent le métier de tailleur ou de cordonnier.

Auſſi les femmes ſont chargées de tous les ouvrages qui concernent le vêtement, & par-tout elles devraient ſeules exercer ces travaux peu fatigants, qui demandent de l'adreſſe & n'exigent point de force. Celles du Kamtchatka ſavent adoucir & préparer les peaux; elles ſavent auſſi les taner & les teindre ; elles ont même l'art de donner une belle couleur rouge au poil des veaux marins.

Elles font auſſi de la colle avec des peaux de poiſſons ſéchées, & ſur-tout avec des peaux de baleine. Cette colle eſt auſſi bonne que la meilleure colle de poiſſon qui ſe fait avec les veſſies d'air des eſturgeons.

Les Kamtchadales emploient, pour allumer le feu, une petite planche percée de pluſieurs trous dans leſquels ils font tourner vivement un petit bâton : de l'herbe ſeche & bien broyée leur tient lieu de meche. Ils ſe procurent du feu par ce procédé auſſi promptement que nous pouvons le faire avec un briquet & de l'amadou.

On a vu une chaîne longue d'un pied, ménagée dans une ſeule dent de morje. C'était l'ouvrage d'un Kamtchadale, qui n'avait pour outils que des inſtruments de pierre ou de cryſtal, & ce petit chef-d'œuvre d'adreſſe aurait pu être avoué par un habile tourneur.

Il eſt étonnant qu'un Sauvage ait pris tant de peine pour produire une agréable inutilité : c'eſt dans les objets de premiere néceſſité qu'il faut conſidérer l'induſtrie naiſſante de ſes compatriotes.

CHAPITRE IV.

Huttes des Kamtchadales.

ILS ne montrent gueres plus d'art dans la conſtruction de leurs demeures que les habitants des îles Aléoutiennes & de celles aux renards. Réduits à-peu-près au même genre de vie, & n'ayant gueres que les mêmes matériaux, ils ont dû ſe rencontrer à-peu-près dans la maniere de ſe former des aſyles.

Leurs huttes ſont moins vaſtes & moins profondes. Ce n'eſt plus une peuplade entiere qui y eſt enſevelie ; chaque pere de famille a la ſienne. On creuſe, pour la conſtruire, une foſſe de quatre pieds de profondeur, ſur une largeur & une longueur proportionnées au nombre de perſonnes qui doivent s'y loger. La terre, plus ferme que dans les îles, n'oblige pas d'en étayer les parois. On plante au milieu quatre poteaux éloignés quelquefois l'un de l'autre de près de ſept pieds. On

établit ſur ces poteaux les traverſes qui doivent ſoutenir le toit, on attache à ces traverſes des ſolives dont une extrémité porte ſur la terre, on les entrelace de perches, on couvre cette charpente de terre liée avec du gazon, & le bâtiment eſt fini. On a ſoin de ménager au toit deux ouvertures : l'une ſert à la fois de cheminée, de porte & de fenêtre; l'autre eſt l'entrée des femmes.

On deſcend dans ces antres artificiels par des échelles qui ne ſont autre choſe que des planches percées de pluſieurs trous dans leſquels on fait entrer le bout du pied. Elles fléchiſſent & tremblent ſous le poids de celui qui monte ou qui deſcend.

Ce qui les rend plus incommodes encore, c'eſt que leur extrémité inférieure eſt appuyée ſur le bord du foyer, & qu'elles s'étendent au-deſſus. Elles ſont ſi chaudes, quand on fait du feu dans la hutte, qu'on peut à peine y tenir la main, &, pour ſurcroît de peine, il faut franchir un tourbillon d'une fumée épaiſſe

dont on eſt étouffé. Dans les premiers temps qui ſuivirent la conquête, les Kozaques, gens d'ailleurs peu délicats, n'oſoient ſe haſarder par cette ouverture infernale; ils paſſaient par celle qui eſt deſtinée aux femmes. Mais elles-mêmes les raillaient & riaient de leur timidité; car elles entrent & ſortent ordinairement par l'ouverture commune, tenant leurs enfants dans leurs bras.

Quelques uns tapiſſent le dedans de leurs huttes avec des nattes faites d'herbes treſſées: mais on ne voit ce commencement de luxe que chez un petit nombre de Kamtchadales, & peut-être ſont-ils accuſés de trop de faſte.

Sur trois côtés de la hutte regnent de larges bancs qui ſervent de ſiéges & de lits. Souvent on n'a que des nattes. Le côté du foyer reſte libre; c'eſt la place deſtinée aux uſtenſiles du ménage, & ils ne ſont pas en grand nombre.

Ces habitations ſouterraines, ces tombeaux où ſe renferment les vivants, ne ſont que pour l'hiver; on a pour l'été

des demeures plus ſaines. Celles d'hiver ſont enfoncées dans la terre ; celles d'été s'élevent dans les airs, & ſervent de magaſins dans toutes les ſaiſons. La conſtruction en eſt ſimple, comme les matériaux dont elles ſont formées, & comme l'art des architectes qui les conſtruiſent. Neuf poteaux hauts de treize pieds, & plantés ſur trois rangs à une égale diſtance les uns des autres, forment la charpente de l'édifice. A une certaine hauteur on y établit des traverſes dans tous les ſens, on les recouvre de terre & de gazon, & le plancher eſt fait. Il reſte encore à appuyer des perches ſur les poteaux, à les y fixer par des courroies, à les réunir en pointe par leur extrémité ſupérieure ; telle eſt la charpente du toit. On le revêt de longues herbes, comme nos payſans couvrent de chaume leurs cabannes. De la terre, bien liée avec du gazon, forme les murs. La partie inférieure de l'édifice reſte ouverte de tous les côtés ; on y attache les chiens : la partie ſupérieure eſt réſervée pour les hommes ; ils montent par des

échelles à cette eſpece de colombier. Le vent fait trembler ces frêles édifices : il ſemble qu'il aille les renverſer.

Cette conſtruction paraît bizarre & ne l'eſt point. Les uſages des peuples ſont ordinairement fondés ſur leurs beſoins & ſur la nature du pays qu'ils habitent. Pourquoi les Kamtchadales ſe logent-ils en l'air ? Pourquoi bravent-ils la fureur des vents dont ils éprouvent ſi ſouvent la violence ? C'eſt que leur terre, humide & marécageuſe lorſqu'elle n'eſt pas reſſerrée par la gelée, les force à s'élever auſſi loin qu'ils le peuvent au-deſſus de ſa ſurface.

Ces cahuttes d'été ſe nomment pemes dans quelques endroits, balaganes dans d'autres. C'eſt là que les habitants font ſécher le poiſſon, c'eſt là qu'ils le conſervent & le garantiſſent de l'humidité pendant l'hiver, c'eſt là qu'ils ſerrent dans cette ſaiſon tout ce qui pourrait les embarraſſer dans leurs demeures ſouterraines ; enfin, ces greniers renferment toutes les proviſions qui aſſurent leur ſub-

ſiſtance dans le temps où elle devient plus incertaine. Quelles précautions prennent-ils pour fermer la balagane qui contient toutes leurs richeſſes & leur vie même ? Ils retirent l'échelle.

Ainſi le vol eſt inconnu chez les nations pauvres, parcequ'elles n'ont pas de beſoins imaginaires : il devient commun chez les peuples riches, & par conſéquent corrompus, parceque l'oiſiveté du riche inſpire au pauvre le goût de l'oiſiveté, & parceque le travail d'un homme peut bien ſuffire à ſes beſoins réels, mais non pas aux caprices dont il s'eſt fait des beſoins.

Le vol eſt inconnu chez les nations à-peu-près ſauvages, parceque chacun n'a beſoin que de ſon adreſſe pour s'aſſurer une part dans toutes les productions de la terre & des eaux : le vol eſt commun chez les peuples riches, parceque le pauvre y a perdu tous ſes droits ſur les bienfaits de la nature ; parcequ'il n'a pas même le pouvoir de travailler, ſi on lui refuſe du travail. A-t-il faim ſur le bord

des eaux ? il lui eſt interdit de prendre le poiſſon qu'il voit ſe jouer à leur ſurface. A-t-il faim dans les forêts ? il ne peut toucher à l'animal qui court devant lui. A-t-il faim dans un champ ? il n'en peut arracher une plante nourriciere.

Il eſt vrai que la preſqu'île du Kamtchatka eſt diviſée en pluſieurs propriétés différentes : mais chaque propriété appartient à une peuplade entiere. Toute peuplade regarde comme ſon héritage & ſon domaine les bords de la riviere ſur laquelle elle ſe trouve placée : jamais elle n'en quitte les rivages pour en aller chercher d'autres. Leur Dieu, diſent-ils, a ſucceſſivement parcouru les bords de tous les fleuves ; il a fait ſur les bords de tous les fleuves des enfants des deux ſexes, & c'eſt de ces enfants divins que chaque peuplade tire ſon origine. La propriété de la contrée baignée par le fleuve dont ils habitent le rivage, leur a été marquée par leur Dieu même.

Leurs huttes ſouterraines & les balaganes ne ſont pas diſperſées comme dans les

les îles. Ce qui peut même étonner chez un peuple encore voiſin de l'état ſauvage, c'eſt que les Kamtchadales avaient des eſpeces de villes, puiſque chaque peuplade entourait l'enceinte de ſes huttes d'un mur ou rempart de terre. Toujours dans un état de guerre, toujours menacés d'une attaque imprévue, ils avaient été forcés de ſe renfermer dans des murailles. Les débris multipliés de ces faibles boulevards font croire que leur population était autrefois plus nombreuſe qu'elle ne l'eſt aujourd'hui.

CHAPITRE V.

Nourriture des Kamtchadales.

Nous venons de voir les Kamtchadales logés pour toutes les ſaiſons, ſe creuſant dans la terre une demeure chaude pour l'hiver, & ſe conſtruiſant dans l'air une habitation fraîche pour l'été; voyons à préſent comment ils ſe nourriſſent.

Ils ſuppléent au pain, qu'ils ne connaiſſent pas, par les queues & les arrêtes de pluſieurs eſpeces de poiſſons de la claſſe des ſaumons : ils les font ſécher à l'air. Le dos & le ventre de ces mêmes poiſſons, ſéchés à la fumée, ſont un de leurs regals, & les plus fines arrêtes, réduites en poudre, un de leurs aſſaiſonnements; car ils ne font pas uſage du ſel.

Quelquefois ils font cuire le poiſſon ſur des claies tendues à pluſieurs pieds au-deſſus du foyer. C'eſt de tous les mets celui dont les Ruſſes ſe ſont le mieux accommodés. En effet le poiſſon, à la fois fumé & rôti, peut contracter un goût aſſez agréable, & la répugnance qu'inſpirent à l'étranger tous leurs autres aliments, peut donner un aſſaiſonnement à celui-ci.

Les chairs des quadrupedes & des gros animaux de mer ſe cuiſent dans l'eau, mêlées avec différentes racines. On boit le bouillon dans des taſſes de bois, on prend la viande avec les mains.

N'ayant pour plats & pour marmites

que des auges de bois qui ne peuvent ſupporter le feu, ils ſont obligés, pour faire cuire leurs viandes, de jetter ſans ceſſe des cailloux rougis au feu dans les auges pleines d'eau. Juſqu'à ce que la viande ſoit cuite, ils n'ont pas un moment de repos, continuellement occupés à jetter dans l'auge de nouveaux cailloux embraſés, & à retirer ceux qui ſe refroidiſſent pour les remettre dans le feu. Cette opération eſt longue & fatigante; auſſi ce ſont les hommes qui font eux-mêmes la cuiſine, & on peut bien croire qu'ils ne mangent pas tous les jours de la viande cuite.

Mais ils ont toujours une proviſion qui fait leur grande reſſource. Ce ſont des œufs de poiſſon ſéchés, quelquefois même fermentés, & toujours mêlés avec les plus tendres écorces du ſaule & du bouleau. Tant que cette proviſion ne manque pas, le Kamtchadale n'eſt pas malheureux. Il n'entreprend aucun voyage ſans emporter avec lui des morceaux de cette pâte, dont une livre ſeule peut le ſoutenir pluſieurs jours.

Ils ne mangent rien de chaud : cet uſage contribue peut-être à leur conſerver les dents toujours belles, & à maintenir les fibres de l'eſtomac dans toute leur vigueur. L'exercice fait le reſte, & aucun aliment n'eſt indigeſte pour eux.

Ils laiſſent aigrir dans des foſſes la graiſſe des baleines & des veaux marins, & la font cuire avec des racines. Ils en mettent dans leurs bouches autant qu'elle en peut contenir, coupent le morceau preſque au bord des levres, & l'engloutiſſent plutôt qu'ils ne le mangent.

Quand un Kamtchadale traite un de ſes amis, il prend lui-même avec ſes mains une forte piece de graiſſe, la lui enfonce dans la bouche, & coupe ce qui n'y peut entrer. C'eſt une des grandes politeſſes du pays.

Ils ont deux mets qu'ils aiment plus que tous les autres, & qui ſont réſervés pour les jours de fête. Le premier eſt compoſé de différentes baies & de différentes racines broyées enſemble, d'œufs de poiſſon, de poiſſon cuit, & de graiſſe de baleine & de veau marin.

L'autre consiste en des têtes de poisson, ou en des poissons entiers qu'on a laissés long-temps pourrir en terre. Quand on ouvre la fosse où ils ont été déposés, on ne trouve qu'une pâte que l'on tire avec des cuillers. L'étranger ne peut soutenir l'odeur infecte de cette affreuse marmelade; mais aucun mets ne flatte davantage le palais d'un Kamtchadale.

Tuer un ours est chez eux la marque de la plus grande valeur. Leurs contes, leurs chansons ne célebrent que les exploits des tueurs d'ours. Le héros qui a pu mettre à mort un de ces animaux en conserve soigneusement la graisse. Il en présente, avec autant d'économie que d'orgueil, aux amis qu'il reçoit: c'est alors seulement qu'il commence à connaître l'avarice; il voudrait que cette provision, témoignage de sa valeur, pût ne jamais finir.

L'auge qui sert de plat n'est jamais lavée: elle est successivement commune à la famille & aux chiens. Les hommes la salissent, les chiens la nétoyent avec leurs langues.

Il n'eſt aucun peuple ſur la terre qui boive autant d'eau que les Kamtchadales; ils ſe plaiſent à avaler des boules de neige. Les herbes âcres, le poiſſon ſéché, fumé, fermenté, pourri, leur cauſent ſans doute une ſoif qu'ils ne peuvent étancher.

Nous avons vu qu'ils ſavaient tirer de quelques herbes une liqueur fermentée : ils ont encore inventé une autre boiſſon qui leur cauſe une ivreſſe ſouvent funeſte. Ce n'eſt pas le goût de cette liqueur inſipide qui leur plaît; ils n'y trouvent d'autre plaiſir que celui de s'enivrer, &, dans les fêtes, ils s'en font un devoir.

Il naît dans leur preſqu'île, comme dans toute la Ruſſie, un champignon jaunâtre dont les Ruſſes ſe ſervent pour tuer les mouches, & qu'ils ont nommé de-là moukhomore (tueur de mouches.) Les Kamtchadales le font infuſer dans de l'eau, & cette liqueur a des effets ſemblables à ceux de l'opium. Priſe avec modération, elle rend plus gai, plus vif, plus intrépide : mais priſe avec excès, elle cauſe l'ivreſſe la plus furieuſe. On

n'a d'abord que des idées agréables & riantes, & bientôt les plus ſombres imaginations leur ſuccedent : toutes les penſées ſont funebres ; les plus horribles fantômes ſe peignent à l'eſprit égaré. On éprouve des tremblements convulſifs : on danſe, on rit, on pleure ; on eſt tranſporté de fureur, on eſt ſaiſi d'effroi. Souvent le malheureux veut attenter contre lui-même, ſouvent il ne médite que des meurtres & des maſſacres : ſa force augmente avec la violence de ſes convulſions, on a peine à le retenir, & le crime eſt commis avant qu'on ait pu le prévoir.

Cette ivreſſe dure douze à ſeize heures. On s'endort enſuite, & l'on ſe ſent au réveil tous les membres douloureux, comme après une grande fatigue : mais cette incommodité ceſſe bientôt, elle n'eſt point accompagnée de peſanteur de tête, ni ſuivie d'aucun accident fâcheux.

Quelquefois on avale ces champignons au lieu de les faire infuſer. La doſe modérée eſt de quatre, la doſe exceſſive de dix.

CHAPITRE VI.

Habillement des Kamtchadales.

QUAND on connaît les productions du Kamtchatka, & la rigueur du climat de cette preſqu'île, on peut ſe faire de ſoi-même quelque idée de l'habit des naturels. Il eſt fait de peaux de rennes, qu'ils ſe procurent par des échanges avec les Koriaks, de peaux d'oiſeaux, de chiens & de veaux marins, couſues enſemble, ordinairement ſans choix. Souvent une piece de peau d'oiſeau, garnie de ſes plumes, eſt couſue entre un morceau de peau de chien & un autre de peau de renne. Que le tout enveloppe le corps, en maintienne la chaleur, il ſuffit; il n'eſt pas temps d'avoir du goût, quand on eſt tout occupé du néceſſaire. Un homme qui ſouffre le froid raſſemble tout ce qu'il peut trouver pour ſe couvrir.

Ordinairement en hiver les Kamtchadales portent deux habits: celui de deſ-

sous dont le poil est en dedans, & celui de dessus dont le poil est en dehors. Par dessus leur bonnet de poil, ils mettent encore un capuchon pour se garantir des ouragans glacés qui regnent dans leur presqu'île. L'habit se met par en-bas, & le collet n'a que l'ouverture nécessaire pour passer la tête. Il descend jusqu'au genou.

Il n'existe pas de peuple qui n'ajoute quelque ornement au simple nécessaire. Pour que l'homme oubliât tout-à-fait le soin de sa parure, il faudrait qu'il fût seul. J'en avais trouvé la preuve chez les Insulaires des Aléoutiennes; je la retrouve chez les Kamtchadales, elle se présente par-tout. Le tour de leur collet, le bas de leur habit, le bout des manches, le bord du capuchon, sont garnis d'une bande de peau de chien blanc à long poil. Des houpes & des bandes de différentes couleurs sont cousues sur le dos, & y forment une singuliere bigarrure. Des ornements à peu-près semblables étaient du goût de nos ancêtres, &

l'on en voit encore les reſtes dans quelques unes de nos livrées.

Les caleçons deſcendent juſqu'aux talons : le poil eſt en dedans à la partie poſtérieure, & en dehors ſur le devant. Les bottines ſont courtes : on les porte en été de peau de veau marin, & en hiver de jambes de rennes. Le poil eſt toujours en dehors.

L'habit de deſſus eſt le même pour les deux ſexes; mais celui de deſſous eſt différent pour les femmes. Il eſt compoſé d'un caleçon & d'une camiſole couſues enſemble. Il eſt fait en été d'une peau blanche & douce, & en hiver de peaux de rennes ou de beliers de montagnes. Les femmes portent auſſi des bottines plus longues que les hommes, & qui montent juſqu'aux genoux.

Les hommes n'ont à la maiſon, pour tout vêtement, qu'un tablier de cuir, & même, avant leur communication avec les Ruſſes, ils ne portaient pas autre choſe en été. Ils ont pour cette ſaiſon des bonnets d'écorce de bouleau.

Mais les femmes ne connaiſſent pas de coëffure plus agréable qu'une eſpece de perruque dans laquelle il entre quelquefois dix livres de cheveux. Avons-nous le droit de trouver cette mode ridicule ? C'était la coëffure de nos courtiſans dans le dernier ſiecle, & il n'y a pas long-temps que nos femmes tâchaient de reſſembler aux dames du Kamtchatka.

Les hommes partagent leurs cheveux en deux treſſes, & ne les peignent jamais. En ſoulevant ces treſſes, ils ramaſſent la vermine avec la main, en font un tas, & l'avalent.

CHAPITRE VII.

Barques des Kamtchadales.

UN peuple qui tire preſque entièrement des eaux ſa ſubſiſtance, a dû inventer des moyens d'en parcourir la ſurface. Mais, quoique tous les Sauvages voiſins de la mer la couvrent de leurs barques, la navigation eſt reſtée chez eux tous à-peu-près dans la même enfance, & les Kamtchadales ne ſont pas ceux qui ont fait à cet égard le plus de progrès.

On ne ſe ſert que ſur la Kamtchatka de canots qui reſſemblent à nos barques de pêcheurs. Les autres canots, dont l'uſage eſt bien plus général, ont la poupe & la proue d'égale hauteur, & les flancs, qui bombent vers le milieu, rentrent en dedans du bâtiment. Si le vent ſouffle avec quelque violence, l'eau ne tarde pas à remplir la barque. On ne ſe ſert cependant que de ces canots pour naviguer ſur l'océan oriental & dans le golphe

de Penjina. Quand ils ne ſont que de bois, on les appelle taktou; ils prennent le nom de baidars quand ils ſont revêtus de cuir. On en fend le fond, & on les recoud avec des fanons de baleine; on les calfate avec de la mouſſe & de l'ortie. L'expérience a fait connaître que les baidars dont le fond n'a pas été fendu, ne peuvent réſiſter à la lame, s'entr'ouvrent & font périr les navigateurs.

Un canot n'eſt monté que de deux hommes; l'un eſt aſſis à la poupe, & l'autre à la proue. Tous deux rament avec des avirons qui n'ont que fort peu de force. Ils remontent les rivieres à l'aide de longues perches, mais avec tant de peine, lorſque le courant eſt rapide, qu'ils travaillent quelquefois un quart d'heure pour avancer moins d'une toiſe.

Un arbre flottant fut le premier navire; quelques progrès dans l'induſtrie firent imaginer de le creuſer avec des haches de pierre, ou par le moyen du feu; l'art encore un peu plus éclairé conſtruiſit les canots des Groënlandais, des habi-

tants des îles aléoutiennes, des Kamtchadales. Il y a loin de-là aux triremes, aux quinquérèmes des anciens, & de celles-ci à nos citadelles volant ſur les flots & lançant de tous côtés les feux & la mort.

C'eſt ainſi que ſont nés tous les arts ; c'eſt ainſi qu'ils ſe ſont lentement perfectionnés : il a fallu commencer par la hutte des Sauvages avant d'élever les ſuperbes temples de la Grece ; &, ſi l'on n'avoit pas taillé groſſièrement en bois des idoles informes, Phidias n'aurait pas fait le Jupiter tonnant.

CHAPITRE VIII.

Traîneaux des Kamtchadales.

Le long ſéjour de la neige ſur la terre a appris à tous les peuples du Nord l'uſage du traîneau. Sur les rivages de la mer glaciale, on y attele des rennes ; ſous des climats moins rigoureux, on les fait tirer par des chevaux ; les Kamtchadales & quelques autres peuples ſont réduits

à n'avoir pour bêtes de trait que des chiens.

Les théories des ſavants, celles des philoſophes, lorſqu'elles ne ſont pas appuyées ſur des ſuites completes de faits, riſquent d'être un jour démenties par des obſervations nouvelles, par de nouvelles découvertes. On ſavait que les peuples du Mexique, que ceux du Pérou, qui avaient déjà fait tant de progrès dans la civiliſation, qui déjà joignaient aux arts de premiere néceſſité quelques arts de luxe, n'étaient encore parvenus à s'aſſervir aucune eſpece d'animaux. On ſe crut en droit d'aſſurer, d'après cette obſervation, que l'art de ſoumettre les animaux à nos volontés, de les forcer à nous ſervir, à ſacrifier leur liberté, leur inſtinct même à nos beſoins, à nos caprices, à notre molleſſe, ſuppoſait dans un peuple bien des progrès antérieurs. Mais, pendant que quelques ſavants raiſonnaient ainſi, d'autres apprenaient que le ſauvage Kamtchadale a ſoumis des chiens à la domeſticité, & les a forcés à lui rendre

les ſervices que nous recevons des chevaux ; que les féroces Tchouktchi, que les Samoyedes, plus bruts encore peut-être, ont dompté l'animal le plus opiniâtre, & l'ont façonné à l'obéiſſance.

Il eſt vrai que le Sauvage qui, preſſé par la faim, pourſuit, attaque, tue un animal dont il va faire ſon repas, ne fait uſage que de ſa force dirigée par le beſoin : il eſt vrai que l'aſſerviſſement d'une eſpece amoureuſe de ſa liberté eſt une conquête bien plus difficile & bien plus glorieuſe pour l'homme, puiſqu'il la doit moins à ſa force, qui le céderait ſouvent à celle de ſon captif, qu'à ſon intelligence : mais il n'eſt pas moins vrai que le Sauvage, tourmenté d'abord, & bientôt éclairé par un beſoin preſſant, trouve en lui-même, pour le ſatisfaire, les reſſources de la force, celles de l'adreſſe & celles de l'intelligence.

Les Mexicains, les Péruviens n'ont pas enchaîné d'animaux à la domeſticité : mais ils pouvaient traverſer aſſez commodément leur pays à pied ; mais ils

n'avaient pas autour d'eux d'animaux ſauvages qu'ils puſſent contraindre à les ſervir : du moins je ne me ſouviens pas qu'il y en eût au Mexique ; & le Paco, errant ſur les montagnes du Pérou, ne pouvait deſcendre dans les plaines ſans y périr. Mais les habitants du Nord de l'Aſie, placés dans des contrées que l'hiver rend impraticables à l'homme, & couvre, pour ainſi dire, d'un océan de neige (1), menacés de mourir de faim dans leurs cahuttes, ont commandé aux chiens, aux rennes, de les traîner à la chaſſe, & le chien féroce, le renne farouche ont obéi à l'aſcendant de l'homme.

C'eſt en étudiant l'hiſtoire des Sauvages, qu'on apprend à connaître toute l'énergie de l'eſpece humaine. Le Sauvage a eu beſoin, pour vivre, d'atteindre des

(1) Ne peut-on pas comparer à l'Océan la profonde épaiſſeur de neige qui, chaque année, couvre la terre pendant pluſieurs mois depuis la pointe des Tchouktchi juſqu'aux portes de Koenisberg, dans une étendue de plus de deux mille lieues ?

animaux qui fuyaient devant lui ; il a inventé l'arc : obligé de demander ſa ſubſiſtance à l'Océan, il a conſtruit des canots inſubmerſibles : ſi, pour conſerver ſa vie, il eût été forcé de s'ouvrir un paſſage dans le ſein d'un rocher de granit, il l'eût creuſé ſans autres inſtruments qu'un caillou.

Les Kamtchadales n'ont pas moins d'amour pour leurs chiens qu'on en montre ailleurs pour les chevaux. Ce ſont les femmes qui en prennent ſoin ; elles les nourriſſent des plus groſſes arrêtes : ſouvent les chiens partagent auſſi la nourriture de la famille & mangent dans la même auge. Ils ſont de taille moyenne, & communément blancs, noirs & gris. Krachéninnikof les rapporte à l'eſpece de nos chiens domeſtiques, & c'eſt ne nous rien apprendre (1). Contentons-nous de ſavoir à préſent qu'ils ſont d'une force

(1) Dans le Troiſieme Voyage de Cook, par un anonyme, on dit qu'ils reſſemblent aux dogues d'Angleterre.

conſidérable eu égard à leur taille. Un chien porte une charge de ſoixante & ſix livres. Les attelages ſont de huit chiens, attelés deux à deux.

Les traîneaux ſont faits de deux morceaux courbés de bois de bouleau, retenus à la diſtance de treize pouces l'un de l'autre par quatre traverſes. On éleve, vers le milieu de ce premier chaſſis, quatre montants ſur leſquels on établit le ſiége, qui n'eſt lui-même autre choſe qu'un chaſſis de trois pieds de long ſur treize pouces de large : il eſt fait de perches légeres & de courroies. Pour rendre la machine plus ſolide, on attache à la premiere traverſe du traîneau un bâton, qui, par ſon autre extrémité, contient le milieu du ſiége.

Les traits ſont compoſés de deux larges courroies qu'on attache ſur les épaules des chiens à une eſpece de poitrail. Au bout de chaque trait eſt une petite courroie, qui, par le moyen d'un anneau, ſe fixe à la partie antérieure du traîneau.

Une courroie tient auſſi lieu de timon.

Elle eſt attachée par un bout au devant du traîneau, & de l'autre à une petite chaîne à laquelle les chiens ſont attelés.

C'eſt encore une courroie qui ſert de bride : elle eſt garnie d'un crochet & d'une chaîne qu'on attache au chien de volée.

Le conducteur a pour fouet un bâton crochu, de la longueur de trois pieds, à l'extrémité duquel ſont placés pluſieurs grelots dont le ſon anime les chiens. Quand il veut arrêter, il enfonce le bâton dans la neige & met en même temps un pied à terre pour diminuer la vîteſſe des chiens par l'obſtacle du frottement. Les hommes voyagent aſſis ſur le bord du traîneau : il n'y a que les femmes qui s'aſſeient dedans & qui prennent un guide pour conduire les chiens. Ce ſerait une molleſſe, une honte, de les imiter.

La charge d'un traîneau tiré par de bons chiens, eſt de cent ſoixante livres & plus, ſans y comprendre les proviſions des animaux & du maître. On ne fait par jour que huit lieues au plus, encore

faut-il que le chemin ſoit bien battu & que le traîneau ſoit garni de patins faits avec des os.

Lorsque Kracheninnikof était au Kamtchatka en 1741, un attelage de quatre bons chiens y valait 15 roubles ou 75 livres, à quoi il faut ajouter 5 roubles pour le harnois, ce qui faiſoit une dépenſe de 100 livres. On ſera ſurpris qu'une eſpece de ſauvage puiſſe ſubvenir à cette dépenſe; mais il faut obſerver qu'il naît chez lui des chiens, qu'il fait lui même leurs harnois & qu'il ſe procure par des échanges ce qui lui manque. C'eſt auſſi par les échanges qu'ils font avec les Ruſſes du produit de leurs chaſſes, que les Kamtchadales peuvent ſubvenir aux frais très réels & très conſidérables qu'occaſionne l'entretien de leurs femmes, depuis qu'elles ont adopté l'habit ruſſe.

CHAPITRE IX.

Difficultés & dangers des voyages chez les Kamtchadales.

ON ſent bien qu'avec de telles voitures & dans des pays ſauvages & déſerts, on ne ſe tranſporte pas d'un endroit à l'autre auſſi commodément qu'en Angleterre ou en France, ni même que dans ces routes de l'Allemagne qui font le plus murmurer les voyageurs. Si la neige eſt tombée en trop grande abondance & qu'elle ne ſoit pas encore battue, il faut envoyer un homme devant ſoi pour préparer & frayer le chemin. Mais il enfoncerait lui-même, s'il n'oppoſait à la neige épaiſſe & molle encore, que la largeur de ſon pied : il chauſſe ſes patins à neige que les voyageurs appellent raquettes. Elles ſont faites de deux ais aſſez minces, ſéparés dans le milieu par deux traverſes, & liés enſemble au deux extrémités : celle de devant ſe releve en pointe. Des courroies attachées

aux traverſes ſervent à poſer & à contenir le pied.

Mais après avoir franchi un eſpace où la neige ſe trouve entaſſée, on rencontre ſouvent des endroits d'où elle a été entièrement enlevée par le vent, qui a laiſſé la place à découvert : il faut alors quitter les raquettes & prendre des patins à glace.

Le chemin eſt enfin frayé & peut être fréquenté par les traîneaux : mais cette voiture trop élevée en proportion de la largeur, verſe aiſément ſi le conducteur perd l'équilibre, & il faut bien de l'habitude & de l'adreſſe pour le garder. Si l'on a le malheur d'être renverſé dans un déſert, on riſque bien d'y reſter ; car les chiens, qui ſe ſentent ſoulagés d'une partie du fardeau qu'ils traînaient, prennent leur courſe & ne s'arrêtent plus. Heureux, ſi, dans ſa chûte, on peut ſaiſir le traîneau & ne le pas lâcher ! Les chiens s'arrêtent bientôt, fatigués de traîner le le nouvel Hippolyte. On en eſt quitte alors pour ſupporter patiemment la douleur des contuſions qu'on a reçues.

Mais ſuppoſons que le conducteur, ferme ſur le bord de ſon traîneau, ne craigne pas le danger de la chûte; il a du moins bien des fatigues à vaincre dans des routes inégales. Se préſente-t-il une montagne devant lui; il faut qu'il la franchiſſe à pied, car les chiens, débarraſſés de ce poids, ne la graviſſent encore qu'avec peine. Pour la deſcendre il faut dételer les chiens, n'en laiſſer qu'un ſeul à la voiture & conduire les autres en laiſſe; ces animaux prennent leur courſe quand ils deſcendent des montagnes rapides, & renverſeraient conducteur, voiture & bagage. On n'a pas moins de peine à les retenir ſur le bord des rivieres ou des précipices. Les rives des fleuves ſont eſcarpées: il eſt vrai qu'ils ſont couverts de glace pendant l'hiver; mais dans les froids les plus rigoureux, il y a toujours de grandes places qui reſtent découvertes, ce qu'on doit peut-être attribuer à des ſources d'eaux chaudes qui ſourdiſſent par deſſous le lit des rivieres.

Mais le danger d'être noyé dans les fleuves

fleuves entr'ouverts ou briſé dans les précipices, n'eſt pas le plus fréquent de ceux que courent les voyageurs. Sortis de chez eux par un temps calme, ils peuvent à tout inſtant être ſaiſis par un ouragan furieux qui les enſeveliſſe ſous une montagne de neige. Dès le commencement de la tempête, ils s'écartent du chemin, & cherchent à ſe réfugier dans quelque bois, parceque la neige coupée, diviſée par les arbres, ne peut s'y raſſembler en un ſeul monceau comme dans les plaines. L'homme ſe couche avec ſes chiens; il attend la fin de l'ouragan, qui dure quelquefois une ſemaine entiere. Les chiens reſtent aſſez tranquilles: mais quand la faim leur devient inſupportable, ils mangent toutes les courroies de leurs attelages, toutes celles qui raſſemblent les pieces du traîneau, & n'en laiſſent que la carcaſſe, qui devient inutile.

Si le voyageur eſt éloigné des forêts, & qu'il apperçoive quelque trou dans la plaine, il s'y tapit, le couvre de quelques branchages, ſe roule en quelque ſorte

comme une boule & s'enveloppe de ſes habits. Il faut qu'il ait bien ſoin de ménager & d'entretenir une ouverture qui lui permette de reſpirer : ſi malheureuſement il ne peut empêcher l'ouverture de ſe boucher, il périt bientôt dans la petite quantité d'air ſtagnant qui eſt renfermée avec lui & qui ceſſe d'être propre à la reſpiration. Retenu dans la ſituation la plus gênante, il n'oſe remuer, de peur de faire ébouler la neige. Il éprouve un froid inſupportable & quelquefois mortel, lorſque ſes habits ſont étroits ou trop ſerrés par la ceinture : bientôt humectés par ſa tranſpiration, ils ne peuvent plus ſe réchauffer.

Si dans la plaine il découvre un monticule, il court ſe réfugier au pied de cette éminence, du côté oppoſé au vent. Il faut qu'il ſe leve à chaque inſtant pour ſecouer la neige qui le couvre. Mais quand cette neige eſt humide, & qu'enſuite le vent tourne au nord & rend le froid plus rigoureux, rien ne peut le ſauver ; il meurt gelé dans ſes habits.

Ce n'eſt pas que les Kamtchadales ſoient fort ſenſibles au froid : ils y réſiſtent avec une force qui nous eſt inconnue. N'eſt-ce pas que le froid qui les frappe au dehors concentre intérieurement tout le feu naturel dont l'homme eſt animé, & leur procure une chaleur que nous ne pouvons avoir, parceque nous l'exhalons ſans ceſſe par tous les pores? On ſait du moins qu'ils n'allument jamais de feu en voyage ni pour ſe réchauffer ni pour préparer leur nourriture. Ils vivent alors de poiſſons ſecs ou de cette pâte d'œufs de poiſſon dont nous avons parlé. Quand ils ont beſoin de prendre du repos, ils s'accroupiſſent ſur la pointe des pieds, au milieu de la neige & des glaces, s'enveloppent de leurs habits, dorment d'un profond ſommeil & ſe réveillent chaudement.

Le Sybarite ne pouvait trouver le ſommeil ſur un lit de roſes : mais les rochers aigus & la terre glacée offrent un lit aſſez doux pour le Sauvage dont l'eſprit eſt tranquille & le corps fatigué.

CHAPITRE X.

Préliminaires du mariage chez les Kamtchadales.

LES Kamtchadales ne ſe témoignent entre eux aucun égard, n'uſent mutuellement d'aucune politeſſe; ils ne ſe ſaluent pas, ne s'informent pas de leur ſanté, ne s'embraſſent pas après une longue abſence, ne ſe préſentent même pas la main: mais, groſſiers entre eux ou du moins très indifférents, ils cherchent à plaire aux femmes, ſe font un devoir de leur être ſoumis & ſe montrent toujours prêts à les ſervir. Ils obéiſſent en eſclaves à leurs maîtreſſes & ne conſervent pas pour leurs femmes moins de ſoumiſſion. Enfin on a retrouvé chez eux la ſervitude des maris, qu'on avoit crue fabuleuſe chez les Egyptiens.

Le Kamtchadale choiſit ordinairement ſon épouſe dans une autre habitation que la ſienne. Il ſe tranſporte dans celle de [illegible]

maîtreſſe : il ſollicite le bonheur de travailler pour ſes parents, de les ſervir ; il s'étudie à leur montrer ſon zele, ſa diligence & ſon adreſſe. Telles étaient les mœurs patriarchales ; Jacob ſervit ſept ans pour obtenir Rachel. Nous retrouverons, dans une grande partie de l'Orient, l'uſage d'acheter les femmes : avant de les payer par des richeſſes, on les paya par des ſervices.

Si l'amant déplaît, il perd le fruit de ſes peines, ou il en eſt tout au plus dédommagé par quelque légere récompenſe. Mais s'il eſt agréable au pere, à la mere, à la fille, il demande & obtient la permiſſion de toucher ſa maîtreſſe, c'eſt-à-dire de lui dénouer les cordons de ſon caleçon. C'eſt en quoi conſiſte la grande difficulté : on lui permet de faire des efforts ; mais ils peuvent être long-temps inutiles, & il n'eſt pas près encore de recevoir le prix de ſon amour & de ſes travaux.

En effet dès l'inſtant qu'on lui accorde la permiſſion de toucher celle qui fait

l'objet ſes vœux, elle eſt miſe ſous la garde de toutes les femmes de l'habitation. Ces ſéveres ſurveillantes s'étudient à ne la plus quitter : plus l'amant eſt habile à la pourſuivre, plus elles ſont alertes à le repouſſer. D'ailleurs la fille, qui n'eſt preſque jamais ſeule un inſtant, eſt revêtue de deux ou trois de ces caleçons qui ne ſont qu'une piece avec la camiſole, & elle a le corps ſi bien entortillé de lanieres & de courroïes nouées dans tous les ſens qu'elle peut à peine ſe remuer. Apperçoit-elle ſon amant ; elle pouſſe des cris, les femmes accourent, ſe jettent ſur lui, le prennent par les cheveux, le battent, le mordent, l'égratignent : au lieu de la victoire qu'il eſpérait, il ne remporte que des meurtriſſures.

Il arrive ſouvent que ſes efforts durent des années entieres, & toujours également ſuperflus. Maltraité, battu, il eſt longtemps à rétablir ſa ſanté & ne la recouvre que pour livrer de nouveaux combats, eſſuyer de nouvelles défaites & chercher à les réparer. Souvent après ſept ans en-

tiers de tentatives toujours renouvellées & toujours malheureuſes, il ne gagne que de ſe faire jetter par les femmes du haut de quelque balagane & de reſter eſtropié.

Mais l'amant qui trouve enfin ſa maîtreſſe ou ſeule, ou mal accompagnée, coupe les filets, arrache les courroies, déchire habit, camiſoles, caleçons. Il l'a touchée : elle-même lui rend témoignage de ſa défaite en prononçant d'une voix douce & plaintive *ni ni*. Les fiançailles ſont faites, & l'on ne peut refuſer à l'amant le prix qu'il a mérité.

Ce qu'il y a de ſingulier, ces amantes ſéveres, qui ſe défendent avec tant de rigueur, n'ont depuis long-temps plus rien à défendre. Ce ſerait une honte pour elles de porter des prémices dans le lit nuptial, & le gendre en ferait des reproches à ſon beau-pere. Auſſi s'empreſſent-elles de perdre ce qui ferait leur déshonneur & pourrait les rendre moins cheres à leurs époux. Dans les premiers temps de la conquête, les Kozaques avaient

toujours auprès d'eux quelques jeunes filles du pays, qui les engageaient à les rendre bonnes à marier.

C'eſt du moins ce que raconte un Auteur qui ne cherche pas à être plaiſant, (1) & qui, en général, connaît bien les uſages des nations qu'il a décrites. C'eſt ce qu'avait rapporté avant lui Krachéninnikof, dont on n'a point attaqué l'exactitude. Ce qui eſt contraire à nos mœurs & à nos opinions peut ne l'être pas à la vérité : faire de ce que nous voyons parmi nous la meſure de tout ce qui peut être, c'eſt une mauvaiſe règle de critique.

L'amant qui a touché ſa maîtreſſe vient librement la nuit ſuivante uſer des droits d'époux, &, dès le lendemain, ſans autre cérémonie, il emmene dans ſon habitation ſa nouvelle conquête.

(1) M. Géorgy.

CHAPITRE XI.

Noces des Kamtchadales.

Il n'a cependant pas encore rempli toutes les formalités qui doivent lui assurer le nom d'époux ; car, par un autre usage singulier, le mariage se consomme au Kamtchatka avant d'être célébré. L'époux est obligé de ramener quelque temps après son épouse chez ses parents pour y faire les noces. Il est accompagné des deux familles.

On s'arrête à quelque distance de l'habitation, & la fête commence par des chants consacrés à cette circonstance. On les accompagne de plusieurs cérémonies religieuses ou peut-être magiques : des baguettes sont entrelacées de guirlandes faites d'une herbe pour laquelle on marque une certaine vénération parcequ'on lui attribue de grandes vertus ; on prononce des paroles mystérieuses sur une tête de poisson sec qu'on enveloppe de

la même herbe, & l'on confie ce dépôt religieux à la garde d'une vieille femme.

On ajoute aux vêtements dont la mariée eſt déjà parée une camiſole de peaux de mouton & quatre autres habits qu'on paſſe les uns par-deſſus les autres. Elle plie ſous le poids, elle étouffe & peut à peine ſe remuer. Conduite, & preſque portée par les plus jeunes garçons de la noce, elle gagne en cet équipage l'habitation de ſa famille.

Arrivée à l'ouverture de la hutte, elle n'y deſcend pas par l'échelle : mais on lui paſſe des courroies ſous les bras & on la gliſſe dans cette foſſe. La vieille gardienne de la tête de poiſſon met au pied de l'échelle ce dépôt juſques-là ſi précieux & qui va devenir l'objet du mépris & de l'inſulte. Les deux époux viennent le fouler aux pieds ; les aſſiſtants s'empreſſent de ſuivre leur exemple ; la vieille elle-même, qui l'a gardé avec tant de ſoin, ſe contente d'être la dernière à lui faire cet outrage : mais elle ramaſſe enſuite cette tête myſtérieuſe &

l'expoſe au-deſſus du foyer. Les vêtements multipliés dont on accable la nouvelle épouſe, la maniere dont on la deſcend dans la hutte paternelle, la tête de poiſſon, traitée d'abord avec tant de reſpect, enſuite avec tant de mépris; tout cela renferme ſans doute quelque allégorie : mais nous n'avons aucun moyen d'expliquer le ſens de ces cérémonies ſymboliques.

On dépouille enfin la mariée de ſes habits ſuperflus; elle les diſtribue à ſes parents, qui lui font à leur tour des préſents de noces. Tous les aſſiſtants prennent place : les rits religieux ſont finis & remplacés par le plaiſir. Le marié chauffe lui-même la hutte, lui-même prépare les nombreuſes proviſions qu'il a eu ſoin d'apporter : car c'eſt lui qui, dans ce premier jour, eſt chargé de régaler la compagnie toujours affamée. Le tour du beau-pere vient le lendemain. Les chants, les danſes ſe mêlent aux feſtins; les vieillards font des contes; ils célebrent la gloire des plus fameux tueurs d'ours; ils

racontent les fatigues, les dangers, les aventures des voyageurs. Le désordre, la débauche, le plus dégoûtant libertinage se mêlent à la fête : car le dernier des animaux, c'est l'homme indiscipliné dans l'ivresse de la joie.

Les gens de la noce se séparent enfin le troisieme jour ; les nouveaux mariés restent encore quelque temps dans la famille de l'épouse, & lui consacrent leurs services.

La polygamie est permise aux Kamtchadales : mais l'époux étant chez eux soumis à sa femme, il est rare qu'il en prenne plusieurs ; car comment obéir à la fois à tant de maîtresses impérieuses ? D'ailleurs le projet d'une nouvelle union, est un renouvellement d'épreuves & de travaux ; à chaque nouvelle femme qu'il épouse, il faut qu'il se soumette à la loi de la toucher.

Il lui reste une ressource : c'est de se contenter d'une seule femme & de prendre des concubines. Mais la polygamie & le concubinage autorisé ne se trouvent &

paraiſſent ne pouvoir ſe rencontrer que dans les pays où les hommes exercent ſur leurs femmes un pouvoir abſolu. Cependant on aſſure qu'au Kamtchatka celles-ci commandent en Souveraines. Comment la premiere épouſe y permet-elle à ſon mari de contracter de nouveaux mariages ou de lui aſſocier des concubines ? Cette contradiction, au moins apparente, m'inſpire ſur la vérité du fait des doutes que je ne puis réſoudre. Ou l'on nous a trompés, ou l'on nous laiſſe ignorer des détails qui pourraient éclaircir la difficulté.

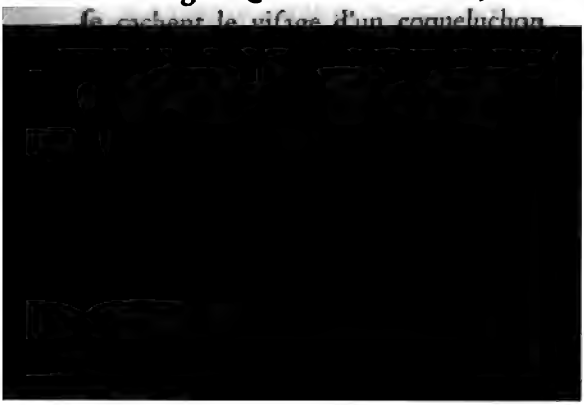
Le Kamtchadale qui voudrait éviter l'embarras & le danger de toucher ſa maîtreſſe, pourrait épouſer une veuve. Ces ſortes de mariages n'exigent aucune cérémonie; ce ne ſont que de pures conventions : mais un préjugé ſingulier les rend fort rares, & oblige ordinairement les femmes que la mort a privées de leurs époux à garder pour toujours le veuvage. On croit qu'elles ſont ſouillées par le trépas de leurs maris : pour qu'elles puiſ-

[illegible] nœuds, il faut [illegible] bien auparavant ſe [illegible] & les purifier en [illegible] faveurs. Mais cette com- [illegible] eſt déshonorante, & [illegible] ſont toujours obligées de la [illegible] haut prix. Leur ſort eſt devenu [illegible] depuis la conquête; elles trou- [illegible] peine & gratuitement des purifi- [illegible] parmi les Ruſſes ou les Koſaques.

Le mariage n'eſt défendu dans ce pays entre les peres & les enfants, les freres & les ſœurs.

Le divorce y eſt commun & n'exige aucune cérémonie. Le mari ceſſe d'habiter avec ſa femme, le divorce eſt déclaré & les deux époux ſont maîtres de faire un nouveau choix.

Les femmes ſont à la fois licencieuſes & ſauvages. Quand elles ſortent, elles ſe cachent le viſage d'un coqueluchon



oient défendre un étranger dans leur
ture, elles se mettent moins au-dessus
les autres ; ou, s'elles n'en font pas,
lles tournent le ridicule du côté de la mal-
ille, & continuent leur travail sans
ne émotion. Leur arrête-t-on le pa-
ole ; elles ne répondent qu'avec modestie
t du ton de la voix.

Mais cette humeur farouche fait promp-
ment s'adoucir. Elles rendent aux étran-
ers tous les services dont elles sont ca-
ables pour les engager à recevoir leurs
iveurs. Un peu moins prévenantes pour
s hommes du pays, elles ne sont ce-
oins guere plus sévères. Elles se vantent
vec orgueil du nombre de leurs amants,
t leur impudicité fait leur première
loire.

Les maris, ordinairement faciles, se
ontrent quelquefois jaloux ; on en a
u même se venger par le mépris & le
oison. Ces exemples funestes sont rares.
e mari offensé a recours au divorce, ou
l'amant de sa femme est marié, il se
it souvent à l'amiable un échange d'é-

pouſes ; la paix eſt maintenue & tout le monde eſt content.

CHAPITRE XII.

Fécondité des meres. Education des enfants.

LES femmes ne ſont que médiocrement fécondes : on ne connaît pas d'exemple qu'une Kamtchadale ait eu juſqu'à dix enfants. Une maniere de vivre à-peu-près ſemblable à celle des femmes Aléoutiennes & des habitantes des îles aux renards, leur procure des couches auſſi peu laborieuſes. Un témoin digne de foi, le médecin Steller, vit une femme enceinte ſortir de ſa hutte, ſans donner aucune marque de douleur : un quart d'heure après, elle rentra tenant dans ſes bras un enfant qu'elle venoit de mettre au monde. On croirait que les accouchements doivent être auſſi faciles, auſſi peu douloureux chez tous les peuples ſauvages ; que c'eſt une maniere de vivre contraire à la

nature qui rend, chez les peuples amollis, cette opération naturelle ſi pénible & ſi dangereuſe : mais ce que nous dirons des femmes Kouriles peut répandre quelques doutes ſur ce principe.

Les femmes, pendant le travail de l'enfantement, ſe tiennent à genoux, expoſées ſans honte aux regards de tous les habitants de la hutte. Ce ſont leurs meres, ou du moins des femmes à qui l'âge a donné de l'expérience, qui leur prêtent leurs ſecours. L'enfant nouveau-né paſſe de main en main; tous le baiſent & le careſſent.

Les femmes du Kamtchatka ſe font une gloire d'être meres. Elles croient ſe rendre fécondes en mangeant des araignées; d'autres dévorent le cordon ombilical d'un enfant nouveau-né. Mais combien les préjugés ont de puiſſance pour détruire les ſentiments de la nature! ſi elles ſuppoſent que leur fruit a été conçu dans un temps d'orage ou ſous de malheureux auſpices, elles déteſtent la maternité qui avait fait l'objet de tous leurs

qu'ils tettent encore, on les accoutume à manger des œufs de poiſſon, des herbes crues & de tendres écorces de ſaules & de bouleaux. C'eſt un moment de joie pour la famille, quand ils commencent à grimper à l'échelle.

Chez les Kamtchadales, comme chez tous les ſauvages, les enfants jouiſſent d'une entiere liberté. Jamais on ne les gronde, jamais on ne leur commande rien. Maîtres de tous leurs mouvements, de toutes leurs volontés, ils ſortent, & on ne penſe pas à les retenir; ils rentrent & on les reçoit avec joie; ils ont faim, toutes les proviſions de la hutte ſont à leur diſpoſition; ils peuvent également ſatisfaire & tous leurs beſoins & tous leurs caprices. Le pouvoir d'un pere, même ſur ſa fille, ſe borne à dire à l'amant qui la demande: « Touche-la ſi tu peux. »

Les peres aiment leurs enfants & les enfants mépriſent leurs peres dans la vieilleſſe; ils les accablent d'injures, ou du moins la dédaigneuſe indifférence eſt le ſentiment le plus doux qu'ils leur accor-

dent. Ainſi chez les peuples ſauvages, comme dans nos Etats non moins vicieux que policés, le mépris eſt le ſort du vieillard : quand l'âge a détruit ſes forces & mis fin à ſes travaux, on lui envie quelques inſtants d'un triſte repos qu'il a mérité ; c'eſt avec indignation qu'on le voit jouir du faible reſte des ſens qu'il conſerve encore ; on ne répond que par l'outrage aux accents mal articulés de ſa voix caduque ; on lui rend ſes infirmités plus douloureuſes par le ſourire inſultant du mauvais cœur, ou par le dégoût qu'on ne cherche point à lui cacher ; on voudrait enfin que le moment où il a ceſſé d'être utile, eût été le dernier moment de ſa vie. Enfants ingrats & toujours chers, que n'imitez-vous plutôt la conduite moins cruelle de quelques Sauvages ? Que ne faites-vous couler de notre cœur les reſtes d'un ſang demi glacé ? un inſtant terminerait nos peines, & l'amour que nous conſervons pour vous, malgré votre ingratitude, cet amour outragé, ne ferait pas le long ſupplice de nos derniers

ans. O ma fille! ſi ma tendreſſe & mes ſoins devaient un jour n'être payés que de ta haine, ou même de ton indifférence, ſois heureuſe; mais puiſſe en ce moment ton malheureux pere rendre le dernier ſoupir ſur ces lignes arroſées de ſes larmes!

CHAPITRE XIII.

Religion des Kamtchadales.

Nous avons déjà vu que quelques peuples ſauvages, trop attachés à la terre par le beſoin, n'ont pu s'élever à des idées intellectuelles, & n'ont pas de religion: les Kamtchadales en ont une; mais c'eſt pour l'outrager & mériter d'être placés parmi les impies.

Koutkhou eſt leur Dieu; ils ſe vantent de lui devoir leur origine: mais comme toute religion eſt diviſée par les ſectes qu'elle enfante, les Kamtchadales ne s'accordent pas ſur la maniere dont ils deſcendent de Koutkhou.

Quelques uns croient que ce dieu, ſe promenant un jour ſur le rivage de la mer avec ſa femme Ilkhoum, en eut un fils nommé Simskalin, & que c'eſt de ce fils qu'il a fait la terre.

D'autres prétendent qu'aidé de ſa ſœur Koutlijitch, il prit la terre dans le ciel, l'emporta & l'affermit ſur les eaux de la mer. Celles-ci furent créées par un autre dieu, nommé Outleiguin, qui y fait encore ſa réſidence.

Enfin, qu'il ait formé la terre de la ſubſtance de ſon fils, ou qu'il n'ait fait que la prendre dans le ciel où elle exiſtait déjà, on s'accorde du moins à croire que Koutkhou la choiſit pour ſon ſéjour, & qu'il ſe fixa long-temps dans le Kamtchatka. Cette affreuſe contrée, que les habitants regardent encore comme la plus belle région de la terre, fut long-temps pour eux la terre entiere. Toutes les Nations ignorantes ont donné des bornes fort étroites au globe que nous habitons, & qui n'était pas un globe pour elles.

Ici les Théologiens Kamtchadales ſe

partagent encore. Suivant les uns, Koutkhou eut, dans le Kamtchatka, un fils nommé Tigil, & une fille appellée Sidouka. Le frere & la ſœur ſe marierent & c'eſt leur poſtérité qui peuple la preſqu'île.

Si vous écoutez les autres, vous ſerez obligé de croire, comme nous l'avons déjà dit, que le Dieu, voyageant dans toute la preſqu'île avec ſa divine épouſe, fit deux enfants des deux ſexes ſur les bords de chaque fleuve : ces enfants-Dieux multiplierent à leur tour, & c'eſt ſur cette opinion théologique que les habitants des contrées baignées par chacune de ces rivieres, fondent le droit de leur propriété.

Cependant le Dieu, qui, long-temps, n'avoit pas moins chéri le délicieux ſéjour de la preſqu'île, que Vénus aimait celui de Paphos & d'Amathonte, abandonna cet

Tijil, le divin Tijil, fut le bienfaiteur des hommes. Il avait appris de son pere à faire des canots; mais lui-même inventa l'art de tirer un fil de l'ortie & d'en faire des filets de pêcheurs. Les mers le récompenserent de son industrie en lui prodiguant leurs richesses. Jusques-là les Dieux n'avaient vécu que de l'écorce des bouleaux & des peupliers : mais, grace à Tijil, le poisson fumé ou pourri dans la terre couvrit les tables célestes, & les Divinités du Kamtchatka n'envierent plus à celles de la Grece les délices de l'ambrosie.

Ce ne fut pas le seul bienfait que l'on dut à ce Dieu. La terre était encore déserte : il la peupla d'animaux qu'il créa lui-même, & les Dieux se rassasierent de la graisse succulente de l'ours & de la chair délicate du renard. Quand, dans la suite, ils abandonnerent la terre aux mortels, ils leur laisserent la jouissance de tant de richesses qui n'avaient été créées que pour les Dieux.

Ainsi les Kamtchadales doivent à Koutkhou l'existence, & à Tijil, son fils,

toutes les douceurs de la vie. Cependant ils ne leur rendent aucun hommage, ne leur demandent rien, n'en attendent rien, &, s'ils prononcent leurs noms, c'eſt pour en faire les objets de leurs dériſions impies. Ils ne parlent guere de Koutkhou, que pour en raconter les fables les plus indécentes. Ils l'accuſent d'avoir fait les montagnes trop eſcarpées, les précipices trop profonds, les fleuves trop rapides. Tout ce qui choque ſur la terre ces eſprits ignorants & mutins eſt un nouveau ſujet de reproche contre leur Dieu; ils l'accablent d'outrages quand ils ont quelques fatigues à éprouver, quelques peines à vaincre, quand ils ſe trouvent incommodés par le vent, par la pluie, par les orages.

Ils reconnaiſſent cependant un autre Dieu auquel ils accordent quelques marques de vénération. On n'a pas oublié de nous apprendre ſon nom; il ſe nomme Douſtekhtchik. Au lieu de nous faire connaître ces ſyllabes barbares & dures, on aurait mieux fait de nous apprendre

les fonctions de cette Divinité : nous verrions, ſans doute, que c'eſt quelque Dieu ſubalterne, qui, par ſon infériorité même, ſe rapproche davantage des hommes. Les peuples ignorants négligent le Dieu ſuprême ; ils le croient trop au-deſſus des choſes de la terre pour qu'il daigne y prendre part : ils réſervent leurs hommages à des Dieux inférieurs, à des Miniſtres du grand Dieu, à des Génies que leurs emplois ſemblent attacher à la terre & qui peuvent faire aux hommes du bien & du mal. Cette idée fait la baſe de preſque toutes les anciennes religions fauſſes, de preſque toutes les anciennes Philoſophies.

Les Kamtchadales dreſſent en l'honneur de ce dieu un pilier dans les grandes plaines ; ils ne tuent point d'animaux, ils ne cueillent pas de fruits près du poteau qu'ils lui ont conſacré ; ils y dépoſent même des offrandes : mais ils ne lui ſacrifient jamais que des choſes inutiles, comme des nageoires ou des queues de poiſſons qu'ils auraient jettées, s'ils ne

lui en avaient pas fait hommage. On peut obſerver qu'en général les peuples de l'Aſie ne conſacrent à leurs divinités que ce dont ils ne peuvent eux-mêmes faire uſage. Cette coutume ne ſerait pas ridicule, ſi elle provenait de l'idée que les dieux exigent nos hommages & n'ont pas beſoin de nos dons, & qu'ils nous ont accordé leurs bienfaits pour en jouir & non pour les rendre inutiles en les leur conſacrant.

Les Kamtchadales reconnaiſſent l'exiſtence d'un démon, d'un être trompeur, malin & ruſé. Ils croient auſſi que les forêts, les volcans, les hautes montagnes, les ſources d'eaux bouillantes ſont habités par des génies bien plus redoutables que les dieux, parcequ'ils ſont plus près des hommes & parcequ'ils ſont mal-faiſants.

Ils ſe promettent de vivre encore après la mort dans un autre monde, où ils n'éprouveront ni la faim ni la douleur. Ce monde, qu'ils doivent habiter un jour eſt ſitué ſous notre terre qui eſt plate : il

à ſon ciel, il eſt échauffé par ſon ſoleil; ſes nuits ſont éclairées par une lune particuliere, & ſe parent de la lumiere des aſtres qui lui ſont propres.

Aucun principe de morale ne ſe lie, dans leur eſprit, aux idées religieuſes. Ils ſe croient permis tout ce qui leur plaît, & ne reconnaiſſent pour défendu que ce qui peut leur cauſer du dommage.

Ils ont des préjugés tels que nous en trouvons parmi nous; s'ils nous paraiſſent plus ridicules, c'eſt qu'ils ne ſont pas les mêmes. Ils ſe croiraient menacés d'ouragans, s'ils raclaient la terre avec un couteau; ils craindraient d'attirer ſur eux les tempêtes, s'ils aiguiſaient leurs haches en voyage.

Ces opinions ne ſont qu'abſurdes; ils en ont de funeſtes. Ils ne ſauveraient pas un homme qui ſe noye; car, en arrachant ce malheureux à la condamnation que les Dieux ont prononcée contre lui, ils croiraient attirer la même condamnation ſur leur tête.

CHAPITRE XIV.

Sorcieres.

LES Kamtchadales n'ont pas de prêtres. Comme les femmes ſont moins laides & plus ſpirituelles que les hommes, comme ceux-ci ont contracté l'habitude de leur être ſoumis; ce ſont elles qui font les fonctions de prêtreſſes, ou, ſi l'on veut, de ſorcieres. Le concubinage n'imprime en ce pays aucune tache, & l'on choiſit indifféremment les prêtreſſes parmi les épouſes légitimes & parmi les concubines. Les vieilles ſont préférées.

Les femmes n'ont pour leurs cérémonies ſacerdotales ou magiques aucun habit particulier; elles ne ſe ſervent pas du tambour que nous avons vu en uſage dans les îles Aléoutiennes & que nous retrouverons chez preſque toutes les nations ſauvages du Nord. Tous leurs myſteres conſiſtent en des paroles qu'elles prononcent à voix baſſe ſur des ouies ou des nageoires

de poiſſons. Elles croient, par ces ſortiléges, guérir les maladies, prévenir les malheurs, & lire dans l'avenir.

L'art de conſulter la deſtinée dans les linéaments de la main, cet art, ou plutôt cette impoſture exercée par ces prêtres fugitifs de l'Egypte, que nous appellons Bohémiens, & que les Italiens nomment Zingari, eſt auſſi pratiqué par les ſorcieres du Kamtchatka; elles joignent à cette trompeuſe induſtrie un autre moyen de ſe rendre la crédulité tributaire, en interprêtant les ſonges. Par-tout la fourbe & la ruſe ſavent s'établir un revenu ſur la ſimplicité: quelquefois le miniſtre du menſonge ne mérite pas notre haine; il eſt de bonne foi, & s'eſt trompé lui-même le premier.

CHAPITRE XV.

Fête ſolemnelle.

Les Kamtchadales ont une fête dont les cérémonies ont été ſoigneuſement obſervées par un témoin digne de foi. Je crois qu'il ſerait impoſſible de les expliquer & que les naturels eux-mêmes n'en connaiſſent pas l'objet ; mais il eſt vraiſemblable qu'ils leur attribuent quelques vertus ſecretes. Le détail de ces cérémonies bizarres eſt peu capable d'amuſer le lecteur : mais ce qui peint la grandeur ou la faibleſſe de l'eſprit humain doit être conſervé dans l'hiſtoire. Ce ſont des hommes comme nous, qui vivent ſous l'empire de l'erreur & de la ſtupidité : ſi nous l'emportons ſur eux par nos lumieres, nous n'avons pas le droit de nous enorgueillir & de les mépriſer. C'eſt aux circonſtances dans leſquelles nous ſommes nés que nous devons des idées plus ſaines : nés au milieu d'eux, ou dans une ſituation

ſemblable, nous ſerions, comme eux, inſenſés & ſtupides.

La fête dont nous parlons ſe nomme la purification des fautes. Elle ſe célebre tous les ans dans le temps qui répond à-peu-près à notre mois de Novembre. Les travaux de l'automne ſont finis alors, & depuis la ceſſation de ces travaux juſqu'à la célébration de la fête, ce ſerait un crime de faire aucun ouvrage, d'aller à la chaſſe, de recevoir ou de rendre des viſites.

On commence par bien nétoyer la hutte. On remplace la vieille échelle par une échelle neuve, & cela ſe fait avec différentes cérémonies accompagnées de paroles conſacrées. On débarraſſe la hutte de tous les traîneaux, de tous les harnois; on fait autour de la nouvelle échelle une ſorte de proceſſion, & l'on prépare un plat de toutes les herbes qui paſſent pour être agréables aux Génies mal-faiſants.

Un vieillard apporte dans la hutte un tronc de bouleau; il en fabrique une idole, & chacun, à commencer par le

chef de l'habitation, attache au cou de cette idole quelques brins d'une herbe qu'ils regardent comme très précieuse.

Le même vieillard prend deux petites pierres, il les enveloppe de cette même herbe, & les enterra près du foyer en prononçant quelques paroles mystérieuses. Il allume le feu, & place au bas de l'échelle plusieurs enfants pour recevoir de petites idoles qu'on va leur jetter d'en haut. Ces enfants les saisissent, les enveloppent d'herbes & traînent par le cou la grande idole autour du foyer.

Le principal vieillard prononce encore sur le foyer quelques mots sacrés. Aussitôt tous les vieillards se levent, se prennent par la main & forment une danse grave en prononçant un mot qui est répété par tous les assistants.

Les femmes alors quittent un coin où elles s'étaient tenues cachées jusques-là, s'avancent avec impétuosité, lancent de tous côtés des regards terribles, font des contorsions affreuses, & s'approchent de l'échelle en élevant les mains. Elles pous-

sent des cris effrayants, danſent avec vivacité & tombent à terre l'une après l'autre. Elles y reſtent ſans mouvement, & l'on dirait qu'elles ont été ſubitement frappées de mort. Reportées à leur place par les hommes, elles y reſtent comme privées de ſentiment, juſqu'à ce qu'un vieillard ait prononcé ſur chacune d'elles quelques mots à voix baſſe : elles ſortent enfin de leur eſpece d'évanouiſſement ; mais c'eſt pour jetter de grands cris & verſer des larmes.

Le vieillard prononce quelques paroles ſur la cendre du foyer, la jette deux fois en haut avec une pelle, & tous les aſſiſtants ſuivent ſon exemple. Il remplit de cette cendre deux paniers faits d'écorce, deux hommes l'emportent & la répandent ſur le chemin.

Vers la fin du jour, des hommes apportent de la forêt voiſine un arbre de bouleau qu'ils ont fraîchement coupé. Ils frappent avec cet arbre à l'entrée de la hutte, battent des pieds & jettent de grands cris. On leur répond de la même

maniere du fond de la hutte, & ces cris répétés de part & d'autre durent fort long-temps.

Une fille enfin, comme tranſportée de fureur, ſaute de ſon coin, court à l'échelle, monte, & ſaiſit le bouleau : les femmes accourent pour l'aider, le chef de la hutte s'oppoſe à leurs efforts.

On deſcend enfin doucement l'arbre dans la hutte. Auſſi-tôt qu'on y peut atteindre d'en bas, les femmes le ſaiſiſſent & le tirent, les hommes d'en haut réſiſtent, les femmes redoublent d'efforts en pouſſant des cris perçants. Elles ne cedent que lorſqu'épuiſées de fatigue, elles tombent évanouies. Elles ſont de nouveau rappellées à la vie par les paroles magiques du vieillard & le bouleau eſt enfin placé dans la hutte.

Après un aſſez long repos, on jette du dehors dans la hutte huit peaux de phoques remplies d'herbages & de ſauciſſe faites de la graiſſe du même animal. On jette auſſi quatre nattes pleines de proviſions qu'ont apportées les hommes qui

ont été couper le bouleau. Ils ont eu soin d'y ajouter une grande quantité de coupeaux du même arbre. On se partage les provisions, on étend les peaux au pied de l'échelle, on fait avec les coupeaux un grand nombre d'idoles à têtes pointues. Les assistants les rangent les unes à côté des autres, leur enduisent le visage de jus de vaciet, & mettent devant elles des vases bien remplis & de petites cuillers. Après leur avoir laissé le temps de manger, on les dessert, on mange ce qu'on leur avoit servi, on les prend elles mêmes, on en fait trois paquets & on les jette au feu en dansant & en poussant de grands cris.

Ces idoles ne représenteraient-elles pas des génies malfaisants? Les Kamtchadales ne croiraient-ils pas détruire ces génies en brûlant leurs idoles, comme nos ancêtres ignorants & cruels croyaient se défaire de leurs ennemis en poignardant leurs représentations faites en cire? Je sais que les folies humaines sont bien variées : mais ne peut-on pas se rencon-

trer en ſottiſes plus aiſément encore qu'en inventions utiles?

La nuit eſt conſacrée à d'autres cérémonies non moins ſingulieres, non moins inexplicables : elles ſe terminent par un repas, mais perſonne ne ſe couche : de nouvelles cérémonies recommencent avec le jour, le bouleau eſt enfin retiré de la hutte; on a été abſurde, & l'on ſe croit purifié.

CHAPITRE XVI.

Divertiſſemens des Kamtchadales.

LA fête dont nous venons de parler eſt myſtique, religieuſe, expiatoire. Les hommes ſont triſtes, les femmes verſent des larmes : leurs fureurs, leurs fatigues, leurs convulſions, leurs cris, tout ne réveille que des idées douloureuſes. Abandonnons ce ſpectacle lugubre & tranſportons-nous au milieu des fêtes qui ne ſont inſpirées que par le plaiſir.

Quand il ſe célebre des mariages,

quand il ſe fait de grandes chaſſes, des pêches générales, les habitants ſe livrent à la joie; on ſe régale mutuellement, toutes les proviſions ſont prodiguées & l'on ſe ferait un crime, dans un ſi beau jour, de réſerver quelque choſe pour les jours ſuivants & de prévoir que les beſoins ſatisfaits peuvent encore renaître. On engloutit avidement les mets dont les auges ſont comblées; les eſtomacs ſe refuſent en vain à l'inſatiable gourmandiſe des convives; ils ne rejettent les aliments dont ils ſont ſurchargés, que pour être encore remplis de nouveau. C'eſt alors qu'on boit en abondance l'infuſion de moukhomore & qu'on ſe plonge dans l'ivreſſe ſans y être invité par le goût agréable des liqueurs.

Cependant ceux des hommes qui conſervent mieux leur ſang-froid amuſent les convives par différents récits. Les femmes ont horreur de l'ivreſſe & de tous les excès de table: rien ne peut les faire renoncer à la ſobriété, & elles ne prennent part à la fête que par leurs danſes & leurs chants. Elles ont la voix agréa-

ble & ſe font un amuſement de l'exercer ; ſouvent elles compoſent ſur-le-champ les airs & les paroles : les airs ſont auſſi ſimples que les paroles ſont naïves.

Elles danſent quelquefois enſemble des eſpeces de pas-de-deux. Elles étendent une natte ſur la terre, s'y mettent à genoux l'une devant l'autre, &, chantent d'une voix fort baſſe : elles commencent par de faibles mouvements des épaules & des mains ; la voix s'éleve peu-à-peu, les mouvements s'accélerent, elles ſe levent, augmentent par degré la rapidité de leurs pas & la vivacité de leur chant, & ne ſe repoſent que quand la voix leur manque avec les forces.

Les femmes forment une autre danſe en ſe plaçant ſur deux rangées les unes vis-à-vis des autres ; elles ſe poſent les mains ſur le ventre, s'élevent ſur la pointe du pied, ſe baiſſent, remuent les épaules, font divers mouvements des pieds, du corps & de la tête, tenant toujours les mains immobiles & ne changeant pas de place.

Quand les hommes danſent avec les

femmes, ils ſe rangent en cercle, marchent avec lenteur levant en meſure un pied après l'autre, & prononcent tour-à-tour quelques mots, de façon que quand une moitié des danſeurs prononce le dernier mot, l'autre moitié recommence le premier. Ils pouſſent fréquemment des cris étranges, donnent inſenſiblement à leurs pas plus de vivacité, & ne quittent la danſe que lorſque leurs forces épuiſées les obligent à l'abandonner. C'eſt un point d'honneur de danſer plus long-temps que les autres; celui qui peut laſſer toute la bande eſt regardé comme le grand danſeur du canton; on en a vu continuer douze à quinze heures de ſuite cet exercice ſans prendre un inſtant de repos.

Quelquefois les hommes ſe prennent par la main, danſent en rond, les genoux pliés, preſque accroupis, battant des mains & faiſant les plus étranges contorſions.

Il eſt difficile de bien juger d'une danſe d'après une deſcription; & celle des Kamtchadales eſt très bonne, puiſqu'ils y trouvent du plaiſir.

CHAPITRE XVII.

Maniere de ſe faire des amis.

MAIS ils ont une maniere de gagner l'amitié de leurs compatriotes, qui ne ſerait pas du goût des autres nations. L'hiſtorien du Kamtchatka, le jeune compagnon de Steller nous auroit il trompés? Auroit-il été trompé lui-même? Du moins ſon récit eſt plaiſant, & je vais le répéter ſans le garantir.

Il faut inviter à manger celui dont on veut ſe faire un ami. Le jour indiqué, on chauffe la hutte, on tâche de lui donner une chaleur égale à celle d'un four ardent & l'on prépare autant de nourriture que ſi l'on devait traiter dix perſonnes.

L'hôte & le convive quittent leurs habits & reſtent abſolument nus. Le maître de la maiſon ferme la hutte & apporte l'auge de cérémonie, remplie de tous les mets qu'il a préparés. Lui-même ne mange

qu'avec beaucoup de diſtraction ; car il eſt ſans ceſſe occupé à enfoncer des poignées de chair & de graiſſe dans la bouche de ſon futur ami, & à jetter de l'eau ſur des cailloux rougis au feu. Cette eau ſe dilate en vapeurs & répand dans la hutte une chaleur inſupportable. C'eſt un combat de gloire entre les deux hommes ; l'un s'obſtinant à endurer la chaleur & à ne pas refuſer de manger ; l'autre lui portant toujours, juſques dans le goſier, de nouveaux morceaux, & augmentant toujours la vapeur étouffante. Mais la partie n'eſt pas égale ; il eſt permis à l'hôte de ſortir & de reſpirer, mais le convive ne peut obtenir cette permiſſion qu'après s'être déclaré vaincu. Quand il ne peut plus enfin réſiſter, quand il eſt près d'expirer à la fois de plénitude & de faibleſſe, il demande grace, il convient galamment qu'on ne peut mieux régaler ſon monde & qu'il n'a jamais eu ſi chaud de ſa vie. Mais il n'en eſt pas encore quitte ; il faut qu'il achete la liberté de reſpirer & qu'il reconnaiſſe la politeſſe

qu'on vient de lui faire par un préſent au choix de ſon hôte.

L'abondance eſt la même dans les repas ordinaires ; mais la hatte eſt moins chaude & dans toutes les occaſions l'hôte ſert toujours ſon convive à genoux.

Mais quittons les feſtins & tranſportons-nous dans les combats.

CHAPITRE XVIII.

Guerres des Kamtchadales. (1)

LES Kamtchadales aiment les bords du fleuve près duquel ils ont pris naiſſance, & n'ont ni la paſſion ni même l'idée des conquêtes ; tous également pauvres, ils ne peuvent eſpérer de ſe charger de butin en pénétrant chez les ennemis : ce n'eſt ni l'eſpérance d'agrandir leurs domaines, ni celle de remporter de riches

(1) Depuis que les Kamtchadales ſont ſoumis aux Ruſſes, il ne leur eſt plus permis de ſe faire la guerre.

dépouilles qui leur met les armes à la main : ils font la guerre pour prendre des chiens, pour enlever des femmes, pour faire des prisonniers qu'ils réduisent en esclavage & qu'ils attachent aux plus durs travaux. Ainsi le peuple le plus pauvre ne peut jouir en paix de sa misere ; il possede encore quelques objets qui excitent la cupidité de ses voisins.

Quelquefois aussi la soif de la vengeance arme les Kamtchadales : la querelle de quelques enfants de deux habitations différentes suffit pour les rendre ennemis : mais il n'est pas de cause plus grave d'hostilité, que lorsqu'un homme, invité dans une autre habitation, ne croit pas y avoir été assez bien traité : ses concitoyens partagent son injure, & il faut que l'affront imaginaire dont il se plaint soit lavé dans le sang de toute une peuplade.

Les Kamtchadales ont pour armes offensives l'arc, les fleches, la lance & la pique. Comme ils ne connoissent pas les métaux, ils y suppléent par des os & des

cailloux. Leurs fleches ſont mal emplumées, mal faites, mais empoiſonnées : ſi l'on ne ſuce pas la bleſſure, le malheureux qui l'a reçue meurt en vingt-quatre heures.

Leurs armes défenſives ſont des cuiraſſes de nattes, ou de peaux de morſes & de phoques. Elles ſont compoſées de bandes jointes l'une ſur l'autre, comme dans les braſſarts & les gantelets de nos anciens Chevaliers : ainſi les membres conſervent la liberté de tous leurs mouvements. Pour rendre cette armure encore plus forte, on y adapte deux planches : l'antérieure couvre la poitrine, celle de derriere s'éleve à la hauteur de la tête.

Quoique ces peuples n'aient point de chefs pendant la paix, & qu'ils vivent dans une parfaite anarchie, ſans avoir même aucune idée de ce que nous appellons gouvernement, ils ſe donnent des chefs pour la guerre, & leur marquent la plus grande conſidération, quand, ſous leur conduite, ils demeurent victorieux.

Ils ne craignent pas la mort & ſe la

donnent souvent eux mêmes : cependant ils emploient dans la guerre la méthode de tous les Sauvages, & préferent la ruse à la force ouverte. La nuit est le temps qu'ils choisissent pour l'attaque : ils marchent en silence, &, comme ils ne déclarent pas la guerre, comme ils ont grand soin de dissimuler leur ressentiment, l'ennemi n'est jamais sur ses gardes, & ne connaît leur dessein qu'en éprouvant les premiers coups de leur vengeance. Le massacre est presque toujours affreux : on ne peut sortir des huttes qu'à la file, un homme qui parvient seul au haut de l'échelle a contre lui toute la troupe qui l'attend, & il ne faut qu'un très petit nombre de guerriers pour détruire toute une habitation.

Mais si les ennemis ont le temps de quitter leurs souterrains, ils se défendent quelquefois avec le courage le plus opiniâtre. Ils se retirent, en combattant, sur des endroits escarpés ; ils y construisent à la hâte des especes de forts, d'où sans cesse ils lancent des traits sur les agresseurs. Mais

quand enfin toutes leurs armes ſont épuiſées, quand il ne leur reſte plus d'eſpérance de fuir la plus affreuſe captivité, ils égorgent leurs femmes & leurs enfants, les jettent dans le précipice, ſe frappent & s'y plongent eux-mêmes. Ils appellent cela ſe faire un lit.

Les peuples éclairés eſtiment la valeur même dans un ennemi. Ils traitent avec honneur le guerrier qui vient de combattre contre eux & que la fortune livre entre leurs mains encore tout couvert de leur ſang. Mais l'intérêt, peut-être, nous inſpira le premier ces ſentiments généreux : nous avons craint de ſanglantes repréſailles; nous avons ſenti que nous pourrions être un jour punis de notre valeur, ſi nous puniſſions de ſon courage un ennemi malheureux. Mais le Sauvage, le barbare victorieux ne prévoit pas même qu'il puiſſe un jour être vaincu : il ne ſent, il n'écoute que ſa haine.

Auſſi les priſonniers qui ſe ſont diſtingués par leur valeur, ſont traités par les

les Kamtchadales avec la plus affreuſe inhumanité. La vengeance s'étudie à inventer pour eux de nouveaux ſupplices. On les coupe par morceaux, on les brûle à petit feu, on leur arrache lentement les entrailles, & les tourments qu'on leur fait ſouffrir ſont les réjouiſſances de la victoire. Cependant ces malheureux ſemblent inſenſibles, ils bravent leurs bourreaux, moins par des inſultes que par un froid mépris, & montrent dans leur courage plus de reſſources pour endurer les tortures, que leurs ennemis n'en ont dans leur fureur pour en inventer.

CHAPITRE XIX.

Maladies des Kamtchadales.

GUIDÉS par des témoignages que nous n'avions aucune raiſon de récuſer, nous avons dit que les habitants des îles Aleoutiennes & des îles aux renards étoient ſujets à peu d'infirmités ; on en dit autant de tous les Sauvages & l'on ſe trompe peut-être. Je croirais même que bien des Auteurs n'ont avancé cette aſſertion que par conjecture : ils ſe ſont dit que les maux du corps étaient une ſuite de nos excès & d'une maniere de vivre que la nature réprouve ; pleins de confiance en ce principe, ils ont cru pouvoir aſſurer que le Sauvage, menant une vie conforme à la nature, devait conſerver une ſanté parfaite qui eſt l'état naturel de notre conſtitution : mais ils n'ont pas conſidéré que l'excès de la miſere, qu'il éprouve ſi fréquemment, pouvait bien

être encore plus nuisible que l'abus & l'excès de l'abondance ; ils n'ont pas observé que la nature, dont nous ressentons les bienfaits, a cependant aussi son inclémence, dont il a peu de moyens de se garantir : ils semblent s'être dissimulé que le Sauvage, dont ils se plaisent à exalter les vertus & la sobriété, n'est pas moins intempérant dans l'abondance que patient à supporter la disette, & que toute sa vie n'est qu'une alternative du jeûne le plus rigoureux & de la plus insatiable gourmandise. Ainsi les intempéries de l'air, la misere & l'intempérance travaillent à la fois à le détruire.

Aussi les Kamtchadales éprouvent-ils un grand nombre de maladies. Souvent la paralysie les condamne à une vieillesse prématurée, & les prive d'une partie d'eux-mêmes dans l'âge où ils devraient jouir encore de toutes leurs forces.

Le scorbut est une suite de leur vie passée dans la belle saison sur un terrein marécageux ; &, en hiver, dans des huttes souterraines & mal aërées : on peut attri-

buer ſur-tout cette maladie à la nourriture mal-ſaine que leur procurent ces poiſſons pourris dont ils font leurs délices.

Les Ruſſes leur ont apporté le mal affreux qui punit par un long ſupplice les plaiſirs paſſagers de l'amour. On ſoupçonne même que ce mal n'était pas étranger à leur nation & qu'ils en étaient attaqués avant la conquête.

Ils ſont ſujets à des cancers, à des ulceres rongeurs, maladies cruelles & ſouvent incurables. Ceux qui ont le bonheur d'en guérir, reſtent au moins ſix ſemaines dans un état de langueur.

Les reflets éblouiſſants de la neige, la fumée dont leurs huttes ſont toujours remplies, les privent ſouvent de la vue.

Il regne dans leur preſqu'île une maladie dégoûtante & ſouvent dangereuſe, qu'il faut ordinairement éprouver une fois en la vie : c'eſt une eſpece de gale qui s'étend au deſſous de la poitrine en forme de ceinture. Elle devient mortelle

quand l'éruption eſt imparfaite ou que la ſuppuration ne peut s'établir.

Cette maladie, qui a tant de rapports avec la petite vérole, ne les en exempte pas : ils l'ont reçue de leurs conquérants. Ils ont ſu l'inoculer à leurs enfants, en leur faiſant une légere plaie au viſage avec une arrête de poiſſon trempée dans le pus variolique : mais, ayant été pendant pluſieurs années exempts de la petite vérole, ils ont négligé cette pratique ſalutaire.

Comme tous les autres Sauvages, ils combattent ſur-tout les maladies par des enchantements, car la charlatanerie des ſorciers a précédé par-tout celle des médecins : mais ils emploient auſſi pluſieurs remedes végétaux. Ils ont, auſſi bien que quelques peuples ſauvages de l'Amérique, trouvé l'uſage des clyſteres, & ils ſe ſervent, comme eux, au lieu de ſeringue, d'une veſſie de veau marin à laquelle ils adaptent une canule.

Ils n'ignorent pas non plus l'uſage de la ſaignée, mais ils la pratiquent d'une

maniere fort maladroite. On ſaiſit avec des pinces de bois la peau voiſine de la partie malade, on la perce avec un inſtrument aigu de cryſtal, & on laiſſe couler le ſang auſſi long-temps qu'on le juge à propos.

CHAPITRE XX.

Funérailles.

Les funérailles des Kamtchadales ſont barbares comme eux. Ils croient que ſi un homme meurt dans ſa hutte, les eſprits infernaux viendront le viſiter & frapper en même temps les vivants. Ainſi, dès qu'ils s'apperçoivent qu'un homme eſt en grand danger, ils l'emportent dehors & l'y laiſſent mourir. S'ils n'ont pas eu le temps de prendre cette précaution, ils attachent une courroie au col du mort, le tirent de la hutte & le donnent à manger à leurs chiens. Penſent-ils qu'il vaut mieux qu'un cadavre ſerve de nourriture à des chiens qui ſont utiles, qu'à des vers qui ne

ſont bons à rien? Non; ce ſont des idées fort différentes qui les déterminent: ils croient que celui qui aura été dévoré par des chiens aura de bons chiens dans l'autre monde, & ils veulent lui procurer cet avantage.

C'eſt du moins ce que nous apprend l'Hiſtorien du Kamtchatka. Il prétend auſſi que s'ils ne portent pas le mort loin de leur habitation, c'eſt afin que les Génies mal-faiſants, contents de voir ce cadavre près de la hutte, n'y viennent pas chercher d'autres victimes.

Je ne voudrais pas nier ces explications que nous donne Krachéninnikof. Il faut que toutes les folies poſſibles entrent dans l'eſprit humain, & celles-là méritent bien d'y prendre place.

Ce qui me donnerait quelque doute ſur la derniere interprétation, c'eſt qu'ordinairement les Kamtchadales ne ſe contentent pas d'avoir jetté le mort près de la hutte; ils abandonnent ſon habitation & vont en conſtruire une nouvelle aſſez loin de la premiere. Ils ont grand ſoin de

jetter les habits du défunt, & ſont bien perſuadés que celui qui oſerait s'en vêtir ne tarderait pas à le ſuivre.

Le fils aîné hérite d'ailleurs de tous les uſtenſiles de ſon pere & les autres enfants n'ont aucune part à l'héritage.

Ceux qui ont fait les funérailles, c'eſt-à dire ceux qui ont aidé à paſſer une courroie au col du mort, à le tirer au haut de l'échelle, à le jetter dans la campagne, doivent ſe purifier le jour même. Ils coupent des branches flexibles, les apportent dans la hutte, en font des cerceaux au travers deſquels ils paſſent deux fois en rampant, & les reportent dans le bois où ils les jettent du côté du couchant. Ils brûlent les ouies & les nageoires du premier poiſſon qu'ils prennent; c'eſt une offrande qu'ils font au mort: pour eux, ils mangent la chair. Celui qui a tiré le corps de la hutte eſt ſoumis à une expiation particuliere: il faut qu'il attrape deux oiſeaux; il jette l'un au feu, & mange l'autre avec la famille.

Nous venons de faire connaître les

Kamtchadales tels qu'ils étaient par eux-mêmes, n'ayant encore rien reçu des nations plus civilisées, ne se doutant pas même qu'il en existât, & n'ayant encore que les idées & l'industrie que leur avait inspirées la nature. C'est dans cet état qu'il était intéressant de les considérer, parcequ'ils nous montraient alors ce que l'homme, jetté dans une des contrées les plus ingrates de la terre, peut devenir par ses propres facultés. Mais, depuis la conquête, nous ne pourrions guère observer en eux qu'une des facultés de l'esprit humain, celle de se perfectionner par l'exemple. Ils ont adopté la religion, les usages, les modes de leurs vainqueurs; ils ont reçu des idées nouvelles, parcequ'on leur a fait connaître de nouveaux objets; de nouveaux intérêts, de nouveaux rapports ont fait naître en eux de nouvelles passions; soumis à la volonté d'un maître, ils ont été forcés de suivre d'autres loix que leurs caprices; enfin ils ont perdu le triste privilége de s'attaquer les uns les autres & de se détruire mutuellement.

Ce ne ſerait plus la nature qu'on étudie-rait en eux, mais la force des impulſions étrangeres : ils ne ſont pas encore tout-à-fait des Ruſſes, mais ils ne ſont plus des Kamtchadales.

TROISIEME SECTION.

Des habitants des îles Kouriles.

CHAPITRE I.

Situation de ces îles, portrait des habitants.

Au midi de la pointe du Kamtchatka commence la chaine des îles Kouriles qui continue juſqu'au Japon. L'île Niphon, la plus conſidérable de la domination Japonaiſe, doit avoir été liée au continent de la Sibérie par une terre à préſent ſubmergée, dont il ne reſte plus que les ſommets. La Corée n'était point alors ſéparée de Niphon; la vaſte contrée que nous appellons Tartarie chinoiſe s'étendait juſqu'aux Kouriles qui n'étaient point encore des îles; celles-ci tenaient au Kamtchatka, dont une partie n'avait pas

encore été noyée par la mer d'Okhotsk ; & le pays des Tchouktchi communiquait avec l'Amérique.

Les Japonais ont toujours fréquenté les îles Kouriles, mais ce ſont les Ruſſes qui ont fait connaître ces îles à l'Europe. Ils découvrirent en 1706 celles qui ſont les plus voiſines du Kamtchatka ; des Japonais qui firent naufrage en 1710 ſur les côtes de cette preſqu'île leur fournirent de nouvelles lumieres. Des Kozaques firent les années ſuivantes quelques expéditions vers les plus ſeptentrionales des Kouriles : Walton & Spangberg les reconnurent en 1739 & naviguerent juſqu'au Japon.

Nous ne parlerons ici que des Kouriles Septentrionaux. Ceux du midi vivent ſous la domination des Japonais qui même ont élevé chez eux une forteresſe.

Les Kouriles ſont mieux faits que les Kamtchadales, & ont une phyſionomie plus agréable. Ils en different auſſi parcequ'ils ont une barbe épaiſſe & des poils ſur le corps. Leur taille eſt méd o-

tre ; leurs cheveux ſont noirs, leur viſage eſt arrondi, leur teint baſanné.

Avec un extérieur moins rebutant, ils ont un caractere plus heureux. Ils ſont plus doux, plus polis, moins inquiets, plus conſtants & plus sûrs. Ils vivent entre eux dans la meilleure intelligence, s'entretiennent paiſiblement ſans s'interrompre, & témoignent beaucoup de reſpect pour les vieillards. Ce dernier caractere eſt celui de la morale déjà perfectionnée. L'amour pour les vieillards eſt inconnu chez les peuples ſauvages que des beſoins toujours preſſants, toujours ſentis, forcent à s'iſoler, à ſe concentrer en eux mêmes, à n'écouter que le ſentiment de leur propre conſervation : il n'eſt pas moins étranger aux peuples corrompus, parcequ'ils trouvent dans leurs caprices, dans leur cupidité, des beſoins toujours renaiſſants.

CHAPITRE II.

Maniere de vivre, habillement, induſtrie.

LES îles Kouriles ſont des ſommets de rochers que leur ſolidité, leur élévation a forcé les mers d'épargner. On n'y trouve que peu de bois, le renard eſt preſque le ſeul animal terreſtre qu'on y rencontre; la ſtérilité eſt la même que dans le Kamtchatka, & cette conformité dans le ſol a preſcrit aux habitans une maniere de vivre à-peu-près ſemblable.

Les huttes des Kouriles ſont conſtruites comme celles des Kamtchadales; mais on y entretient plus de propreté.

Les Kouriles ne connaiſſent pas l'uſage des traîneaux, parcequ'ils n'ont pas comme leurs voiſins des chiens pour les tirer. Ils ſont obligés de voyager à pied même en hiver; &, pour ne pas enfoncer dans la neige, ils ſe ſervent de ces grands patins que nos voyageurs appellent des raquettes.

Les hommes se noirciſſent le milieu des lèvres & les femmes les teignent entièrement en noir. Elles se tracent à l'entour des deſſins ineffaçables en maniere de bordure ; les deux ſexes se font auſſi différentes figures ſur les bras.

Les habits ſont ouverts par-devant. Ils ſont faits de peaux d'oiſeaux de mer, de loutres marines, de renards. On ne s'occupe pas plus qu'au Kamtchatka du ſoin d'aſſortir ces peaux, & l'on mêle indifféremment dans le même habit le poil avec les plumes.

Mais les femmes, plus induſtrieuſes que celles des Kamtchadales, ſavent fabriquer une toile d'ortie qui entre dans leur habillement. Les hommes font quelque commerce ; ils portent le produit de leur chaſſe ou de leur pêche dans les îles méridionales, & prennent en échange les marchandiſes du Japon, des étoffes de coton & de ſoie, des chaudrons, des ſabres, des vaſes de porcelaine. Ils vont auſſi au Kamtchatka ; ils y commercent avec les naturels ou avec les Ruſſes : ils

en reçoivent ou des habits qu'ils gardent pour eux, ou des pelleteries qui leur manquent & dont ils vont faire de nouveaux échanges dans les îles du midi.

Ce trafic leur permet d'employer pour leur parure le drap & même les étoffes de soie. Ils aiment sur-tout les couleurs brillantes & l'écarlate leur plaît par son éclat. Ils s'embarrassent peu de la forme des habits & se trouvent fort bien vêtus avec une jupe ou un corset de femme, recouvert d'un habit de Kozaque ou d'une robe Japonaise. Leur amour pour les habits brillants ne les rend pas plus soigneux de les conserver, & l'on voit un Kourile, vêtu d'un habit d'écarlate tout neuf, porter sur ses épaules un phoque qu'il vient de prendre & recevoir sur lui l'humeur visqueuse de cet animal & l'écume de la mer.

On ne nous apprend pas si ces peuples se font la guerre entre eux : mais quand ils ont été attaqués par les Kosaques, ils les ont étonnés par leur courage. Il fallait bien qu'ils ne fussent pas novices aux combats, puisqu'ils avaient des armes

défenſives, des cuiraſſes de peaux d'animaux marins. Quand pourra-t-on découvrir un peuple qui ne connaiſſe pas la fureur de répandre le ſang?

Leurs armes offenſives étaient l'arc & la flèche, connus de tous les Sauvages, la pique & le ſabre qu'ils avaient reçus des Japonais. Ils maniaient toutes ces armes avec adreſſe.

Ils conſtruiſent des canots pour aller à la pêche des baleines, & connaiſſent les endroits où elles ont coutume de ſe repoſer: ils les bleſſent avec des dards empoiſonnés; la bleſſure, toute faible, toute inſenſible qu'elle paraît, cauſe bientôt à l'animal des douleurs affreuſes: il s'agite, mugit, enfle & meurt.

Le Kourile, par ſa chaſſe & par ſon commerce, eſt bien plus riche que le Kamtchadale: une ſeule peau de loutre marine lui rapporte plus qu'un Kamtchadale ne peut retirer des peaux de vingt renards. D'ailleurs celui-ci, avec beaucoup de peine & d'adreſſe, peut à peine en un hiver prendre dix renards, & l'autre,

dans une mauvaiſe année, ne prend pas moins de trois loutres. En les portant au Kamtchatka, il reçoit de chaque peau 75 livres au moins, & juſqu'à 200 livres, quand elle eſt belle. Le débouché doit être encore plus avantageux du côté des îles méridionales.

CHAPITRE III.

Polygamie, vengeance de l'adultere.

LES Kouriles ont ordinairement pluſieurs femmes, & ils leur aſſocient des concubines. On nous laiſſe ignorer quel eſt le ſort des femmes dans ces îles : comme le caractere national eſt honnête & doux, nous aimons à croire qu'elles ne ſont pas malheureuſes.

Mais, ſi leurs époux les traitent avec bonté, la nature leur fait éprouver une rigueur dont il eſt difficile de ſoupçonner la cauſe. Quoique, ſans doute, leur vie ſoit active, elles ont des couches la-

borieuſes, & ſont ordinairement trois mois à ſe rétablir. Quand elles mettent au monde des jumeaux, il faut que l'un des deux périſſe. Nous avons obſervé déjà cet uſage barbare dans le Kamtchatka. Quelle en eſt l'origine? Ne ſerait-ce pas que ces femmes, dont les mamelles ſont, je crois, plates & décharnées comme chez toutes les femmes qui vivent ſous les climats les plus rigoureux, n'ont pas aſſez de lait pour ſatisfaire aux beſoins de deux nourriſſons?

Je ne ſais ſi le mari punit ſéverement l'épouſe infidele: mais je lis qu'il cherche à venger ſon offenſe ſur l'amant adultere. Il l'appelle en duel; duel ſingulier, dans lequel les deux champions ſont également & battants & battus.

Les deux combattants ſe dépouillent de leurs habits & reſtent abſolument nuds. Celui qui a fait l'appel laiſſe à ſon adverſaire l'avantage de porter les premiers coups: c'eſt ce que preſcrit la loi de l'honneur. Il tend le dos, ſe courbe, & reçoit ſur l'échine trois coups d'un fort bâton, ou

plutôt d'une eſpece de maſſue longue d'un peu plus de deux pieds & groſſe à-peu-près comme le bras. Il prend la maſſue à ſon tour, & non moins animé par la douleur qu'irrité de ſon affront, il donne le même nombre de coups à ſon ennemi. Ainſi l'offenſeur & l'offenſé frappe & eſt frappé ſucceſſivement juſqu'à trois fois. Il n'eſt pas rare que, ſous cette arme terrible, l'un des combattants, & quelquefois tous les deux, perdent la vie.

C'eſt une honte de refuſer l'appel. Si cependant on préfere ſon dos à la gloire, on peut prendre des arrangements avec l'époux offenſé : mais c'eſt à lui d'impoſer la loi & de preſcrire le dédommagement qu'il exige en habits, pelleteries, proviſions de bouche ou autres choſes ſemblables.

CHAPITRE IV.

Entrevue de deux amis.

L'AMITIÉ eſt bien rare chez les peuples riches : le cœur reſte vuide parceque l'eſprit eſt entièrement rempli de fantaiſies, de manéges, d'ambition, de plaiſirs. Elle eſt plus commune chez les nations qui ont l'heureux partage de la médiocrité : le citoyen ne connaît ni la miſere ni l'opulence ; il n'eſt pas le témoin des fauſſes jouiſſances du riche, elles n'excitent pas ſes deſirs ; ſon eſprit eſt plus tranquille & ſon cœur plus occupé ; il a le loiſir d'éprouver des ſentiments & le deſir de les épancher. Le Sauvage n'a de ſentiment que pour le beſoin, il ne lui en reſte pas pour l'amitié.

On la trouve cependant chez les Kouriles : leur ſituation, dont nous ne ſommes qu'imparfaitement inſtruits, les rapproche, ſans doute, des nations qui ne

connaiſſent pas le poiſon de l'opulence & qui n'éprouvent pas l'affreuſe miſere.

C'eſt, chez eux, un ſpectacle à la fois ſingulier & touchant que celui de deux amis qui ſe rapprochent après une longue abſence. Dès que le Kourile apprend que ſon ami eſt deſcendu de ſon canot, il quitte ſa hutte; & marche gravement, couvert de ſes habits de guerre & agitant ſa lance & ſon ſabre. Les deux amis s'approchent, en formant une ſorte de danſe, & bandent l'arc l'un contre l'autre. Mais auſſitôt, comme s'ils ſe repentaient d'avoir paru ſe menacer un inſtant, ils jettent leurs armes, ſe précipitent, ſe preſſent mutuellement dans leurs bras, & verſent des larmes de joie & de tendreſſe.

Enſuite l'habitant conduit chez lui l'étranger, le fait aſſeoir, le régale de ſon mieux, ſe fait un devoir de le ſervir, lui demande & écoute avidement tout ce qui lui eſt arrivé depuis le premier moment de leur abſence. Il ſe tient debout par reſpect, & toute ſa famille en ſuſpens prête une oreille attentive au diſ-

cours de l'étranger. Il parle ſouvent des heures entieres, il entre dans les moindres détails de ſes chaſſes, de ſa pêche, , de ſes chagrins, de ſes plaiſirs : perſonne ne l'interrompt ni ne lui laiſſe ſoupçonner qu'il parle trop long-temps. Il ne voit ſur aucun viſage les traces de l'ennui ; il n'y lit que l'intérêt qu'excitent ſes aventures. Quand il a terminé ſon récit, le plus âgé de l'habitation prend la parole & commence le ſien ; il eſt écouté avec les mêmes égards. Enfin l'arrivée d'un hôte chéri eſt célébrée par une fête : des danſes, des chanſons, des contes, des feſtins en rempliſſent tous les inſtants.

CHAPITRE V.

Religion des Kouriles.

QUELLES idées les Kouriles ont-ils de la Divinité? Quels ſont les Dieux que repréſentent de petites figures faites avec beaucoup d'adreſſe, qu'ils gardent dans leurs huttes & qu'ils ont le plus grand ſoin de parer? Ils offrent à ces idoles les premiers animaux qu'ils prennent à la chaſſe; c'eſt-à-dire qu'ils en ſuſpendent les peaux devant elles & qu'ils les leur conſacrent; car pour la chair, ils la mangent eux-mêmes.

Quand ils abandonnent leurs huttes, ils y laiſſent & les peaux conſacrées & les idoles: ils ne négligent pas cependant de les emporter avec eux quand ils vont en mer: elles ſont ménagées tant que la navigation eſt heureuſe; mais dès qu'ils ſe voient menacés de quelque danger, ils les jettent dans l'eau.

Ont-ils des prêtres ou des ſorciers? célebrent-ils

célébrent-ils des fêtes? ont-ils des endroits consacrés à l'exercice du culte? On ne nous donne là-dessus aucune lumiere. Je croirais cependant volontiers, avec M. Géorgi, que leur religion & celle du Kamtchatka sont des branches du chamanisme. Comme ce culte, différemment altéré en passant d'un peuple à l'autre, est suivi par toutes les nations dont nous avons à parler, jusqu'à ce que nous soyons parvenus aux deux grandes familles des Mongols & des Tatars, nous croyons que c'est ici le lieu de le faire connaître.

QUATRIEME SECTION.

DU CHAMANISME,

Religion fort ancienne & très répandue dans le nord de l'Asie.

CHAPITRE I.

De l'antiquité du Chamanisme.

LE Chamanisme, ou, pour parler le langage des anciens, la religion des Samanées, (1) paraît avoir régné dans l'Inde dès les siecles les plus reculés : les

(1) Les Grecs changeaient tous les noms étrangers pour leur donner plus d'harmonie. D'ailleurs, à en juger par leur alphabet, ils ne pouvaient exprimer la syllabe *cha*, à moins qu'ils ne la représentassent par le *sigma* joint au caractere *khi*, lequel n'était, comme le *ch* des Allemands & le *khier* des Slaves, qu'une forte aspiration. Les peuples de l'Europe sont fort

conformités qui ſe trouvent entre elle & celle des Brachmanes laiſſent douter laquelle des deux doit ſon origine à l'autre : il eſt moins incertain qu'elle ſoit la mere du Lamiſme. C'eſt peu qu'on retrouve la plupart de ſes dogmes fondamentaux & de ſes pratiques dans le culte des anciens peuples de la Chaldée, de l'Egypte, de la Grece & de l'Italie ; on lui trouve des reſſemblances frappantes avec la religion que Dieu dicta lui-même au peuple qu'il avait choiſi, quand, dans la profondeur de ſes décrets, il voulut préparer les hommes par une loi encore imparfaite, à recevoir la plus ſainte des loix.

Les anciens ont confondu ſouvent les Brachmanes & les Samanées : mais Por-

---

embarraſſés pour repréſenter le ſon que nous exprimons par le *ch* dans les ſyllabes *cha*, *ché*. Les Allemands le repréſentent par *ſch*, les Anglais par *sh*. Ce ſon devrait avoir ſon caractere particulier ; il ne ſe trouve chez les modernes que dans l'alphabet des Slaves, & leur apôtre Cyrille l'a emprunté des Hébreux.

phyre ne s'y eſt pas trompé : « les Sages « de l'Inde, dit-il, ſont appellés Gym- « noſophiſtes. On nomme Brachmanes « ceux qui s'adonnent à l'étude de la ſa- « geſſe & de la religion par héritage & « parceque c'eſt un droit attaché à leur « tribu : mais les Samanées conſacrent par « choix leur vie à la religion ». (1) On croit que ces derniers étaient ſur-tout répandus dans la partie occidentale de l'Inde voiſine de la Bactriane & de l'Aſie. Ils furent connus des Grecs dans le temps d'Alexandre, & quelques uns d'entre eux vinrent trouver ce Conquérant. On les nomma Gymnoſophiſtes, ce qui ſignifie les Philoſophes nus, parcequ'ils négligeaient de porter des habits. Dans le climat chaud qu'ils habitaient, les vêtements ne ſont utiles qu'à la pudeur, & la ſageſſe

(1) Sapientes Indorum nominati ſunt Gymnoſophiſtæ. Inter eos, qui, quâdam generis ſucceſſione, in ſtudio religionis & ſapientiæ procedebant, Brachmanes nominati ſunt; qui verò idem electione tantùm profitebantur, Samanæi. *Porphyr. de abſt. antiq. interprete Ficino.*

humaine eſt ſi près des travers les plus extravagants, que les Gymnoſophiſtes négligeaient peut-être la pudeur par principe de philoſophie, comme le firent depuis les Cyniques.

Le mot *Chaman* ſignifie ſolitaire dans la langue ancienne & ſacrée des Siamois, & le nom de Talapoins qu'ils donnent encore à leurs prêtres, a le même ſens dans leur langue moderne. Il convenait en effet aux Chamans ou Samanées de l'Inde. « Ce ſont des ſolitaires, dit Saint-« Clément d'Alexandrie ; ils n'habitent « pas les villes ; ils ne logent pas dans « des maiſons ; ils ne couvrent leurs corps « que de nattes d'écorces, ne ſe nourriſ-« ſent que de fruits ſauvages & ne boi-« vent que de l'eau. »

Ils étaient en même temps philoſophes & Théologiens ; car, dans la haute antiquité, ces deux profeſſions ne furent jamais ſéparées. Comme on ne raſſemblait point d'obſervations, comme on ne faiſait pas d'expériences, la philoſophie ne s'occupoit que de la morale & de cette

métaphyſique exaltée qui tient de près à la théologie & qui ſouvent ne s'eſt alliée avec elle que pour la corrompre.

Leurs mœurs étaient auſteres ainſi que leurs principes : ils s'abſtenaient de la chair des animaux ; (1) ils regardaient le temps de la vie comme une ſervitude qu'ils ſupportaient avec peine, ils attendaient avec impatience le moment où leurs fers ſeraient briſés, & ſouvent ils les rompaient eux-mêmes en ſe donnant la mort. (2)

On regarde comme le plus célebre des Chamans, & il faudrait regarder peut-être comme le plus grand corrupteur du Chamaniſme, ce Budda, Xaca, Fo, ou

(1) Gymnoſophiſtæ, præter reliquam temperantiam atq; ſanctimoniam, animalibus abſtinebant. *Porphyr. de abſtin. antiq.*

(2) Samanei hujus vitæ tempus, tanquam neceſſariam quamdam ſervitutem naturæ miniſtrantem, inviti ferebant, ſtudebantque animas è corpore ſolvere : &, cùm proſperè corpus ſe habere ſentirent, ſæpè, nihilo ad hoc urgente, egrediebantur è vitâ. *Id. ibid.*

Sammonocodom qu'une vierge mit au monde par le côté & dont une partie des Indiens, des Chinois, des Japonais ont adopté la doctrine. Les anciens Chamans n'adoraient, dit-on, aucun ſimulacre, & Budda prêcha au peuple le culte des idoles & la tranſmigration des ames.

Quoique la doctrine des Brahmes paraiſſe née de celle des Chamans, il n'en regne pas une haine moins vive entre les Sectateurs des deux cultes. Les Brahmes perſécuterent les Chamans de l'Inde & les accuſerent d'idolatrie; ils parvinrent enfin à les chaſſer du pays où leur religion avait ſi long-temps dominé, &, depuis environ ſix ſiecles, on n'en trouve plus qu'au-delà du Gange.

L'autre fille du Chamaniſme, la religion des Lamas, lui a enlevé les Kalmouks & les Mongols. Mais il a continué de dominer dans une grande partie de la Sibérie, & il a eu la gloire de n'être remplacé dans le nord de l'Europe que par le Chriſtianiſme.

A la place des Gymnoſophiſtes de l'In-

de, dont les anciens ont célébré la ſageſſe ; nous ne verrons dans le Chamaniſme du nord que des ſorciers. Mais eſt-il étonnant que le culte des Samanées ſe ſoit altéré, corrompu, en paſſant chez les Samoiedes & les Toungouſes ? D'ailleurs on nous apprend que la derniere claſſe des Samanées ſe livrait aux ſortiléges & vivait de ſon ignorance ou de ſon impoſture. Enfin les ſorciers ont toujours été les premiers prêtres des nations ignorantes & peut-être voyons-nous chez les peuples ſauvages de la Sibérie l'état originaire du Chamaniſme : religion d'abord groſſiere comme ſes ſectateurs ; mais qui s'eſt épurée en paſſant chez des peuples éclairés, ou quand les peuples qui la profeſſaient eurent acquis eux-mêmes plus de lumieres.

Pratiquée par des ſauvages, n'ayant que des Sauvages pour prêtres, elle ne nous préſentera pas ces idées de ſpiritualité qui convenaient au génie contemplatif des Sages de l'Inde : mais on la verra partagée chez les différents peuples par toutes

les abſurdités, toutes les ſuperſtitions qu'inſpire l'ignorance, comme les religions ſe diviſent en différentes ſectes, chez les peuples inſtruits, par l'abus même de la ſcience & du raiſonnement.

Malgré les différences que l'on obſerve dans la croyance & dans la pratique chez les peuples qui ſuivent le Chamaniſme, nous eſpérons de retrouver ce qui fait le fondement de leur culte. Ce qui n'appartiendra qu'à quelques peuples ſera le caractere d'une ſecte particuliere; ce que nous rencontrerons également chez tous les peuples, ſera le caractère de la religion elle-même.

CHAPITRE II.

Sentimens des Chamaniens ſur le dieu ſuprême & les dieux inférieurs.

TOUS les Sectateurs du Chamaniſme reconnaiſſent unanimement un Dieu ſuprême & créateur que les différentes nations du même culte révèrent ſous des noms différents. C'eſt lui que le Finnois appelle Ioumala, le Toungouſe Boa, le Bouriate Tinguiri ou Roi du ciel, le Téléoute Koudai, le Kamtchadale Kourkhou, le Samoiede Nom ou Noum & le Vogoule Troron. Ainſi, chez les anciens Polythéiſtes dont les opinions religieuſes nous ſont plus familieres, nous trouvons, ſous des noms différents, les attributs ou les miniſtres de la divinité : mais par-tout nous voyons un dieu ſupérieur, Bel ou Baal dans la Babylonie & la Chaldée, Zeus chez les Grecs, Jupiter chez les Romains.

Suivant les Chamaniens, Dieu, au-

teur de tout, aime l'œuvre de sa création; il voit tout, il peut tout; mais il confie les faibles intérêts des hommes à ses ministres, &, comme il est impassible, on ne peut l'irriter ni le fléchir. Ce n'est pas lui, ce sont ses ministres qui distribuent aux hommes les peines & les récompenses.

Cette doctrine n'est pas éloignée de celle des anciens sages, & c'étoit celle qu'on enseignait dans les Mysteres. « Le « premier Dieu, dit Iamblique, donne « tout à tous; les dieux inférieurs don- « nent à tous de certaines choses; les « démons donnent seulement de certai- « nes choses à de certains hommes. » (1) On voit, par ce passage que le dieu suprême, content d'avoir tout créé, remet aux divinités subalternes le soin de distribuer ses bienfaits. Aussi, suivant quelques anciens interprêtes des choses divines, ce n'était pas au souverain dieu,

(1) Deus primus dat omnibus omnia; dii sequentes omnibus aliqua largiuntur; dæmones atque animæ aliquibus solùm & aliqua tantùm. *Iamblicus de myst. interprete Ficino.*

mais aux puiſſances inférieures, que s'adreſſaient les vœux & les ſacrifices.

On peut regarder, dans le Chamaniſme, comme des hérétiques & des impies ceux qui bornent avec les Kamtchadales la puiſſance du premier dieu, qui croient que le mal phyſique qu'ils obſervent dans la nature ou qu'ils éprouvent eux-mêmes eſt une preuve de ſon impuiſſance, & qui ne craignent pas, dans leurs groſſieres railleries, d'inſulter le créateur.

Les Chamaniens, en général, croient dieu inviſible; quelquefois ils lui donnent une forme humaine, parceque la faibleſſe humaine puiſe toujours en elle-même l'idée de la perfection. Ils placent ſon habitation dans le ſoleil, & quelques uns prennent le ſoleil pour la divinité même. La plupart penſent qu'il daigne quelquefois ſe manifeſter aux hommes dans les ſonges. C'eſt auſſi ce que penſaient les anciens. (1)

(1) Les anciens ont cru que l'ame avait pendant le ſommeil des idées nettes, même de

Il a diſtribué aux dieux inférieurs l'adminiſtration du monde. Ils lui ſont ſoumis : mais quoiqu'ils ne puiſſent lui réſiſter, quoique obligés de lui obéir, ils ſuivent ſouvent leurs propres volontés dans ce qui dépend de leur miniſtere, lorſqu'ils ne ſont pas gênés par ſes ordres : leur bienveillance eſt néceſſaire aux hommes, il faut l'implorer par des prieres, l'acheter par des ſacrifices.

Parmi ces puiſſances, il en eſt un grand nombre de malignes. Le chef de ces dernieres eſt Chaitan ; c'eſt le Satan des Chaldéens. Après le dieu ſuprême, il eſt le plus puiſſant des dieux. On peut le regarder comme l'Arimane des Perſes, comme le mauvais principe. Il n'a, non

---

l'avenir, parcequ'étant éternelle & ayant eu des communications avec des multitudes d'ames innombrables, elle voit tout ce qui eſt dans la nature, lorſque le corps qui l'embarraſſe eſt aſſoupi & mort en quelque ſorte. « Nam quæ « vigilantibus accidunt vatibus, eadem nobis « dormientibus. Viget enim animus in ſomniis, « liberque ſenſibus ab omni impeditione cura-

plus que ſes miniſtres, aucune bonne qualité, & toutes ſes volontés le portent au mal : cependant on peut le fléchir & même le violenter : il ne peut rien refuſer aux Chamans ou prêtres, quand ils emploient les paroles & les rits capables de lui en impoſer. C'eſt ainſi que les prêtres de l'Egypte employaient, contre les puiſſances inférieures, la menace & la violence. Les dieux malfaiſants habitent dans l'eau, dans l'abyme, dans les volcans, dans les forêts.

Le ſoleil, la lune, les étoiles, les nuages, l'arc en ciel, la foudre, la tempête & tous les phénomenes céleſtes, le feu, la terre, les hautes montagnes, les forêts, les grands fleuves ſont autant de divinités du Chamaniſme : & il eſt naturel aux

---

« rum, jacente & mortuo penè corpore : qui, « quia vixit ab omni æternitate, verſatuſque « eſt cum innumerabilibus animis, omnia, quæ « in naturâ rerum ſunt, videt, ſi modò tempe- « ratis eſcis modiciſque potationibus ità eſt af- « fectus, ut, ſopito corpore, ipſe vigilet. *Cic. de Divinat. lib.* I. 115.

hommes d'attribuer un caractere divin à tout ce qui les étonne ou les effraie. Pluſieurs reconnaiſſent des dieux particuliers qui préſident à la ſanté, à la chaſſe, aux voyages, aux femmes, aux enfants, aux troupeaux. Ces idées religieuſes ſe retrouvent par-tout, parceque c'eſt le propre de l'homme ſouffrant & craintif, d'imaginer quelques puiſſances ſecretes & divines, capables de ſoulager ſes maux & de diſſiper les objets de ſes craintes.

Comme les anciens reconnaiſſaient différentes hiérarchies des puiſſances céleſtes & y aſſociaient les hommes déifiés, les Chamaniens regardent auſſi comme des demi-dieux les chefs de leurs races, leurs héros & leurs Chamans. Les dieux ſupérieurs ſe ſervent de leurs conſeils dans l'adminiſtration de ce monde.

On retrouve, dans le chamaniſme comme chez les diſciples de Zoroaſtre, des feux ſacrés, & même, en général, ils attribuent au feu quelque choſe de divin. Il n'eſt pas permis de le toucher à

ceux qui ont contracté quelque ſouillure.

Les nations opulentes ont ſuppoſé aux dieux une cour brillante & de puiſſantes armées : les Sauvages, qui n'ont aucune idée de nos armées, ni de nos cours, prêtent aux dieux une maniere de vivre ſemblable à la leur, & y ajoutent ſeulement le degré de perfection qu'ils ſont capables d'imaginer. On dit que les Scandinaves eſpéraient avoir dans le ciel le plaiſir de ſe chauffer à de bons poëles & de s'y enivrer de biere forte : les Kamtchadales croient que leurs dieux voyagent dans de beaux traîneaux tirés par des chiens vigoureux, & le Samoyede ſuppoſe qu'ils poſſedent de riches troupeaux de rennes, & qu'ils goûtent le plaiſir de faire des chaſſes & des pêches toujours abondantes.

CHAPITRE III.

Des idoles.

QUOIQU'ON trouve une époque où les Samanées de l'Inde n'étaient pas idolâtres; quoique, même aujourd'hui, des nations encore groſſieres, comme les Mordvans, ne le ſoient pas; on peut dire en général que les Chamaniens ont des idoles. Elles ſont faites ordinairement par leurs prêtres, qui leur en diſtribuent de nouvelles chaque fois qu'on célebre des fêtes ou qu'on offre des ſacrifices. On dit que la plupart ne les regardent que comme des repréſentations de leurs dieux & que les plus ſtupides les prennent pour des dieux elles-mêmes.

Mais n'eſt-ce pas par conjecture que M. Géorgi n'attribue cette derniere opinion qu'aux hommes les plus ſtupides? Je croirais volontiers que tous les Chamaniens ſuppoſent qu'un divin caractere

eſt imprimé à leurs idoles par les cérémonies que fait le Chaman avant de les diſtribuer aux peuples. Pourquoi des nations Sauvages héſiteraient-elles à croire ce qui faiſait une partie de la croyance des Egyptiens ? Conſultez l'Aſclépius fauſſement attribué à Hermès, mais dans lequel on nous a conſervé des débris précieux de la théologie égyptienne ; vous verrez que les hommes ſavent communiquer à des ſtatues quelques portions de la puiſſance divine (1).

Les Chamans choiſiſſent pour faire des idoles des troncs d'arbres noueux & ſingulièrement figurés, ou des briſures de cailloux dans leſquelles on croit trouver quelque reſſemblance avec la figure humaine. Quelquefois un rocher tout entier, d'une forme bizarre, eſt regardé

(1) Species verò deorum, quas conformat humanitas, ex naturâ utrâque conformatæ ſunt : ex divinâ, quæ eſt prior multòque divinior, & ex eâ quæ intrà homines eſt, id eſt materiâ quâ fuerunt fabricatæ. *Mercurii Triſmeg. Aſclepius, interprete Apuleio.*

comme une idole : plus ſouvent une idole n'eſt autre choſe qu'une petite poupée fort mal faite, une plaque de fer groſſièrement taillée, ou un morceau de feutre découpé de maniere à repréſenter fort imparfaitement une figure d'homme. On revêt les poupées d'un petit habit ſemblable à celui des Chamans, & on leur couvre quelquefois le viſage de feuilles de cuivre. Dans d'autres endroits, on les pare, on les hériſſe de plumes de hiboux. On fait auſſi des idoles avec le ſang qu'on tire du cœur des victimes & qu'on pétrit comme une pâte. On y ajuſte des grains de verre pour repréſenter les yeux, & quelques plumes de chouettes font leur coëffure.

Comme on reçoit de nouvelles idoles à chaque fête, on finit par en avoir un fort grand nombre. Les uns les ſuſpendent au plancher, les autres les attachent à un coin de la hutte, d'autres les tiennent renfermées dans des coffres. On leur rend des hommages, on leur fait des prieres, on ſe proſterne devant elles, ou les emporte avec ſoi à la chaſſe & à la

Comme ils ſont les médiateurs entre les hommes & les dieux, comme ils poſſedent toute la ſcience connue des nations qu'ils ſéduiſent, ou plutôt comme ils ont l'art d'en impoſer à l'ignorance, ils jouiſſent d'un grand pouvoir, ou même eux ſeuls ſont puiſſants chez des peuples qui ne reconnaiſſent point de chefs & qui vivent dans la plus parfaite égalité. On les reſpecte, on les craint, quelquefois on les aime, plus ſouvent encore on les hait, parcequ'ils abuſent de leur pouvoir pour faire du mal.

Si leur état a ſes agréments, il a ſes peines & ſes fatigues. Pour exercer leurs preſtiges, ils font des mouvements violents, d'affreuſes contorſions, tremblent, écument & tombent privés de ſentiment. Tel fut toujours l'art des faux prophêtes. « Ceux qui ſont pénétrés du ſouffle di-« vin, dit Iamblique, ne vivent plus « d'une vie animale. Qu'on les pique, « qu'on les écorche, qu'on les ſoumette « à différentes tortures, on les trouve « inſenſibles. Expoſez-les au feu, ils ne

« brûlent pas, car le dieu qui ſouffle « en eux repouſſe le feu qui les appro- « che (1). »

Je ne crois pas que les Chamans aient porté ſi loin la perfection de leur art : mais du moins quelques infirmités ſont les ſuites de leurs efforts habituels pour tomber en convulſion, & les mouvements qu'ils impriment à leurs yeux pour les rouler d'une maniere effrayante, finiſſent ſouvent par les priver de la vue. Ils n'en ſont que plus reſpectés, & la cécité eſt regardée en eux comme une faveur du ciel. C'eſt ainſi que l'aveugle Tirésias fut le devin le plus célebre de l'antiquité, & que les Grecs ont cru devoir ſuppoſer que le plus grand de leurs poëtes était aveugle.

(1) Quòd autem afflati divinitus non vivant tunc ipsâ animalis vitâ, patet quia multi eorum, admoto igne, non uruntur, ignem videlicet repellente deo intùs afflante : vel, ſi uruntur, non perſentiunt, neque pungentia percipiunt, vel radentia, vel ulla tormenta. *Iamblic. de Myſt.*

Les vieux Chamans ſont chargés de l'inſtruction des jeunes. Comme il faut croire qu'on eſt appellé à cet état par une vocation particuliere, quelquefois on a peu de Chamans, & quelquefois on en a un nombre conſidérable. Le mal caduc eſt le ſigne le moins équivoque d'une vocation divine; mais ceux qui n'ont pas l'avantage d'éprouver naturellement des convulſions ſavent les contrefaire, & c'eſt le plus grand nombre.

Les Chamans ſe diſtinguent par un habit ſingulier, moins pour plaire aux dieux, que pour effrayer les hommes. Ordinairement cet habit eſt long, à la maniere des Orientaux. Il eſt de cuir & preſque tout couvert d'idoles de taule, de chaînes, d'anneaux, de ſonnettes, de morceaux de fer, de queues d'oiſeaux de proie, de bandes de fourrure. Leur bonnet, chargé des mêmes ornements ou des mêmes épouventails, eſt hériſſé de plumes de hiboux.

Pour que cet habit faſſe plus d'effet, ils ne le revêtent guere que pour exercer

cer leurs preſtiges : Ils choiſiſſent pour cette ſcene myſtérieuſe des huttes ſouterraines, éclairées par la ſombre lumiere du foyer. On ſent que, dans cette demi-obſcurité, ils doivent paraître affreux : ils s'agitent beaucoup & ne peuvent ſe remuer ſans faire entendre un bruit de ferraille & de chaînes qui ajoute à l'horreur qu'ils excitent : leurs grimaces, leurs contorſions, leurs pâmoiſons, tout en eux inſpire l'effroi.

Souvent pour ſe procurer une ſainte ivreſſe, ils aſpirent avec force de la fumée de tabac. Ils font de grands ſauts autour du feu, tournent horriblement les yeux & la bouche, frappent des mains, pouſſent de grands cris, prononcent d'une voix effrayante des accents preſque inarticulés, appellent les dieux par leurs noms & tremblent de tous leurs membres. Ils paraiſſent tomber enfin dans un profond évanouiſſement. Le peuple eſt perſuadé que leurs ames ſe ſéparent alors de leurs corps & deſcendent dans l'abyme où elles converſent avec les dieux mal-faiſants. Après

toutes ces affreuſes cérémonies ils rendent enfin les réponſes qu'ils ont reçues des dieux.

Le tambour des Chamans eſt le principal inſtrument de leur impoſture : c'eſt par le pouvoir de ce tambour qu'ils commandent aux génies, les forcent à opérer des merveilles & à leur dévoiler l'avenir. Il eſt de forme ovale, long de trois pieds, & couvert de peau d'un côté ſeulement comme les tambours de baſque. Sur cette peau ſont tracées des repréſentations d'idoles, d'aſtres, d'animaux : en deſſous ſont attachées de petites clochettes. On frappe ce tambour avec une ſeule baguette, qu'on enveloppe de peau pour lui faire rendre un ſon plus lugubre. Les Chamans ne manquent pas d'aſſurer que, par la maniere différente de frapper le tambour, ils ſavent évoquer ou chaſſer les eſprits.

Chez quelques nations, ils n'ont pas de tambours ; ils y ſuppléent par deux bâtons longs de trois pieds auxquels ſont attachées des idoles. Quelquefois même il leur faut encore moins d'apprêts ; une

baguette de méleze, entortillée d'un chiffon, ſuffit aux uns pour opérer les plus grands prodiges; d'autres peuvent ébranler le ciel & la terre avec une queue de cheval.

CHAPITRE V.

Prieres, Fêtes ſolemnelles, Sacrifices.

Soit que les prieres des ſectateurs du chamaniſme ſoient publiques ou particulieres, elles ſont toujours ſimples comme eux. Ils ſoupirent, ils font entendre aux dieux qu'ils implorent, l'objet de leurs vœux. Quelquefois ils invoquent un dieu en particulier, quelquefois pluſieurs, & quelquefois tous les dieux enſemble & toutes les puiſſances bénignes & mal-faiſantes. « Donnez-moi la ſanté, multi-« pliez mes troupeaux, accordez-moi une « chaſſe heureuſe, écartez la mort loin « de moi, de ma femme & de mes en-« fants, accordez-moi de la poſtérité » : telles ſont les formules de leurs prieres.

Ils ſe tournent, pour prier, du côté du ſoleil, ou d'une montagne, ou de quelque riviere ſacrée, &, s'ils offrent un ſacrifice, du côté des victimes.

Les vœux publics & ſolemnels ſont toujours accompagnés de ſacrifices. Les cérémonies des Chamans ſont moins bizarres quand ils font les fonctions de prêtres & de ſacrificateurs, que lorſqu'ils rempliſſent celles de prophêtes ou de ſorciers. Cependant ils n'oublient pas, même dans ces occaſions, leur merveilleux tambour : ils le frappent pour exciter, diſent-ils, l'attention de la divinité. Si les vœux s'adreſſent à pluſieurs dieux à la fois, les prieres ſe font alors dans la forme de nos litaniès : à chaque article des prieres que le Chaman vient de prononcer, les aſſiſtants répondent, « aſſiſtez-« nous, aidez-nous, ayez pitié de nous. »

Tous les peuples qui profeſſent le chamaniſme ont chaque année trois fêtes ſolemnelles, celle de la nouvelle année, celle de l'été & celle de l'automne. L'année commence avec la verdure renaiſ-

ſante : on offre alors aux dieux les premiers nés des animaux, le lait qui ſe reproduit plus abondant & plus doux avec la végétation nouvelle, & les jeunes herbes qui commencent à tapiſſer les campagnes. Les hordes les plus pauvres ne ſe croient pas exemptes de célébrer cette fête, mais on omet ſouvent celles de l'été & de l'automne : les peuplades qui ne peuvent ſubvenir aux dépenſes qu'elles exigent vont aſſiſter aux ſacrifices des peuplades voiſines, & les admettront à leur tour à ceux qu'elles offriront elles-mêmes une autre année.

Nous avons déjà obſervé que, chez les nations idolâtres de l'Aſie, qui toutes ont plus ou moins retenu du chamaniſme, on ne conſacre aux dieux que les parties inutiles des victimes, les os, les dépouilles : les chairs ſervent à nourrir les ſacrificateurs & ceux qui offrent le ſacrifice. On rit de cet uſage quand on le trouve chez un peuple ſauvage ou barbare : mais les Grecs, & ſans doute les Egyptiens leurs maîtres, n'étaient pas plus prodigues en-

vers les dieux. On ne brûlait dans leurs ſacrifices que les cuiſſes ou les inteſtins de la victime, ou quelqu'autre partie peu conſidérable. On mangeait avec les Prêtres l'animal ſacrifié, ou on leur en laiſſait quelques morceaux, & l'on faiſait emporter le reſte pour ſe régaler avec ſes amis (1): quelquefois même on le vendait.

Je ne ſais pas ſi les Grecs, comme les Chamaniens, ſuſpendaient les peaux des victimes dans les temples ou dans les bois ſacrés; mais je vois du moins que ces peaux avaient contracté un caractere efficace & qu'on dormait deſſus pour obtenir des ſonges prophétiques (2).

---

(1) « On offre aux dieux des ſacrifices pour « obtenir la ſanté, diſait Diogene, & l'on « mange dans ces ſacrifices au point de la perdre. *Diog. Laert.*

(2) Cæſarum ovium, ſub nocte ſilenti,
Pellibus incubuit ſtratis, ſomnoſque petivit.
. . . . . .
Hîc & tùm pater ipſe petens reſponſa Latinus,
Centum lanigeras mactabat ritè bidentes,
Atque harum effultus tergo, ſtratiſque jacebat
Velleribus: ſubita ex alto vox reddita luco eſt.
Virg. Æneid. lib. VII.

Excepté le porc, il n'eſt peut-être rien que les Chamaniens ne puiſſent offrir aux dieux en ſacrifices : mais les cérémonies ne ſont pas les mêmes par-tout ; on peut même dire que chaque prêtre y ajoute, en retranche à ſon gré. Cependant elles conſiſtent toujours en prieres adreſſées aux dieux bienfaiſants, en des offrandes & des ſacrifices, en des conjurations pour déſarmer & dompter les eſprits malins. Quelques Chamans font leurs cérémonies en particulier, d'autres ſe réuniſſent pour préſenter en commun leurs offrandes & donner aux fêtes plus d'appareil & de ſolemnité.

On offre ordinairement les ſacrifices dans des lieux conſacrés à la religion, qu'on appelle des Kérémets ; ils ne ſont pas renfermés & quelques arbres en décrivent ſeuls l'enceinte. On raconte que lorſque les ſectateurs de Mahomet expoſerent à Tchinguis-Khan les principaux points de leur religion, il approuva leur croyance en l'unité d'un dieu, & leur vénération pour un prophete ; mais quand

ils lui parlerent de leurs moſquées, ce conquérant, élevé dans les principes du chamaniſme, leur dit que l'univers entier était le temple de l'Eternel.

Les Kérémets ſont ſitués dans la ſombre profondeur des forêts & ſe reconnaiſſent aux oſſements entaſſés des victimes & aux dépouilles des principaux animaux ſacrifiés qui reſtent ſuſpendues aux arbres d'alentour. C'eſt ce qui a fait dire à quelques voyageurs que ces peuples adoraient des peaux de bêtes : ces voyageurs confondaient l'offrande avec les dieux auxquels elles ſont préſentées.

Les Chamans de Sibérie exercent également leurs fonctions dans les plaines, ſur les montagnes, ſur le bord des fleuves & même dans les huttes. Ceux qui préférent les ténebres connaiſſent mieux le grand art de maîtriſer l'eſprit humain, qui ne peut jamais ſe détacher entièrement des ſens. Pontifes du menſonge & de la ſuperſtition, ne permettez pas au ſoleil d'entrer librement dans vos temples ; que l'obſcurité, trompeuſe com-

me vous, rempliſſe de terreur les hommes faibles que vous avez ſéduits : ils attribueront leur ſaiſiſſement à vos divinités menſongeres. Il n'eſt, au phyſique comme au moral, que la religion véritable qui ne craigne pas la lumiere.

On peut mettre au nombre des ſacrifices la conſécration des troupeaux. Si elle a pour objet de détourner les maladies dont ils ſont menacés, on conſacre pour toujours quelques animaux aux dieux : mais la conſécration n'eſt que pour un temps, ſi l'on ſe propoſe ſeulement d'obtenir la multiplication du troupeau.

Ce ſont toujours de jeunes animaux qui ſont offerts à la conſécration. Voici les cérémonies qui s'obſervent, au moins chez quelques peuples. Le Chaman ſacrifie au feu un peu de lait frais ou du lait fermenté. Il en aſperge l'animal ; il lui fait des fumigations ſous les narines, & toutes ces cérémonies ſont accompagnées de différentes prieres. Il lui coupe enſuite quelques poils de la criniere & de la queue

& les jette du côté du midi ; il lui attache à la queue quelques lambeaux de couleur rouge & finit par lui poſer une coupe de lait ſur le dos : alors il le chaſſe, &, à la maniere dont tombe la coupe, il juge ſi la conſécration eſt agréable aux dieux.

Les dévots ſont perſuadés que les dieux montent pendant la nuit les animaux conſacrés : ils aſſurent même qu'ils trouvent ſouvent ces animaux en ſueur le matin. Il eſt défendu de les ſeller, les femmes ne peuvent les toucher, il n'eſt permis de les tuer ni de les vendre.

Si le troupeau eſt conſacré tout entier, le maître peut s'en ſervir : mais, il ne peut ni en tuer, ni en vendre, ni en donner aucun animal, que le terme de la conſécration ne ſoit expiré.

CHAPITRE VI.

De l'ame & de la vie future.

On peut croire que lorſque les Chamaniens s'expriment à-peu-près comme nous ſur la nature corporelle & la nature ſpirituelle de l'homme, ils n'ont pas les mêmes idées que nos Théologiens & nos Métaphyſiciens. Ils diſent avec nous que l'homme eſt compoſé d'un corps & de la vitalité ou de l'ame : mais, par cette ame, ils ne peuvent entendre une ſubſtance entièrement dépouillée de matiere. C'eſt une ame qui tient beaucoup de la nature corporelle, qui a beſoin d'arcs, de flèches, de troupeaux, qui fait dans l'autre monde à-peu-près ce qu'elle faiſait dans celui-ci, quand elle était revêtue de ſon corps. Comment les idées de ces hommes groſſiers pourraient-elles s'élever au-deſſus de ce qui frappe les ſens? C'eſt à quoi n'avaient pu même parvenir les Sages de l'antiquité dont Virgile a ſi bien

exprimé la doctrine. Tout ce qu'ils avaient pu faire étoit de concevoir des ames qui, ſemblables aux ombres, échappaient au toucher, mais que la vue pouvait ſaiſir (1).

L'homme eſt libre, diſent les Chamaniens, qui ne ſe doutent même pas que cette opinion ſoit ſoumiſe à quelques difficultés : l'homme eſt libre, & ſon bonheur, ſon malheur dépendent des dieux & de ſes propres actions. Les dieux récompenſent le reſpect qu'on leur rend, l'humanité, la vertu; ils puniſſent la ſcélérateſſe & la cruauté; mais ils s'embarraſſent peu de nos actions ordinaires. Les puiſſances malignes ſont occupées ſans ceſſe à nous nuire, & feraient de notre vie un ſupplice continu, ſi les Chamans ne déſarmaient leur fureur par des offrandes & des ſacrifices, par des paroles ca-

(1) Corripit hîc, ſubitâ trepidus formidine, ferrum
Æneas, ſtrictamque aciem venientibus offert;
Et, ni docta comes tenues, ſine corpore, vitas
Admoneat volitare cavâ ſub imagine formæ,
Irruat, & fruſtrà ferro diverberet umbras.
Æneid. VI.

reſſantes, ou par des outrages & des menaces.

Tous croient fermement qu'ils vivront après la mort, mais d'une vie triſte & miſérable : & c'était auſſi le ſentiment d'un grand nombre de ſages de l'antiquité. La vie future ſe paſſera ſous la terre. Les ames qui y deſcendent s'emparent des animaux & des uſtenſiles qu'on a enterrées pour elles avec le corps qui leur appartenait. Dans cet abyme regnent des eſprits malfaiſants qui ne ſont occupés qu'à faire du mal aux morts. Chez pluſieurs peuples, les Chamans cherchent à les écarter pendant le temps des funérailles en frappant l'air de leurs haches : d'autres expoſent les morts ſur des arbres pour les tenir éloignés de l'empire des génies ſouterrains : d'autres les brûlent pour que la fumée écarte ces eſprits.

Les peuples de la Sibérie orientale ont des idées plus riantes de la vie future : ils croient que tous leurs deſirs y ſeront ſatisfaits ; qu'ils auront des femmes plus diligentes, des troupeaux plus gras, des

chaſſes plus heureuſes, des chiens plus vigoureux. Auſſi, loin de craindre la mort, ils ſe la donnent ſouvent eux-mêmes.

Tous ces peuples ont peur des morts, & ce ſentiment paraît naturel à l'homme : l'immobilité d'un corps qui naguere agiſſait comme nous, les couleurs de la vie entierement effacées, des yeux fixes & éteints, des traits défigurés ; voilà ſans doute ce qui commence à inſpirer une crainte involontaire : l'imagination fait le reſte.

La plupart des ſectateurs du chamaniſme, lorſqu'ils reviennent des enterrements, font des grimaces & des contorſions pour empêcher les morts de les ſuivre. Ils allument des feux ſur le chemin pour les arrêter ; eux-mêmes ſautent par-deſſus ces feux & le Chaman croit en impoſer aux morts, en les menaçant de ſa verge.

Un ſentiment naturel, fondé ſur l'amour que nous conſervons encore pour ceux qui nous furent chers & qui ne ſont plus, nous porte à leur rendre les der-

niers devoirs : une répugnance non moins naturelle pour les cadavres a fait croire à bien des peuples qu'on ne peut les toucher ſans contracter une ſouillure. « Les « Prêtres, dit Iamblique, défendent de « toucher, de regarder même les corps « que les ames ont abandonnées (1) ». Si telle fut la faibleſſe des Grecs ; ſi les Egyptiens, leurs maîtres, eurent le même préjugé, on ne ſera pas étonné de le retrouver chez les Chamaniens. Ils emploient des fumigations & différentes cérémonies pour ſe purifier : ils purifient par les mêmes moyens la cabane du mort, plus ſouvent même ils l'abattent. Le nom que portait le défunt devient un mot funeſte ; ils lui en donnent un autre, & les enfants du mort changent eux-mêmes de nom pour ne ſe plus ap-

(1) « Præterea vetant Vates humana corpora, « quæ jam deſeruit anima, ne intuitu quidem « tangere. » *Iambl. de Myſt.* On voit dans Théophraſte un homme ſuperſtitieux qui n'oſe approcher des tombeaux ni accompagner les enterrements.

peller comme leur pere, & ne pas attirer ſur leur tête le malheur qu'il vient d'éprouver. Ne ſerait-ce pas par un préjugé ſemblable que les Chinois donnent un nouveau nom à leurs Souverains qui ne ſont plus ?

CHAPITRE VII.

Des Femmes.

POURQUOI les hommes ne ſe ſont-ils pas contentés d'abuſer de leur force contre un ſexe qui ne pouvait leur réſiſter ? Pourquoi la plupart des peuples ont-ils fait intervenir la religion pour avilir ce ſexe qu'ils oppriment ſans pouvoir ceſſer de l'aimer ? Le chamaniſme n'eſt pas exempt de cette injuſtice, ſi même elle n'eſt pas, chez tous les Orientaux, un reſte de cette religion qu'ils n'ont pu entièrement oublier. Mais le mépris pour les femmes ne s'eſt introduit dans cette croyance que parcequ'elle-même a été inſ-

tituée par des peuples encore ſauvages (1).

Tous les Chamaniens regardent les femmes comme des êtres fort inférieurs aux hommes, comme des créatures abjectes, formées ſeulement pour perpétuer l'eſpece, pour donner des plaiſirs à leurs maîtres & pour s'acquitter des travaux domeſtiques trop indignes d'eux. La femme eſt une marchandiſe, qu'on achete qu'on vend, qu'on échange. On en prend autant qu'on en veut employer, comme on achete, ſuivant le beſoin, un nombre plus ou moins grand d'animaux domeſtiques. Le beſoin ceſſe, on les troque, on les revend. Il ne faut pas même de

(1) Le Sauvage, fier du ſentiment de ſa force, opprime ſans remords un ſexe plus faible que lui : il rejette ſur les femmes tous les travaux qui lui déplaiſent. « Le ſexe le plus faible eſt « maltraité chez toutes les nations ſauvages, « & on n'y connaît d'autre loi que celle du plus « fort. Les femmes ſont des eſclaves qui font « tous les travaux & ſur leſquelles ſe déploie tou- « te la ſévérité du mari. Les Zélandais portent « cette tyrannie à l'excès : on apprend aux gar-

prétexte pour les maltraiter, &, si leur vie est épargnée, c'est par la même raison qu'un homme, dans son bon sens, ne tue pas son cheval qui peut lui servir encore ou devenir un objet de trafic.

Les femmes, dans le temps de leurs couches & de leurs infirmités périodiques, sont regardées comme impures, désagréables aux dieux, dangereuses pour les hommes, funestes même aux troupeaux. Dans aucun temps, elles ne sont exemptes de souillure; elles ne peuvent prendre part au service divin, ni même, chez plusieurs peuples, s'approcher du foyer; car on a vu que, dans le feu, réside un caractere sacré.

« çons, dès leur bas âge, à mépriser leurs me-« res ». *Voyage du capitaine Cook. Tom. II. pag.* 484. On retrouve la même barbarie sur les bords de l'Amazone. Elle s'adoucit à mesure que les peuples font des progrès vers la civilisation; mais les hommes conservent long-temps des restes de leur premier état de sauvages, & l'on retrouve encore ces vestiges dans les classes grossieres des Etats les plus policés.

Comme elles rendent impur tout ce qu'elles touchent, elles ont pour elles ſeules leurs chevaux, leurs rennes, leurs ſelles, leurs ſiéges, leurs places dans la hutte; il faut qu'elles mangent dans une vaiſſelle particuliere. Les peuples pauvres ne peuvent obſerver à la rigueur tous ces préceptes : mais ils ont ſoin de purifier par le feu tout ce que les femmes ont touché.

Quand une femme met au monde deux enfants jumeaux, quand ſon fruit eſt déformé, on l'accuſe de commerce avec les eſprits infernaux, & elle ſera long-temps punie du caprice ou des erreurs de la nature.

Cependant ce ſexe mépriſé, ce ſexe à qui l'on accorde à peine quelques-uns des droits de l'humanité, peut prétendre aux fonctions du ſacerdoce. Les Chamaneſſes ne ſont pas moins révérées que les Chamans : c'eſt que les perſonnes conſacrées au ſervice des autels ſont choiſies par les dieux eux-mêmes; c'eſt que les pâmoiſons, les convulſions, l'épilepſie, ſont les

ſignes extérieurs de cette élection divine, & que les vapeurs utérines & les autres infirmités des femmes les marquent plus ſouvent que les hommes de ce caractère, qui, dans les fauſſes religions, fit de tout temps les prophètes (1).

Voilà ce que nous avons pu raſſembler ſur les principes les plus généraux du Chamaniſme. Les pratiques des différents peuples, leurs cérémonies, leurs ſacrifices, leurs ſuperſtitions, nous fourniront de nouveaux détails.

---

(1) At, Phœbi nundùm patiens, immanis in antro
Bacchatur Vates, magnum ſi pectore poſſit
Excuſſiſſe Deum : tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.
Virg. Æneid. lib. VI.

CINQUIEME SECTION.

Des Koriaks.

CHAPITRE I.

Position de leur pays. Partage de cette nation en peuplades errantes & sédentaires.

LES Koriaks, que l'on prononce à-peu-près Koreks, se donnent eux-mêmes ce nom : il paraît dériver du mot *kora*, qui, dans leur langue, signifie renne, & pourrait se traduire par pasteurs de rennes; ce qui ne convient cependant qu'à une partie de la nation.

Ils sont principalement répandus au nord du golphe de Penjina & de la presqu'île du Kamtchatka, jusques sur les côtes de l'Océan oriental. Il serait difficile de marquer avec précision les limites du pays qu'ils occupent & qui est

coupé en beaucoup d'endroits par des habitations de Tchouktchi, de Kamtchadales & de Toungouſes.

La conformité de leurs traits, de leur ſtature, de leurs uſages, de leurs mœurs, avec pluſieurs peuples des îles Aleoutiennes & de celles aux renards, & même avec les peuples de l'Amérique les plus voiſins des dernieres limites orientales de la Sibérie, peuvent faire ſoupçonner qu'ils ont avec ces nations une origine commune. Sont-ils ſortis de l'Amérique dans les ſiecles les plus reculés pour occuper le pays qu'ils habitent? Ont-ils, au contraire, peuplé le Nord du nouveau monde? Il eſt du moins très probable que ces émigrations ſe ſont faites par terre, avant que les eaux euſſent ſéparé le continent de l'Amérique du nord de l'Aſie.

On croit trouver des reſſemblances marquées entre la langue des Koriaks & des Tchouktchi, & celles de pluſieurs peuplades des îles orientales nouvellement découvertes, & même du Groen-

land, enſorte qu'elles ſemblent n'être que des dialectes d'un même langage. Cette reſſemblence eſt le témoignage le plus authentique d'une origine commune, ou d'une ancienne communication. On trouve auſſi dans ces idiômes des différences ſi marquées, qu'on ſerait tenté de les prendre pour autant de langues particulieres : ce qui ne doit pas étonner ; car la ſéparation des peuples s'eſt faite ſans doute dans des temps dont on ne peut apprécier l'antiquité : la même langue, parlée depuis tant de ſiecles par des nations qui n'ont plus aucun commerce entre elles, a dû ſubir des changements qui la rendent preſque méconnaiſſable. Elle eſt, dans tous ſes dialectes, lourde, traînante, & d'une dureté qui bleſſe l'oreille.

Les Koriaks ſe partagent en Koriaks fixes & Koriaks errants. Les premiers ſe trouvent au midi ; ils different peu des Kamtchadales, ſe logent comme eux, & ſont moins mal-propres : ils font leur principale occupation de la chaſſe.

Les Koriaks errants ou paſteurs ſe trouvent au nord des premiers. Dans leur vie vagabonde, ils conduiſent dans des pâturages de mouſſe leurs nombreux troupeaux de rennes.

CHAPITRE II.

Extérieur & caractere de ce peuple.

LES Koriaks paſteurs ſont petits & maigres. Ils ont la tête d'une groſſeur médiocre, des cheveux noirs & droits, de petits yeux enveloppés & couverts par les ſourcils, la bouche grande, le nez court & un peu écraſé, le viſage ſec, le menton pointu, la barbe noire & mal fournie, & ſouvent ils ſe l'arrachent.

Les Koriaks fixes ſont moins ſecs & leur taille eſt un peu plus élevée. Ils ſont moins dégradés parceque la nature eſt autour d'eux moins rigoureuſe : car on obſerve que le froid exceſſif diminue la taille des hommes & des animaux. Ces Koriaks ſédentaires ſont moins fourbes

&

& plus laborieux que les Kamtchadales, ils ne méconnaiſſent pas comme eux toute pudeur, ils ne ſe plongent pas comme eux dans une débauche effrénée. Ils ſont bien plus doux que les Koriaks vagabonds.

Ceux-ci ſont groſſiers, coleres, vindicatifs & cruels. La ſéchereſſe de leur caractère ſe montre même lorſqu'ils accordent l'hoſpitalité; il ſemble qu'ils repouſſent lorſqu'ils font du bien, qu'ils inſultent quand ils accueillent: occupés d'eux-mêmes, l'hôte qu'ils reçoivent ſemble attirer à peine leur attention. Ils l'entendent arriver, ils écoutent ſa voix, & ne ſe dérangent pas: ils n'ont ni dans la langue, ni dans le geſte, aucune de ces expreſſions qui témoignent l'amitié, la cordialité, qui l'imitent du moins, & qui remplacent l'aimable vérité par une erreur agréable. L'étranger qui vient leur rendre viſite dételle ſes rennes auprès de la hutte, &, aſſis ſur ſon traîneau, il attend la permiſſion d'entrer. Le maître ne paraît pas, mais une de ſes femmes ſort, & dit: *il eſt ici.* L'étranger entre, le maître de la

hutte le regarde froidement ſans ſe lever ou ſans quitter le travail qui l'occupe ; il ſe contente de lui dire : *approche* ; & lui montrant la place qu'il lui deſtine, il ajoute : *aſſieds-toi*. On ne ſerait pas reçu plus fièrement par le plus ſuperbe Monarque de l'Aſie.

Rien n'égale la préſomption de ces barbares. La vie qu'ils menent, & qui nous ſemblerait miſérable, leur paraît délicieuſe. Ils ſe croient à la fois les premiers des hommes & les plus fortunés : & peuvent-ils ſe tromper quand ils ſe rendent à eux-mêmes témoignage de leur bonheur ? N'en ſont-ils pas les ſeuls juges ? Vous n'entendez parmi nous que des plaintes : chez eux vous n'entendriez que l'éloge qu'ils font de leur félicité. « Ce ſont, diſent-ils, les avantages dont « nous jouiſſons qui attirent chez nous » les étrangers : ils viennent ſe régaler « de la chair graſſe de nos rennes. »

La crainte, le reſpect qu'ils impriment à leurs voiſins méridionaux les entretiennent dans leur orgueil. Quand le der-

nier de leurs paſteurs daigne ſe rendre chez les Koriaks ſédentaires, tous ſortent au-devant de lui, cherchent à mériter ſa bienveillance par des préſents, & ne ſe rebutent pas des affronts qu'ils en reçoivent. On doit être d'autant plus ſurpris de tant de réſignation, de tant d'humilité, que les Koriaks fixes ſont plus robuſtes, & même plus hardis, plus courageux que les autres. Eſt-ce que, même chez ces peuples ſauvages, on aurait déjà contracté l'habitude de reſpecter & de craindre ceux qui ont plus de richeſſes ? Par-tout le ſpectacle du bonheur humilie donc & intimide l'infortuné ? Il eſt certain du moins que les Koriaks errants appellent tous les autres leurs eſclaves, & que ceux-ci oſent à peine nier qu'ils méritent cette injure.

Ces peuples ſi fiers ſont d'une telle ignorance qu'ils ne ſavent diviſer le temps que par années & que même, pour en fixer la révolution, ils n'ont fait encore d'autre obſervation que celle du retour des neiges. Krachéninnikof dit cepen-

dant qu'ils partagent le temps en quatre ſaiſons : cela doit peut-être s'entendre ſeulement de quelques unes de leurs peuplades.

Ils meſurent les diſtances par le chemin qu'un homme peut faire en une journée, & cette meſure ſi peu préciſe a, je crois, été la premiere qu'aient employée toutes les nations.

Ils ont une vertu commune chez les barbares, bien rare chez les peuples éclairés : celle de tenir fidelement leur parole. « Aſſurément je ne mets pas » ; c'eſt la ſeule formule de ſerment qu'ils connaiſſent.

Mais les Ruſſes, qui les trouverent perfides, parcequ'ils étoient eux-mêmes regardés par eux comme des tyrans oppreſſeurs ou d'injuſtes ennemis, les obligent à prêter ſerment en mettant la main ſur le canon du fuſil ; ils leur font entendre que, s'ils manquent à leur parole, ils ne pourront éviter la balle. Serment inutile, ſans doute, puiſqu'il n'eſt dicté que par la crainte, qu'il n'engage que par

elle, & qu'il perdra tout ſon empire quand elle ſera diſſipée.

Ce ſont d'ailleurs des ennemis cruels & ſanguinaires. Ils ſe plaiſent à ſurprendre, à maſſacrer leurs voiſins les plus paiſibles & dont ils n'ont reçu aucune offenſe. L'art de la guerre conſiſte chez eux à tomber ſur un ennemi ſans défiance. Entre eux, le meurtre, le vol ſont les plus grands des crimes: mais piller l'étranger, lui donner la mort eſt une vertu. Pour augmenter leur courage, ils boivent avant le combat de la décoction de moukhomore, & ne commencent l'attaque qu'après qu'elle les a rendus furieux. Leurs armes, pour la chaſſe & pour la guerre, ſont l'arc & la flèche, la pique & la maſſue.

Comme les Koriaks ne connaiſſent pas de chefs, le meurtre d'un homme à qui perſonne ne s'intéreſſe eſt toujours impuni. Les parents du mort pourſuivent ſeuls le coupable & lui font éprouver la peine due au crime. Puiſque tous les peuples ont paſſé par un état à-peu-

près ſemblable à celui des Koriaks & qu'une même ſituation a dû leur inſpirer les mêmes uſages, il eſt naturel de retrouver des reſtes de cette coutume chez les nations policées de l'Aſie. Le meurtrier y eſt ſouvent remis aux parents du mort, & ils le puniſſent avec cette cruauté qui fait le caractere de la vengeance perſonnelle & qui s'adoucit dans la vengeance publique.

CHAPITRE III.

Maniere de vivre des Koriaks.

NOUS ne parlerons ici que des Koriaks vagabonds. Nous avons déjà dit que les autres différaient peu des Kamtchadales : comme eux ils habitent des huttes ſouterraines ; ils ne leur reſſemblent pas moins par leur maniere de vivre & par leurs uſages.

Les Koriaks paſteurs ſont condamnés à une vie errante : il faut qu'ils cherchent dans leurs vaſtes déſerts des campagnes

couvertes d'une mouſſe aſſez abondante pour nourrir leurs nombreux troupeaux de rennes. Dès que ces animaux ont dépouillé le terrein ſur lequel ils ſont répandus, les maîtres décampent & les conduiſent dans de nouveaux pâturages, qui, bientôt épuiſés à leur tour, les forceront à changer encore de place. Plus occupés du ſoin de leurs troupeaux que de leurs propres commodités, ils ſe répandent ſouvent loin des forêts & des eaux. La neige ſert en hiver à les déſaltérer ; ils brûlent de la mouſſe ou des branches de cedre deſſéchées pour apprêter leurs aliments. On ſera peut-être étonné de retrouver l'arbre du Liban dans les déſerts de la Sibérie : mais il faut obſerver que les productions des hautes montagnes ſont auſſi celles du nord.

Accoutumés à ne s'arrêter dans un lieu, que pour l'abandonner bientôt, les Koriaks ne ſe creuſent pas dans la terre des demeures permanentes : il faut que leurs habitations mobiles puiſſent ſe traîner par-tout avec eux : telles étaient celles

des anciens patriarches ; telles on les retrouve encore chez les Kalmouks, chez les Arabes & chez tous les peuples nomades. Quelques perches faciles à dreſſer & recouvertes de peaux de rennes forment les huttes ou les tentes des Koriaks. Une ouverture ménagée au haut de ces huttes donne l'entrée à la lumiere & l'iſſue à la fumée. Faut-il changer de place ? le tout eſt bientôt replié, & les rennes emportent les habitations de leurs paſteurs, qui ont toujours avec eux toute leur fortune.

Mais ces légeres demeures ſont, en hiver, bien moins chaudes & beaucoup plus incommodes que les antres des Kamtchadales. Le bois ſec & la mouſſe qu'on y brûle font dégeler la terre & rempliſſent la tente d'une épaiſſe & mordante fumée. Au milieu de cette vapeur, on apperçoit à peine un homme à qui l'on pourrait donner la main.

Les Koriaks ſont vêtus comme les Kamtchadales, mais ils ont toujours les cheveux coupés tout près de la peau.

Pour leurs voyages d'hiver ils se servent de traîneaux longs & légers, tirés par des rennes : mais ils ne savent pas, comme les Toungouses, monter ces animaux, & ils vont à pied en été.

Ils se nourrissent de la chair des rennes & de tous les animaux qu'ils peuvent attraper à la chasse : ils ne sont dégoûtés que du chien & du renard (1). Souvent éloignés de la mer & des fleuves, ils n'ont aucune industrie pour la pêche : ils n'en possèdent pas même les ustensiles & prennent fort rarement du poisson.

Il n'y a que les plus pauvres d'entre eux qui, dans les temps de disette, mangent des herbes, des écorces tendres & des racines. Le plus exquis de tous leurs mets est une sorte de boudin capable de dégoûter les autres peuples les moins déli-

(1) Le capitaine Cook, convalescent, & n'ayant pas à bord d'autre viande fraîche, mangea de la chair de chien, & but du bouillon fait de cette chair que la disette lui fit trouver d'un excellent goût. Il dut à cette nourriture le retour de ses forces & de la santé.

cats. Ils rempliſſent la panſe de l'animal de ſon ſang, de ſa graiſſe & de ſes excréments, & laiſſent fermenter ce ſale mélange ou le font cuire à la fumée.

Le lait de renne, cette agréable reſſource des paſteurs ſeptentrionaux, eſt inutile aux Koriaks; ils n'ont pas l'induſtrie de le traire. Quand ils ont une grande abondance de viande, ils la font ſécher à l'air ou à la fumée, comme les peuples pêcheurs font ſécher le poiſſon.

CHAPITRE IV.

Richeſſes des Koriaks.

NOUS avons vu que les Inſulaires orientaux & les Kamtchadales ne poſſédant rien, ne fondant leur ſubſiſtance que ſur les haſards de la pêche & de la chaſſe, ne ſongent à rien ménager, jouiſſent du préſent & font partager à leurs amis, ſans prévoyance, ſans réſerve, leur abondance paſſagere : ils ont la générosité du pauvre. Les Koriaks, qui ont une pro-

priété assurée, se nourrissent misérablement, ne régalent leurs hôtes qu'avec mesure, se font payer par des services les secours qu'ils accordent à leurs semblables : ils ont déjà l'avarice & la dureté du riche.

On est chez eux dans un état de médiocrité quand on ne possede que cinquante ou même cent rennes : réunir mille de ces animaux, c'est n'avoir que de l'aisance : les riches en ont des troupeaux de plusieurs mille.

Le renne est un animal du genre des serfs, moins élevé sur ses jambes, plus épais de corps, plus dur, plus fort, plus vigoureux. Sa tête est ombragée par les nombreux rameaux d'un bois qui est commun aux deux sexes & qui n'est pas même détruit par la castration. Il est moins haut, il se divise en moins de branches dans les femelles. Comme le cheval, il traîne les hommes & les fardeaux ; plusieurs peuples le font servir de monture ; sa peau garnie de ses poils donne l'habit aux habitants des contrées les plus rigoureuses du nord ;

leurs femmes font un fil de ſes nerfs; ſa chair eſt une nourriture agréable & ſe ſert ſur les tables de Ruſſie avec l'ortolan, la gélinotte & le coq de bruyere, les femelles fourniſſent comme la vache, un lait épais & nourriſſant.

Cet animal ſi utile ne coûte rien à nourrir : il paît l'herbe tendre en été, & l'hiver, il écarte la neige & ſe nourrit de mouſſe. Il eſt du nombre des animaux ruminants. Il prend ſa croiſſance en quatre ans & n'en vit guere que treize.

Les rennes ſont naturellement indociles & ne perdent jamais entièrement ce défaut; mais on les dreſſe au traînage, & ceux qui ſont dreſſés paiſſent avec les autres : ils ſont inſtruits à ſe ſéparer du troupeau à la voix de leur maître.

Ils ſont ſujets à s'emporter dans leur courſe, ſur-tout quand ils ſont tourmentés par des vers qui leur percent la peau & ſe nourriſſent de leur chair : ils n'entendent plus alors la voix du conducteur, ils ne ſentent plus la courroie qui les retient. Les Koriaks, pour les faire

obéir, leur attachent ſur le front de petits os armés de pointes : ils tirent fortement la bride, les piquent, & l'animal, qui ſe ſent bleſſé par devant, s'arrête auſſitôt.

Ils ſe ſervent, au lieu de fouet, d'un bâton long de quatre pieds, armé d'un os par un bout, & par l'autre d'un crochet. l'os ſert à frapper l'animal, & le crochet à relever les traits quand ils s'embarraſſent dans ſes jambes.

On peut avec un bon attelage de rennes faire trente-ſept lieues par jour. Si l'on n'avait pas ſoin de s'arrêter ſouvent pour les laiſſer manger & lâcher leurs urines, on riſquerait de perdre en un jour pluſieurs attelages.

Les Koriaks, qui poſſedent des troupeaux ſi nombreux de ces animaux, ne mangent que ceux qui meurent de maladie ou par accident. Quelquefois ſeulement ils renoncent à leur avarice pour régaler leur meilleur ami : mais le plus ſouvent ils s'excuſent de ce que leur table eſt mal ſervie, ſur ce qu'il ne leur eſt pas mort de rennes.

Les rennes vivantes ou leurs dépouilles ſont pour eux, comme l'argent eſt pour nous, le ſigne de toutes les valeurs : ils les échangent avec les Koriaks ſédentaires & les Kamtchadales, contre les fourrures précieuſes des animaux que ces peuples prennent à la chaſſe. Ils ſont fort curieux de ce genre de richeſſe : ce n'eſt pas qu'ils en faſſent un fréquent uſage dans leur parure : ils ſont contents de ſavoir que leurs coffres en ſont remplis ; ils jouiſſent du plaiſir de l'avare, celui de contempler leurs richeſſes. On trouve à peine chez leurs voiſins un homme qui ait une pelleterie de quelque valeur : les Koriaks les enlevent toutes.

Quoiqu'ils ne reconnaiſſent point de chefs, & que, dans leur anarchie, ils conſervent le plus libre exercice de leurs volontés, leur eſtime pour les richeſſes établit entre eux des différences de rang : ceux qui poſſedent les plus nombreux troupeaux, jouiſſent toujours de la premiere conſidération, & s'ils n'ont aucun empire fondé ſur un droit reconnu, ils

reçoivent au moins de l'opinion un grand aſcendant ſur les autres.

Les Koriaks ſédentaires n'ont que rarement des rennes & n'en ont jamais qu'un petit nombre. Ils ne s'en ſervent que pour de longs voyages.

CHAPITRE V.

Maniere dont les femmes ſont traitées. Education des enfants.

CHEZ les Koriaks les liens du ſang ne mettent point obſtacle à l'union conjugale; il eſt permis d'épouſer ſa couſine, ſa tante & même ſa belle-mere : mais la pauvreté eſt un grand empêchement pour épouſer une fille riche. Ainſi, chez les nations les plus ſimples, dès qu'on trouve l'opulence on en trouve en même temps les abus. Il eſt fort ordinaire qu'un riche Koriak ſe marie par intérêt dans ſa propre famille.

L'homme n'achete point ſes femmes comme chez la plupart des peuples de

l'Orient : il faut, comme au Kamtchatka, que l'amant ſerve pluſieurs années le pere de ſa maîtreſſe ; il faut auſſi qu'il la touche, &, s'il n'y peut parvenir, ſes ſervices ſont perdus. La richeſſe ne peut diſpenſer de ces deux obligations : mais il eſt un moyen de s'en exempter & on l'emploie ſouvent ; au lieu de s'aſſujettir à de longs ſervices pour ſe procurer une fille, on l'enleve.

Il leur eſt permis d'avoir pluſieurs femmes & ſouvent les riches en prennent juſqu'à quatre. Ce n'eſt pas pour les garder toutes auprès d'eux ; mais comme ils ſont obligés de diviſer leurs rennes en pluſieurs troupeaux, & qu'ils vont ſouvent les viſiter, ils ſont bien-aiſes de trouver une femme par-tout où ils ſe tranſportent, & d'en avoir autant que de troupeaux différents : cet uſage leur épargne la peine de conduire toujours une de leurs épouſes avec eux ; ils y trouvent auſſi l'avantage d'avoir une ſorte de domeſtique de confiance, qui a l'œil ſur la conduite des paſteurs.

Il eſt fort rare qu'ils entretiennent des concubines & elles ſont mépriſées. Les femmes légitimes obtiennent elles-mêmes peu de conſidération : leurs maris brutaux & jaloux les tiennent dans une dure ſervitude, les appliquent aux occupations les plus viles & les tuent ſur le ſoupçon le plus léger.

Autant les femmes ſont ordinairement curieuſes de faire briller leurs attraits & de ſuppléer par l'art aux torts de la nature ; autant les infortunées épouſes des Koriaks prennent ſoin de s'enlaidir. Ailleurs les coquettes épuiſent tout l'art d'un ſexe adroit pour attirer les hommes autour d'elles & pour leur inſpirer au moins des déſirs inutiles : ici les femmes mettent cet art à les rebuter. Elles s'abandonnent à la mal-propreté la plus dégoûtante & leur peau reſte cachée ſous la craſſe dont elle eſt couverte : elles ne ſe lavent ni les mains ni le viſage, elles ne ſe peignent point les cheveux, & ſe contentent de les treſſer en deux queues qu'elles laiſſent pendre par derriere ; el-

les couvrent leurs habits les plus propres de haillons ſales & déchirés. Leurs époux, qui ſeuls peuvent n'être pas repouſſés par cet extérieur, ne croiraient jamais que leurs femmes puſſent ſe parer pour eux, & puniraient peut-être par la mort le ſoin qu'elles auraient pris de leur plaire.

Cette mal-propreté, dont elles contractent l'habitude, ſa retrouve dans tout ce qu'elles font : elles ſont chargées de la cuiſine, &, au lieu de laver les auges, elles les font lécher par leurs chiens : elles battent avec la cuiller ces animaux encore plus ſales qu'elles, & ſe ſervent l'inſtant d'après de cette même cuiller pour remuer les viandes.

Elles ne peuvent ni ſe montrer ni toucher à rien pendant les dix premiers jours qui ſuivent leurs couches. S'il faut alors changer de demeure, elles ſont tranſportées dans des traîneaux couverts, afin qu'elles ne puiſſent être apperçues ni rien ſouiller de leurs regards.

Elles allaitent leurs enfants pendant trois ans entiers. Elles ne les emmaillo-

tent pas, elles ne les dépoſent pas dans des berceaux; on les laiſſe ramper librement ſur la terre.

Les peres ont coutume de donner un troupeau à leurs enfants mâles dès le moment de leur naiſſance; tous les petits qui naiſſent dans ce troupeau ſervent à l'augmenter: ces jeunes gens en prennent poſſeſſion quand ils ſont parvenus en âge d'en avoir ſoin eux-mêmes. En attendant, ils ſont accoutumés au travail & à la fatigue: ils partagent le ſervice des eſclaves, ſoulagent les ſoins des paſteurs, vont chercher de l'eau, & portent des fardeaux proportionnés à leurs forces. La richeſſe ne les exempte pas de ces peines: il faut qu'ils ſervent long-temps avant de ſe faire ſervir.

Telles ſont les mœurs des Koriaks vagabonds: mais les Koriaks ſédentaires ſont loin de connaître les ſentiments jaloux de leurs voiſins: ils éprouvent une ſorte d'orgueil quand leurs femmes plaiſent aux étrangers; eux-mêmes les excitent à donner le plus grand ſoin à leur parure

& à joindre tout l'art de la ſéduction à l'amour naturel que leur ſexe a pour le nôtre. Ils aiment à les voir ſe vêtir de leurs plus beaux habits, & ſe peindre le viſage de blanc & de rouge pour attaquer plus ſûrement les amis qu'ils attendent. L'hôte qu'ils reçoivent dans leur hutte manqueroit aux devoirs de l'amitié & à tous les égards de la politeſſe s'il dédaignoit les faveurs de leurs femmes ou de leurs filles : eux-mêmes les lui préſentent, eux-mêmes ſortent de la hutte pour lui laiſſer plus de liberté : mais s'ils apprennent en rentrant que le dédaigneux étranger a fait peu de cas de leurs offres généreuſes, ils ſe trouvent mortellement outragés & cette groſſiere inſulte ne pourra ſe laver que dans le ſang de l'offenſeur.

Il eſt vrai, ou du moins il eſt affirmé par tous les voyageurs, qu'il faut payer les bontés de ces Dames par une complaiſance qui peut n'être pas du goût de tout le monde : la belle lâche de l'eau dans un vaſe en préſence de celui qu'elle ſe pro-

pôſe de charmer : elle lui préſente le vaſe ; s'il ſe rince la bouche de l'urine qu'il contient, l'amour va couronner ſa courtoiſie : s'il eſt aſſez peu galant pour refuſer, il aura, dans l'époux de la belle offenſée, un implacable ennemi (1).

(1) Bien des lecteurs formeront des doutes ſur ces uſage. Il eſt rapporté par Krachéninnikof, par M. Géorgi, & ſur-tout par le ſavant M. Muller qui ne cherche pas à faire rire ſes lecteurs, & qui eſt connu par ſa ſévere exactitude. Il aſſure que ce fait lui a été confirmé par tous les voyageurs qui ont été chez les Tchouktchi, & par ceux des Tchouktchi même qui ſe ſont donnés à la Ruſſie. Dans la critique des faits, il faut avoir pour principe que l'impoſſible n'eſt jamais vrai, mais que le vrai n'eſt pas toujours renfermé dans ce que nos mœurs nous rendent vraiſemblable.

CHAPITRE VI.

Religion des Koriaks.

NOUS aurons peu de choſe à dire ſur la religion des Koriaks errants : on a même lieu de douter s'ils en ont une. Krachéninnikof eut la curioſité d'interroger un homme qu'il prit pour un de leurs Chefs, parcequ'il était l'un des plus riches de la contrée ; il ne lui trouva aucune idée de la divinité.

Tout ce qu'on peut ſavoir, c'eſt qu'ils croient à l'exiſtence de certains êtres malfaiſants qui habitent les eaux & les montagnes : ils leur rendent même quelques hommages, parcequ'ils les craignent, mais ils ne célebrent aucune fête & l'on ne dit pas qu'on ait découvert chez eux aucune apparence de culte.

La vie tranquille, l'humeur plus douce & moins inquiete des Koriaks ſédentaires eſt plus favorable aux ſpéculations métaphyſiques & religieuſes. Ils reconnaiſſent pour le dieu ſuprême le Kout-

khou des Kamtchadales ; ils ont la même fête expiatoire que ce peuple, ils la célebrent dans le même temps, mais ils ignorent eux-mêmes en l'honneur de quelle divinité : ils disent seulement qu'ils ont reçu cet exemple de leurs ancêtres & qu'ils doivent le suivre. Il est bien plus aisé de marcher sur les traces de ses aïeux que de penser ou d'apprendre ; & l'autorité a par-tout un empire bien plus étendu que la réflexion & l'intelligence. La fête dure un mois entier : pendant tout ce temps, ils ne sortent pas de leurs huttes, ne font aucun travail, ne reçoivent aucune visite. Ce n'est pas que cette solemnité, apparemment lugubre dans son institution, leur inspire des sentiments de componction & de douleur : ils se livrent uniquement au plaisir, mangent gaiement les provisions qu'ils ont amassées pour bien célébrer ces grands jours & jettent au feu quelques portions inutiles des mets. Ce sont des offrandes qu'ils adressent à des volcans, ou du moins aux esprits malins dont ils les croient animés.

D'ailleurs ils n'ont point de temps marqué pour faire des ſacrifices, & ſemblent ne ſuivre en cela que leur fantaiſie. Quand ils le jugent à propos, ils immolent un chien, quelquefois même un renne, l'attachent à une perche & lui tournent la tête du côté de l'Orient. Ils ne ſavent pas eux-mêmes à quelle puiſſance ils rendent cet hommage; & ils ſe contentent de dire à la divinité inconnue: « Voilà pour toi, mais envoie-nous « auſſi quelque choſe. »

S'ils craignent d'être attaqués de quelque maladie, ils font le ſacrifice d'un chien, lui arrachent les boyaux, les attachent à deux perches plantées à quelque diſtance l'une de l'autre, & paſſent religieuſement entre elles. Les vaines terreurs dont ils étaient agités ſe diſſipent quand ils ont eu le bonheur de ſe promener entre les entrailles d'un vil animal, & la ſuperſtition qui les remplit de craintes, offre elle-même des moyens faciles de les calmer.

Quand ils doivent paſſer des rivieres

ou

ou traverſer des montagnes qu'ils croient habitées par des génies malfaiſants, ils font le ſacrifice d'un renne, c'eſt-à-dire qu'ils le mangent & qu'ils offrent aux génies les os de la tête. Ils ont ſoin de les tourner vers l'endroit où ils penſent que les eſprits malins font leur demeure.

Leurs Chamans ou devins ne ſe diſtinguent pas par un habit particulier : le ſeul moyen qu'ils poſſedent pour en impoſer à la crédulité, eſt un tambour ſur lequel ils frappent pendant le ſacrifice. Et pourquoi chercheraient-ils plus d'art ? Il faut ſi peu de choſe pour ſe jouer de l'eſprit humain !

CHAPITRE VII.

Funérailles des Koriaks.

LES Koriaks, bons entre eux, ne ſont féroces & cruels qu'envers leurs voiſins & leurs ennemis. Ils compatiſſent aux maux de l'homme ſouffrant, ils ne peuvent voir avec indifférence les douleurs d'un malade, ils cherchent à le ſoulager : mais, plus ignorants à cet égard que les Kamtchadales, ils n'ont encore reçu pour la cure des maux corporels aucune leçon de l'expérience : des ſimples ſalutaires ſont mêlés, ſans doute, avec la mouſſe de leur terre ſauvage ; mais ces remedes que leur offre la nature ne ſervent encore qu'à leurs troupeaux plus ſûrement conduits par leur inſtinct que leurs maîtres ne le ſont par leur faible intelligence. Leurs Chamans, leurs ſorciers, leurs prêtres, ſont leurs ſeuls médecins, & ne ſavent employer pour remedes que de vains preſtiges, des paroles inintelligibles & le ſon de leur tambour.

Quand, malgré les grimaces & les ſortiléges du Chaman, le malade eſt expiré, on le revêt de ſes plus beaux habits, on le met ſur un traîneau tiré par les rennes qu'il aimait le plus, & on le conduit au bûcher qui a été dreſſé pour le réduire en cendres. Le mort y eſt placé avec tous les uſtenſiles dont il faiſait uſage; ſes armes, ſon couteau, ſes haches, ſes chaudrons. Pendant que la flamme dévore le bûcher & le cadavre, on égorge les rennes qui ont apporté le corps, on en mange les chairs, & le reſte, jetté au feu, eſt un hommage rendu au mort & aux eſprits infernaux.

Mais, après les funérailles, il faut que les aſſiſtants ſe purifient de la ſouillure qu'ils viennent de contracter. Ils paſſent l'un après l'autre entre deux perches qui ont été plantées en terre avec quelques cérémonies preſcrites, & le Chaman les frappe d'une baguette, en prononçant des paroles myſtérieuſes. S'ils négligeaient de ſe faire purifier, ils craindraient d'être frappés par les eſprits qui préſident à la mort.

SIXIEME SECTION.

Des Tchouktchi.

CHAPITRE I.

Uſages & caractère de ce peuple.

LES Tchouktchi reſſemblent aux Koriaks vagabonds : ils ſont maigres & petits comme eux ; ils ont la même maniere de ſe vêtir, la même langue, une origine commune, preſque tous les mêmes uſages : mais ils ſont encore plus féroces. Ce ſont les peuples les plus cruels de la Sibérie & les plus indomptables. Les Ruſſes n'ont encore pu les ſoumettre ; ils n'oſent même commercer avec eux. On n'a qu'un ſeul exemple de quelque négoce entre les deux nations, & c'eſt en même temps un exemple de leur défiance mutuelle. Les Ruſſes expoſerent leurs marchandiſes ſur le rivage, & s'éloi-

gnerent : les Tchouktchi s'approcherent alors, prirent ce qui leur convenait & mirent à la place des dents de morjes brutes ou travaillées. Ils ſe retirerent à leur tour, & les Ruſſes revinrent prendre ce qui leur appartenait.

Leurs viſages, plats & hideux, ſont rendus plus affreux encore par les deſſins qu'ils ſe tracent ſur le front & ſur les joues, & par les os de morjes qu'ils ſe paſſent au-deſſous des levres, & qui s'avancent comme des défenſes.

Ils aiment la guerre & la font avec fureur. Ils n'ont pas de chef; mais ils ſe laiſſent mener au combat par le plus courageux de leurs compagnons; ils le ſuivent, mais ſans être ſoumis à ſes ordres, & l'abandonnent quand il leur plaît. Vingt d'entre eux mettent en fuite cinquante des plus vaillants Koriaks. Ils manient la fronde avec adreſſe & ſont habiles à lancer des fleches : quelques-uns combattent montés ſur des rennes. Ils peuvent recevoir la mort & ne la craignent pas; mais ils ne peuvent perdre la

liberté : s'ils tombent entre les mains du vainqueur, ils lui échappent bientôt en renonçant à la vie.

S'ils consentent à la paix, ils la jurent par le soleil & prennent leurs prêtres à témoins de leurs serments.

Malgré leur férocité, ils vivent ensemble dans une étroite union, & toutes leurs différentes tribus sont étroitement liées entre elles. Ils se font un devoir d'exercer l'hospitalité, &, ce qu'ils ne feraient pas pour eux-mêmes, de tuer un de leurs rennes pour régaler l'étranger qu'ils reçoivent. Si leurs femmes sont vieilles, si leurs filles sont laides, ils vont en chercher dans le voisinage de plus agréables & de plus dignes de lui être présentées : mais ces dames mettent la galanterie de leur hôte à la même épreuve que les femmes des Koriaks sédentaires.

Sans doute les Tchouktchi doivent leur férocité à l'influence de l'affreux climat qu'ils habitent. Rejettés sur les glaces du cercle polaire, ils connaissent à peine la douce chaleur du soleil, qui, pendant

une partie de l'hiver, refuſe de les éclairer. On dirait qu'ils n'éprouvent quelque temps en été ſa chaleur bienfaiſante, que pour ſentir plus cruellement ſa longue abſence : ou plutôt ils ne le connaiſſent que pour être brûlés de ſes rayons réfléchis par leurs rochers, & pour retomber bientôt dans de profondes & froides ténebres. Leurs pays qu'on appelle le cap des Tchouktchi, & plus ſouvent le cap Chélatskoi, forme une pointe avancée dans la Mer Glaciale & le reſte de ſes côtes eſt baigné par l'Océan Oriental. Des roches en montagnes le hériſſent & n'oppoſent des obſtacles au vent du nord que pour en rendre les courants plus impétueux, comme ces eaux qui s'élancent avec plus de force après avoir été captivées dans des canaux. Les terreins les plus bas ne ſont que des tourbieres ou des amas de cailloux. Des bois ne couvrent nulle part la terre ingrate, & des mouſſes blanchâtres, de triſtes herbages, ſont les ſeuls témoignages de la faculté productive de la nature.

CHAPITRE II.

Maniere de vivre & induſtrie des Tchouktchi.

PLUS de la moitié de cette nation habite dans des huttes conſtruites à la maniere de celles du Kamtchatka, mais ſouvent beaucoup plus étendues & capables de recevoir un grand nombre de familles. Ils s'en écartent en été & quelquefois même pendant l'hiver, pour chaſſer, pour pêcher, pour conduire dans de nouveaux pâturages leurs troupeaux de rennes, enfin pour exercer le brigandage. Ils ſe font dans les endroits où ils s'arrêtent, des demeures élevées, ſemblables aux balaganes des Kamtchadales; quelques-uns n'ont en aucun temps d'autres habitations, pluſieurs ſe logent dans les antres des rochers. Leurs huttes ſouterraines & toujours enfumées ſont ſi chaudes, malgré le froid extérieur, que les femmes y reſtent abſolument nues;

car la pudeur ne leur dit pas de ſe vêtir, quand le froid ne leur en fait pas ſentir le beſoin.

Ce peuple, dans l'intérieur des terres, & dans le voiſinage des Koriaks vagabonds, eſt riche en troupeaux de rennes. Les plus abondants pâturages de mouſſe ſont bientôt épuiſés par ces beſtiaux nombreux, & leurs maîtres ſont condamnés par état à une vie errante.

Mais ceux des Tchouktchi qui habitent les bords de la mer & les deux côtes du cap auquel ils prêtent leur nom, n'entretiennent point de rennes. Ce ſont eux ſur-tout qui creuſent leurs demeures dans la terre, ou qui s'établiſſent dans les cavernes que la nature a formées dans le ſein des montagnes. Ils vivent de la chaſſe des rennes ſauvages & de la pêche des baleines, des morjes & des autres monſtres de la mer.

Ce genre de vie leur eſt preſcrit par la neceſſité : mais c'eſt l'avarice qui ne permet pas aux Tchouktchi paſteurs d'en goûter un plus doux. Ils ſe feraient à eux-

mêmes un reproche de tuer pour leur ſubſiſtance un des rennes de leurs troupeaux. Il faut que ces animaux meurent par accident ou de maladie pour qu'ils en mangent la chair. Ils ſe nourriſſent du produit de leur chaſſe ou de leur pêche, de coquillages, d'herbes, de racines, & menent une vie plus dure que les Kamtchadales condamnés à la miſere par la nature.

Ils ne connaiſſent que l'eau pour boiſſon, &, comme tous leurs voiſins, ils y font infuſer du moukhomore pour ſe procurer un état d'ivreſſe. Ces champignons funeſtes ſont fort rares chez eux; mais ils les reçoivent des Kamtchadales à qui ils donnent des peaux de rennes en échange.

Les canots des Tchouktchi ſont ſemblables à ceux des Groënlandais. La carcaſſe en eſt formée de côtes de baleines, elle eſt recouverte de peaux de veaux marins & l'excédent de ces peaux s'attache, comme une ceinture, autour du navigateur.

Les Tchouktchi n'attendent pas que les flots leur apportent ſur les côtes des cadavres de baleines ; ils ſe mettent en mer à la recherche de ces animaux, ſur des canots qui peuvent contenir huit à dix hommes. Pluſieurs de ces embarcations partent à la fois pour concourir au même deſſein. L'équipage rame avec toute la vivacité dont il eſt capable vers la baleine qu'il apperçoit : &, dès qu'on peut l'atteindre, on lui lance un harpon attaché à une longue courroie. L'animal bleſſé ſe plonge au fond de la mer, mais on file de la courroie & on ne l'abandonne pas. Une veſſie remplie d'air eſt attachée par une autre courroie au harpon ; elle ſurnage & indique l'endroit où l'animal eſt plongé : on s'en approche, on lui lance de tous les canots de nouveaux harpons, on multiplie ſes bleſſures, la mer eſt teinte de ſon ſang. Les pêcheurs pouſſent de grands cris, battent des mains : la baleine effrayée & frappée ſans ceſſe, fuit ordinairement du côté du rivage, & tire les canots après elle : la

bruit, les cris continuent, la terreur de l'animal redouble; il s'élance sur la terre, & c'eſt là qu'on acheve de le tuer. Pendant la pêche les femmes, les enfants ſont attroupés ſur le rivage & applaudiſſent leurs peres & leurs époux.

Près des côtes, on ne pêche guere de baleines qui aient plus de cent pieds de longueur; on en trouve ſouvent qui en ont moins de cinquante. Les plus groſſes ſe tiennent éloignées du rivage, & des navigateurs qui n'ont pour bâtiments que des canots ne peuvent ſe haſarder à les pourſuivre.

La baleine croît juſqu'à la longueur de deux cents pieds & ſa tête énorme fait le tiers de cette maſſe. Sa langue fournit ſeule aſſez de graiſſe pour remplir pluſieurs tonneaux. Ses yeux, revêtus de paupieres & ſurmontés de ſourcils, ſont d'une extrême petiteſſe eu égard à la grandeur de l'animal. La mâchoire eſt garnie de barbes longues de ſept à huit pieds qu'on appelle fanons. Leur flexibilité, leur reſſort les a rendues d'un

uſage commun : c'eſt ce qu'on appelle vulgairement de la baleine.

Sa chair, dure & indigeſte, eſt rouge comme celle des animaux terreſtres : ſon ſang eſt chaud. Quoiqu'elle vive dans les eaux, elle ne peut pas, comme les poiſſons, reſter long-temps au fond de la mer, & la conformation de ſes poumons, ſemblables à ceux des quadrupedes, l'oblige à remonter ſouvent à ſa ſurface pour reſpirer. Elle eſt pourvue d'un vaſte inteſtin qu'elle remplit d'air à ſon gré : en le comprimant, en le dilatant, elle préſente une maſſe plus ou moins étendue, plus ou moins peſante en proportion de ſon volume, &, par ce mécaniſme qui lui eſt commun avec les poiſſons, elle plonge à volonté dans la profondeur des mers ou s'éleve ſur les flots. Son goſier étroit ne lui permet de ſe nourrir que de vers, d'inſectes, de harengs, & d'autres petits poiſſons : elle les aſpire, & en fait entrer à la fois dans ſa bouche la valeur de pluſieurs tonnes.

Elle a ſur la tête deux ouvertures par

lesquelles elle rejette & fait jaillir l'eau qu'elle vient d'avaler. L'abondance de graisse la défend contre le froid & la rend propre à vivre dans les mers du nord, dont elle brise la glace à coups de tête pour respirer. Sa queue horizontale lui sert à la fois de gouvernail & de défense, & sa masse ne l'empêche pas de fendre les eaux avec la plus grande vîtesse. La femelle a deux mamelles placées sur la poitrine. Elle ne porte à la fois qu'un baleineau qui est en naissant de la grosseur d'un taureau. On croit que le temps de la gestation est pour elle de neuf à dix mois & qu'elle allaite pendant un an : mais on n'a pas dû rassembler sur ces faits des observations bien sûres. Comment suivre dans le temps de la gestation, dans celui de l'allaitement, un animal qui parcourt avec rapidité des espaces immenses sous les eaux & sous les glaces? Elle montre beaucoup de tendresse pour ses petits, s'expose au danger pour les défendre, & les embrasse de ses nageoires : monstre singulier, qui ne vit que

dans les mers, qui ne doit qu'aux mers ſa ſubſiſtance, qui ne peut reſter ſous l'eau ſans étouffer ni échouer ſur la terre ſans y périr, & qui tient beaucoup moins des poiſſons que des animaux terreſtres.

Les Tchouktchi ſont des chaſſeurs, des pêcheurs trop adroits & trop laborieux pour ſe nourrir, comme leurs voiſins, de la chair des baleines mortes jettées ſur le rivage. Ils en prennent ſeulement la graiſſe pour s'éclairer : cette graiſſe, mêlée avec de la mouſſe, ſert à chauffer leurs huttes, à cuire leurs aliments, à ſuppléer au bois qui leur manque.

Ils ſe font, comme les inſulaires, des eſpeces de tuniques avec les inteſtins des veaux marins & des morjes. Ils s'en ſervent auſſi, de même que les Kamtchadales, au lieu de vaſes & de tonneaux.

Ainſi, dans les régions les plus ſtériles, ſous le ciel le plus âpre, parmi les roches & les cailloux, l'homme ſait oppoſer aux rigueurs de la nature une induſtrie toujours victorieuſe. Par-tout il force la terre, les airs ou les eaux à fournir à ſa

ſubſiſtance ; par-tout il trouve même le bonheur, parcequ'il ne peut envier ni regretter des avantages qu'il ne connaît pas. Dans l'état de la plus profonde ignorance, ſon eſprit, éclairé par le beſoin, maîtriſe la nature même qui ne lui oppoſe les plus puiſſants efforts, que pour lui procurer une victoire plus belle.

Humaine intelligence, émanation de la divinité, tu es ſublime quand tu calcules les révolutions des aſtres, leurs diametres, leurs orbites & leurs diſtances : tu es ſublime, quand tu raſſembles les hommes en ſociété, quand tu aſſures leur repos par de juſtes loix, quand tu fais naître pour eux les arts, quand tu les charmes, les étonnes, les éclaires par les productions du génie : tu es ſublime encore quand tu guides le ſauvage, quand tu lui apprends à dompter l'inclémence des airs, la ſtérilité du ſol & la miſere même qui le pourſuit.

SEPTIEME SECTION.

Des Samoïedes.

CHAPITRE I.

Du pays habité par les Samoïedes. Portrait & caractere de ces peuples.

LES peuplades des Samoïedes qui errent en-deçà des monts Iougoriques ſont très anciennement connues des Ruſſes. Il eſt prouvé, que dès l'an 1525, elles ſe ſoumirent au grand Prince Ivan Ivanovitch. Mais, depuis la conquête de la Sibérie, on donna leur nom à différentes nations boréales dont quelques unes ſont de la même race, & dont les autres paraiſſent avoir une origine différente.

Ainſi, quoique la nature ait impoſé à tous les Samoïedes une même maniere de vivre, il ne faut pas, d'après cette reſſemblance extérieure, les regarder tous

comme un même peuple. La différence de leurs langues prouve celle de leur origine: & chacun de ces idiômes ſe ſubdiviſe en pluſieurs dialectes, comme chacune de ces nations ſe partage en pluſieurs tribus, qui ont peu de communication entre elles, & dont même la plupart ne ſe connaiſſent pas.

Ces peuples ſont répandus ſur les bords de la Mer Glaciale depuis les rives du Mézen, en Europe, preſque juſqu'à celles de la Lena, au nord de l'Aſie. On ignorera toujours comment ces hommes, aujourd'hui dégénérés, ont été pouſſés autrefois ſous les plus durs climats de la terre, & dans des contrées couvertes de montagnes ou noyées par des marais. Ils s'y ſont jettés, ſans doute, par la crainte que leur inſpiraient des nations plus belliqueuſes, & ne ſe ſont arrêtés qu'aux dernieres limites du continent. On ne les trouve preſque nulle part en-deçà du ſoixante-cinquieme degré de latitude; mais, à l'Orient de l'Iéniſſei, ils ſe ſont réfugiés juſques ſous le ſoixante-

quinzieme degré, dans des ſolitudes encore plus boréales que la plus grande partie de la nouvelle Zemle. La nature, rigoureuſe dans toutes les régions qu'ils habitent, ſemble ne leur avoir laiſſé de ſes bienfaits que la liberté.

Dans les contrées même les plus méridionales que parcourent ces miſérables nations, la terre ſans chaleur n'a pas la force de produire des arbres; des eaux mortes & croupiſſantes entretiennent ſeules les reſtes de la végétation & donnent naiſſance à des roſeaux. Plus on remonte vers le nord, plus on voit ces roſeaux s'affaiblir; enfin ils manquent entierement, & la froide humidité du terrein ne nourrit plus que quelques mouſſes. L'obſervateur, tranſporté ſous ces triſtes climats, croit être aſſis ſur le tombeau de la nature : mais des troupes de rennes vigoureux, des animaux précieux par la beauté de leurs fourrures, prouvent qu'elle ne peut jamais perdre ſa vertu productive & nourriciere : Par-tout elle vit, par-tout elle crée, & lors même qu'elle paraît

inactive, elle eſt occupée; dans un repos trompeur, à produire de nouvelles richeſſes.

On ne ſait comment on a donné aux Samoïedes, ou plutôt Samoïades, un nom qu'eux-mêmes ne connaiſſent pas & dont ils ne méritent pas la ſignification offenſante; car on ne peut guere le traduire que par anthropophages. Ils étaient autrefois appellés, dans les Chancelleries ruſſes, Syroiades, (mangeurs de chair crue) & peut-être ce mot aura-t-il été corrompu par le peuple, qui eſt, avec le temps, maître des langues (1). Le nom qu'ils ſe donnent à eux-mêmes ſignifie homme & c'eſt ce qu'on trouve chez pluſieurs autres peuples.

Il eſt rare qu'un Samoïede ait plus de cinq pieds de haut, & plus rare encore qu'il en ait moins de quatre. On trouve

(1) Peut-être auſſi que les Ruſſes, connaiſſant auparavant la Laponie, qui dans la langue des naturels ſe nomme Saméiadna, auront donné le même nom à des peuples qui ont avec les Lapons aſſez de reſſemblance : comme on altere

cependant entre eux des hommes de la taille moyenne, on en voit même de la grande taille. Tous ont la tête groſſe, les joues plates, le nez écraſé, les yeux petits, la bouche grande, les levres minces, la partie inférieure du viſage avancée, les oreilles longues, la peau épaiſſe & d'un brun ſale & jaunâtre (1). Leurs cheveux ſont noirs, plats & durs. Ils ont le col court & la corpulence épaiſſe & quarrée. Leurs jambes ſont courbes & grêles & leurs pieds petits. Si l'on en excepte une petite touffe de barbe au menton, les deux ſexes n'ont de poil qu'à la tête & ils arrachent dès la premiere jeuneſſe le peu que la nature en fait naître ſur le reſte du corps. L'épaiſſeur du poil paſſe chez eux, pour une opération des génies malfaiſants & ſuffit même pour qu'un époux ait le droit de rendre

toujours les mots qu'on n'entend pas, il aura été facile de faire Samoiedes de Sameiadna.

(1) C'eſt la conformation ſinguliere du bas de leur viſage qui a fait dire autrefois qu'on trouvait au fond du nord des peuples à têtes de chien.

ſa femme à ſon beau-pere & d'en exiger le prix qu'il en a donné.

Les femmes ſont mieux faites que les hommes, les traits de leur viſage ſont moins choquants, mais elles ſont loin d'être jolies. Elles n'éprouvent qu'en une très petite quantité les évacuations périodiques, leurs mamelles ſont petites, molles & plates, & l'on aſſure qu'elles ont le mamelon d'un noir d'ébene. Ce caractere diſtinctif n'eſt peut-être pas plus ſingulier que leur fécondité prématurée ſous l'un des climats les plus froids de la terre. Souvent elles ſont meres dès l'âge de douze à treize ans; elles deviennent ſtériles à trente, & ne produiſent jamais une nombreuſe poſtérité.

Les Samoïedes ont la vue perçante comme tous les peuples qui attendent leur ſubſiſtance de la chaſſe : ils ont auſſi l'ouie très fine. Ils lancent les fleches d'une main sûre & manquent rarement le but qu'ils s'étaient propoſé. Ils doivent ces perfections au beſoin, ce grand maître des hommes qui n'ont pas

encore eu d'autres inſtituteurs. Leur odorat eſt faible, une nourriture ſauvage entretient en eux la groſſièreté du palais, & ils connaiſſent trop peu ce doux loiſir, pere de la volupté, pour avoir conſervé la fineſſe du toucher, que les durs travaux ont bientôt détruite.

Mais, obligés de pourſuivre & d'atteindre la proie qui les fuit, ils ſont à la courſe de la plus grande légèreté. Leur corps eſt plus agile que robuſte, & leur ame eſt faible. Ils ſont aiſément ſaiſis par a frayeur : accoutumés à leurs tranquilles olitudes, le moindre bruit les met hors d'eux-mêmes, &, ſi le péril eſt réel, l'effroi ne leur permet pas de ſonger à leur ſûreté. Cette faibleſſe eſt extrême chez les femmes : la plus légere ſurpriſe leur cauſe de longs évanouiſſements.

On eſt d'abord étonné de trouver tant de timidité chez des Sauvages; mais c'eſt préciſément parcequ'ils ſont ſauvages qu'ils ont cette timidité. Dans leur vie ſimple, dans le profond ſilence de leurs déſerts, ils ne ſont jamais frappés que

des mêmes objets : un objet nouveau, un bruit inattendu cauſent dans leurs organes la plus terrible commotion. D'ailleurs preſque entièrement privés de toute idée religieuſe, mais livrés aux plus effrayantes ſuperſtitions dont ils ſont le ſujet ordinaire de leurs entretiens, ils ſe croient toujours ſous la puiſſance des génies malfaiſants, & ne voient qu'eux dans tout ce qui les étonne. C'eſt un démon prêt à les ſaiſir qui cauſe le bruit qu'ils entendent, c'eſt lui qu'ils apperçoivent dans un objet inconnu. Mais ce Sauvage que l'exploſion d'un piſtolet renverſe ſans connaiſſance, attaque avec courage un ours blanc dont le ſeul aſpect mettrait en fuite un homme policé.

Ils devraient être affermis contre les vaines craintes par l'habitude du ſpectacle le plus terrible à la fois & le plus majeſtueux. Tantôt ils apperçoivent entre le nord & le couchant un arc lumineux, d'où ſortent & s'élevent d'innombrables colonnes de lumiere : cette vive clarté fait paraître obſcur le deſſous de l'arc; mais

mais cette partie du ciel n'eſt cependant couverte d'aucun nuage, & l'on y voit briller les étoiles. Tantôt jailliſſent preſque en même temps du nord & du nord-eſt de longs rayons de lumiere, qui s'accroiſſent, occupent un vaſte eſpace, s'élancent avec vîteſſe & enflamment toute l'étendue du ciel entre l'horizon & le zénith. Ces rayons ſe réuniſſent & ſemblent couvrir la terre d'une voûte d'or, de rubis & de ſaphirs. Bientôt ils ſe développent, ſifflent, pétillent; c'eſt la clarté, c'eſt le bruit d'un grand feu d'artifice; ces flammes ſans chaleur, ces clartés innocentes inſpirent une profonde horreur: les animaux ſont ſaiſis d'effroi, ſe couchent à terre, reſtent immobiles, & le Samoïede éperdu croit que la troupe entiere des génies malfaiſants paſſe au deſſus de ſa tête.

Ces Sauvages n'ayant aucune vivacité dans leurs paſſions, vivent ſans loix & ſans crimes. Contents de ce qu'ils poſſedent, ils ne portent point envie à la proſpérité étrangere, & le vol leur eſt inconnu.

Un écrivain anonyme, qui a laiſſé des mémoires ſur ce peuple, en fit un jour raſſembler pluſieurs dans ſa chambre pour les examiner de plus près : « Mais, dit-il, « quoique j'euſſe laiſſé ſur la table de « l'argent, des fruits, des liqueurs fortes « dont je leur avais fait goûter, & tout « ce que je pus imaginer de plus propre « pour tenter leurs deſirs, & que j'euſſe « même abandonné la chambre à leur « diſcrétion, ayant fait retirer mes do- « meſtiques & m'étant retiré moi-même « dans un coin d'où je pouvais les obſer- « ver ſans être vu, ils ne ſortirent pour- « tant point de leur indifférence, mais « reſterent tranquillement aſſis par terre, « les jambes croiſées, ſans toucher à la « moindre choſe. Il n'y eut que les mi- « roirs qui leur cauſerent une ſorte de « ſurpriſe ; mais, un moment après, ils « ne paraiſſaient plus y faire attention (1).

Rien ne pique vivement leur curioſité,

(1) Mémoire ſur les Samoïedes & les Lapons, 1762.

rien ne peut les arracher à leur indifférence. Pluſieurs ont vu Pétersbourg & Moſcou ; mais inſenſibles aux beautés de ces capitales & aux avantages qu'elles réuniſſent, ils préféraient leur vie ſauvage à toutes les commodités que raſſemblent autour d'elles les nations policées : ils regrettaient leurs déſerts & ſe ſont empreſſés d'y retourner.

Ils vivent entre eux avec la même indifférence : on ne peut dire qu'ils s'aiment mutuellement ; ils ne ſe recherchent pas, reſtent diſperſés, ſe rendent peu de ſervices réciproques, mais ne ſe nuiſent pas les uns aux autres. Ils ne conçoivent pas comment un homme peut donner la mort à ſon ſemblable. Mépriſables que nous ſommes avec toutes ces lumieres qui ne nous donnent que de l'orgueil ! Nous célébrons l'amitié en nous haïſſant ; c'eſt en nous déchirant que nous faiſons l'éloge de la bienfaiſance ; & qui de nous oſerait ſe vanter, comme ces bons Samoïedes, de n'avoir jamais fait de mal ?

La néceſſité les force au travail & leur

inclination les invite au repos ; l'oiſiveté eſt pour eux le plus grand des plaiſirs, & leur tient lieu de tous ceux qui leur manquent. Ils aiment leur pays, ils aiment leur maniere de vivre, ils aiment juſqu'à leur miſere, qui n'en eſt pas une puiſqu'ils ne la connaiſſent pas. Objets de nos dédains, ils méritent bien plutôt d'exciter notre envie.

CHAPITRE II.

Maniere de vivre des Samoïedes.

LES Samoiedes payent un tribut à la Ruſſie, parceque leurs ancêtres l'ont payé ; ils ne ſavent ce que c'eſt que d'être tributaires, ne font aucune réſiſtance & ne marquent aucune ſoumiſſion. Des gens armés viennent leur demander des pelleteries & ils les donnent parcequ'il vaut mieux ſe laiſſer dépouiller d'un peu de ſuperflu que de riſquer ſa vie : ils n'ont pas d'autres idées là-deſſus ; ou peut-être ont-ils encore celle de l'injuſtice

qu'on leur fait en exigeant une part du produit de leur chaſſe, ſans avoir partagé leurs fatigues.

Et remarquons que ces idées ſont très juſtes; car les Samoïedes ſont bien loin d'être dans la ſituation des peuples policés. Ceux-ci payent des tributs au Souverain, à l'Etat, c'eſt-à-dire à eux-mêmes, & ces tributs entretiennent la force de la nation, en aſſurent la défenſe & la proſpérité (1). Mais les Samoïedes ſont abandonnés à leur propre régime: on ne les gouverne pas; ils n'ont donc pas beſoin de payer ceux qui les gouvernent.

(1) Un auteur qu'on ne peut ſoupçonner de vouloir flatter les ſouverains, dit: « l'impôt peut « être défini le ſacrifice d'une partie de la pro- « priété pour la défenſe & la conſervation de « l'autre... Il eſt indiſpenſable que les citoyens, « occupés de quelque maniere que ce ſoit au bien « public, ſoient entretenus par tous les ordres de « la ſociété... Il faut, ſans doute, dans tout gou- « vernement une force publique qui agiſſe inté- « rieurement & extérieurement... qu'elle encou- « rage l'induſtrie, aiguillonne le talent & ſecoure

A qui payent-ils le tribut? aux Ruſſes. Par qui pourraient-ils être attaqués? par les Ruſſes. Ce ſont donc les Ruſſes qui les font payer pour les défendre contre les Ruſſes; ou plutôt c'eſt le riche & le fort qui ſe fait un revenu de leur faibleſſe & de leur miſere.

Parfaitement indépendants moyennant le tribut de quelques peaux dont ils ne connaiſſent pas la valeur, errants ſans aucuns ſoucis dans les horribles ſolitudes qu'eux ſeuls peuvent aimer, ils ne ſe ſont jamais donné de chefs, ils n'ont jamais connu de juges, & marquent ſeulement

---

« celui qui, par un zele inconſidéré, des malheurs « imprévus, de fauſſes ſpéculations, a perdu ſa « force individuelle... que le dépoſitaire & le mo- « teur de la force publique, qu'il eſt de ſon devoir « de faire craindre, reſpecter & chérir, en impoſe « par un appareil de dignité, attire par la douceur « & exhorte par les bienfaits. Tous ces moyens « ſont diſpendieux. Les dépenſes ſuppoſent un re- « venu, & le revenu, des contributions ». *Hiſt. Phil. & Pol. des établiſſements des Européens dans les deux Indes.*

quelque déférence à leurs vieillards. Ils conſervent dans leurs chanſons le ſouvenir de leurs héros, c'eſt-à-dire de ceux qui ont fait preuve de leur courage à la chaſſe : ils célebrent auſſi les noms de leurs anciens ſorciers, ſeuls objets de leur ſuperſtitieuſe vénération.

Trop ſimples pour connaître l'art de tromper, leur parole eſt plus sûre que les ſerments de ces peuples éclairés, façonnés dès long-temps à la perfidie par le choc de leurs intérêts, par le combat éternel de leur cupidité réciproque. Quelquefois cependant, pour gage de leur promeſſe, ils ſe font une brûlure à la main, & cette marque ineffaçable deviendrait pour toujours une note d'infamie contre le parjure.

Ils ont une maniere groſſiere de partager le temps en mois lunaires, & ne raſſemblent [illegible] un certain nombre de ces mois pour en faire une année. Ils laiſſent couler le temps avec indifférence ; nous le calculons encore bien moins par nos obſervations que par nos douleurs & nos ennuis.

On ne voit pas chez eux de villages : à peine trouve-t-on trois de leurs huttes voiſines l'une de l'autre. Elles ſont à moitié enfoncées en terre ; quelques pieux s'élevent au-deſſus de ces foſſes & ſont recouverts de peaux de rennes. L'édifice ſe termine en pointe, on ménage au ſommet de ce cône une ouverture pour renouveller l'air & faire ſortir la fumée.

La conſtruction de leurs huttes d'été n'eſt pas moins ſimple & eſt encore plus légere. Comme dans cette ſaiſon ils s'occupent de la pêche, ils ſe forment avec quelques bâtons & quelques peaux des cabanes ſur les bords des lacs & des fleuves.

Un peu de vaiſſelle de bois, des couteaux, des chaudrons & des haches, forment tout leur mobilier. Ils ont, pour tranſporter leurs effets, des traîneaux fort étroits tirés ordinairement par des rennes, dans leurs contrées orientales par des chiens & ſouvent par eux-mêmes.

Occupés de la chaſſe pendant tout l'hiver, ils paſſent quelquefois par bandes

dans la nouvelle Zemle où ils tuent des renards blancs & noirs & des ours blancs. Mais la plus utile de leurs proies eſt le renne ſauvage dont la chair les nourrit & dont la peau leur fournit à la fois l'habit & le lit, les toits & les murs de leurs maiſons. Fideles à leur ancienne induſtrie & sûrs de l'effet de leurs flêches, ils n'ont pas encore adopté les armes à feu. Ils ont pour la chaſſe des chiens d'une petite taille, mais d'une très grande force. Quand ils s'éloignent, ils font ſur la neige des marques qui indiquent à leur famille le chemin qu'ils ont pris.

En général ils ſont pauvres; cependant preſque tous ont quelques rennes & l'on voit même de riches Samoiedes qui en ont juſqu'à cent & même plus. Ils les font ſervir de monture, les attelent à leurs traîneaux, en font des offrandes aux dieux, ou aux puiſſances malignes; mais d'ailleurs ils ne tuent jamais ceux qui peuvent être encore de ſervice. Ils les ménagent même au point de n'en pas traire le lait pour leur uſage. Auſſi leurs

troupeaux ſont-ils d'une grande taille & très vigoureux.

CHAPITRE III.

Nourriture & vêtements des Samoïedes.

COMME tous les autres peuples dont nous avons déjà parlé, les Samoïedes ne connaiſſent pas le pain : ne rebutant preſque rien, ils craignent peu la diſette. Tout ce qui vit ſur la terre, dans l'air, ſous les eaux, eſt propre à leur nourriture, &, comme peu de chaſſeurs ſont réunis dans un même endroit, leur arc les aſſure toujours d'une ſubſiſtance abondante. S'ils trouvent même quelques animaux morts naturellement, ſi une baleine déjà demi-pourrie eſt jettée ſur leurs côtes, ils ſe repoſent, & jouiſſent dans un doux loiſir de ces préſents des divinités bienfaiſantes. Ils excluent cependant de leurs tables les chiens, les chats, les écureuils, les rats, les hermines : on ne ſait d'où leur vient ce dégoût, peut-être ne le

ſavent-ils pas eux mêmes : c'eſt ſeulement une nouvelle preuve que chaque nation a le ſien. Ces caprices ne viennent pas de la conformation de la langue ou du palais, mais des préjugés tranſmis des peres aux enfants : car la prévention altere même les témoignages de nos ſens.

Ils ne font pas uſage du ſel. Souvent ils mangent crues, même dans les temps de repos, les chairs des quadrupedes & des poiſſons. Il eſt vraiſemblable qu'ils ne faiſaient jamais rien cuire avant leur communication avec les Ruſſes, & c'eſt ce qui leur a fait donner le nom de mangeurs de chair crue. A préſent qu'ils reçoivent d'eux des chaudrons, ils font quelquefois bouillir leurs aliments dans l'eau, ſans aucun aſſaiſonnement ; mais jamais ils ne font cuire le poiſſon ſéché au ſoleil. Le ſang encore chaud des animaux eſt leur plus grand régal : ils le regardent même comme un préſervatif aſſuré contre le ſcorbut. La mal-propreté ne préſide pas moins à leurs tables que la frugalité.

L'ivreſſe eſt pour eux un état de jouiſſance : ils cherchent à ſe le procurer par la fumée du tabac & par les infuſions de moukhomore. Ceux qui font quelques échanges avec les Ruſſes, reçoivent d'eux du vin de ſeigle.

Leur habit eſt d'une ſeule piece & couvre en même temps le corps & la tête : on le met par en bas. L'habit d'hiver eſt ordinairement de peaux de renne ou de renard, & bordé de peaux de chien ou de loup, ou quelquefois de peaux d'oiſeaux avec leurs plumes. Ils font avec ces dernieres peaux de fort beaux habits, qui ont le luſtre & l'éclat des plus riches étoffes de ſoie. On met pluſieurs de ces habits les uns par-deſſus les autres, le poil ou la plume tournée en dehors ; on les ſerre par une ceinture. Les habits de plumes ſont ordinairement garnis, ſur les bords & ſur toutes les coutures, de bandes de fourrure à long poils.

L'habit deſcend juſqu'à la cheville du pied. On porte des culottes longues & étroites auxquelles ſont liées de longues

bottes de peau de renne. Souvent la culotte & les bottes ſont d'une ſeule piece, mais on y coud du haut en bas des bandes d'une autre peau, ce qui produit l'effet d'une fourrure rayée.

Cet habillement, inſpiré par le climat, garantit très bien du froid : il eſt adopté par les Ruſſes qui vont chaſſer en hiver dans la nouvelle Zemle.

On va tête nue l'été. Les habits de cette ſaiſon ſont de peaux de poiſſons que les femmes ſavent adoucir & préparer ; car le peuple le plus ſauvage a ſon induſtrie particuliere, dont l'étendue eſt bientôt la même que celle de ſes beſoins réels.

L'habit des femmes eſt à-peu-près ſemblable à celui des hommes. Comme beaucoup d'hommes n'ont point de barbe, il eſt fort difficile de diſtinguer les deux ſexes. Plus de propreté, quelques parures particulieres, comme des bordures de couleurs tranchantes, des franges, des verroteries, aident à reconnaître les femmes. Elles partagent leurs cheveux

en deux nattes qui reviennent flotter ſur la poitrine : les filles en portent trois & les laiſſent pendre par derriere. L'été, elles reſtent tête nue comme les hommes; l'hiver, elles ont des bonnets de poil attachés ſous le menton. Comme on n'achete pas d'habits, & que les femmes les font elles-mêmes, les filles ſont ſouvent mieux miſes que les femmes mariées.

CHAPITRE IV.

Malheureuſe condition des femmes Samoïedes.

CHEZ tous les peuples ſauvages, barbares ou policés, qui permettent la pluralité des femmes, le plus grand nombre n'en a qu'une : & il faut bien que cela ſoit ainſi ; car ſi chacun voulait avoir pluſieurs épouſes, il y en aurait beaucoup qui ne pourraient même en avoir une.

Ainſi la plupart des Samoïedes ſe contentent d'une femme, quoiqu'ils puiſſent en prendre autant qu'ils ont le moyen

d'en acheter. Ils les paient depuis cinq juſqu'à quinze rennes. Et que ſont les pauvres qui ne peuvent rien payer ? Ils gardent le célibat, ou ſe contentent de prendre les filles que perſonne ne daigne marchander.

Tous ont horreur de l'inceſte ; tous évitent d'épouſer leurs parentes à quelque degré que ce ſoit & vont ordinairement choiſir une épouſe dans une tribu différente de la leur. Il ſemble que l'expérience ait fait connaître de bonne heure aux nations même les plus brutes que les races dégénerent quand elles ne ſont pas croiſées ; qu'une famille, pour empêcher ſes défauts naturels de ſe perpétuer, de s'accroître, doit s'allier avec une famille différente ; que les vices du pere ſe corrigent dans ſa poſtérité par les qualités contraires de la mere. Par-tout l'hiſtoire nous montre l'inceſte proſcrit, ſi ce n'eſt chez quelques nations policées, opulentes, corrompues, & inceſtueuſes par ſuperſtition ou par dépravation. Ce n'eſt pas chez les Perſes qu'il faut aller étudier

les inclinations de la nature ; elles y étaient trop ſubordonnées aux erreurs de leurs Mages & aux caprices impérieux de leurs Rois.

Pluſieurs ſentiments ſe combattent dans le cœur d'une fille honnête qui va recevoir le nom d'épouſe : la douleur de quitter une mere chérie, la honte d'abandonner le ſein de l'innocence pour paſſer dans les bras de l'amour, la joie de rompre les dernieres chaînes de ſon enfance, le plaiſir de ne plus vivre déſormais que pour ſon amant. Son cœur palpite, ſon eſprit eſt agité, elle pleure, mais elle eſt heureuſe. Ces vives ſenſations ne peuvent être éprouvées par une jeune Samoïede que ſon pere vient de vendre à un époux. Elle quitte un triſte eſclavage pour entrer dans un eſclavage bien plus dur encore : les larmes qu'elle répand ſont celles de la plus profonde douleur. Déjà ſon nouveau tyran a payé le prix auquel elle eſt vendue ; elle eſt déjà livrée entre ſes mains féroces. Il veut l'emmener, elle

réſiſte & cette réſiſtance eſt bien ſincere. Il l'attache, il la lie à ſon traîneau; les rennes courent, ſon malheur commence, & ne finira qu'avec ſa vie.

Les Samoïedes regardent les femmes comme impures; toujours ils les traitent avec mépris, & le plus ſouvent avec inhumanité. La nature, plus forte que le préjugé, ſe fait entendre dans le cœur des peres & rend plus doux le ſort de leurs filles; mais les femmes n'ont point de recours contre la férocité de leurs époux: durs & froids comme les rochers de leur pays, ils peuvent éprouver le beſoin de jouir, & ne connaiſſent pas le plaiſir d'aimer; jamais leur cœur de glace ne s'attendrit en faveur des compagnes de leur vie: ils ne voient en elles que de viles eſclaves créées pour les ſervir. Tant qu'elles leur donnent des enfants, elles peuvent eſpérer d'être épargnées; mais le temps de la fécondité paſſé, elles ne doivent plus attendre aucun ménagement.

Aucune d'elles ne peut aſpirer à l'honneur de manger avec ſon époux : elles doivent ſe contenter de vivre triſtement à l'écart, des reſtes d'un maître orgueilleux. Leur coin eſt marqué dans la hutte ; il faut qu'elles y reſtent aſſiſes & qu'elles ſe gardent bien d'approcher du feu qui eſt regardé comme ſacré. Elles ſont obligées de purifier par des fumigations de poil brûlé l'endroit où elles ſe ſont aſſiſes, le traîneau où elles ont pris place, tout ce qu'elles ont touché, & elles-mêmes. Dans les voyages, il ne leur eſt pas permis de marcher ſur les traces de leur mari, ou du renne qui le tire ; il faut qu'elles ſuivent un autre chemin à côté de celui qu'a frayé leur tyran. Quand on charge, quand on décharge le traîneau, elles ne peuvent en approcher ; on craindrait qu'elles ne ſouillaſſent par le plus faible attouchement les effets qu'il contient. Elles ſont traitées avec un mépris encore plus outrageant, avec une ſorte de dégoût & d'horreur, dans le temps

de leurs purgations périodiques & pendant les huit ſemaines qui ſuivent leurs couches.

Elles enfantent preſque ſans douleur, faible dédommagement de tous les maux dont leur vie eſt ſemée. Qu'importe que la nature traite avec douceur ces déplorables victimes de la cruauté des hommes? Que n'abrége-t-elle plutôt leurs tourments & leur vie! Quand l'accouchement eſt difficile, on les ſoupçonne d'infidélité: on employe, pour leur faire avouer ce crime imaginaire, les plus barbares traitements. Si la violence des coups, ſi les tortures répétées leur arrachent un faux aveu, elles ſont honteuſement renvoyées à leurs parents, qui doivent rendre ce qu'ils ont reçu du mari. Telle eſt la jalouſie inquiete & raffinée de ces Samoïedes, qui, ſi l'on en croyait des écrivains trompés, offrent leurs femmes aux voyageurs.

L'occupation de ces malheureuſes eſclaves eſt de faire les habits de la famille,

de préparer les peaux, de faire sécher le poisson. Dans les endroits où l'on trouve de l'ortie, elles savent en tirer un fil, mais elles n'ont pas l'art d'en tisser de la toile. Ce fil sert à coudre & à faire des filets de pêcheurs & de la ficelle.

CHAPITRE V.

Religion des Samoïedes, leurs funérailles.

Les Samoïedes suivent le Chamanisme, si l'on peut dire cependant qu'ils suivent quelque religion. On ne voit chez eux d'autres marques d'un culte extérieur que quelques poupées ou des pierres figurées dont ils font leurs idoles. Ils négligent leurs divinités pour prodiguer toute leur vénération à leurs prêtres ou sorciers, qu'ils appellent Tadib. C'est à eux qu'ils laissent le soin d'implorer & de servir les puissances bienfaisantes & malignes; eux-mêmes restent dans l'état d'une parfaite indifférence.

Ils ne font pas ſortir les morts par la porte, ſans doute parcequ'elle ſerait ſouillée & que les vivants n'oſeraient plus y paſſer : ils les tirent par une ouverture qu'ils pratiquent à l'un des côtés de la hutte. On les couvre de leurs meilleurs habits, on les enveloppe de peaux de rennes & on les enterre dans une foſſe étroite & peu profonde, qui donne cependant bien de la peine à creuſer par le défaut d'outils & par la réſiſtance de la terre glacée. Auſſi ſe contentent-ils, en hiver, de les enfoncer dans la neige, & ils attendent le retour des chaleurs pour les inhumer ; mais il arrive ſouvent que les renards & les oiſeaux de proie les ont prévenus, & ils ne trouvent plus que des os diſperſés.

On place ſous la tête du mort ſon chaudron ; on met à côté de lui ſon arc, ſes fleches & ſes uſtenſiles les plus néceſſaires. Après l'enterrement, le prêtre appaiſe par différentes cérémonies, l'eſprit du défunt, & croit, par des grimaces

& des pratiques groteſques, l'empêcher de venir inquiéter les vivants. On finit par ſacrifier à ſes mânes un renne qu'on mange ſur la foſſe; & les riches renouvellent pluſieurs fois cette cérémonie.

SECONDE PARTIE.

Nations de Race Manjoure.

PREMIERE SECTION.

Des Manjours proprement dits.

CHAPITRE I.

Deſcription des Manjours.

Si nous parlons ici des Manjours, ce n'eſt pas que cette nation aujourd'hui ſi puiſſante ſoit ſoumiſe à la Ruſſie; mais c'eſt qu'elle doit ſon origine à ces Toungouſes répandus dans la Sibérie depuis les bornes les plus ſeptentrionales de cette vaſte contrée, juſques aux côtes de la mer glaciale.

Les Manjours ſont ce même peuple que nous appellons Mantchou (1). Cette

(1) C'eſt à la Chine que nos miſſionnaires ont appris le nom des Manjours ou Mandjours. Les

nation victorieuse & maîtresse de la Chine, connaît l'art d'écrire ; on vante la forme, la richesse & l'énergie de sa langue, & on a traduit dans cette langue, avec la plus plus grande fidélité, tous les bons livres chinois qui, passant dans un idiôme plus net & mieux construit, ont acquis une clarté que n'avaient pas les originaux.

Mais de nombreuses tribus de Mandjours ne subsistent encore que de la pêche, &, comme les Kamtchadales, voyagent en hiver sur des traîneaux tirés par des chiens. Il en est qui, dit-on, sa-

---

Chinois n'ont pas dans leur langue le son *dj*, ils le changent en *tch* : ils ne peuvent prononcer l'*r*, & l'omettent dans les mots étrangers où il se trouve. Ainsi, soit habitude, soit conformation de l'organe de la voix, ils n'ont pu s'empêcher de changer Mandjour en Mantchou. C'est ainsi qu'ils appellent les Tatars, *Tata*.

Les Russes, qui ont eu des communications avec les Manjours avant de parvenir à la Chine, ont appris de ce peuple lui-même à bien prononcer son nom.

vent

vent apprivoiſer & dreſſer des ours qu'ils attelent à leurs traîneaux.

Les Daoures, & d'autres nations compriſes dans la grande famille des Manjours, tiennent des peuples errants & des peuples ſédentaires. Ils vivent par villages ou par familles, & changent volontiers de demeure, quand ils eſperent en trouver une plus agréable, ou quand ils ne rencontrent pas dans l'habitation qu'ils avaient choiſie tous les avantages qu'ils s'étaient promis d'y goûter. Ils quittent ſans regret leurs maiſons & leurs forteresſes de terre & trouvent par-tout des matériaux pour en conſtruire aiſément de nouvelles.

Doux & tranquilles, ils vivent en paix avec leurs voiſins, nourriſſent des troupeaux, cultivent la terre, ſavent fouiller les mines & travailler les métaux. Ils labourent leurs champs par planches que ſéparent des ſillons fort creux : l'eau s'amaſſe dans ces ſillons & ſert à l'arroſement. Au lieu d'élever des greniers ou des magaſins, ils renferment dans la terre le

grain qu'ils recueillent. Ils aiment à s'établir ſur le bord des fleuves, parceque le ſol y eſt plus meuble & plus léger.

Ils pratiquent le Chamaniſme. Comme ils ſont plus éclairés que les peuples de la Sibérie qui ſuivent la même religion, il ſerait à ſouhaiter qu'on nous eût inſtruits de leurs rits. Le grand nombre de tombeaux qu'on découvre ſur les bords des fleuves qu'ils ont fréquentés, prouve le reſpect qu'ils ont pour les morts. Ces monuments ont depuis ſix juſqu'à huit pieds de longueur, trois ou quatre de large & ſix de profondeur. Les plus communs ne ſe font reconnaître que par la terre qui y eſt amoncelée, d'autres ſont couverts d'une pierre, & pluſieurs ſont ſurmontés d'une colonne tronquée. Quelquefois ils ſont iſolés, mais plus ſouvent on en rencontre pluſieurs dans le même endroit. On y déterre des oſſements & des morceaux de fer rongés & preſque détruits par la rouille, reſtes des armes & des uſtenſiles qui y furent déposés. Comme on n'y a jamais trouvé

d'anneaux d'or ni d'effets précieux, on y laiſſe repoſer en paix la cendre des morts. Les tombeaux ſe font reſpecter par l'horreur qu'ils inſpirent ; la cupidité ſeule encourage à les violer.

CHAPITRE II.

Conquête de la Chine par les Manjours (1).

PUISQUE nous parlons ici des Manjours, il ne ſera par hors de propos de rapporter comment ce peuple s'eſt rendu maître d'un des plus grands empires de la terre. Trop accoutumés à croire que la puiſſance doit accompagner une population nombreuſe, une vaſte domination, nous ſommes étonnés que la Chine ait été ſubjuguée par une nation, aujourd'hui l'une

(1) Nous ſuivons dans ce récit, un abrégé de l'hiſtoire de la Chine, traduit du manjous en ruſſe, & nous le combinons avec ce que le Pere Duhalde a recueilli des relations écrites par les Miſſionnaires, & avec la chronologie des Souverains Manjours publiée par M. Deguignes.

des plus puiſſantes de l'Aſie, mais alors inconnue & qui ne paraiſſait pas plus redoutable que tant de peuples de la Sibérie qui furent ſi aiſément ſoumis par les Ruſſes.

Les Manjours erraient au-delà des frontieres du Léao-Tong qui, depuis Tchinguis-Khan, eſt regardé comme une province de la Chine. Au commencement du dernier ſiecle, Aichin-Guioro, chef d'une partie de cette nation, & le même que les Chinois appellent Tay-Tſou, devint conquérant, moins par ambition que par amour filial. Ce fut le deſir d'une juſte vengeance qui lui fit prendre les armes. Les Chinois s'étaient fait livrer ſon pere par trahiſon, & l'avaient fait mourir. Faible encore, il oſa ſe promettre de leur faire pleurer un jour ce ſang précieux qu'ils avaient verſé.

Il ne pouvait exécuter ce projet ſi cher à ſon cœur, qu'en augmentant ſa puiſſance. Il commença par ſoumettre ſes voiſins & par réunir toutes les tribus des Manjours ſous ſa domination. Il prit

alors le titre de Khan, car il eſt des circonſtances où il faut en impoſer aux hommes par des titres. Comme ce prince n'occupait pas de ſuperbes palais, comme ſes ſujets n'exerçaient pas des arts de luxe, & ne s'étaient pas élevés encore à une corruption raffinée, nous le mettons au nombre des barbares : mais ſa conduite prouve qu'il connaiſſait bien le cœur humain & qu'il poſſédait l'art de le conduire. Il ſentit que ſes ſujets ne ſeraient entre eux que des ennemis incapables de coopérer de concert à ſes projets, tant que le vainqueur mépriſerait le vaincu, tant que le vaincu conſerverait ſa haine contre le vainqueur, tant que les tribus ſeraient ſéparées entre elles par des dénominations différentes. Il ordonna qu'il n'y eût aucune diſtinction entre ſes anciens & ſes nouveaux ſujets; que tous, ayant une même origine, ne formant qu'une même nation, ne reconnaiſſant plus qu'un même prince, portaſſent également le nom de Manjours, & qu'on oubliât toutes ces dénominations

qui ſemblaient les déſunir en diſtinguant les différentes tribus. Il fut obéi, & toutes ces peuplades, ne formant plus qu'un même corps, n'eurent bientôt plus qu'un même eſprit.

Après ce premier ſuccès, il ſe crut aſſez fort pour attaquer la Chine : projet ſans doute inſenſé, ſi cet empire eût alors joui de cette vigueur que les Etats reçoivent de la concorde : mais il ſavait que l'Empereur Hoan-Tſong, renfermé dans ſon palais, s'abandonnait au manége de ſes eunuques, & que la nation, mépriſant le maître, indignée contre les miniſtres, diviſée entre elle, n'attendait qu'un conquérant qui voulût profiter de ſes diſſentions pour lui donner des fers. Il entra dans le Léao-Tong, s'empara de la capitale, &, modéré dans le ſein même de la victoire, il manda à l'Empereur qu'il était prêt à déposer les armes

daigna pas même y répondre. Le Manjour fit connaître aux Chinois qu'il était dangereux de le mépriſer. Il les attaqua pluſieurs fois dans le Petchéli, les fit autant de fois repentir de l'outrage qu'il en avait reçu, &, par des victoires répétées, il remplit ſes guerriers de confiance. Il reçut à ſa mort, en 1626, le nom de Tien-Ming qui ſert à déſigner les années de ſon regne, ſuivant l'uſage de la Chine qui marque chaque regne par un nom particulier.

Tien-Dzong, ſon fils & ſon ſucceſſeur, fit le ſiége de Pékin, en 1629: mais il ne put alors prendre la ville, & ſe replia ſur le Léao-Tong dont il acheva la conquête. Il établit ſa réſidence à Moukden, ville célébrée depuis par les vers de l'Empereur Kien-Long. La gloire qu'il venait d'acquérir lui fit donner le nom de Tzong-Té.

Il mourut en 1636: mais ſes projets furent ſuivis ſous Choun-Dché ſon neveu, encore enfant. Les Chinois, par leurs fureurs inteſtines, préparaient eux-

mêmes ſes ſuccès. Le feu de la ſédition embrâſait toutes les provinces : mais le plus audacieux, le plus habile, ou du moins le plus fortuné des rebelles, fut Li-Tſi-Tching. Il avait été ſimple écrivain dans une ville du Chen-Si, & ſe diſait envoyé du ciel pour délivrer ſon pays du joug des tyrans. La liberté, la vengeance publique, furent toujours le prétexte des ſéditieux ; c'eſt en annonçant au peuple la félicité, qu'ils le ſéduiſent & le plongent dans tous les maux qui accompagnent la révolte. Les villes ſe donnaient au rebelle comme à leur libérateur. Il prit le titre de Tchouan-Vang, qui n'appartient qu'aux princes de la maiſon régnante. Bientôt il aſſiégea l'Empereur dans Pékin, &, après la plus faible réſiſtance, la ville lui fut livrée par les habitants. Le faible Hoan-Tſong, généralement abandonné, ſe retira dans ſon jardin, poignarda ſa fille, après avoir ordonné à ſes femmes de s'étrangler, & ſe pendit lui-même à un arbre.

Tout ſe ſoumit à l'uſurpateur. Ou-

zangui ſeul ne partagea pas la faibleſſe ou la perfidie commune. Il était alors dans le Léao-Tong, à la tête d'une puiſſante armée deſtinée contre les Manjours. Le rebelle vint l'attaquer, aſſiégea la place où ce général commandait, & le menaça, s'il refuſait de ſe rendre, de faire mourir ſon pere qu'il avait entre les mains. L'amour de la patrie, la tendreſſe filiale, combattaient dans le cœur du malheureux fils : ſon pays l'emporta, & ſon pere, accablé du poids des années & de celui de la ſervitude, fut égorgé ſous ſes yeux.

Il ne reſtait plus à Ouzangui qu'à le venger. Trop faible pour réſiſter à deux ennemis à la fois, il fit la paix avec les Manjours & joignit ſes armes aux leurs pour renverſer le tyran. Toutes les villes lui ouvraient leurs portes, &, ſans répandre de ſang, il augmentait chaque jour ſes conquêtes. Déjà il pouvait appercevoir la vaſte enceinte de Pékin. Le rebelle, ſe croyant mal protégé par les murs trop étendus de cette capitale, pilla

le palais, y mit le feu, prit la fuite. Ouzangui le pourſuivit juſques dans la Chen-Si & le défit entièrement. Le vaincu ſe réfugia au midi de la Chine, où, dans ſon humiliation, il porta encore quelques années le titre d'empereur, juſqu'à ce qu'Ouzangui fût enfin parvenu à l'exterminer. Ce général conſerva la faible domination qui était reſtée au rebelle.

Il l'avait ſeul pourſuivi, & les Manjours étaient entrés dans Pékin. En la perſonne de Choun-Dehé, nommé Chi-Dſou après ſa mort, commença en 1644 la dynaſtie des Souverains Manjours à laquelle on donne le nom de Tai-Dzing; dynaſtie qui ne compte encore que quatre Empereurs, tous grands hommes, & qui, s'ils n'avaient pas occupé la premiere place dans l'Empire, l'auraient obtenue du moins parmi les Lettrés.

Les Miſſionnaires ont célébré Kang-hi; M. Duſaulx, avant nous, avait fait connaître Young-Tching (1), & M. Degui-

(1) M. Duſaulx a très judicieuſement terminé, par un diſcours d'Young-Tching, ſon livre *De*

gnes a publié la traduction du poëme de Kien Long, ſur la ville de Moukden.

---

la Paſſion du jeu; c'était donner à ſes principes une autorité bien reſpectable, que de les faire ſoutenir par un Souverain vertueux. Nous avons publié trois diſcours du même Empereur dans les *Penſées morales de divers auteurs Chinois*, faiſant partie de la *Collection des Moraliſtes anciens, dédiée au Roi.*

SECONDE SECTION.

Des Toungouſes.

CHAPITRE I.

Extérieur & caractere des Toungouſes.

LE nom des Toungouſes eſt un ſobriquet que les Tatars leurs voiſins leur ont donné par mépris, & qui, dans leur langue, ſignifie pourceaux. Les Toungouſes eux-mêmes ſe nomment Donki, & plus ordinairement Boïé, qui ſignifie hommes.

Ils forment le peuple le plus nombreux de la Sibérie, où ils ſont répandus depuis le 53e juſqu'au 65e degré de latitude (1). Ils ſe ſubdiviſent en tribus à la

(1) Les Lamoutes qui errent près du golphe de Penjinsk ſont des Toungouſes : ils ont été nommés Lamoutes parcequ'ils vivent ſur les bords de la mer, qui dans leur langue s'appelle Lama.

maniere des Orientaux. Comme ils ſont tranquilles & pacifiques, ils ſe trouvent mêlés en beaucoup d'endroits avec des nations différentes.

Leur taille eſt médiocre, & cette ſtature eſt chez eux générale. On ne voit entre eux aucun homme d'une fort petite ni d'une fort grande taille. Ils ſont bien faits, leur carnation eſt vive; camus, mais moins que les Kalmouks, ils ont auſſi le viſage moins plat. Leurs cheveux ſont noirs & droits, leur barbe claire, ſouvent même ils n'en ont point du tout. Ils parlent d'une voix rauque & enrouée.

Leurs yeux ſont petits & perçants, & ils ont tant de fineſſe dans le ſens de la vue, que, ſur la terre, ſur la mouſſe & même dans l'herbe, ils apperçoivent au premier coup d'œil des traces d'animaux, où d'autres hommes, en prenant la plus grande attention, ne pourraient en découvrir aucune. Mais le goût, l'odorat ne ſont pas en eux moins défectueux que leur vue eſt parfaite. C'eſt qu'ils ſont obligés d'exercer ſans ceſſe le ſens de la

vue pour trouver à vivre & qu'ils détruiſent en eux le goût & l'odorat, par la maniere dégoûtante dont ils vivent.

Contents du ſimple néceſſaire, ils ne ſavent encore rien deſirer de plus. Les mœurs de leurs ancêtres ſont leurs mœurs actuelles, leurs anciens uſages ſont encore les ſeuls qu'ils connaiſſent & leurs communications avec l'étranger ne leur ont rien fait adopter de ſon luxe & de ſes ſuperfluités. Ils n'en ont pas même appris à mentir ; & ce qu'ils ont dans le cœur, ils l'ont auſſi ſur les levres. On ne ſaurait dire qu'ils ont horreur du vol, de la tromperie, de l'aſtuce ; ils ne les connaiſſent pas.

La crainte du lendemain ne trouble point en eux le bonheur du jour : ils mangent gaiement avec un ami, avec un inconnu, avec un étranger juſqu'au dernier morceau de leurs proviſions : ils ne ſe repentent pas de leur prodigalité paſſée & ne ſe laiſſent pas abattre par quelques jours de jeûne & de diſette.

Ils n'aiment ni ne haïſſent la ſociété ;

ils ne la cherchent ni ne la fuient. Ils vivent ſeuls, errent ſeuls, vont ſeuls à la chaſſe & à la pêche, & conduiſent ſeuls leurs troupeaux dans les pâturages. Leur arrive-t-il quelque accident; ils périſſent ſans être pleurés, ſans que leur fin ſoit connue. Les ſoins, ſi ſouvent cruels, du devoir & de la compaſſion n'ajoutent point aux douleurs de leur agonie, aux horreurs de leur mort. S'ils ſe rencontrent, c'eſt par haſard, ſans éprouver de joie, ſans reſſentir de peine : la compagnie ne les importune point, la ſolitude ne leur cauſe pas d'ennui.

Incapables de ſe contraindre, ils parlent quand il leur plaît & ſe taiſent de même. Ils épanchent leurs cœurs ſans réſerve & ſans détour, diſent rarement du mal les uns des autres & ont plutôt l'air du contentement que de la gaieté : dans leur vie innocente, ils éprouvent la ſatisfaction intérieure, cette félicité pure, la plus grande que l'homme puiſſe connaître.

Deſirent-ils quelque choſe; ils ne ſa-

vent pas employer la priere : ce n'eſt pas qu'ils craignent de s'abaiſſer en priant, c'eſt qu'ils n'ont pas l'idée de cette dureté de cœur que la ſupplication peut amollir. Ils ſe demandent mutuellement ce qu'ils ont envie d'obtenir, le reçoivent toujours quand on peut le leur donner & ne s'irritent pas d'un refus qui n'a rien d'offenſant.

Ils acceptent les préſents qu'on leur fait, ſans remercier, ſans faire paraître leur reconnaiſſance ; mais ils l'ont dans le cœur, s'embarraſſent peu de la témoigner en paroles & la manifeſtent par leurs ſervices.

On les croirait incapables de ſenſibilité : on n'en entend pas l'expreſſion dans leur bouche, on ne la voit pas ſur leur viſage, on la trouve dans leurs actions. Chez eux la vieilleſſe ne connaît jamais la miſere ; ils ſe cottiſent entre eux pour la faire ſubſiſter.

Ce ſont des amis froids, mais qu'on trouve dans le beſoin. Ils ne ſe font pas de compliments ; ſe quittent ſans ſe dire

adieu; & ne paraiſſent que faiblement affectés quand ils apprennent les malheurs ou la mort de leurs amis : réunis après une longue abſence, ils ſe ſerrent mutuellement dans leurs bras ; mais ſans vivacité, ſans tranſport. Enfin on voit en eux les vrais Stoïciens de la nature : ils font le bien, ſans éprouver aucune des paſſions qui portent à le faire.

CHAPITRE II.

Intelligence, induſtrie des Toungouſes.

Les Toungouſes parlent la même langue que les Manjours; on la dit agréable & douce; mais ſi elle a chez les deux nations le même ſon, la même forme, le même caractere, on peut ſuppoſer qu'elle eſt bien moins riche chez le peuple ignorant que chez celui qui connaît les ſciences & qui pratique les arts de la Chine. Les Toungouſes ſoumis à la Ruſſie ne ſavent pas écrire; ceux qui vivent ſous la protection de la Chine écrivent de haut

en bas, & emploient comme les Chinois le pinceau au lieu de la plume : mais les Chinois peignent une langue peu abondante par un grand nombre de ſignes, & les Toungouſes repréſentent tous les mots d'une langue riche avec un petit nombre de caracteres.

Les connaiſſances des Toungouſes tributaires de la Ruſſie ſont renfermées dans leurs beſoins : quelques traditions paſſent des peres aux enfants. Ils partagent l'année en deux parties, qui, ſuivant leur maniere de diviſer le temps, font deux années entieres, l'année d'hiver & celle d'été. L'homme de trente ans dit qu'il en a ſoixante. Ces années ou plutôt ces demi-années ſe diſtribuent en quinze mois. Cette diviſion, qui nous paraît ſi bizarre, doit avoir d'autres fondements que le caprice de ceux qui la ſuivent : car l'erreur même eſt toujours appuyée dans ſon origine ſur quelques principes qui l'ont fait naître, mais qui ſont oubliés depuis long-temps lorſqu'elle ſubſiſte encore. On ignore ceux de l'erreur des

Toungouſes dans le partage du temps.

Ils ſont ignorants & leur maniere de vivre les condamne à l'être : mais ils ſont adroits & intelligents, & deviendraient peut-être les rivaux des nations les plus éclairées s'ils ſe trouvaient dans une ſituation ſemblable. C'eſt ce qu'ont déjà prouvé les Manjours ſortis du ſein de cette nation. Les Toungouſes montent bien à cheval, & ſont habiles à tirer de l'arc, ce qui n'exige que des diſpoſitions corporelles ; mais ils apprennent facilement les langues, & cette étude ſuppoſe d'heureuſes diſpoſitions de l'eſprit.

Errants dans de vaſtes déſerts ou dans des forêts profondes, les uns vivent de la chaſſe & de la pêche ; les troupeaux que les autres entretiennent leur fourniſſent la ſubſiſtance : dans l'une ou dans l'autre ſituation, toutes les opérations de leur eſprit ne portent que ſur les objets qui concernent la chaſſe ou la pêche. Ils n'ont que peu d'idées, parceque l'induſtrie qu'ils profeſſent n'en exige pas davantage ; ils ne peuvent en augmenter le

nombre, parcequ'ils ne s'entretiennent qu'avec eux-mêmes.

Les mêmes Toungouſes qui ſont chaſſeurs l'hiver, deviennent pêcheurs l'été : mais, pêcheurs ou chaſſeurs, ils ne paſſent guere plus de trois jours dans un même endroit. C'eſt la plus vagabonde de toutes les nations connues.

Ils marchent ou s'arrêtent ſuivant qu'ils ſont chaſſés par la diſette ou retenus par l'abondance ; mais cette abondance même ne peut les fixer long-temps & a pour eux moins de charmes que le plaiſir d'errer. Si deux troupes de la même nation ſe rencontrent, elles ſe réuniſſent quelque temps, ſe quittent ſans compliments & ſans regret, & en rencontrent d'autres avec leſquelles elles ſéjournent & dont elles ſe ſéparent de même.

Le peuple qui s'eſt fixé dans un lieu, qui s'y eſt conſtruit une habitation, qui s'y eſt tracé une propriété, tient à ce lieu par le lien du ſentiment : il aime cette portion du globe ſur laquelle il a pris naiſſance, ſur laquelle ont vécu ſes an-

cêtres, ſur laquelle ſe ſont paſſés des moments agréables de ſa vie. L'habitude & des ſouvenirs flatteurs la lui rendent chere & le mot de patrie fait palpiter ſon cœur. Cette ſenſation eſt inconnue au peuple errant : comme il ne s'eſt arrêté longtemps nulle part, il n'a contracté nulle part aucune habitude. Il n'éprouve de préférence que pour les contrées qui le nourriſſent plus abondamment : elles perdent à ſes yeux tous leurs charmes, dès qu'il y voit le gibier plus rare, les pâturages plus pauvres : elles les perdent dès que l'habitude du mouvement lui fait éprouver l'ennui du repos : il les quitte avec joie pour une autre contrée, qu'il n'a jamais connue, qui ne lui plaira pas moins, qu'il abandonnera de même. Il ne ſait pas où il eſt né, il ne prévoit pas où il terminera ſa carriere, & ſa patrie eſt par-tout où il lui eſt permis de vivre. Le patriote ne s'éloigne qu'avec un ſentiment douloureux des lieux qui l'ont vu naître : l'homme errant éprouverait un ſentiment plus douloureux encore s'il

devait paſſer ſa vie dans les mêmes lieux. Il n'aime que la liberté ; ſeul il la connaît toute entiere : il faut toujours en ſacrifier une partie à la patrie & à la propriété.

Les Toungouſes, chaſſeurs & paſteurs, ſont d'autant plus libres qu'ils ſont fort pauvres. Un petit nombre d'uſtenſiles de chaſſe & de pêche dont il ſont fort mal pourvus, l'habit qui les couvre, quelques chiens, une tente, voilà leurs richeſſes ; ils ne poſſedent rien de plus. Ils ont auſſi peu de ſoucis que de fortune, & trouvent leur bonheur dans ce que nous appellons leur miſere.

Quelques-uns ont cependant un petit nombre de rennes domeſtiques, dont ils prennent le plus grand ſoin & qu'ils n'oſent traire que fort rarement. Ces rennes ſervent de monture aux vieillards & aux jeunes filles, & portent l'attirail du ménage : tant M. le Comte de Buffon a eu raiſon d'avancer que la nature offre à l'homme des eſpeces ſubſidiaires & que les animaux du genre des cerfs peuvent, au beſoin, remplacer le cheval.

C'eſt avec des côtes de rennes que les Toungouſes font leurs ſelles, c'eſt avec de la peau de rennes qu'ils les couvrent, c'eſt de peau de rennes qu'ils font les brides, & l'animal fournit lui-même les inſtruments de ſon eſclavage. C'eſt à-peu près ainſi que nous avons vu d'autres peuples conſtruire avec les côtes des baleines elles-mêmes, les canots dont ils ſe ſervent pour aller à la pêche des baleines.

Pendant tout l'été ils paſſent pour la pêche d'une riviere à l'autre & quittent la pêche pour la chaſſe quand ils apperçoivent du gibier. Faut-il traverſer un fleuve; leurs beſtiaux le paſſent à la nage. Les rennes, une fois accoutumés à la domeſticité, ne s'écartent jamais quoiqu'ils rencontrent ſouvent des troupes ſauvages de leur eſpece : ils ne s'écartent même pas lorſqu'ils ſont pourſuivis par des animaux carnaciers, & par des chiens, qui, dans leur état naturel, peuvent être mis au rang des bêtes les plus féroces.

Les Toungouſes ont de petites barques dont la carcaſſe de ſapin eſt revêtue d'é-

corce de bouleau ; elles ſont aſſez bien conſtruites pour que l'eau n'y puiſſe pas entrer. Leur longueur eſt depuis dix pieds juſqu'à trente : leur poids n'eſt ſouvent que de trente livres. Avec ces légers bâtiments ils naviguent ſur les lacs ordinaires & oſent même perdre de vue le rivage du Baikal qu'on peut compter entre les mers méditerranées. Leurs rames ſont de la forme d'une pelle, & au lieu de faire agir les deux rames à la fois, ils frappent l'eau ſucceſſivement de la gauche & de la droite. Moins avancés dans l'art de la pêche que les peuples ſauvages dont nous avons examiné l'induſtrie, ils ne connaiſſent pas encore l'uſage des filets, & tout ce qu'ils ſavent faire de mieux, c'eſt d'attacher pluſieurs hameçons à une même ligne.

Ils emploient pour la chaſſe les flêches, les haches d'armes, les lacets & les chiens : mais ils font ſur-tout grand uſage des trapes. Les forêts qu'ils parcourent en ſont, pour ainſi dire, couvertes ; les voyageurs n'oſent s'y haſarder ſans prendre avec eux un conducteur de la nation ;

privés

privés de ce ſecours ils riſqueraient à chaque pas de tomber dans une foſſe.

Le Toungouſe qui s'eſt enrichi par la chaſſe ou par la pêche, achete des rennes & devient paſteur; le paſteur ruiné ſe fait chaſſeur & pêcheur : mais ceux qui ont paſſé leur vie dans les forêts ne les quittent jamais pour errer dans les plaines découvertes.

Parmi les Toungouſes des forêts, il ſe trouve des forgerons. Ces ouvriers ne ſont pas plus ſédentaires que les autres & les outils de leur métier mettent peu d'obſtacle à leur vie vagabonde : leur enclume, leur marteau, leurs tenailles, leur ſoufflet de peau de veau marin, & le ſac où ils renferment leur charbon, font enſemble un poids de quinze à ſeize livres. Ainſi le forgeron porte aiſément tout ſon attelier ſur ſon épaule. Quand on lui donne de l'ouvrage, il raſſemble quelques cailloux dont il a bientôt conſtruit ſa forge, il ajuſte à ſon ſoufflet un tuyau de terre glaiſe, s'aſſied à terre, & forge avec une adreſſe & une

promptitude dont on le croirait incapable, des bêches, des fers de lances, ou de flêches, des briquets, des couteaux, des scies & même de petites idoles. On voit aussi dans l'Inde des orfevres qui courent les rues portant tous leurs outils dans un sac, & qui font, sans changer de place, l'ouvrage qu'on leur demande.

Les Toungouses pasteurs ont depuis vingt rennes jusqu'à mille & au-delà. Ils tiennent leurs troupeaux pendant toute l'année sur des montagnes boisées. Ils tirent de ces animaux tous leurs besoins; contents de ce que la nature exige, ils ne desirent rien de plus. Les rennes dressés leur servent de montures en été & tirent leurs traîneaux l'hiver.

Les Toungouses qui errent dans des solitudes plus méridionales, sur les bords de l'Argoun, de l'Onon & de la Bargouzina, connaissent d'autres richesses; ils ont des chevaux, des bêtes à cornes, des brebis, des chevres & des chameaux. Quelques uns ont cinquante chameaux, deux mille brebis, cinq cents bœufs, cent

chevres & mille chevaux. On eſt étonné de trouver tant de richeſſes chez des barbares qu'on ſe repréſente comme les plus miſérables des hommes : la ſurpriſe ceſſera quand on aura continué de lire cet ouvrage ; on verra chez d'autres peuples errants des richeſſes encore plus conſidérables, on ſe fera une idée de la fortune des peuples nomades & de la vie patriarchale.

CHAPITRE III.

Habitations, vêtement, nourriture des Toungouſes.

CHANGEANT ſans ceſſe de place, les Toungouſes n'ont que des habitations mobiles comme eux. Les ſupports en ſont formés par un plus ou moins grand nombre de perches enfoncées d'un bout dans la terre & ſe réuniſſant de l'autre. On les recouvre d'un tiſſu fait d'écorce de bouleau qui reſſemble à une toile groſſiere : les extrémités de cette couverture ſont aſſurées par des nœuds faits de la même écorce. On ménage au haut de cette eſ-

pece de tente une ouverture qui donne l'iſſue à la fumée. Pour entrer & ſortir, on leve une portiere faite du même tiſſu. Quand on change de demeure, on jette les perches, à moins qu'on ne ſoit dans un déſert dénué de bois; on roule la couverture, on l'emporte, & l'on conſtruira une nouvelle habitation dans le premier endroit où l'on voudra s'arrêter. Ces édifices ſi légers, ſitôt élevés, ſi facilement détruits, ne forment pas un effet déſagréable à l'œil; mais ils garantiſſent mal de la rigueur du froid; auſſi, dans l'hiver, a-t-on ſoin de les dreſſer à l'abri d'une montagne ou d'un bois : on préfere en été le voiſinage des eaux.

Un peuple qui voyage toujours n'a que les meubles, les uſtenſiles dont il ne peut ſe paſſer : tout ce qui cauſe de l'embarras ne ſaurait entrer dans les objets de ſon luxe. Des armes, des inſtruments de chaſſe & de pêche, quelques chaudrons de cuivre ou de fonte, quelques vaſes de cuir ou de bouleau, des canots, des patins, des berceaux, des traîneaux, des

coffres pour ſerrer les habits; voilà tout ce qui forme l'équipage des plus riches Toungouſes, & tout cela fait la charge d'un petit nombre de leurs rennes.

Les deux ſexes ne ſe diſtinguent point par le vêtement. Ils portent ſur la chair leur habit de peau qui ne leur deſcend pas juſqu'aux genoux. Leurs culottes fort courtes, faites en hiver de fourrure, & en été de peaux de poiſſon, tiennent à la ceinture par un lacet. Leurs bottes fourrées ſont ornées de grains de verre & de deſſins ou de rayures de différentes couleurs. Ils portent une ſorte de petit tablier de cuir jaune ou brun, terminé par des franges. Leur habit de deſſus ſe lace par devant, mais comme il eſt trop étroit pour ſe joindre ſur la poitrine, on le recouvre d'un pectoral brodé en grains de verre ou en crins de pluſieurs couleurs. Les plus ſuperſtitieux portent ſur cette piece d'eſtomac, & en été ſur la poitrine nue, quelqu'idole de taule, repréſentant une figure d'homme, de quadrupede ou d'oiſeau. Ils ſe croient ſous la protection

de cette idole, ils eſperent en obtenir une bonne chaſſe ou une pêche abondante.

Ils ont un goût décidé pour les parures voltigeantes & légeres; les bords de leurs habits, leurs ceintures, leurs bonnets ſont ornés de franges & de houpes à longs poils. Ils portent leurs cheveux attachés par derriere. La plupart ont des raies ou des figures tracées ſur le front, ſur les joues ou ſur le menton. Ce ſont les peres qui font cette broderie à leurs enfants entre la ſixieme & la dixieme année. Ils ſe ſervent pour cette opération douloureuſe d'un fil qu'ils humectent de ſalive & qu'ils noirciſſent avec une terre noire ou avec la ſuie qui s'attache aux chaudrons : ils le paſſent à l'aide d'une aiguille dans les chairs du malheureux qu'ils croient embellir, & il reſte de cette ſuture des taches bleues qui durent toute la vie.

Les Toungouſes mangent beaucoup de baies, d'herbes & de racines & rien de tout cela n'a été corrigé par la culture.

Ils ſe nourriſſent de tous les quadrupedes, même des animaux carnaciers, même des rats, même de la charogne ſi elle n'exhale pas encore une odeur trop infecte. Ils mangent auſſi de toutes ſortes de poiſſons & d'oiſeaux, ſans en excepter les oiſeaux de proie, quoique leur chair ſoit coriace & de mauvais goût : mais ils ſont dégoûtés de tous les inſectes, de tous les reptiles ; ils le ſeraient de ces tables de différentes provinces de l'Europe, ſur leſquelles on ſert des limaçons, des couleuvres & des grenouilles.

Ils font ſécher au ſoleil ou fumer les chairs des animaux terreſtres & aquatiques : ce ſont leurs proviſions d'hiver. Jamais ils ne mangent la viande crue ; ils la font bouillir preſque toujours ſans ſel, ou ils la rôtiſſent en la tenant ſur le feu avec un bâton. Leur mets le plus recherché eſt un mêlange de viande & de racines ſauvages. Ils font des boudins du ſang des animaux qu'ils mettent dans les boyaux ſans avoir ſoin de les nétoyer : ils mangent ces boudins cuits dans l'eau.

Ils en font encore d'autres en hachant les entrailles des animaux & les mêlant avec leur ſang. Ils ont, comme tous les autres barbares du nord, beaucoup de goût pour la graiſſe & l'avalent ſans pain & ſans ſel. On ne fait pas cuire les viandes fumées. L'arriere-faix des accouchées eſt pour eux le mets le plus exquis : les hommes en admirent la délicateſſe & en font leurs délices ; les femmes n'en font pas dégoûtées, & l'on n'invite que les meilleurs amis à partager un plat ſi recherché.

L'uſage des liqueurs fortes eſt inconnu des Toungouſes : ils n'ont pas même eſſayé la funeſte vertu du moukhomore, & leur douceur naturelle n'eſt jamais altérée par les fureurs de l'ivreſſe. Ils ne boivent que de l'eau, du bouillon de viande ou de poiſſon & quelques eſpeces de ptiſanes (1). Mais les hommes & les

(1) Cependant Gmelin dit que les Toungouſes ſavent, comme les Mongols, tirer une eau-de-vie du lait de cavale & de vache : mais cela ne ſe doit entendre que des Toungouſes voiſins des frontie-

femmes ſont accoutumés depuis la premirre enfance à fumer du tabac.

Ils ſavent ſupporter la faim avec patience & ne paraiſſent pas incommodés d'un long jeûne : mais, dans l'abondance, ils montrent un appétit dévorant. Sans heures réglées pour les repas, le beſoin, l'occaſion, le caprice leur indique ſeuls le moment de manger. Ils n'ont ni tables, ni chaiſes & s'aſſeyent ſur des nattes autour du plat. Tant qu'il reſte encore quelque proviſion, ils invitent à manger tous ceux qui ſe préſentent.

Ce ſont les femmes qui font la cuiſine, & elles n'y recherchent pas beaucoup de propreté. Il eſt fort rare qu'elles eſſuient la vaiſſelle, & ſi quelquefois elles s'en aviſent, elles prennent, pour cet uſage, la premiere peau de mouton bien ſale qu'elles trouvent ſous leurs mains, & que ſouvent même elles tirent du berceau

res de la Chine. Il indique le procédé par lequel on tire du lait une liqueur ſpiritueuſe. Nous donnerons ce procédé bien détaillé quand nous parlerons des Kalmouks.

ſe plaignent & de punir un outrage par un aſſaſſinat, ils n'attaquent la vie de l'offenſeur qu'en lui permettant de la défendre, &, comme les uſages ſont aujourd'hui chez ces peuples ce qu'ils étaient dans des ſiecles reculés, on peut croire que les duels étaient déjà fréquents dans leurs forêts, avant que cette barbarie eût pénétré dans notre Europe.

Dans leurs combats ſinguliers, leurs armes ſont l'arc & la flêche. Leurs duels ſont ſoumis à-peu-près aux mêmes loix, aux mêmes formalités, que l'étaient nos anciens combats en champs clos. Ce ſont leurs vieillards qui examinent les armes, & qui marquent le lieu du combat; ce ſont eux qui preſcrivent la diſtance à laquelle les champions doivent ſe tenir, & qui indiquent le moment de tirer. L'un des deux combattants reſte toujours ſur la place ou mort ou grièvement bleſſé.

Ce n'eſt pas ſeulement dans notre Europe qu'on trouve réunies des idées contradictoires. Chez les Toungouſes, le meurtre commis à la ſuite d'une querelle

n'eſt pas regardé comme un crime, & cependant le meurtrier eſt ſoumis à des peines corporelles. Il eſt puni, mais non déshonoré, & ſe conſole de la punition qu'on lui inflige par la réputation qu'il acquiert & qui eſt le prix de ſon courage. On dirait que les Bourguignons qui ont apporté le duel en Europe, & qui ont été nos premiers maîtres dans notre abſurde point d'honneur, tiraient leur origine des Toungouſes; ou plutôt qu'incapables de raiſonner nous-mêmes, nous empruntons pour nous conduire la raiſon des peuples barbares ou ſauvages.

Dans les diſſentions qui ne ſont pas capables de brouiller les deux parties, on n'a pas toujours recours aûx Chefs, & l'on ſe ſoumet à l'arbitrage de ſes égaux: ils prononcent ſuivant les lumieres naturelles, & n'en jugent ſouvent que mieux; car la raiſon eſt la premiere des loix.

Les voleurs ſont battus, privés de la choſe volée, & ſoumis à un opprobre ineffaçable.

On ne punit point un ſexe faible de

n'avoir pu réſiſter à la force d'un ſexe plus vigoureux ou à celle de l'amour. L'homme ſeul eſt pourſuivi ; car on croit qu'il lui eſt plus facile de réſiſter aux attaques de la nature, qu'aux femmes de ſe défendre contre les attaques de la nature & des hommes. Le coupable eſt condamné ou à être battu, ou à épouſer la fille qu'il a ſéduite, & à lui payer un dédommagement pour ſon honneur ravi. Si un homme du bas peuple ſéduit une fille riche, ou ſeulement remarquable par ſes charmes, il riſque d'être tué à coups de fleches par les parents, les amis ou les amants de ſa maîtreſſe.

Quand, dans les procès embarraſſés qui ſont portés devant les Chefs ou les vieillards, on ne peut découvrir la vérité, on prend les parties au ſerment. Les Toungouſes en ont de trois ſortes, plus révérées les unes que les autres.

Le plus léger des ſerments conſiſte à lever la lame d'un couteau vers le ſoleil & à l'agiter avec vivacité, en diſant : « Si je ſuis coupable, puiſſent les plus

« vives douleurs entrer dans mon corps « & le tourmenter comme j'agite ce cou- « teau ».

Le ſecond ſerment ſe fait avec plus de formalité : on conduit l'accuſé ſur une montagne ſacrée, car il en eſt pluſieurs que ce peuple honore d'une véné- ration religieuſe : là il doit prononcer à haute voix : « Que jamais, ſi je ſuis cou- « pable, je ne ſois heureux à la chaſſe ni « à la pêche : puiſſé-je être privé de mes « enfants, puiſſé-je mourir moi-même ! »

Mais il eſt un troiſieme ſerment plus terrible encore que les deux autres. On tue un chien, on le brûle, & avant qu'il ſoit conſumé, on le jette dans la cam- pagne ; l'accuſé eſt obligé de boire quel- ques gouttes du ſang de cet animal, en diſant : « Je bois ce ſang en témoignage « de la vérité ; ſi je ments, que je pé- « riſſe, que je brûle, que je ſois deſſé- « ché comme ce chien ». (1).

(1) On a toujours ſenti combien les ſignes ex- térieurs en impoſent aux hommes, & ajoutent à la

CHAPITRE V.

Mariages des Toungouſes.

LA polygamie n'eſt pas interdite aux Toungouſes, & je crois qu'elle a toujours été permiſe dans tout l'Orient. Pluſieurs ont juſqu'à cinq femmes, le plus grand nombre n'en a qu'une.

Les peres compoſent le plutôt qu'il eſt poſſible le ménage de leurs enfants mâles. Il n'eſt pas rare de voir des maris de quinze ans, & des femmes & même des veuves de douze. On achete les femmes, & on les paie en animaux ou en pelleteries.

La mariée donne des habits à ſon mari, & c'eſt la premiere preuve qu'elle lui fournit de ſon adreſſe, car ce préſent eſt toujours ſon ouvrage.

---

force de leurs paroles : auſſi n'a-t-on jamais négligé de joindre ces ſignes aux ſerments. Le plus ſolemnel de tous ceux des Romains était ce qu'ils appellaient *jovem lapidem jurare*. Celui qui jurait prenait une pierre & la jettait en diſant ; « Si

Le mariage n'eſt qu'une convention civile que ne précede & n'accompagne aucune cérémonie religieuſe. Quand l'époux amene ſa femme dans ſa tente, il donne un repas à ſes amis. Si c'eſt un Toungouſe du Midi, il leur ſert un cheval. Les Toungouſes paſteurs régalent mieux leurs convives ; ils tuent quelques rennes pour célébrer la fête. Le chaſſeur ne peut offrir que le produit de ſa chaſſe : c'eſt quelquefois un loup, quelquefois un renard ; peu importe : on s'en régale comme du gibier le plus délicat.

Dans ces repas, & dans toutes les fêtes, le plus doux amuſement conſiſte à raconter ſes aventures : quelquefois même on les chante, car ces barbares ſont improviſateurs. On a auſſi des chanſons qui célebrent la chaſſe & l'amour ; on danſe au ſon d'une ſorte de violon à trois

« je me parjure à deſſein, que Jupiter me rejette « comme je jette cette pierre. » *Si ſciens fallo, « tùm me Dieſpiter, ſalvâ urbe arceque, bonis « ejiciat, ut ego hunc lapidem.* »

ſemble, ils ſont maîtres de ſe ſéparer.

Quelquefois la diſſention naît entre eux dès le premier moment de leur union, & c'eſt la ſuperſtition, féconde en maux de toute eſpece, qui met alors la diſcorde dans les familles. Si le nouvel époux apperçoit quelques taches naturelles ſur le corps de la femme qu'il vient d'acheter; s'il découvre en elle quelques vices de conformation; ſi certaines parties de ſon corps ſont plus velues que ne les ont ordinairement ces nations preſque raſes: il attribue ces jeux de la nature à l'action des eſprits malfaiſants, & ne voit plus qu'avec horreur celle qu'il s'étoit promis d'aimer. Ces incidents occaſionnent de fréquents procès, qui ſont jugés par les vieillards.

Les femmes Toungouſes ſont agréables & même ſéduiſantes dans leur jeuneſſe: elles ont de la douceur, de la gaieté, une prévenance qui vaut bien notre politeſſe: mais des rides profondes, des yeux éraillés, rouges & chaſſieux les rendent affreuſes dans leur vieilleſſe préma-

turée. La nature ne leur accorde que pour un petit nombre d'années le don de plaire.

Les enfants nouveaux nés ſont placés dans des berceaux où on les entoure de poudre de bois vermoulu. Ils reſſemblent alors parfaitement aux enfants des Kalmouks, mais leurs traits s'adouciſſent & ſe corrigent en ſe formant. Aimés de leurs parents qui les élevent avec tendreſſe, ils n'oublient pas ces bienfaits répandus ſur leurs premieres années. Les peres & les meres, dans leur vieilleſſe, trouvent des reſſources aſſurées dans l'amour de leurs enfants.

La pudeur, ce ſentiment délicat qui défend l'innocence, qui donne du prix aux faveurs & du charme au refus, naît & ſe développe dans la ſociété civiliſée : elle ne peut être connue des nations ſauvages entiérement occupées des premieres néceſſités de la vie ; les Toungouſes n'en ont pas même d'idée. Leurs enfants déjà grandelets ſont tout nus. Les perſonnes faites des deux ſexes, excepté les filles, s'aſſeyent autour du feu ſans autre vête-

ment que des caleçons fort courts, & ſortent même ſouvent en cet état. La nudité perd chez eux, par l'habitude, ce qu'elle a de piquant, & fait naître peu de deſirs, parcequ'elle ne laiſſe preſque plus rien à deſirer.

CHAPITRE VI.

Infirmités, mort & funérailles.

LES Toungouſes connaiſſent peu de maladies & n'en ont point d'endémiques. Leurs vieillards blanchiſſent rarement; ils ſont ſi vifs & ſi adroits, qu'on les prendrait, au premier coup-d'œil, pour des hommes encore verds. Cependant ils ne parviennent pas, malgré cette vigueur apparente, à une vieilleſſe fort avancée: on en voit bien peu qui atteignent à ſoixante & dix ans.

Le ſcorbut & la cécité ſont chez eux les infirmités de la vieilleſſe. Leurs Chamans ſont leurs ſeuls Médecins: ils emploient les preſtiges pour guérir les ma-

ladies : mais ils joignent à leurs vaines cérémonies magiques, la connaiſſance de quelques remedes fort ſimples qu'ils tiennent de leurs anciens. Tels furent par-tout les commencements de la médecine : & qu'auraient produit des conjectures incertaines ou trompeuſes, ſi l'expérience n'avait fait connaître les premiers remedes ?

Les Toungouſes méridionaux, voiſins de l'Argoun, ſont ſujets à l'épilepſie, à la maladie qui, depuis près de trois ſiecles, empoiſonne trop ſouvent les plaiſirs de l'amour, & à un ulcere dont la matiere reſſemble à des paquets de cheveux. Ce ſont en effet des vers auſſi fins que des cheveux & dont on diſtingue au microſcope les différents anneaux & la tête pointue. Le mal devient cancéreux quand il eſt négligé. On croit que ces vers réſident dans les eaux, & pénetrent dans les chairs des hommes qui ſe baignent. Ils s'y multiplient, & annoncent leur ſéjour par des tumeurs douloureuſes qui ſe réſolvent en abcès.

On enterre les morts avec leurs habits & on n'oublie pas de leur donner leurs armes, leur pipe & du tabac. Si leurs dernieres volontés n'en ont pas autrement ordonné, ils ſont inhumés dans l'endroit même où ils ſont morts. Les uns veulent être dépoſés près de leurs peres ou au pied de quelque arbre qu'ils regardent comme ſacré : d'autres ne veulent pas être enfoncés dans la terre ; on ſe contente de couvrir leur corps de broſſailles & de quelques pierres. Cette maniere eſt ſans doute regardée comme la plus honorable, car elle eſt toujours pratiquée pour les Chamans. On ſuſpend auprès d'eux leur tambour.

Les funérailles ſe font ſans aucune cérémonie. Les amis du mort ont ſoin de le régaler chacun à leur tour, & portent ſur ſon tombeau à boire & à manger.

TROISIEME

TROISIEME PARTIE.

Nations de race fennique.

PREMIERE SECTION.

Des nations de race fennique en général.

La race fennique, l'une des plus anciennes du nord & des plus étendues de celles qui ſont ſoumiſes à la domination des Ruſſes; cette race de qui pluſieurs peuples de l'Europe doivent tirer leur origine, ſubſiſte encore en Ruſſie, ſubdiviſée en un grand nombre de branches: elle comprend tous les peuples qui ont une origine commune avec les Fennes, Finnes, ou Finnois (1).

Les Fennes étaient connus des Ro-

(1) Quelques-uns de nos auteurs les appellen Finlandais, ignorant que le mot Finlande ſignifie terre des Finnois ou des Finnes.

mains dès le temps de Tacite. Ce profond historien ne sait s'il doit les rapporter aux Germains ou aux Sarmates : ils faisaient partie de ce dernier peuple, & le nom même de la Sarmatie semble tiré de deux mots de leur langue, *Sara-Sama* ou *Souoma*, (terre marécageuse) d'où les Romains auront fait Sauromates ou Sarmates.

Eux-mêmes ne s'appellaient pas Finnes ou Fennes ; ce nom leur fut imposé par les Germains. Chaque branche de cette grande famille se donnait, comme à présent, un nom particulier. Leur race entiere fut comprise par les anciens Russes sous le nom de Tchoude : on croit que c'est elle que les anciens ont désignée sous le nom de Scythes : mais l'opinion à laquelle il me semble qu'on peut s'arrêter, c'est qu'ils ont embrassé sous cette dénomination un grand nombre de peuples différents, de races turque ou tatare, slavone, fennique & peut-être mongole.

Toutes les nations de race fennique, Ostiaks, Votiaks, Vogoules, Tchouva-

ches, Tchérémiſſes, Mordvans, Lapons, quoique ſéparées les unes des autres depuis un nombre innappréciable de ſiecles, & n'ayant entre elles aucune communication, ont conſervé une conformité frappante de taille, de figure, de mœurs, d'habillement, de langage.

D'où tirent-elles leur origine? Le Khan Aboulgaſi Bayadour nous apprend qu'une partie des Ouigours, peuple célebre dans l'Aſie, reſta dans la petite Boukharie & dans le pays de Tourphan; qu'une autre partie de cette même nation ſe tranſporta ſur les bords de l'Irtich. Elle alla plus loin encore, car nous voyons dans l'hiſtoire de Ruſſie que les Ougres ou Iougors, qui paraiſſent être la même nation que les Ouigours, ſe porterent vers le nord & donnerent leur nom aux monts Iougoriques, qu'on appelle auſſi monts Ouralsks & que les anciens nommaient Riphées. Ils y ont laiſſé des traces de leur activité dans les travaux des mines & de leurs connaiſſances dans la métallurgie. Ces Ougres continuerent de s'étendre à

l'occident & ſe répandirent juſques dans la Hongrie : c'eſt toujours par le nom des Ougres que les anciennes chroniques ruſſes déſignent les Hongrois.

Les Ruſſes de la Sibérie donnent le nom de Tchoudes à ce peuple induſtrieux, à ces Ouigours, dont ils admirent les anciens travaux dans le ſein des monts Ouralsks, & ce même nom de Tchoudes était celui que les Ruſſes donnaient autrefois aux peuples fenniques de la Livonie.

Enfin des peuples de même langue, & par conſéquent de même race, ſe trouvent répandus depuis l'orient des monts Iougoriques en Sibérie, juſques dans l'Ingrie & l'Eſtonie, & l'on retrouve encore en grand nombre des mots de cette langue chez les Hongrois dont le pays fut envahi autrefois par les Ougres ou Ouigours.

Ces faits réunis font préſumer que les Ouigours ſont les auteurs de la race fennique. Dans quel temps, par quelles circonſtances ont-ils abandonné le beau pla-

reau ſur lequel ils ſemblent avoir pris naiſſance, pour peupler les contrées ſauvages du nord de l'Aſie & de l'Europe? On voudrait en vain aujourd'hui aſſigner une cauſe & fixer une date à des événements qui ſe perdent dans la nuit des temps écoulés. Je crois même qu'avant l'émigration dont parle Aboulgaſi & dont il n'indique pas l'époque, d'autres peuplades de la même nation avaient été refoulées juſques ſur les bords de la Mer Glaciale & ſur les rivages des Golphes de Bothnie & de Finlande.

Des ſavants ingénieux ont encore porté plus loin leurs conjectures. Ils ont ſu que les Ruſſes de la Sibérie donnent le nom de Tchoudes à des peuples oubliés dont on reconnaît encore l'ancienne induſtrie près de Kraſnoiarsk & vers les bords de l'Léniſſei, & ils ont préſumé que ces peuples étaient les mêmes que les Tchoudes des monts Iougoriques & que ceux de la Livonie. Mais il faut obſerver que les Ruſſes modernes n'ont aucune tradition ſur les anciens habitants des bords

de l'léniſſei, & qu'en attribuant aux Tchoudes les travaux qu'ils ont découverts dans cette contrée, ils n'ont voulu qu'indiquer une ancienne nation étrangere & inconnue.

Mais quand on attribue aux Ouigours l'origine des nations fenniques, on eſt conduit par la préſomption très vraiſemblable que ces Ouigours, les Ougres & les Iougors ne faiſaient qu'un même peuple, & par la conformité de mœurs & de langage entre les ſucceſſeurs des anciens Iougors, tous les peuples fenniques, & les Hongrois dont une partie du moins doit deſcendre des anciens Ougres.

Encore faut-il convenir que cette opinion, priſe dans toute ſon étendue, n'eſt qu'un ſyſtême, & que la découverte de quelques faits inconnus nous replongerait peut-être dans les ténebres dont nous penſions être ſortis.

SECONDE SECTION.

Des Oſtiaks.

CHAPITRE I.

D'où les Oſtiaks ſont ſortis; leur portrait.

Le nom par lequel nous déſignons les Oſtiaks n'eſt pas celui qu'ils ſe donnent eux-mêmes. Quand les Tatars ſoumirent la Sibérie, ils déſignerent les peuples qu'ils y trouverent établis par le nom d'*Ouchtiaks*, qui, dans leur langue, ſignifie hommes ſauvages. Les Ruſſes, dans la ſuite, altérerent ce mot en l'adoptant.

Il réſulte de là que pluſieurs peuples d'origine différente ſont confondus ſous cette même dénomination. On trouve ſur les bords de l'Iéniſſei des peuplades d'Oſtiaks qui paraiſſent devoir être rapportées à la race des Samoïedes. On en peut

dire autant de celles qui errent aux environs de Sourgout. Comme on manque de mémoires ſur ces tribus obſcures nous n'en parlerons pas ici.

Ce ſont les Oſtiaks voiſins de l'Ob qui feront l'objet de cet article. Ceux qu'on trouve au haut de ce fleuve & ceux qui habitent près de ſon embouchure, parlant une même langue, ne différant que par le dialecte, & ayant entre eux de grandes conformités de traits, de taille & de mœurs, doivent être rapportés à une même origine. Leur langue eſt la Fennique, & leurs dialectes ſe rapprochent ſur-tout de celui des Vogoules, dont nous parlerons dans la ſuite. (1).

Les Oſtiaks méridionaux, répandus depuis l'embouchure du Tom juſqu'à Narym & aux rives du Ket, ſe nomment eux-mêmes Aſſiaks; ceux du nord, qui habitent près de Bérézof & dans l'Obdo-

(1) Quoique l'idiôme des Oſtiaks ſoit un dialecte de la langue fennique, on y trouve beaucoup de mots Samoïedes, ce qui prouve que les deux nations ſe ſont mêlées.

rie, s'appellent Kondi-Choui, c'eſt-à-dire hommes de la Konda. Ce nom qu'ils ſe donnent eux-mêmes ne peut être fondé que ſur la tradition qu'ils conſervent du pays d'où ils ſont ſortis. La Konda eſt une riviere qui ſe jette dans l'Ob, après avoir ſerpenté entre le ſoixantieme & le ſoixante-unieme degrés de latitude.

Cette nation eſt très nombreuſe, & quoique la rigueur du climat & la miſere ne lui permettent pas d'augmenter ſa population, on ne voit pas non plus qu'elle éprouve une diminution ſenſible.

Il eſt rare de trouver un Oſtiak qui s'éleve au-deſſus de la taille moyenne. Ils ont le viſage applati, les cheveux droits & châtains, le teint jaunâtre, la barbe claire. Leur eſprit eſt lourd, & livré à la ſuperſtition. Comme les bonnes qualités & les vices ſe tiennent de près & ſe produiſent quelquefois réciproquement, leur timidité, leur pareſſe, eſt peut-être la ſource de leur bonté, de leur douceur : car trop ſouvent on ne s'abſtient du mal que

pour n'avoir pas dans l'ame assez d'activité pour le faire; trop souvent on est doux parcequ'on est retenu par la crainte.

Quoique le teint bis & enfumé des Ostiaks nuise à leur physionomie, ils ne sont pas absolument laids; leurs femmes ont même quelque agrément dans leur jeunesse, mais ce n'est qu'une fleur passagere & qui se flétrit bientôt sans avoir eu jamais un grand éclat: elles se rident, elles se défigurent dès leurs premieres couches, & deviennent affreuses dans l'âge avancé.

CHAPITRE II.

Induſtrie des Oſtiaks.

Les Oſtiaks, avant d'être ſoumis à la Ruſſie, avaient des princes de leur nation. Le titre de princes ne doit point ici nous en impoſer ni faire croire que ces ſouverains aient joui d'un pouvoir fort étendu. Des chaſſeurs, des pêcheurs, qui ne poſſedent rien, qui n'ont rien à perdre, ne peuvent reconnaître une puiſſance illimitée, ni fournir à leur chef les moyens de leur impoſer le joug. Comme le deſpote ne doit point à ſes propres forces le pouvoir ſans bornes dont il jouit; il faut que ſes ſujets prêtent eux-mêmes leurs bras pour forger leurs chaînes, & c'eſt ce que ne font pas des nations errantes & pauvres.

Les deſcendants des anciens princes forment encore chez ce peuple un corps de nobleſſe dans lequel il choiſit ſes chefs. Ceux-ci n'ont guere d'autres fonc-

tions que celle de juger les différends & d'appaiſer les querelles. Quand la vérité ſe cache à leurs yeux peu clairvoyants, ils font prêter le ſerment aux parties. On met un morceau de pain & une hache ſur une peau d'ours : celui qui doit jurer s'y place lui-même. « Si je ne déclare pas, dit-il, « la vérité, qu'un ours me déchire, qu'une « hache me tue, que le pain m'étouffe. »

La ſcience du calcul ſe borne pour eux, comme pour les autres rejettons de la race fennique, à compter juſqu'à dix. Ils diviſent le temps non par années, mais par mois, dont le premier commence à la nouvelle lune d'Octobre.

Ils n'ont jamais connu l'art d'écrire ; mais ils avaient imaginé des moyens d'y ſuppléer dans quelques circonſtances. S'ils voulaient, par exemple, engager leurs alliés à s'unir à eux pour quelque entrepriſe militaire, ils leur envoyaient une fleche. Le chef qui la recevait le premier la faiſait paſſer au chef de la tribu voiſine, & elle parcourait ainſi fort promptement une grande étendue de pays.

La pêche eſt leur principale occupation & celle à laquelle ils réuſſiſſent le mieux. Pendant tout l'été, ils couvrent les fleuves de leurs barques, & les tranſportent d'un lac à l'autre. Ils ſe forment des aſyles ſur les rivages en y élevant de petites huttes couvertes d'écorces ou de nattes.

Quand les fleuves couverts de glace ne leur permettent plus de pêcher, ils eſſayent de la chaſſe, mais ils n'y ſont pas heureux. Leur mauvais ſuccès doit être attribué à leur indolence, à leur maladreſſe, à la faibleſſe de leur induſtrie. Ils font peu d'uſage des armes, veulent y ſuppléer par la ruſe & ne ſont pas ruſés. Ils ſe raſſemblent par bandes de ſix cents hommes & quelquefois même en plus grand nombre, & paſſent cinq ou ſix ſemaines à errer dans les bois, ſe nourriſſant de poiſſon gelé dont ils ont chargé leurs traîneaux. Ils effarouchent le gibier & font peu de priſe. Ils ſe ſervent de chiens pour tirer leurs traîneaux & pour ſuivre la proie.

Pour ſuppléer à leur maladreſſe & ſe procurer des pelleteries, ils enlèvent en été de jeunes renards à leurs meres & les élevent. Si ces petits animaux tettent encore, ils obligent leurs femmes à leur préſenter le ſein. Quand il eſt temps de les ſevrer, ils les nourriſſent d'entrailles de poiſſons. Leurs enfants ſont occupés de ces éducations. Quand l'animal a pris ſa croiſſance, on l'écorche. L'intérêt leur a fait inventer un art cruel de procurer à ces animaux une plus belle fourrure. Comme ils ont obſervé que les renards maigres ont le poil plus fin & mieux fourni, ils leur caſſent ſucceſſivement les pattes, pour que la douleur les empêche d'engraiſſer.

Leurs cahuttes ſont à moitié enfoncées dans la terre. Une famille entiere occupe une ſeule chambre reſſerrée, qui, habitée en même temps par les chiens, par les renards, eſt enfumée de tabac, infectée d'une forte odeur de poiſſon ſec & d'exhalaiſons fétides de vieille huile de poiſſon.

Les hommes font eux-mêmes leurs cahutes, leurs filets, leurs traîneaux, leurs barques, leurs armes, & tous les uſtenſiles de leurs ménages. Les femmes font ſécher le poiſſon, ſavent extraire la graiſſe ou l'huile de leurs entrailles, & en fabriquer un ſavon. Elles font auſſi de la colle avec les veſſies d'air. Elles ont l'art de préparer les peaux de ces animaux & celles des quadrupedes; elles en font des habits pour leur famille & pour elles, elles ſavent tirer un fil de l'ortie & en tiſſer une toile claire & groſſiere.

Ces peuples font quelque commerce avec les Ruſſes. Ils portent & vendent dans les villes des pelleteries, du poiſſon ſec, de la colle & de la graiſſe de poiſſon. Ils prennent en échange de l'argent, de la farine, du gruau & de l'eau-de-vie de grain : ils reçoivent auſſi des verroteries & d'autres bagatelles qui ſervent à leur parure & à celle de leurs femmes. Ils livrent une partie de ces objets à leurs compatriotes & en reçoivent de nouveaux articles qu'ils retournent par-

ter aux Ruſſes. Mais, ce qu'ils gagnent par le travail, ils le diſſipent par l'ivrognerie.

Ceux qui ont une meilleure conduite acquierent des troupeaux de rennes. Les plus riches réuniſſent juſqu'à deux cents de ces animaux. On voit même chez eux un commencement de luxe, des taſſes d'argent, & quelques autres effets qui, chez un peuple errant & pauvre, peuvent être regardés comme précieux. Mais en général, quelques marmites de fer ſont les plus riches propriétés d'une famille.

CHAPITRE III.

Vêtement & nourriture des Oſtiaks.

UN habit de fourrure fort court & qu'on porte ſur la peau, un autre habit plus long & plus ample qu'on met par-deſſus le premier dans les grands froids, & auquel eſt adapté un capuchon, des culottes auſſi de fourrure, des bas ou bottes de même, dont les ſemelles ſont faites d'une peau plus épaiſſe ou d'une double peau, une courroie qui entoure les reins, tel eſt le vêtement des Oſtiaks. Ils ſe contentent en été de porter des eſpeces de jupes ou de trouſſes de peau de poiſſon.

L'habit des femmes eſt à-peu-près le même, elles ne ſe diſtinguent guere que par la coeffure. Chez tous les peuples dont nous avons parlé juſqu'ici, nous avons remarqué que les femmes, vêtues à-peu-près comme les hommes, ſe font toujours remarquer par une coeffure plus recherchée; tant il eſt naturel à leur ſexe

de ſe plaire à parer leur tête, à la ſurcharger d'ornements, & quelquefois même à la défigurer.

Les femmes des Oſtiaks portent un bonnet dont l'extrémité leur pend entre les épaules & eſt entourée de franges. Elles ſéparent leurs cheveux en deux nattes, auxquelles ſont attachées des bandes de cuir ou de drap qui deſcendent juſqu'au jarret. Ces lanieres ſont enjolivées de franges, de petites pieces de monnaie, de jettons, de verroteries, & de feuilles de cuivre rouge, taillées en forme de fleurs ou d'animaux.

La nourriture la plus ordinaire de ce peuple eſt le poiſſon frais : quelques peuplades le dévorent crud, les autres le font bouillir ſans ſel, ou l'embrochent dans un petit bâton, & le préſentent quelques inſtants au feu. Du poiſſon pilé dans des mortiers de bois leur ſert de pain. Ceux qui commercent avec les Ruſſes leur achetent de la farine; mais le pain qu'ils en font eſt réſervé pour les grands feſtins : les autres ne le connaiſſent même pas.

Ce n'eſt qu'en hiver, & dans la diſette de poiſſon frais qu'ils ont recours au poiſſon ſec ou fumé, & aux chairs des animaux ſauvages. Comme ils tirent une grande utilité de leurs chiens & de leurs rennes, ils n'en mangent la chair que dans les dernieres extrémités de la faim. Leur malpropreté eſt la même que celle des autres peuples dont nous avons parlé. S'ils eſſuient quelquefois leurs marmites, c'eſt avec des lambeaux de leurs vieux habits qu'ils ont portés long-temps ſur la chair. La vermine tombe par milliers dans leurs chaudrons tandis qu'ils préparent leurs aliments; mais ils n'en ſont pas dégoûtés, & la mangent bien ſans cela.

Comme la plupart ne peuvent ſe procurer de l'eau-de-vie, & qu'ils ne la connaiſſent même pas, ils s'enivrent avec la fumée de tabac ou le moukhomore. Ils pêtriſſent eux-mêmes leurs pipes avec de la terre, & le tuyau eſt compoſé de deux morceaux de bois creuſés par une rainure & liés enſemble. Pour s'enivrer plus

promptement, ils aſpirent fortement la fumée & font faire à leurs joues le jeu d'un ſoufflet.

CHAPITRE IV.

Du mariage des Oſtiaks.

Nous ne répéterons pas que la polygamie eſt permiſe aux Oſtiaks : elle l'eſt à tous les peuples dont nous avons parlé, à tous ceux dont nous avons à parler encore. On achete les femmes, chacun les paie ſuivant ſes moyens, mais elles-mêmes apportent une dot à leurs époux. Si, le premier jour de ſes noces, le mari s'apperçoit, à des ſignes qu'il croit certains, que ſa femme a ſoigneuſement gardé ſa virginité, c'eſt une augmentation de prix qu'il doit payer à ſon beau-pere.

Avant d'obtenir une femme, il faut convenir du prix qu'on veut l'acheter. Dès qu'on a donné un premier à compte, on l'emmene; mais la fête des noces

ne ſe célebre qu'à l'époque du ſecond paiement. C'eſt à l'époux à donner le repas nuptial. La joie anime les convives, ils veulent même avoir de l'eſprit ; ils font des contes, ils chantent en impromptu les exploits des héros & les aventures des amants. L'infuſion du moukhomore, largement prodiguée, échauffe, exalte la verve de ces improviſateurs, qui bientôt ſont ſaiſis d'une ivreſſe plus que poëtique. Le ſon de pluſieurs inſtruments ſauvages invite au plaiſir ; ils ne ſont pas agréables, mais les voix le ſont. La muſique excite à la danſe, & cette danſe eſt ordinairement bouffonne ; on ſe déguiſe, on ſe maſque, on ſe barbouille le viſage. Telles étaient encore les fêtes des Grecs du temps de Theſpis. Les danſeurs imitent les hommes, les quadrupedes, les oiſeaux, avec une adreſſe, une vérité dont les étrangers ſont ſurpris ; mais ils reſpectent peu, dans leur pantomime, les loix de la bienſéance. Deux hommes prennent ordinairement autant de femmes ; ils s'avancent en ſau-

me, l'autre ſous celle d'une femme. Chacune a ſa cabane particuliere, toutes deux ſont parées de drap & de pelleteries; leur habit, ſemblable à celui des Prêtres ou Sorciers, eſt de même chargé de morceaux de taule repréſentant des hommes, des quadrupedes, des oiſeaux, des poiſſons: ornements bizarres, mais qui ceſſeraient peut-être d'être ridicules, ſi l'on en connaiſſait la ſignification ſymbolique; elle a été perdue inſenſiblement par une longue ſuite de générations ignorantes. Les ſtatues offertes à la vénération des Egyptiens étaient chargées de figures non moins nombreuſes, non moins inexplicables, quand on n'avait pas l'intelligence des hiéroglyphes.

Autour de ces divinités ſont rangés des chaudrons, des taſſes, des uſtenſiles de ménage. Cela paraît encore ridicule; mais il ne l'eſt pas de voir dans un temple des vaſes deſtinés aux ſacrifices; & pourquoi, chez un peuple barbare, un chaudron ne ſerait-il pas un vaſe ſacré? Eſt il abſolument fondé ſur la nature des choſes,

choſes, qu'un vaſe qui ſert aux uſages des temples, ſoit d'une forme différente de ceux qui ſervent aux uſages des hommes ?

Aux arbres voiſins ſont attachées les peaux des rennes offertes en ſacrifice, & les arcs dont les chaſſeurs ont fait hommage à la divinité. Les hommes adorent l'idole mâle, & les femmes l'idole femelle.

Les Oſtiaks ont un grand nombre d'arbres ſacrés. La maniere de les révérer eſt ſinguliere ; elle conſiſte en ce que chaque dévot les prenne, en paſſant, pour but d'une de ſes fleches. L'arbre divin eſt bientôt criblé par le zele de ſes adorateurs, & périt pour avoir reçu trop d'hommages.

Chaque maiſon a ſon idole particuliere, ſon dieu pénate, qui n'eſt autre choſe qu'une mauvaiſe poupée. On offre à ces idoles domeſtiques des peaux de petits animaux, des oiſeaux, des poiſſons ; mais ſur-tout on a bien ſoin de les tenir barbouillées de graiſſe & de ſang.

Les Prêtres des Oſtiaks ſe nomment Toïébi. Ils expliquent les ſonges, prédiſent l'avenir, conjurent les eſprits, guériſſent les malades, font les prieres & offrent les ſacrifices. Ils ſont appellés dans les occaſions importantes : c'eſt par le moyen de leur tambour qu'ils découvrent la cauſe de la colere des dieux, & qu'ils apprennent par quels ſacrifices on doit les appaiſer.

Les ſacrifices offerts en commun ſe font dans les bois. Le peuple ſe range avec componction autour de l'idole, du Sacrificateur & de la victime. Le Prêtre joint la priere aux cérémonies d'uſage : il donne le ſignal avec ſa verge de fer ; auſſi-tôt l'un des aſſiſtants perce la victime de ſes fleches, les autres la frapent avec des bâtons pointus ; en un inſtant elle eſt immolée. On traîne trois fois l'animal autour de l'idole, on fait bouillir ſes chairs, on preſſe le ſang que renferme ſon cœur, on en barbouille la ſtatue & on mange le reſte avec autant de joie que de dévotion. C'eſt toujours un

renne qu'on prend en ces occaſions pour victime : on ſuſpend à un arbre ſon bois, ſa tête & ſa peau.

On fait auſſi des ſacrifices pour obtenir la guériſon des maladies. Le malade tient une corde à laquelle eſt attachée la victime encore vivante. Le Prêtre fait une priere, le malade tire la corde, la victime eſt auſſi-tôt immolée, & les aſſiſtans en mangent pieuſement la chair autour du moribond. Plus on montre d'appétit, plus on lui marque d'amitié. S'il n'obtient pas de ſoulagement, on inſulte l'idole, on la renverſe, on la frappe, on la détruit.

Quand un Oſtiak a tué un ours, il ne lui rend guere moins d'honneurs qu'à ſes dieux ; car il craint que l'ame de l'animal ne ſe venge un jour ſur la ſienne dans l'autre monde. Il lui demande pardon dans ſes chanſons de lui avoir donné la mort, il ſuſpend la peau à un arbre, & ne paſſe jamais devant cette dépouille ſans lui rendre hommage.

CHAPITRE VI.

Maladies, remedes, funérailles.

TANT que les Oſtiaks ont la force de ſe livrer au travail, ils conſervent une ſanté inaltérable ; mais quand la vieilleſſe les oblige de garder la maiſon, la gale, le ſcorbut, les maux d'yeux, mille infirmités les aſſiégent. La petite vérole, ſi l'on en veut croire leurs traditions, a pénétré chez eux avant que les Ruſſes entraſſent dans leur pays, & s'eſt annoncée par les plus affreux ravages. Cette maladie plus cruelle encore, qui fait ſuccéder de longues ſouffrances aux courtes douceurs de l'amour, ne leur eſt pas inconnue ; ſoit, comme on l'a ſuppoſé, qu'elle fût naturelle à la Sibérie comme à quelques contrées de l'Amérique, ſoit qu'elle y ait été apportée par les priſonniers Suédois, qui, dans le ſein même du plaiſir, ſe vengeaient de leur défaite & de leur captivité.

Les Prêtres Oſtiaks qui ſont en même temps ſorciers, & en même temps encore médecins, & qui réuniſſent les trois grands moyens de captiver l'eſpece humaine, guériſſent les ulceres & les maux externes en brûlant la peau avec une ſorte d'agaric qui naît ſur le bouleau, & auquel ils mettent le feu. Ils ordonnent pour la colique de la graiſſe de poiſſon fondue qu'il faut boire toute chaude. Ils appliquent ſur les bleſſures une ſorte d'onguent compoſé de goudron & de ſuif; mais ils font un uſage encore plus fréquent de leurs ſortiléges & de leurs preſtiges.

Si le mal réſiſte aux remedes & aux grimaces révérées du prêtre-médecin, ſi le malade meurt, il eſt enterré le même jour. Son corps eſt traîné juſqu'à la foſſe par un renne, qui eſt enſuite ſacrifié & mangé en l'honneur du défunt. Le convoi des riches eſt ſuivi de trois traîneaux vuides, tirés par des rennes qui ſont immolés, & l'on renverſe les traîneaux ſur la tombe. Il convient, ſans doute, à des

barbares de croire que la deſtruction doive ſuivre les hommes puiſſants au-delà du tombeau.

Les apothéoſes, communes chez les Grecs & chez les Romains, ſe retrouvent chez les Oſtiaks. Ils réverent, comme des divinités inférieures, ceux qu'ils eſtimaient & qui ne ſont plus. La poupée qui repréſente un illuſtre mort a un rang avec les autres idoles. Ils lui préſentent de même à manger, ils la barbouillent de même de graiſſe & de ſang.

Les veuves conſacrent de ſemblables poupées à leurs défunts époux, & les mettent coucher avec elles; quand elles prennent leurs repas, elles ne manquent pas de leur faire leurs portions. Chez nous les femmes ſe contentent de pleurer des époux que ſouvent elles déteſtaient; là, elles en ſont des dieux.

TROISIEME SECTION.

Des Vogoules ou Vogoulitchs.

CHAPITRE I.

Portrait, caractere & mœurs des Vogoules.

LES Vogoules habitent des contrées couvertes de forêts aux environs de la Lofva, de la Sofva & de la Toura, & dans la Permie ; ils vivent dans des endroits ſi cachés, que les Ruſſes connaiſſent à peine leurs aſyles. Le nom qu'ils ſe donnent eux-mêmes eſt Mantſi. On les rapporte à la race fennique, parceque leur idiôme paraît, en grande partie, dérivé du finois : mais il en differe auſſi par un grand nombre d'expreſſions qui ſemblent en faire une langue particuliere. Leurs traits, leur port, leur accent, la couleur de leurs cheveux les rapprochent bien plus des Kalmouks que

des Finnois. Ce ſont eux, peut-être, qui deſcendent ſeuls de ces Ougres ou Ouigours répandus autrefois dans les mêmes contrées: devenus enſuite voiſins de pluſieurs peuplades de race fennique, & mêlés avec elles, ils en auront adopté la langue au moins en partie, & cette conformité accidentelle de leur idiôme avec celui des Finnois aura perſuadé aux Savants que toute la race fennique deſcendait des Ouigours. Pour réſoudre ces doutes, il faudrait connaître ſuffiſamment la langue hongroiſe, tous les dialectes de la langue fennique & pluſieurs langues orientales.

Les traditions conſervées par les Vogoules leur apprennent qu'ils ſont établis depuis des temps immémorables dans le pays qu'ils habitent encore. Leur taille eſt médiocre; leurs cheveux ſont noirs & plats, leur barbe claire. Ils ont la face large, les joues plates, le nez écraſé & même preſque entièrement oblitéré; on ne leur voit que des narines: leurs yeux, petits & peu ouverts,

ſont exceſſivement éloignés l'un de l'autre : leur teint eſt d'un brun jaunâtre, & toute leur figure eſt affreuſe.

Leur extérieur inſpire l'effroi, mais leur caractere raſſure. En les privant de la beauté, la nature plus généreuſe leur a donné la bonté. La bienveillance eſt leur premier penchant; mais, jaloux de leur liberté, ils ſont toujours prêts à ſe révolter contre l'oppreſſion.

Habitants des forêts, menant une vie ſauvage comme elles, ils doivent être ignorants, mais ils montrent de l'intelligence. Ils ſe diviſent par tribus; chaque village eſt ordinairement compoſé d'une ſeule famille & le plus âgé en eſt le chef.

Ce n'eſt pas un peuple errant, puiſqu'il a des demeures permanentes; ce n'eſt pas non plus un peuple ſédentaire, puiſqu'il change deux fois par an de demeure : mais il revient conſtamment aux approches de l'hiver dans les aſyles qu'il habitait les hivers précédents, & les quitte dans la belle ſaiſon pour retourner à ſes maiſons d'été.

Les huttes d'hiver ne ſont pour les Vogoules Septentrionaux qu'un aſſemblage de perches couvert de gazon. Ceux du Midi ont des huttes quarrées, & garnies de larges bancs qui leur ſervent de lits. Le plancher ſupérieur eſt plat : une ouverture eſt ménagée au milieu pour faire ſortir la fumée : les portes ſont tournées du côté du Levant ou du Nord. Une ſorte de grenier ou de magaſin dépend toujours de ce bâtiment.

Les cahuttes d'été ſont conſtruites de perches ou de branches d'arbres, raſſemblées en pointe vers le haut & couvertes d'écorces de bouleau.

Quoique ces eſpeces de Sauvages ſoient obligés de déménager deux fois l'an, ils n'en ſont guere plus embarraſſés ; tous leurs meubles & tous leurs uſtenſiles ſont légers & peu nombreux. Leur vaiſſelle n'eſt que de bois de bouleau. Les canots dont ils ſe ſervent pour la pêche ſont faits d'écorces du même arbre, couſues avec des nerfs de rennes & enduits de goudron. Les patins, qui leur ſont néceſ-

faires pour courir ſur la neige, ont cinq pieds de longueur ; mais ce ſont des planches fort minces, ſur leſquelles on colle avec du ſang de rennes des peaux du même animal. Le berceau des enfants eſt une écorce que la mere porte aiſément ſur ſon dos en voyage, & qu'on attache dans les autres temps à quelque coin de la hutte. Quelques vaches, des brebis, des porcs ſuivent la famille : il eſt rare qu'un Vogoule ait des chevaux ; ceux qui ſont le plus reculés vers le Nord entretiennent des rennes.

La chaſſe fait la principale occupation de ce peuple. Ils y emploient toutes ſortes d'armes & toutes ſortes de piéges. Quelques familles ou villages poſſedent des parcs enclos qui ont plus de trois lieues d'étendue ; mais cela ne les empêche pas de ſe répandre au loin à la pourſuite des animaux ſauvages.

Les Vogoules mangent indifféremment de tous les animaux que la chaſſe leur procure, oiſeaux, quadrupedes, animaux frugivores ou carnaciers : toute

chair eſt aſſez délicate pour eux ; l'exercice & la faim en relevent le goût. Ils ne cultivent pas la terre, mais ils profitent de toutes les richeſſes qu'elle ne vend pas au prix du travail, & ne négligent pas de recueillir les baies ſauvages. Dans les temps de diſette, ils ſe font un bouillon avec des os pilés. Mais le pain, la farine, les différents gruaux ſont de tous les aliments ceux qu'ils eſtiment le plus. Un voyageur qui leur donne un morceau de pain, reçoit de leur reconnaiſſance un riche préſent de martres zibelines ou de quelques autres pelleteries.

Ce peuple peu nombreux occupe, comme tous les peuples chaſſeurs, une grande étendue de pays. La pareſſe, la négligence, des fêtes multipliées, l'ivrognerie, le ſoumettent à une grande miſere.

L'habit de parure des hommes eſt celui des payſans Ruſſes ; c'eſt une eſpece de tunique, qui laiſſe le haut de la poitrine à découvert, qui ſe croiſe ſur l'eſtomac & le ventre, & qui eſt ſerrée par une ceinture ; en hiver, une pellice

à-peu-près de la même forme, de larges caleçons, des bandes d'étoffe de laine qui entourent la jambe plusieurs fois, des especes de pantoufles de nattes qui couvrent à peine le bout du pied, & qui sont contenues par des ficelles.

Les femmes portent des chemises brodées de différentes couleurs & ferrées par une ceinture. Elles mettent par-dessous des caleçons. Leurs pellices sont semblables à celles des hommes. Elles ont des anneaux, des bracelets, des colliers, des pendants d'oreilles de verre coloré. Leurs cheveux sont renfermés sous un bonnet orné de verroteries & de pieces de monnaie, & auquel est attaché un mouchoir qui leur pend entre les épaules: les filles restent la tête découverte & font plusieurs tresses de leurs cheveux.

Souvent les Vogoules prennent deux femmes à la fois. Ils les achetent; mais le prix en est proportionné à leur pauvreté. Une jeune fille se paye ordinairement moins d'un louis de notre monnaie, &, pour quatre louis au plus, on peut avoir le choix de la plus belle.

L'amant convient du prix, le paye, emmene ſa maîtreſſe, & le lendemain elle eſt ſa femme. Le mariage n'eſt accompagné d'aucune cérémonie, n'exige aucune dépenſe, n'eſt marqué par aucune fête. Quelquefois cependant le nouvel époux invite ſes amis, leur donne un repas, & leur procure le plaiſir de la danſe. Le chant eſt fort ſimple, la danſe n'eſt pas déſagréable. Le danſeur & la danſeuſe prennent chacun le bout d'un mouchoir; ils s'avancent à petits pas meſurés, tournent enſemble, montrent de la ſoupleſſe dans leurs mouvements & leurs attitudes, & font des paſſes variées qui ne manquent pas de graces.

Les femmes ſont chargées de tous les travaux domeſtiques & ne s'y diſtinguent pas par leur adreſſe. Regardées comme impures pendant les ſix ſemaines qui ſuivent leurs couches, elles ſont alors obligées de manger ſeules. C'eſt dans le temps que leur état exige le plus de ſecours, qu'elles vivent dans l'abandon.

CHAPITRE II.

Religion, fêtes, ſacrifices.

Les Vogoules donnent au Dieu ſuprême le nom de Torom; il eſt le maître de la nature entiere, & tous les Dieux lui ſont ſoumis. Ils croient qu'il habite le ſoleil, ce qui ne les empêche pas de regarder le ſoleil lui-même, la lune, les nuages, & tous les phénomenes dont ils ſont frappés, comme autant de divinités différentes.

Leur principale fête eſt celle qu'ils célebrent pour marquer le retour de l'année. Il l'appellent Elbol, ou la deſcente de Dieu, parcequ'elle revient avec le printemps, & qu'il ſemble que Dieu deſcende alors lui-même ſur la terre pour rendre la vie à la nature. Ce grand jour eſt dédié à Torom & au ſoleil. Ils ont encore une autre fête générale & moins ſolemnelle, qu'ils appellent Ankob. Ils la célebrent dans le ſecond mois. On ne parlera pas de leurs fêtes particulieres.

Quand le peuple eſt raſſemblé dans le Kérémet, quand la victime eſt immolée, quand les chairs en ſont bouillies, le prêtre, ou le vieillard qui remplit les fonctions ſacerdotales, met dans un plat le cœur, le foie, la tête, les poulmons, & les poſe ſur l'autel. Il y range auſſi les pâtiſſeries & les liqueurs préſentées en offrande. Cependant le feu eſt allumé dans la pierre qui ſert d'autel: on y jette la cervelle, & pour qu'elle brûle plus aiſément, on l'arroſe de ſuif. Pendant qu'elle ſe conſume, le prêtre fait des prieres avec autant de recueillement que de ferveur. Il diſtribue enſuite aux aſſiſtans la chair des victimes, dont on mange une partie avec beaucoup de dévotion. Quand le ſacrifice eſt terminé, la tête & la peau de la principale victime ſont ſuſpendues à un arbre, près du Kérémet; les autres peaux ſont réſervées pour le ſacrificateur, & les os ſont enfouis dans la terre. Les offrandes multipliées rendent ſouvent les cérémonies très longues. Chacun retourne enfin dans ſon village, emportant les reſtes des victimes;

les familles ſe raſſemblent pour en faire un repas ; & le jour, commencé par des actes religieux, prolongé par le plaiſir, eſt terminé par la licence & l'ivreſſe.

On choiſit ordinairement les jours de fêtes pour l'accompliſſement des vœux. Mais on offre dans les maiſons des ſacrifices particuliers pour obtenir la guériſon des maladies : les cérémonies ſont les mêmes, mais les victimes ſont moins nombreuſes.

Quoique les Vogoules paſſent leur vie près des marais ou dans des bois qui pompent & recelent l'humidité de l'air, ils ne ſont pas ſujets au ſcorbut ; avec peu de maladies, & ſans aucune connoiſſance de la médecine, ils parviennent ſouvent à une grande vieilleſſe.

Ils enterrent les morts dans les bois, entre des planches, & la tête placée du côté du nord. Ils mettent dans la foſſe les armes & les uſtenſiles du défunt. Si l'on en excepte les Kamtchadales, c'eſt de tous les peuples dont nous avons parlé juſqu'ici, le ſeul qui n'accompagne point

QUATRIEME SECTION.

Des Votiaks.

CHAPITRE I.

Extérieur, induſtrie des Votiaks.

Les Votes ou Votiaks ſe nomment eux-mêmes *Oudy*. Partagés en différentes tribus, ils vivent dans le gouvernement de Kazan, & ſe répandent juſques dans celui d'Orenbourg.

Leur langue eſt un dialecte de l'idiôme fennique, & l'on ne peut méconnoître en eux une nation finnoiſe : aucune n'a conſervé plus de reſſemblance avec les Finnois occidentaux, ſeuls déſignés par ce nom que nous ſommes obligés de rendre générique. Leur taille eſt moyenne, comme celle des peuples de la même famille. Quoiqu'on trouve chez eux des cheveux de différentes couleurs, la couleur rouſſe

domine, & c'eſt encore un caractere particulier à la race fennique. Leur parfaite conformité avec les Finnois proprement dits, ne doit pas étonner, s'il eſt vrai qu'ils aient anciennement vécu ſur les bords de la Néva, & qu'ils ne ſe ſoient retirés à l'Orient, que pour ne pas embraſſer le chriſtianiſme. Il eſt certain du moins qu'un peuple nommé Vote, dépendant de la république de Novgorod, occupait autrefois une partie de l'Ingrie.

Les Votiaks ſont bons, pacifiques, ſobres, hoſpitaliers. Comme chaque nation n'a qu'un petit nombre d'idées qui leur ſoient propres; comme la ſomme ne s'en accroît que par la communication des individus entre eux & des peuples avec les peuples; comme les connaiſſances & l'induſtrie des nations éclairées ne ſont autre choſe que la maſſe de l'expérience, des obſervations, des découvertes réunies d'un grand nombre de nations différentes & d'une longue ſuite de ſiecles; comme enfin les Votiaks évitent ſoigneuſement de communiquer avec les étran-

gers, ils ne peuvent avoir des idées très-nombreuses ni fort étendues. Leur esprit est borné, mais intelligent: Gmelin faisait voir sa montre à un Votiak, & lui apprenait comment cette machine indique les heures. » J'entends, reprit le sauvage, » c'est un soleil en petit (1). »

Ils ne divisent pas le temps par années, mais ils ont des mois lunaires, & leur donnent des noms tirés des phénomenes qui frappent leurs sens. Ils appellent le mois de mars, le mois qui dissout la glace; & le mois de juin, le mois où le soleil s'arrête. Cet usage qui leur est commun avec la plupart des peuples dont nous avons déjà peint les mœurs, est bien plus philosophique que le nôtre. En nommant le mois, ils donnent une idée des effets naturels qu'on observe dans son cours: mais quelle idée relative à cet objet, peuvent réveiller en nous les noms de quelques Dieux du Paganisme ou de quelques oppresseurs des Romains?

(1) Le chef d'une des îles de la société fit la même réponse au capitaine Cook.

Le jour qui répond à notre vendredi, eſt pour eux un jour de repos. Ils n'entreprennent rien le mercredi, le regardent comme malheureux, & l'appellent le jour de ſang.

Soumis autrefois à la domination des Tatars, ils menaient une vie errante; devenus ſujets des Ruſſes, ils ont adopté la vie ſédentaire. Mais en ſe rendant agricoles, ils n'ont pas abandonné l'utile exercice de la chaſſe; ils ſe ſont adonnés à l'éducation des abeilles; & ces mouches laborieuſes, qu'ils laiſſent conſtruire leurs travaux dans les arbres creux de leurs forêts, ſont en quelque ſorte ſauvages à la fois & domeſtiques.

Quelques uns d'entre eux s'occupent avec aſſez d'adreſſe des ouvrages du tour: ils font des taſſes, des cuillers, des fuſeaux, & connaiſſent la fabrication d'un vernis qu'ils répandent ſur leur vaiſſelle de bois, qui en bouche les pores, la rend facile à nettoyer, & en aſſure la durée.

Les femmes taillent & couſent les habits de toute la famille. Leur induſtrie ne

ſe

ſe borne pas à raſſembler des peaux d'animaux pour s'en vêtir : elles ne ſont déjà plus étrangeres à des arts plus difficiles ; elles ſavent filer le chanvre & l'ortie, en tiſſer de la toile, convertir la toiſon des brebis en un feutre groſſier, & même fabriquer un gros drap qui ſuffit à leurs beſoins. Leur politeſſe conſiſte, au lieu de s'embraſſer, à ſe donner réciproquement de petits coups ſur l'épaule.

Autrefois les Votiaks avaient leurs ſouverains ; ils n'ont plus même de nobles, ſoit que les familles de leurs anciens chefs ſe ſoient éteintes, ſoit que, ſous une domination étrangere, elles ſoient inſenſiblement tombées dans l'obſcurité.

Ils vivent raſſemblés dans des villages mais ils ont conſervé de leur ancienne vie errante l'indifférence pour la demeure qu'ils ont adoptée. Le moindre dégoût, la plus légere incommodité, la plus faible eſpérance de quelques nouveaux avantages, ſuffit pour décider l'émigration d'un village entier. Tous les habitants partent à

la fois, & vont loin de là ſe fonder un nouvel aſyle qu'un autre caprice leur fera peut-être abandonner de même.

Soit crainte, fierté ou ſuperſtition, ils conſtruiſent leurs villages toujours loin de ceux des Ruſſes: ils ne ſouffrent pas que des étrangers aſſiſtent à leurs repas, ni qu'ils bâtiſſent des maiſons ſur le terrein qu'ils ſe ſont choiſi.

CHAPITRE II.

Mariages des Votiaks.

Il eſt rare qu'un Votiak ait à la fois plus de deux femmes. On les paye encore moins cher que chez les Vogoules, & leurs parents leur donnent en dot à peu près autant qu'ils reçoivent. Cette conformité de moyens eſt la premiere condition des mariages; & l'intérêt, même chez des peuples ſimples & pauvres, forme ſeul une union qui devrait être celle des cœurs.

Mais ſouvent, pour épargner les frais un amant accompagné de ſes amis va enlever ſa maîtreſſe juſques ſur la nate

qui lui ſert de lit. Qu'une jeune fille s'écarte dans la campagne, elle riſque bien de priver ſon pere de la ſomme qu'elle doit lui rapporter; il n'eſt pas rare qu'elle ſoit enlevée par un inconnu. Malheur aux raviſſeurs qui ſont attrapés en chemin, & qui ne ſont pas les plus forts: ils n'en ſont pas quittes pour renoncer à leur proie, & de rudes coups ſont le prix de leur galante expédition. Mais dès que la fille eſt entrée dans la maiſon de celui qui l'a ravie, ſes parents ont perdu tous leurs droits ſur elle, ils ne peuvent rien exiger de ſon époux, & s'il leur fait quelques préſents, c'eſt pour appaiſer un courroux dont il n'a plus rien à craindre.

Le mariage eſt accompagné de quelques cérémonies religieuſes. Les amis s'aſſemblent; la future épouſe eſt dans une chambre ſéparée, où les femmes s'occupent à la parer, & lui font remplacer ſes habits de fille par ceux de ſon nouvel état. Elle entre enfin dans la chambre d'aſſemblée, mais elle s'arrête à la porte & elle y reſte aſſiſe ſur une piece de feu-

tre : le prêtre cependant fait aux Dieux l'offrande d'un verre de biere & les prie d'envoyer aux nouveaux époux des richeſſes, d'abondantes moiſſons & une nombreuſe poſtérité. La priere finie, elle ſe leve; les deux époux boivent la liqueur de l'offrande, & dès ce moment ils ſont unis. Une jeune fille apporte enſuite aux aſſiſtants de la biere ou de l'hydromel : la nouvelle mariée ſe met à genoux devant chacun d'eux pour les engager à boire, & elle ne ſe releve qu'après qu'ils ont accepté. Un repas, des chants & des danſes occupent & terminent cette journée.

Mais quelques jours après, le beau-pere vient viſiter ſon gendre, lui fait quelques préſents & emmene ſa fille avec lui. Elle reſte pluſieurs mois & quelquefois un an entier dans la maiſon paternelle: elle y reprend l'habit de fille, elle travaille pour ſes parents & pour elle; les deux époux ſont enfin rendus l'un à l'autre, & cette réunion eſt célébrée par de nouvelles fêtes.

L'habit des femmes eſt une robe ſans

plis, avec des manches longues & étroites, comme celles que nos femmes appellent en amadis, mais fendues par le milieu, pour y pouvoir paſſer l'avant-bras. Cette robe eſt ſerrée par une ceinture dont les bouts ſe prolongent & reſtent flottants. Leurs cheveux, coupés aſſez courts par-devant, & rabattus ſur le front, ſont raſſemblés par-derriere en forme de chou, & couverts d'un voile qui flotte ſur le dos, & deſcend au-deſſous des reins. Ce voile eſt attaché à un tour de tête fort étroit & fait d'écorce de bouleau, auquel tient de chaque côté une bandelette large de deux doigts, qui pend entre les épaules, revient ſur la poitrine, deſcend fort bas, & eſt ornée de franges & d'étoffe découpée. Le vêtement des filles eſt le même pour la forme, mais la coeffure eſt différente; elles ne portent qu'un bonnet terminé en pointe, orné de coraux, de jettons, de petites monnaies d'argent, & garni de pluſieurs rangs de rubans.

Les femmes Votiaques, à l'imitation

des payſanes Ruſſes, vont accoucher dans un bain de vapeurs; & c'eſt peut-être le meilleur moyen qu'on ait jamais imaginé pour ſeconder le travail de la nature & faciliter l'enfantement. Dès que l'enfant eſt venu au monde, le pere immole un belier blanc au Génie tutélaire du nouveau-né; les amis, les parents ſe raſſemblent pour manger leur part de la victime & ſe livrer à la joie.

CHAPITRE III.

Religion.

GMELIN, qui n'a vu les Votiaks qu'en paſſant, doute s'ils rendent quelques honneurs à la divinité. Ce ſont en effet les peuples les plus religieux de tous les Idolâtres du Nord; mais comme ils ne ſont pas éclairés, ils ſont auſſi, plus qu'aucun autre, livrés à de folles ſuperſtitions.

Ils appellent le Maître des Dieux Inmar: il réſide dans le ſoleil, & c'eſt de ce trône enflammé qu'il gouverne la na-

ture. Mouma-Kalisina est sa mere : le genre humain, les animaux, la nature entiere doivent à cette Déesse leur fécondité. Chounda-Mouma, épouse d'Inmar, est la mere des divinités inférieures & du soleil, qui est en même temps un dieu & le siége du plus puissant des dieux.

Chaitan ou Satan, chef des dieux malfaisants & habitants des eaux, n'a qu'une jambe, encore est-elle torse : il n'a qu'un œil, mais cet œil est d'une grandeur effrayante. Il préside au mal, il préside à la mort : il étouffe les hommes en leur insinuant dans la bouche son énorme mamelle.

La vie n'est qu'un passage : c'est un temps d'épreuve que suivra la peine du crime, la récompense de la vertu. Les bons jouiront de tous les plaisirs dans un monde fortuné : les méchants seront jettés dans le Kouratsin-inti, dans le lieu brûlant, & précipités dans des chaudières de poix bouillante.

Les Votiaks ont des Prêtres qu'ils nomment Touni, chargés d'adresser aux

des payſanes Ruſſes, vont accouc[illegible] Louma-Kuitina [illegible]
un bain de vapeurs; & c'eſt [illegible] Lain, les animaux, [illegible]
meilleur moyen qu'on ait [illegible] ent à cette Déeſſe leur [illegible]
né pour ſeconder le trav[illegible] de Monma, épouſe d'[illegible]
& faciliter l'enfanteme[illegible] les divinités infernes
fant eſt venu au mon[illegible] en même temps un
un belier blanc au [illegible] l'enfant des dieux.
veau né; les ami[illegible] les dieux mal-
blent pour ma[illegible]
me & ſe livr[illegible] qu'une

CH[illegible], on
[illegible]olie, le ſang
G[illegible] [illegible]rûlés en l'honneur
[illegible] cérémonies ſe terminent
qu'[illegible]ants, des danſes, des feſtins.
S[illegible]mble qu'on aſſiſte aux fêtes de la
[illegible]rece.

Celle du printemps doit être également célébrée par les deux ſexes, & perſonne n'eſt exempt d'y apporter des offrandes. On ne peut y paraître qu'après s'être bien lavé; car la propreté du corps, ſymbole de la pureté de l'ame, a été con-

avec elle par les nations igno-
Comme on lave avec de l'eau les
matérielles du corps, elles ont
auſſi nettoyer avec de l'eau
rales du vice : c'eſt ainſi
e purifient dans le Gan-
ite du même ſophiſ-
ns n'oſent adreſſer
près s'être net-

d'une ma-
iacrifie à Inmar
ſur le bord d'une ri-
e prie de défendre à Chaitan
re du mal aux hommes. Pendant que le Sacrificateur fait bouillir la chair de la victime, chaque pere de famille frappe l'air de ſon bâton, en diſant à l'eſprit malin : *Retire-toi de moi.* On tue dans le village un chien ou un chat à coups de fleches, on lui attache une corde au cou, on le tire dans l'eau en ſuivant le cours de la riviere juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé au lieu du ſacrifice ; là on le frappe, on le bâtonne, & l'on jette

dieux les prieres des fideles : ils ont des Sacrificateurs dont la fonction eſt de préſenter les offrandes à l'autel, d'y conduire, d'y frapper la victime : ils ont des Sorciers, qui entretiennent des intelligences avec les puiſſances malignes, & qui peuvent enchanter les hommes & les animaux.

Le retour des ſaiſons, la coupe du foin, la moiſſon, les ſemailles ſont célébrés par des fêtes. Les victimes, les offrandes ſont rangées par le Prêtre autour de l'autel; on fait des libations, on apporte des gâteaux; le foie, le ſang des victimes ſont brûlés en l'honneur des dieux : ces cérémonies ſe terminent par des chants, des danſes, des feſtins. Il ſemble qu'on aſſiſte aux fêtes de la Grece.

Celle du printemps doit être également célébrée par les deux ſexes, & perſonne n'eſt exempt d'y apporter des offrandes. On ne peut y paraître qu'après s'être bien lavé; car la propreté du corps, ſymbole de la pureté de l'ame, a été con-

fondue avec elle par les nations ignorantes. Comme on lave avec de l'eau les taches matérielles du corps, elles ont cru pouvoir auſſi nettoyer avec de l'eau les taches morales du vice : c'eſt ainſi que les Indiens ſe purifient dans le Gange ; c'eſt par une ſuite du même ſophiſme que les Mahométans n'oſent adreſſer leur priere au Ciel, qu'après s'être nettoyés dans le bain.

Quand un village eſt frappé d'une maladie épidémique, on ſacrifie à Inmar une brebis noire ſur le bord d'une riviere : on le prie de défendre à Chaitan de faire du mal aux hommes. Pendant que le Sacrificateur fait bouillir la chair de la victime, chaque pere de famille frappe l'air de ſon bâton, en diſant à l'eſprit malin : *Retire-toi de moi.* On tue dans le village un chien ou un chat à coups de fleches, on lui attache une corde au cou, on le tire dans l'eau en ſuivant le cours de la riviere juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé au lieu du ſacrifice ; là on le frappe, on le bâtonne, & l'on jette

enfin à la riviere l'animal, la corde & les bâtons.

Un homme attaqué de maladie sacrifie un coq aux Eaux, ou plutôt au Génie malfaisant qui fait dans les eaux sa demeure. On jette dans l'eau une portion de la victime en disant : « Eaux irritées, je vous fais cette offrande, rendez-moi la santé ». On en brûle aussi une partie en disant : « O Feu, porte cette « offrande à la divinité ».

On ne peut changer de demeure sans offrir à Inmar une brebis noire ou au moins du gruau.

La même timidité qui, bien plus que la raison, rend les Votiaks religieux, leur fait voir par-tout des présages funestes. Victimes d'une folle superstition, ils ne peuvent faire un pas, ils ne peuvent rien voir, rien entendre, sans être saisis d'effroi. Un pic noir qui vole sur leur chemin, un corbeau, un hibou qui s'arrête sur le toit de leurs maisons, leur annoncent la mort, ou du moins une grave maladie. Tuer une hirondelle ou un pigeon,

même par inadvertence, c'eſt ſe préparer de grands malheurs, c'eſt riſquer la perte entiere de ſon troupeau. Non-ſeulement ils ont des jours malheureux, mais, pendant une partie de la belle ſaiſon, l'heure du repas n'eſt jamais ſans danger. Si le tonnerre eſt tombé ſur un arbre, ils croient qu'il a tué le démon qui l'habitait; ils croient qu'un ours qu'on a frappé, reconnaîtra toujours ſon ennemi; ils regardent même le nom de cet animal comme un préſage funeſte & ils évitent de le prononcer. Quand ils doivent paſſer une riviere, ils tremblent d'être pris pour victimes par le démon qui l'habite : mais ils eſperent l'appaiſer en jettant dans l'eau une poignée d'herbe & en diſant : *Ne m'arrête pas.*

CHAPITRE IV.

Cérémonies des funérailles.

ILS lavent les morts, ils les parent; ils leur attachent à la ceinture un couteau dont ils caſſent la pointe. Juſqu'à ce qu'on emporte le corps, on brûle devant lui un cierge de cire, & on lui met un pâté ſur la poitrine. Quand il eſt deſcendu dans la foſſe, on lui jette quelques pieces de monnaie. Il eſt placé entre des planches, & on n'oublie pas d'enterrer avec lui un chaudron, une hache & tous les uſtenſiles les plus néceſſaires. Auſſi-tôt que la foſſe eſt recouverte, on brûle deſſus quelques cierges, on jette ſur la terre quelques morceaux d'œufs durs, & l'on dit au défunt: « Que cette « offrande puiſſe te plaire!

Mais, après cette cérémonie, il faut ſe purger de la ſouillure qu'on a contractée. On allume un feu dans une cour: tous ceux qui ont aſſiſté aux funérailles ſautent par-deſſus les flammes, ils ſe

frottent les mains de cendres, ſe lavent, changent d'habit & font enſemble un repas.

Trois jours après, les amis & les parents du défunt ſe rendent à ſa maiſon : ils y mangent de la pâtiſſerie & boivent de la biere ; mais ils commencent par en faire une libation dans la cour en l'honneur du mort. Le ſeptieme jour, ils ſacrifient une brebis & le quarantieme une bête à corne ou un cheval. On fait au mort ſa portion & le reſte de la victime eſt mangé par les vivants.

Les Votiaks ont chaque année une fête funéraire, un jour de commémoration générale des morts. Chacun ſe rend ſur la foſſe de ſes parents ou de ſes amis, y brûle des cierges, y fait un repas & laiſſe ſur la tombe quelques portions des mets. La plupart de ces uſages du chamaniſme ont été conſervés par les nations éclairées de l'Aſie, d'où ils ont paſſé dans l'Europe payenne. Les Romains célébraient au mois de Février une fête qu'ils nommaient *Feralia*, parcequ'on portait

ce jour-là de la viande ſur les tombeaux. Devenus chrétiens, ils la conſerverent encore, & les évêques eurent beaucoup de peine à l'abolir. Les repas funéraires, la coutume de laiſſer quelques plats ſur la tombe des morts, ſont partie des rits chinois, comme on le voit dans le *Mencius*, ou *Meng-Tſou*.

CINQUIEME SECTION.

Des Mordvans.

CHAPITRE I.

Mœurs, uſages, religion des Mordvans.

LA nation des Mordvans eſt répandue près de l'Oka & du Volga, dans les gouvernements de Nijégorod & de Kazan, & s'étend juſques dans celui d'Orenbourg. Autrefois ſoumiſe aux Tatars, elle avait ſes princes particuliers, dont la race s'eſt éteinte. Elle était alors plus reculée vers le nord & occupait les bords du Volga, aux environs d'Iaroſlavle, de Galitch & de Koſtroma.

Long-temps mêlée avec les Tatars, elle a adopté un grand nombre de mots de leur langue. Elle eſt d'ailleurs partagée en deux tribus, dont chacune a ſon idiôme particulier & qui ne s'entendent mu-

ſedent plus de deux cents eſſaims, conſtruiſent leurs travaux ſur des arbres & ne s'apperçoivent pas qu'elles ont des maîtres.

Les Mordvans ont, peut-être plus qu'aucun autre peuple, conſervé le chamaniſme dans toute ſa pureté. Ils n'ont point d'idoles & ne croient pas que l'homme puiſſe repréſenter l'Etre tout-puiſſant qui gouverne la nature. M. Pallas aſſure même qu'ils n'ont jamais reconnu de divinités ſecondaires. Pendant que tant de nations éclairées partageaient follement la puiſſance divine entre le maître des Dieux & les Dieux inférieurs, des Sauvages inconnus adoraient un ſeul Dieu ſur les bords glacés du Volga. Ils lui donnent le même nom qu'au ciel & ils ont cela de commun avec les Chinois : mais ce n'eſt pas le ciel matériel qui reçoit leurs vœux & leurs offrandes; c'eſt l'Etre immenſe, incompréhenſible, dont la puiſſance embraſſe tout, & qui commande aux cieux & à tout ce qui exiſte. Ils lui ſacrifiēnt dans la profondeur des forêts,

& lui rendent hommage des bienfaits qu'ils doivent à ſa clémence.

Ils connaiſſent des plantes médicinales, en ont toujours dans leurs maiſons, & n'ont pas recours dans leurs maladies aux vains preſtiges des ſorciers. Ils enterrent les morts avec leurs plus riches habits, font un feſtin ſur la foſſe, & y laiſſent un peu de nourriture. On fait des ſacrifices en l'honneur des morts, & les femmes viennent pleurer ſur les tombeaux.

CHAPITRE II.

Mariages des Mordvans. Parures de leurs femmes.

AVIDES de profiter du travail de leurs brus, les Mordvans marient ſouvent leurs enfants avant qu'ils ſoient nubiles. Quelquefois même ils les promettent dès le bas âge; cet accord ſe fait par l'échange des pipes. La jeune fille, promiſe ſans le ſavoir, n'eſt pas liée par cet engagement téméraire: mais le jeune homme ne peut diſ-

poſer de lui-même, qu'en payant un dédit.

On n'en voit guere qui aient pluſieurs épouſes à la fois; mais quand ils ont perdu leur femme, ils épouſent volontiers une de ſes plus proches parentes.

Les jeunes filles ſe payent ordinairement quarante à cinquante livres de notre monnaie. Quand le prix eſt fait, & quelques jours avant celui qui eſt arrêté pour la cérémonie du mariage, le pere du jeune époux ſe rend à la maiſon de la future épouſe qui lui eſt préſentée par ſes parents. On lui offre, en ſigne d'hoſpitalité, du pain & du ſel. Après un ſéjour de courte durée, il emmene, ou plutôt il entraîne ſa bru qui a le viſage couvert d'un voile, & qui pleure la perte de ſa liberté. Arrivé chez lui, il la place à table, toujours voilée, à côté de ſon fils. On ſert un grand pâté: il en coupe une tranche, la paſſe par-deſſous le voile de la jeune épouſe, & le leve en lui diſant, « Vois la lumiere, ſois heureuſe, « & deviens mere d'une nombreuſe poſ-

térité. » C'eſt en ce moment que les deux époux commencent à ſe voir, & déjà ils ſont unis. Alors les gens de la noce ſe livrent au plaiſir ; on boit, on chante, on danſe au ſon des inſtruments ; & les jeunes époux qui viennent peut-être à la premiere vue de concevoir l'un pour l'autre un dégoût réciproque, ſont plongés ſeuls dans une douleur ſecrete.

Le jour finit ; on veut conduire l'épouſe vers le lit nuptial : elle réſiſte, on l'entraîne ; elle redouble ſes efforts, & l'on eſt obligé de l'emporter ſur une natte. C'eſt en cet état qu'on la préſente à ſon époux, en lui diſant : « Tiens, loup, voici « la brebis. »

Les femmes de la tribu Erzianiene portent un bonnet fort élevé & brodé de pluſieurs couleurs, d'où pend par-derriere une longue bande chargée de petites chaînes & de plaques de métaux. Leur habillement de deſſous eſt une ſorte de tunique brodée en laine bleue & rouge : elle eſt attachée au collet par une petite agrafe, & ſur la poitrine, par une autre

agrafe très-large, d'oi
ornements de cuivre &
de corail. Cette tuni
une ceinture, à laqu
derriere une piece qua
vée de broderies de di
& bordée de grains de
& de franges. Les fen
core à ces ornements
fêtes, & mettent une
ample dont les manch
demi-aune de large. D
clochettes, des grelots
loques qui brillent &
chargent leur parure, d
ceſſif. Elles portent tou
d'oreille, & ont à chac
de bracelets, à la mani
l'Inde.

Les filles ſe diſtin
par la coeffure. Elles n'

par des cordonnets de laine qui s'attachent à la ceinture, & on paſſe dans chacune une groſſe aiguille chargée de jettons & de coraux.

Les femmes de la tribu Mokchanienne portent une coëffure plus baſſe, & qui n'a d'autre ornement qu'une broderie légere. Deux bandes étroites y ſont attachées; elles deſcendent ſur la poitrine, ſont garnies de petites monnaies d'argent, & ſe terminent par des chaînettes du même métal. L'agrafe qui retient la tunique ſur la poitrine eſt accompagnée d'un large écuſſon d'où pendent pluſieurs rangs de coraux. Des grains de verre de toute couleur leur ſervent de collier; leur tablier eſt formé de quatre bandes qui ſe réuniſſent par de petites agrafes, & qui ſont bordées de houpes & chargées de coris. Toutes ces parures ſont moins riches que celle de nos femmes, mais elles ne ſont guere moins recherchées; & elles auraient auſſi leur agrément, ſi elles accompagnaient la grace & la beauté.

SIXIEME SECTION.

Des Tchérémiſſes.

CHAPITRE I.

Du pays occupé par les Tchérémiſſes : de leurs qualités corporelles, de leur caractere.

LES Tchérémiſſes vivent dans les gouvernements de Nijégorod & de Kazan : on en trouve juſques dans la Permie, mais ils s'étendent principalement le long du Volga, & ils occupent de préférence la rive gauche de ce fleuve.

Leur langue, dérivée de l'idiôme fennique, s'eſt altérée par un mélange de mots ruſſes & tatars : mais elle conſerve encore aſſez de traits de ſon caractere primitif, pour faire reconnaître l'origine du peuple qui la parle.

Soumis autrefois aux Tatars, ils occupaient

paient des contrées plus méridionales & plus étendues, entre le Don & le Volga.

Les Ruſſes, en les ſoumettant à leur domination, les ont en même temps reſſerrés & repouſſés vers le Nord : ils leur laiſſerent cependant leurs princes, que leur faibleſſe & le peu de pouvoir qu'ils avaient ſur leurs ſujets empêchaient d'être redoutables : mais, avec le temps, ces princes ſont morts ſans laiſſer de ſucceſſeurs, leur race entiere s'eſt éteinte ou eſt tombée dans l'oubli, & des débris de ces familles qui fourniſſaient des ſouverains, il n'eſt pas même reſté une claſſe de nobles.

Les Tchérémiſſes ſont de taille médiocre : on voit cependant entre eux d'aſſez beaux hommes. La couleur brune de leurs cheveux & de leur barbe témoigne aſſez leur ancien mélange avec les Tatars. Farouches encore ou timides, ils évitent de communiquer avec les Ruſſes : leurs femmes ſur-tout craignent les regards des étrangers, ne ſortent preſque jamais de leurs habitations, & ne ſavent que leur langue.

Ainſi vivant toujours entre eux, bornés à leurs propres expériences, & ne recevant aucune inſtruction du dehors, ils ont dû conſerver leur ignorance primitive, que nous traiterions d'imbécillité, & qui n'exclut pas l'intelligence. Des voyageurs, fiers de leurs lumieres, & trop mauvais raiſonneurs pour avoir trouvé, par un retour ſur eux-mêmes, comment ils les avaient acquiſes, ont prononcé que les Tchérémiſſes étaient d'une extrême ſtupidité; d'autres, vraiſemblablement plus juſtes obſervateurs, leur accordent de l'eſprit naturel.

Je ne ſais ſi l'on peut donner le nom de villages aux grouppes d'habitations des Tchérémiſſes. Souvent on ne trouve que deux ou trois maiſons réunies, & jamais plus de trente. Ces maiſons ne ſont autre choſe que des cahutes de bois, conſiſtant en une étable & en une ſeule chambre où regne un large banc autour du mur. Les portes ſont fort baſſes, & l'on n'a pour fenêtres que des ouvertures très étroites: au défaut de vitres, on les bouche avec

une veſſie de cochon, quelquefois avec un morceau de linge ou avec une écorce de bouleau aſſez mince pour avoir quelque tranſparence.

On ne conſtruit pas comme chez nous des greniers au-deſſus des maiſons: on y ſupplée par un petit édifice élevé devant la porte, & ſoutenu ſur quelques poutres; il ſert de magaſin pendant l'hyver, & d'habitation pendant l'été. Nous avons remarqué le même uſage dans la plupart de nos peuplades orientales.

Quelquefois, où l'on avait trouvé la veille un village, on n'en voit le lendemain que les débris; les habitants l'ont détruit pour ſe tranſporter ailleurs.

CHAPITRE II.

Du vêtement des Tchérémiſſes.

LES Tchérémiſſes s'habillent à la maniere des payſans ruſſes, & déja nous avons donné la deſcription de cet habit; mais, à l'imitation des Tatars, ils ſe raſent la tête & les mouſtaches, & ne laiſſent croître que la barbe du menton. Ils relevent d'une broderie de laine colorée le collet & les poignets de leurs chemiſes, & portent au collet de leur habit un large revers qui reſſemble à un capuchon rabattu.

La coeffure de leurs femmes eſt d'une hauteur prodigieuſe. La baſe en eſt formée par deux rubans enrichis de coraux & de petites monnaies d'argent, ou du moins de plaques d'étain: l'un s'attache ſur le front & vient accompagner le cou; l'autre eſt arrangé par-derriere avec les cheveux. C'eſt ſur cette eſpece de fondement que porte un édifice cylindrique

fort élevé: il eſt conſtruit d'écorce de bouleau recouverte de toile ou de pelleteries & ſurchargé de monnaies, de grains de verre, de franges. Une laniere, garnie des mêmes ornements, deſcend de ce bonnet entre les épaules.

Quelques femmes portent aux oreilles des anneaux avec de longs pendants de coraux ou de verre: d'autres ſe paſſent dans le trou des oreilles des fils de fer ou de laiton, dans la forme de ces boucles que nos femmes avaient adoptées, il n'y a pas long-temps, ſous le nom de mirzas, & dont elles ne veulent déjà plus.

Ces femmes, ſi recherchées dans leur coëffure, négligent l'agrément de la chauſſure; elles entourent leurs jambes d'une groſſe étoffe de laine, & portent des pantouffles d'écorce de tilleul. Leur habit d'été eſt une chemiſe de groſſe toile rayée, ſi étroite qu'elle ſemble collée ſur la peau, & ſi courte qu'elle ne paſſe pas les genoux. Cet habillement ſerait encore plus indécent ſi elles ne portaient pas des caleçons: elles ſe ſerrent les reins d'une

laniere dont le cuir eſt caché par une broderie de coraux & de têtes de ſerpents; cette ceinture ſe termine par des franges & des breloques. Une femme ainſi parée ne peut faire aucun mouvement qu'on n'entende autour d'elle un cliquetis déſagréable. Elles mettent en hiver, par-deſſus cette chemiſe, une pelliſſe ou une longue & large robe de drap, bordée de pelleteries.

CHAPITRE III.

Induſtrie & maniere de vivre des Tchérémiſſes.

RÉPANDUS autrefois dans de plus vaſtes contrées, & peut-être moins nombreux encore qu'ils ne le ſont aujourd'hui, les Tchérémiſſes, pareſſeux alors comme le ſont tous les hommes quand le beſoin ne leur donne pas de l'activité, ne demandaient pas à la terre une ſubſiſtance qu'elle n'accorde qu'au travail: l'homme de la nature aime mieux em-

ployer ſa légèreté que ſa force, & craint moins la fatigue que l'aſſiduité. Il regarde comme une honte de s'attacher à la terre, de s'incliner vers elle pour la cultiver; mais il en parcourt volontiers la ſurface à la pourſuite de l'animal qui le fuit. Tant qu'il jouira d'un aſſez grand eſpace pour vivre de la chaſſe, il refuſera tout autre moyen de ſubſiſter. Il ne ſera que chaſſeur, & c'eſt ce que furent autrefois les Tchérémiſſes. Reſſerré dans une enceinte plus étroite, il éleve des troupeaux, il devient paſteur; pour le rendre agricole, il faut que ſa ſituation le force à cultiver la terre ou à périr.

Ce fut donc ſeulement après que les Ruſſes eurent mis les Tchérémiſſes à l'étroit, que ceux-ci devinrent cultivateurs; ils ne paſſerent point par la vie paſtorale, parcequ'on ne leur laiſſa pas l'étendue de terrein qu'elle exige, & parceque l'exemple des Ruſſes, qu'ils n'eurent que la peine de ſuivre, leur épargna la lenteur naturelle du développement des idées & de l'induſtrie. Ils font d'abondantes moiſ-

ſons, & en échangent le ſuperflu avec leurs voiſins. Ils ont auſſi des potagers, & recueillent différentes ſortes de légumes & de racines: ils ſavent braſſer la biere, & ont même la malheureuſe induſtrie de tirer du miel une liqueur aſſez forte pour les enivrer.

Ils élevent des animaux: les plus riches ont trente chevaux, autant de bêtes à cornes & quelque menu bétail. Le cheval n'eſt pas ſeulement pour eux une bête de ſomme; ſa chair eſt le plus délicieux de leurs aliments: ils en aiment le ſang, le reçoivent dans des vaſes & le boivent, ou ils en font une ſorte de boudin en y ajoutant un mélange de graiſſe de mouton & de gruau.

Ceux qui habitent près des rivieres, ſe partagent en été entre la pêche & la culture. Tous ſont habiles à tirer de l'arc; & la chaſſe, qui fut leur premier genre de vie, fait encore en hiver leur plus douce occupation. Ils ſont adroits à dreſſer des embûches aux animaux; & quoiqu'ils faſſent eux-mêmes une grande conſom-

mation de gibier, ils en fourniſſent à toutes les villes voiſines.

Ce n'eſt guere que dans le loiſir de la vie policée qu'on ſent le beſoin de calculer le temps : on le perd trop ſouvent ſans ſcrupule ; mais on ſait du moins ſe rendre compte de ſes pertes par heures, par minutes, par ſecondes. On ſait à quel quart-d'heure on doit finir une choſe inutile pour commencer une autre inutilité ; on ſait dans quel moment on portera ſon ennui dans une ſociété déjà trop ennuyée ; dans quel autre on riſquera ſur un funeſte tapis ſa fortune, ſon honneur, & quelquefois la vie d'une famille entiere. Le talent & la vertu, le vice & le crime comptent les inſtants pour affliger & pour avilir, pour ſecourir & pour honorer l'humanité. C'eſt, comme nous l'avons vu, ce que font bien imparfaitement les Sauvages & les Barbares ; le temps coule pour eux, ſans qu'ils obſervent ſa courſe : les Tchéréméſſes ne ſavent le partager ni par années, ni par mois ; mais ils ont des ſe-

maines dont ils désignent les jours par des noms qu'ils ont reçus des Tatars. Ils ont une mesure commune des distances qui répond à peu près au mille d'Allemagne.

Les femmes savent filer le chanvre, en faire une toile, la broder, & coudre les habits.

Nous avons détaillé en peu de lignes toutes les branches de l'industrie de ce peuple encore neuf; & cette industrie si bornée, ils l'ont reçue de l'étranger. Soit dégoût, soit indolence, on ne trouve chez eux d'autre métier que celui de tailleur: instruments nécessaires à l'agriculture, couteaux, ciseaux, ils demandent tout aux Russes; ce sont les Russes qui leur fournissent tous les ornements dont se parent leurs femmes, les draps, les étoffes, & qui reçoivent en échange des pelleteries de différentes especes. Enfin, il n'est aucun peuple qui n'ait une tradition, altérée, il est vrai, par le temps & par le penchant qu'ont les hommes pour l'exagération & pour le merveilleux; les

Tchérémiſſes n'en ont aucune : ils ne ſont pas encore aſſez avancés pour tromper les autres ni pour ſe tromper eux-mêmes ; ils ſavent ſi peu de choſe, qu'ils ne ſavent pas même de menſonges.

La plupart vivent dans une grande pauvreté ; peu ruſés, peu hardis, moins prompts qu'aſſidus au travail, comment ſeraient-ils riches ?

CHAPITRE IV.

Mariages des Tchérémiſſes.

On trouve des Tchérémiſſes qui ont juſqu'à quatre femmes. Souvent un pere marie ſon fils à l'âge de cinq ou ſix ans : une autre bizarrerie ſe joint à cet uſage ſingulier & le rend encore plus condamnable ; c'eſt qu'il n'eſt pas permis de marier les filles avant l'âge de quinze ans. Le pere de famille, en ſerrant des nœuds ſi mal aſſortis, ne penſe qu'à faire entrer dans ſa maiſon une ouvriere de plus : peu lui importe de contrarier l'indication de la nature qui flétrit ſouvent la beauté des

femmes dans un âge où l'homme n'a pas encore acquis toutes ſes forces.

C'eſt ordinairement le pere qui va faire la demande pour ſon fils; ſi le jeune homme n'a plus de pere, un de ſes amis en tient lieu. On demande au pere de la fille la ſomme qu'il veut en avoir; on marchande, on diſpute, on ſe rapproche, on convient du prix. La ſomme varie ſuivant la beauté de la future épouſe, ſa condition, ſa fortune; elle augmente encore ſi le jeune homme eſt déjà marié; car, aux yeux des parents avares, l'argent compenſe tout, même le chagrin que leur fille éprouvera de la part d'une rivale.

Les accords ſont faits, on eſt déjà entré en paiement; mais les jeunes époux ſeront peut-être encore pluſieurs mois ſans ſe voir: enfin arrive le terme que les peres ont fixé pour la premiere entrevue; le jeune homme part avec ſes amis pour aller au village, ſouvent éloigné, qu'habite ſon inconnue; il eſt accompagné d'une troupe de bouffons, qui, par leurs contorſions, leurs grimaces & leurs

mauvaises plaisanteries, entraînent après eux tous ceux qui les rencontrent. Partout, sur leur route, les villages restent déserts, & les habitants, excités par l'espérance du plaisir, s'invitent eux-mêmes de la noce.

On arrive enfin: le jeune époux trouve un festin qui lui est préparé; il paie le reste de la somme pour laquelle son beau-pere est convenu de vendre sa fille, & de la condamner peut-être au malheur; il distribue des présents à toute la famille. Le jour se passe dans la joie; & le lendemain il part & emmene avec lui son épouse, malgré sa résistance, malgré ses larmes, malgré les pleurs de toute la famille attendrie: il l'emmene, & ne l'a pas encore vue; il ne la verra pas encore dans le chemin: elle est sous la garde de la premiere femme de la noce, & un voile jaloux la cache à son amour, ou plutôt à sa curiosité. Car, peut-il aimer celle qu'il ne connaît pas encore, & qu'il ne connaîtra peut-être que pour la haïr?

Une tente est dressée pour recevoir la

jeune épouſe. Elle y reſte avec les femmes, qui lui mettent cette haute coëffure qu'il eſt défendu aux filles de porter; le principal garçon de la noce fait ſentinelle à la porte, pour en écarter tous les hommes. L'époux entre dans la chambre où doit ſe faire le repas nuptial; l'idole de la famille eſt ſur la table, & le prêtre commence les prieres: elles ſont remplacées par les plaiſirs, par les chants, par la danſe; le ſon de la cornemuſe, du tympanon & de la guimbarde charme des oreilles groſſieres qui ne connaiſſent pas d'inſtruments plus harmonieux. L'époux va chercher ſon épouſe, il l'emmene; tous deux ſe mettent à genoux, & le prêtre demande pour eux dans ſes prieres l'abondance des biens, le bonheur & une nombreuſe poſtérité. L'épouſe ſe releve, fait quelques préſents aux convives, & leur offre de la biere & de l'hydromel. Elle retourne encore dans ſa premiere retraite, & n'eſt pas témoin de la joie commune qui renaît plus vive & plus bruyante.

Le lendemain, de grand matin, entre, accompagné de pluſieurs femmes, un homme d'un âge avancé, d'une phyſionomie auſtere, qui repréſente le pere de la jeune épouſe. Si des marques ſouvent trompeuſes ne prouvent pas qu'elle a conſervé ſa virginité, il la menace d'un fouet qu'il tient à la main, & cette menace eſt exécutée le jour ſuivant. Cet inſtrument de ſupplice reſte entre les mains de l'époux, & doit à l'avenir venger ſes offenſes, ou même ſes ſoupçons; mais il n'a le droit de frapper qu'après avoir laiſſé écouler quelque temps entre la menace & l'exécution: c'eſt la juſtice, non la colere, qui doit armer ſon bras du fouet vengeur.

Si le mariage ſe contracte entre des perſonnes libres, il exige moins d'apprêts & de cérémonies. L'amant envoie un de ſes amis faire les propoſitions à ſa maîtreſſe. Accorde-t-elle une réponſe favorable? on prend jour pour la célébration, les gens de la noce conduiſent l'épouſe à la maiſon de ſon époux, & le mariage ſe fait ſans appareil.

Chez les Tchérémiſſes, comme chez les autres peuples dont les uſages ſont à peu près ſemblables, ceux qui n'ont pas le moyen d'acheter des femmes, s'en procurent par la violence ou la ſéduction. Les parents irrités de l'épouſe refuſent d'abord de voir un gendre qui eſt entré malgré eux dans leur famille : mais cette froideur eſt la ſeule vengeance qu'ils puiſſent exercer, & même ils ſe laiſſent bientôt déſarmer par quelques préſents.

Le mariage eſt interdit entre les perſonnes du même ſang : il eſt même défendu d'épouſer les deux ſœurs à la fois ; mais ſi la mort prive un mari de ſa femme, c'eſt preſqu'un devoir pour lui d'épouſer une de ſes belles ſœurs.

Quand les femmes ſentent approcher le terme de leur groſſeſſe, elles ſe retirent dans un bain de vapeurs pour y faire leurs couches. Si l'enfant nouveau-né eſt un garçon, il reçoit ſon nom du premier homme qui vient viſiter ſa mere, & de la premiere femme, ſi c'eſt une fille.

CHAPITRE V.

Religion & cérémonies des Tchérémiſſes.

LES Tchérémiſſes, comme tous les autres Chamaniens, reconnaiſſent un Être ſuprême, qui, du haut des cieux, obſerve les actions des hommes, récompenſe leurs vertus par des biens temporels & par une autre vie dans le ſéjour du bonheur; punit leurs fautes par le malheur dans ce monde, & par un ſort encore plus rigoureux dans une vie à venir. C'eſt lui qui, dans ſa colere, envoie la ſtérilité dans le mariage, les malheurs, les maladies & la mort.

Ce Dieu, maître & pere de tous les dieux, ſe nomme Iouma: ſon épouſe, qui reçoit après lui les premiers hommages, eſt Ioumon-Ava. De leur union ſont nés tous les dieux ſécondaires mâles & femelles, qui ſe partagent entre eux le gouvernement du monde. Les hommes implorent les dieux mâles; c'eſt aux di-

vinités femelles que les femmes adreſſent leurs vœux.

Le mauvais principe, l'auteur du mal, Chaitan enfin eſt auſſi le pere d'un grand nombre de divinités malfaiſantes.

Les Tchérémiſſes ont peu de vénération pour leurs idoles. Celles qu'ils révérent le plus ſont des poupées ridicules qui repréſentent le dieu Koudortch. Ce dieu qui ne le cede en puiſſance qu'au grand Iouma & à ſa divine épouſe, ce dieu qui, après ce couple redoutable, mérite les plus grands reſpects des hommes, fait rouler le tonnerre dans les cieux, le lance ſur la terre, en frappe les têtes des impies. Il rend la terre féconde, il répand ſur ſon ſein la mortelle ſtérilité. Son idole eſt reſpectueuſement renfermée dans une caſſette de bois de bouleau, qu'on place dans l'angle le plus honorable de la chambre. Ce dieu ſi révéré ne ruine pas en offrandes ſes adorateurs : ils ſe contentent de lui offrir de temps en temps un peu de ces pâtes frites à la poële, que nous appellons des crêpes.

Ils ſuſpendent aux arbres des forêts des morceaux de bois informes. Les uns les regardent comme des idoles, les autres comme des offrandes faites aux dieux des bois : mais tous ont pour ces ſignes inintelligibles quelque vénération.

Les Prêtres ſe nomment Machans, ou Mouchans, ce qui peut être regardé comme une altération ou un renverſement du mot Chaman. Ils prédiſent l'avenir, ils preſcrivent les offrandes qu'on doit faire aux dieux & le temps où elles doivent être préſentées. Leur Chef, le ſouverain Pontife, ſe nomme Iougtich : c'eſt lui qui fait les prieres & qui préſide aux cérémonies ſacrées. Dans la proſpérité, on donne peu d'occupation à ces miniſtres des dieux ; on les appelle, on implore leur médiation dans l'infortune.

Les Tchérémiſſes n'ont pas quitté depuis aſſez long-temps la vie des peuples nomades pour avoir des temples. C'eſt dans un kérémet qu'ils rendent leurs hommages aux dieux. Ce n'eſt autre choſe qu'une place bien nettoyée qu'on tâ-

che de choisir dans une forêt. Si l'on est éloigné des bois, on se procure au moins un ou deux arbres & le chêne est préféré. Il faut que, dans le voisinage, il se trouve un ruisseau pour laver les chairs & les entrailles des victimes. On entoure la place d'une palissade en quarré, & l'on y ménage trois ouvertures. L'une au Levant, par où l'on amene les victimes; la seconde au Midi par laquelle on apporte l'eau, & la troisieme au Couchant qui sert d'entrée au peuple. Sous l'arbre le plus remarquable est une table qui tient lieu d'autel, & sur laquelle on range les gâteaux sacrés. On fait bouillir les victimes sous un toit, près de la porte méridionale. Les femmes ne sont pas assez pures pour obtenir un accès dans le kérémet: l'approche même de ce lieu saint leur est sévérement interdite, & les hommes eux-mêmes n'y peuvent entrer qu'après s'être lavé le corps & avoir nettoyé leurs vêtements. Chacun d'eux, suivant ses moyens, apporte avec lui quelque offrande.

Le menu bétail & les oiſeaux ne ſont guere d'uſage que pour les ſacrifices particuliers. Les animaux pies ſont rejettés, les blancs ſont préférés à tous les autres, & les noirs admis ſeulement dans de certaines circonſtances. Un cheval blanc eſt la plus précieuſe & la plus pure de toutes les victimes; on la réſerve pour les grandes ſolemnités. Les boiſſons & les pâtiſſeries conſacrées doivent avoir été préparées par des vierges. Les femmes elles-mêmes, malgré leur ſouillure originelle, peuvent manger les reſtes qu'on leur apporte des ſacrifices; mais il n'y a que les hommes les plus propres de corps & de vêtements, qui oſent demander une part du cheval blanc ſacrifié.

La plus grande de leurs fêtes eſt celle qu'ils célebrent en l'honneur de tous les dieux. Elle devrait être annuelle; mais comme elle eſt diſpendieuſe par le nombre & le choix des offrandes & des victimes, les villages les moins riches ne la célebrent quelquefois que tous les trois

On célebre dans chaque village une fête au temps du labour. Les habitants ſe rendent dans la campagne, chacun apporte ce qu'il veut en offrande, nourriture ou boiſſon. Le Prêtre fait des prieres & ſacrifie une partie de ces dons, les aſſiſtants mangent le reſte, & cette fête, moins auſtere, eſt égayée par la préſence des femmes & des enfants.

Chaque pere de famille fait lui-même une fête dans le temps des moiſſons : il porte dans la cour ſon offrande, la préſente & l'éleve du côté du ſoleil, remercie les dieux de leurs bienfaits & régale ſes amis.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Des Funérailles.

Les cérémonies des funérailles reſſemblent beaucoup à celles des autres peuples du même rit. Moins barbares que nous, les Tchérémiſſes placent leurs cimetieres dans des lieux écartés, dans le fond des forêts. On enterre avec le mort ſes uſtenſiles, quelques pieces de monnaie, & ſurtout un bâton qui doit lui ſervir à chaſſer les chiens avides de la chair des cadavres. La foſſe recouverte, on l'entoure de cierges allumés; les aſſiſtants font cuire des crêpes & en jettent quelques morceaux pour le mort; ils ſouhaitent que ce mets lui plaiſe, & en mangent le reſte. On lui répete à différentes repriſes, *Vis en paix;* on ſe retire enfin, & l'on ſe purifie, par le moyen de l'eau, de la ſouillure qu'on vient de contracter.

Trois fois la commémoration du défunt

est renouvellée par de petits repas qui se font sur sa fosse ou dans sa maison, & dont on lui sacrifie toujours une partie. Chaque village célebre une fois par an, au même jour, la mémoire de ses morts.

Mais quand les Tchérémisses perdent un homme considérable par ses richesses ou par l'autorité qu'il s'était acquise, on rappelle sa mémoire avec plus d'appareil. On se rassemble dans sa maison quelques jours après les funérailles, on plante deux pieux dans la cour & l'on étend de l'un à l'autre une ficelle à laquelle on attache un anneau. Les jeunes gens, placés à une distance marquée, tirent de l'arc, & celui qui peut faire passer sa fleche au-travers de l'anneau, reçoit, pour prix de sa victoire, le cheval du défunt. Mais il ne garde pas long-temps la récompense de son adresse : il monte l'animal, le pousse, court à bride abattue jusqu'au tombeau, revient à la maison, recommence trois fois cette course sans se reposer, & s'arrête enfin sur la fosse. Là on immole le cheval, on le dé-

pouille, on le dépece, on le fait cuire : les aſſiſtants ſe le partagent, & l'on s'occupe bien moins du mort, que du plaiſir d'un ſi agréable feſtin.

SEPTIEME SECTION.

Des Tchouvaches.

CHAPITRE I.

Mœurs & uſages des Tchouvaches.

LES Tchouvaches occupent les deux rives du Volga dans les gouvernements de Nijégorod, de Kazan & d'Orenbourg. Ils ſont maigres & d'une taille médiocre. On reconnaît à leurs traits & à la couleur à leurs cheveux bruns leur ancien mélange avec les Tatars : fort peu d'entre eux ont conſervé cette chevelure blonde & touffe qui devrait rendre témoignage de leur origine fennique ; il ne reſte plus guere de traces de cette origine primitive que dans leur idiôme ; encore eſt-il mêlé d'un grand nombre de mots tatars. Ce peuple n'eſt point beau, mais ſouvent les femmes ne manquent pas d'agrément dans leur jeuneſſe.

Le temps où ils menaient une vie er-

tante n'eſt pas encore fort éloigné : ils ſont à préſent ſédentaires & cultivent leurs champs : ils s'adonnent auſſi à l'éducation des abeilles ; les plus riches en ont un grand nombre d'eſſaims, & leur creuſent des ruches dans les arbres des forêts. L'agriculture eſt pour eux un travail néceſſaire, & la chaſſe fait leur plaiſir. Les Ruſſes leur ont fait connaître les armes à feu : il avaient autrefois pour armes de longues piques, & ils n'en ont pas entièrement rejetté l'uſage.

Ils ne connaiſſent que deux ſaiſons, l'été & l'hiver ; leur année commence au mois de novembre, lorſque la rigueur du froid ſe fait ſentir : ils ont auſſi des mois, & même des ſemaines qui commencent par le vendredi, jour conſacré au repos.

Ils vivent dans de petits villages, ſi l'on peut donner ce nom à des maiſons diſperſées ſur des hauteurs. Ils choiſiſſent toujours les forêts pour y fixer leur habitation, & ne s'établiraient pas volontiers dans des plaines découvertes. Leurs cafés

reſſemblent à celles des Tchérémiſſes: par un uſage qui tient ſans doute à la religion, les portes ſont tournées du coté de l'orient; on y parvient par un veſtibule couvert d'un toit, ſous lequel on couche en été.

Ils mangent de tout indifféremment, & ne ſont dégoûtés ni des animaux carnaciers ni même de la charogne; mais pendant leur long commerce avec les Tatars mahométans, ils ont conçu pour le cochon une averſion invincible.

L'habit des femmes eſt le même que celui des Mordvanes, mais leur coëffure eſt différente. Le bonnet tout couvert de plaques d'argent & de pieces de monnaie, prend la forme de la tête, couvre les oreilles & ſe noue ſous le menton; il ſe prolonge en arriere par un long appendice large de quatre doigts, chargé des mêmes ornemens que le reſte de la coëffure, & qui, après avoir deſcendu au-deſſous de la ceinture dans laquelle il s'engage, ſe termine par des houpes & des franges: deux autres courroies déco-

tées de même, mais beaucoup plus étroites, accompagnent les côtés; cette coëffure eſt en partie recouverte par un voile ou mouchoir qui paſſe ſous le menton, & va ſe nouer ſur le bonnet. Les filles ne portent qu'un ſimple bonnet ſans voile & ſans ornement.

Il eſt rare que les Tchouvaches faſſent des ſerments; il ne l'eſt pas moins qu'ils manquent à leur parole. Si quelque circonſtance oblige l'un d'entre eux à prêter ſerment en juſtice, il met un peu de pain & de ſel dans ſa bouche: « Que je puiſſe, « dit-il, ſi je ments, ou ſi je ne tiens pas « ma parole, ne voir jamais ni pain ni « ſel à la maiſon. »

Dans les cauſes douteuſes, on ſoumet l'accuſé à une étrange épreuve; il eſt conduit au Kérémet, lieu ſacré, dont le ſeul aſpect doit en impoſer au coupable: là, on lui fait manger un plat de boulettes, compoſées de farine & de beurre & cuites dans l'eau: c'eſt un des mets favoris de ce peuple, qui l'a reçu des Tatars. Pendant qu'il mange, les aſſiſtans portent la ter-

reur dans ſa conſcience, en prononçant à haute voix les plus terribles imprécations contre le parjure. On finit par lui préſenter une quantité d'eau ſalée, fixée par l'uſage; il faut qu'il la boive d'un trait, & s'il touſſe, il eſt convaincu. Épreuve inſenſée comme celles qu'ont pratiquées nos peres, puiſque ſouvent elle doit confondre de même l'innocent avec le coupable. Le malheureux, dont le goſier trop ſenſible eſt déchiré par les pointes du ſel qu'on lui fait avaler, ne trouve plus de reſſources dans ſon innocence; & le ſcélérat qui peut s'être accoutumé depuis long-temps aux boiſſons les plus âcres, ſe rit du ciel, de ſes juges & de ſon crime. C'eſt ainſi que l'erreur & la ſuperſtition rendent les hommes injuſtes & cruels, dans le moment même où ils ſe propoſent d'être juſtes; c'eſt ainſi que trop ſouvent, par un aveuglement funeſte, ils commettent le crime en croyant rendre hommage à la vertu. L'erreur a toujours cauſé plus de maux, a toujours verſé plus de ſang, que la méchanceté,

ou plutôt la méchanceté n'eſt qu'une erreur.

Il ſe trouve chez les Tchouvaches des propriétaires dont la famille eſt peu nombreuſe, & qui poſſedent une grande étendue de terre. Dans le temps des récoltes, ils implorent l'aide de leurs voiſins, & reconnaiſſent leurs travaux par un repas qu'ils leur donnent le ſoir : on appelle cela le repas d'aſſiſtance. Si les mets ne ſont pas délicats, ils ſont du moins abondants, & les boiſſons ſur-tout ſont largement prodiguées : les cours ſont remplies de tonnes de biere défoncées ; on y puiſe à ſouhait, & perſonne ne ſe pique de diſcrétion. L'aſſiſtance finit par l'ivreſſe de tous ces travailleurs bénévoles qui, conduits par l'amour de la débauche bien plus que par l'humanité, offrent leurs ſecours à tous ceux de leurs voiſins qui veulent bien les accepter, & négligent ſouvent leurs propres moiſſons.

Mais il eſt une autre aſſiſtance bien plus reſpectable & qui mériterait d'être

imitée par tous ces peuples durs qui s'appellent policés. Quand des veuves, quand des orphelins poſſèdent quelque morceau de terre dont ils ne peuvent eux-mêmes recueillir les fruits, des voiſins bienfaiſans viennent leur prêter leurs bras. Ils ne leur laiſſent aucune dépenſe à faire, leur envoient le grain, le houblon, les viandes, & ne leur donnent que la peine de braſſer la biere & de préparer le repas. Après avoir fait ſi généreuſement la récolte des malheureux, ils vont encore dans les forêts leur couper une proviſion de bois pour tout l'hiver. On ne trouve que chez des barbares une généroſité ſi pure.

Nous avons peu de choſes à dire ſur les mariages des Tchouvaches, parceque les préliminaires & les cérémonies ſont à peu près les mêmes que chez les Tchéréméſſes. Les filles ſe marchandent à toute rigueur; on en trouve à tout prix, depuis vingt francs juſqu'à deux-cents cinquante livres; quelques unes ſe payent même juſqu'à quatre-cents francs;

mais toutes apportent une dot qui dédommage à peu près du marché.

Amenée à la maison de son époux, la jeune épouse reste quelque temps cachée derriere une cloison; elle paraît enfin, & fait trois fois, d'un air triste & modeste, le tour de l'assemblée: au dernier tour, l'époux lui arrache son voile & l'embrasse: dès ce moment elle est sa femme, & elle reçoit des mains de ses compagnes le bonnet qui est la marque de la dignité d'épouse.

A l'heure du coucher, elle est obligée de tirer les bottes de son époux, & sa servitude commence. L'homme a dans son ménage un pouvoir absolu, & la femme ne tenterait pas impunément de s'y soustraire; elle n'a d'autre ressource que d'adoucir le tyran par sa soumission: aussi les querelles, les disputes sont-elles presqu'entiérement inconnues dans les familles; on ne voit d'un côté que l'autorité qui ne sait pas recevoir d'excuses, & de l'autre la profonde obéissance, prête à se soumettre à tout.

Le lendemain du mariage, les perſonnes les plus notables de la noce viennent viſiter le lit nuptial & y chercher les traces de la virginité qui doit y avoir été perdue. Si l'on croit ne les pas trouver, la mariée en eſt quitte pour ſe voir expoſée aux ris moqueurs des aſſiſtants. C'eſt elle qui ce jour-là préſide à la fête, & ſa préſence rend la gaieté plus vive que la veille: cette fête eſt peu diſpendieuſe pour les nouveaux époux, car tous les convives y contribuent; d'ailleurs, on ſert ſur la table un plat avec un pain piqué d'une flèche, & chacun, en partant, laiſſe dans ce plat quelque pièce de monnaie.

C'eſt à peu près de la même maniere qu'on fait un préſent à la nouvelle accouchée: les amis de la famille viennent lui faire une viſite, on nomme l'enfant, on boit de la biere, & l'on ne ſe retire pas ſans laiſſer quelqu'argent dans le verre où l'on a bu le dernier coup.

Le mari eſt toujours maître de faire le divorce; il n'a qu'à déchirer le voile

de ſa femme, elle n'eſt plus rien pour lui : mais l'uſage de ce pouvoir eſt bien rare.

Les Tchouvaches ſont doux & pacifiques ; jamais chez eux on n'a connu le meurtre : depuis qu'ils ont à la fois reçu des Ruſſes le chriſtianiſme & de mauvais exemples, ils ſe ſont permis quelques vols.

CHAPITRE II.

De la Religion des Tchouvaches.

Les Tchouvaches n'ont point d'idoles. Tor eſt le nom qu'ils donnent au pere des dieux ; Tor-Amiche, la mere des dieux, eſt ſon épouſe ; il reconnaiſſent des Dieux ſécondaires & des puiſſances malfaiſantes.

Leurs prêtres ſe nomment Iemma. Dans les villages qui n'ont pas de prêtres, le plus reſpecté des vieillards en remplit les fonctions.

Les hommes vertueux retrouveront

dans un autre monde leurs parents, leurs amis, leurs troupeaux dans un meilleur état qu'ils ne les auront laissés sur la terre; les méchants seront condamnés à une vie errante & misérable dans des solitudes stériles & glacées.

Comme les anciens disciples de Zoroastre, ils adorent le soleil; on avait nié cette assertion de Strahlenberg, mais elle a été confirmée par Lépékhin. Ils rendent aussi hommage à la lune, & immolent à ces deux astres du menu bétail & de la volaille.

Nous ne parlerons ni de leurs fêtes ni de leurs sacrifices; nous ne ferions que répéter ce que nous avons dit à l'article des Tchérémisses.

On choisit le matin pour les dévotions privées: il faut que la victime ait été élevée dans la maison; une victime achetée n'est pas agréable aux Dieux. C'est le plus âgé de la famille qui fait les fonctions sacerdotales. Si quelque infirmité l'empêche de les remplir, il ne peut être remplacé par un homme plus jeune que

lui ; il faut chercher un vieillard dans une autre famille & quelquefois dans un autre village.

Quelle que soit la divinité qu'ils implorent, la formule de leurs prieres est toujours à peu près la même ; ils nomment le Dieu auquel ils s'adressent : « Aie « pitié de nous, disent-ils, ne nous aban« donne pas. — Donne-moi un grand « nombre de fils & de filles, accorde« moi des monceaux de blé, & remplis « mes greniers & mes magasins. — Rem« plis mes étables de chevaux, de bêtes à « cornes, de chevres & de brebis. — Bé« nis ma maison, afin que je puisse rece« voir les voyageurs, les faire reposer, « les nourrir & les réchauffer. » Cette derniere priere est belle : béni soit l'homme vraiment pieux qui, s'oubliant lui-même, dit au Dieu qu'il adore : « En« voie moi des richesses pour les répan« dre dans le sein du malheureux. »

Plus de la moitié des Tchouvaches a reçu le baptême : » Mais, dit un voya« geur instruit & raisonnable qui m'a-

« communiqué ſes notes, il n'ont pas
« abjuré dans le cœur la religion de leurs
« peres. Un Pope ignorant leur dit, dans
« une langue étrangere, des choſes qu'ils
« ne peuvent comprendre ; il les entend
« à peine, il en eſt à peine entendu. Ces
« prêtres mercenaires ſcandaliſent ces
« malheureux, en reçoivent des tributs,
« & remettent le reſte à la Providence.
« Celui qui leur apporte une bonne quan-
« tité de blé, de moutons, de beurre,
« obtient aiſément la liberté d'exercer la
« religion qui lui plaît.

« Et quelle inſtruction donnent-ils à leurs
« proſélytes ? Pour prouver le myſtere
« de la Trinité, le prêtre montre trois
« doigts écartés ; le premier, dit-il, eſt
« le Dieu Sabaoth, le ſecond eſt Dieu le
« fils, Jéſus-Chriſt, & le troiſieme eſt le
« Saint-Eſprit : enſuite rapprochant les
« trois doigts, cependant, ajoute-t-il,
« les trois ne ſont qu'un.

« Les Popes ont le malheureux droit
« de battre les nouveaux convertis quand
« ils retournent à leurs anciennes prati-

« ques, & ne battent que ceux qui ne « les paient pas. Cette violence révolte « les esprits, & ne change pas les pen- « sées. »

HUITIEME SECTION.

Des Lapons.

CHAPITRE I.

Poſition de la Laponie, origine des Lapons, leur portrait.

LA Laponie eſt la région la plus ſeptentrionale de l'Europe; elle eſt partagée entre la Ruſſie, la Suede & le Danemarck. Nous ne parlerons ici que de la portion qui eſt ſoumiſe aux Ruſſes, & ce ſera faire connaître aſſez les habitans des deux autres, qui, ayant une même origine, ont auſſi à peu près le même caractere & les mêmes uſages.

La Laponie ruſſe eſt ſituée en grande partie au delà du cercle polaire; ſes côtes ſont baignées par la Mer Glaciale & la Mer Blanche. Kola, petite place bâtie en bois, avec un port ſur la Mer Glaciale, eſt la réſidence du Commandant ruſſe.

Tout ce pays, hériſſé de montagnes, coupé de lacs, délayé par des marais, eſt brûlé pendant l'été des rayons du ſoleil, qui, dans cette ſaiſon, ne ſe couche plus; leur chaleur entretient la vie ſur les eaux croupiſſantes, pour le tourment des hommes & des quadrupedes; elle fait naître des nuées de moucherons & de couſins dont on ne peut éviter les cruelles piquures qu'en s'enveloppant d'un nuage épais de fumée. Si l'on en croit Maupertuis, les chryſalides de ces inſectes incommodes couvrent, ſous la forme de graines jaunâtres, toute la ſurface des lacs.

En hiver, le froid apporté par les vents qui viennent de parcourir un océan glacé, eſt rendu plus rigoureux encore par l'entiere abſence du ſoleil. Pendant pluſieurs mois, un court & faible crépuſcule témoigne ſeul que cet aſtre n'eſt pas éteint; alors le feu des étoiles & la lumiere empruntée de la lune, réfléchis par la neige, éclairent ſeuls une nuit perpétuelle. Cependant les Lapons ne reſtent

pas enterrés dans leurs cabanes : conduits par cette clarté douteuſe, ils vaquent à leurs occupations ordinaires, ils vont à la chaſſe, ils voyagent ; ſans ceſſe occupés à ſe garantir des précipices cachés par la neige, craignant ſans ceſſe d'être enſevelis ſous des montagnes de neige tout à coup élevées par des tempêtes ; également miſérables dans toutes les ſaiſons, & ſe croyant cependant les plus heureux des hommes ; regardant leur pays comme le plus fortuné de la terre, & mourant bientôt de chagrin lorſqu'on les entraîne dans de plus douces contrées.

Les Lopes ou Lapes, que nous connaiſſons ſous le nom de Lapons, ſe nomment eux-mêmes Soma ou Sama. Quoique M. de Voltaire, pour appuyer un ſyſtême inſoutenable, ait voulu que ce ſoit une eſpece d'hommes particuliere, créée dans le pays qu'elle habite, & qu'elle ſeule ſemble pouvoir habiter, il eſt certain qu'ils ſont de race fennique (1). La plus

(1) « On a prétendu, ſur la foi d'Olaüs, dit « M. de Voltaire, que ces peuples étaient origi-

grande partie des mots de leur langue ſont encore à préſent de la langue des Finnois: le nom qu'ils ſe donnent à eux-mêmes, eſt celui que ſe donnent auſſi les Finnois; ou, ſi l'on y trouve une légere différence, elle ne conſiſte que dans la prononciation. Le nom par lequel les étrangers les déſignent, le mot *lap* ſignifie chaſſé, dans l'idiôme fennique, & témoigne que, dans des temps reculés dont on voudrait en vain fixer l'époque, ils ont été repouſſés du pays habité par les Fennes. On les appellait encore, dans le quatorzieme

« naires de Finlande & qu'ils ſe ſont retirés dans « la Laponie où leur taille a dégénéré. Mais « pourquoi n'auraient-ils pas choiſi des terres « moins au nord, où la vie eût été plus commode? « Pourquoi leur viſage, leur figure, leur couleur, « tout, differe-t il entièrement de leurs prétendus « ancêtres?... Il y a grande apparence que les « Lapons ſont indigenes, comme leurs animaux « ſont une production de leur pays, & que la na- « ture les a faits les uns pour les autres... Quand « deux nations donnent aux choſes d'uſage, aux « objets qu'elles voient ſans ceſſe, des noms ab- « ſolument différens, c'eſt une preuve qu'un de

siècle, Scrédfinnes ou Finlapes, ce qui veut dire Finnois transfuges, Finnois chaſſés, & la Laponie entière ſe nomme Fin-marck, le pays des Finnois.

Les Lapons ſont diſtingués en Lapons montagnards & Lapons des côtes de la mer. Quoique leur idiome ſoit un dialecte du Finnois, il ſe ſubdiviſe lui-même en pluſieurs dialectes, ce qui doit toujours arriver entre des peuplades qui n'entretiennent enſemble aucune liaiſon. On dit que leur langue eſt ſi riche, que ſouvent ils ont peine à entendre ce que veulent dire leurs compatriotes : ne

« ces peuples n'eſt pas une colonie de l'autre. » *Hiſt. de Ruſſie ſous Pierre le Grand.* On auroit pu répondre à M. de Voltaire, qu'un peuple repouſſé par des forces ſupérieures n'eſt pas maître de choiſir pour aſyle les terres où la vie eſt plus commode : que les Lapons, loin de différer des Finnois par la figure & la couleur, ſont de tous les peuples ceux à qui les Finnois reſſemblent le plus : que la dégénération de la taille eſt un effet conſtant de l'extrême rigueur du climat qui agit de même ſur les animaux, & que la taille des Lapons n'a pas autant dégénéré que l'ont avancé

ſerait-ce pas plutôt que chacun d'eux étant fort pauvre d'idées, & ne connaiſſant par conſéquent qu'un fort petit nombre de mots, ſe trouve embarraſſé avec celui de ſes compatriotes qui a quelques idées que lui-même n'a pas? Ne remarquerions-nous pas chez nous le même embarras entre un charron, dont toutes les idées portent ſur la maniere de faire des roues de voitures, & un tiſſerand qui a puiſé toutes ſes idées dans l'art de faire de la toile? Tous deux ont une langue peu abondante, comme l'eſt toujours celle du peuple, & cependant

---

quelques exagérateurs: que les animaux des Lapons ne ſont pas plus propres à leur pays qu'au nord de la Finlande & à toutes les contrées voiſines de la Mer Glaciale: que ce ne ſont pas même des genres particuliers d'animaux, mais des eſpeces ou des modifications de genres connus dans des pays plus tempérés & qui doivent à la rigueur du climat les variétés qui les diſtinguent: que dans les divers dialectes d'une même langue, il ſe trouve des mots différents pour exprimer des choſes même d'uſage, ſoit que l'une des peuplades qui eurent une origine commune, les ait em-

ils ne peuvent s'entendre mutuellement.

Les Lapons ont la tête groſſe, le viſage plat, les joues tombantes, le menton long & avancé, les yeux gris, la barbe peu épaiſſe, les cheveux bruns, droits & bien fournis la peau enfumée; leſtes & vigoureux, ils ſont propres au travail & portés à la pareſſe: leurs cuiſſes minces, leurs jambes ſeches, leurs pieds menus, leur maigreur, le peu de capacité de leur ventre, les rendent légers à la courſe.

Leur taille eſt en général au-deſſous de la médiocre. Cependant la veuve d'un Officier qui avait commandé à Kola, &

---

pruntés à d'autres peuplades étrangeres & voiſines, ſoit qu'elle les ait formés elle-même depuis la ſéparation: que les Lapons de Pitha & ceux de Torna ne diffèrent pas moins entre eux par le dialecte, que le dialecte commun des Lapons ne differe de celui des Finnois: qu'enfin il aurait pu voir dans Scheffer une longue ſuite de mots qui ſont les mêmes chez les deux peuples; tel eſt le nom de Dieu qu'il a cité lui-même. Ses objections ainſi affaiblies ne peuvent détruire les preuves que nous avons rapportées de l'identité des deux peuples.

d'autres

d'autres perſonnes qui avaient réſidé dans cette place, m'ont aſſuré avoir vu des Lapons d'une taille aſſez haute & de fort bonne mine. Maupertuis, qui a voyagé dans la Laponie ſuédoiſe pour déterminer la figure du globe, dit auſſi qu'on a exagéré la petiteſſe des Lapons; il donne la raiſon de cette erreur. « Les enfants, « dit-il, ont déjà les traits défigurés, & « reſſemblent à de petits vieillards; ils « partagent de bonne heure les travaux « de leurs peres, conduiſent les traîneaux, « &c. La plupart des voyageurs auront « jugé de la taille des Lapons & de la « groſſeur de leur tête, par celle des en- « fants: c'eſt ſur quoi, ajoute-t-il, j'ai « penſé moi-même me tromper. »

Les femmes ſont petites, gaies, careſſantes, ſages & modeſtes, quelquefois d'une figure aſſez agréable, & toujours exceſſivement timides. La plus légere ſurpriſe ſuffit pour les mettre hors d'elles-mêmes & les faire tomber évanouies; elles aiment à parler, & même à médire. Quand elles ſe trouvent pluſieurs enſem-

ble, celles qui écoutent, s'agitent, gesticulent, remuent les levres comme celle qui parle; un sourd croirait qu'elles parlent toutes à la fois: il faut, pour se consoler de garder le silence, qu'elles fassent au moins le mouvement de la parole.

Ce peuple a l'esprit lourd & le caractere paisible; il se livre volontiers à la gaîté, & s'abandonne aussi aisément aux soupçons & à la défiance; sans connaître le vol, il est frippon dans le commerce; peut-être ne croit-il pas que la bonne foi soit d'obligation avec les étrangers, qu'il regarde comme des êtres inférieurs à lui.

CHAPITRE II.

Induſtrie.

Les Lapons, en liant quelque commerce avec les peuples qui ſe croient leurs maîtres, & qui du moins leur impoſent quelque tribut, n'ont pu, comme les dernieres nations dont nous venons de parler, renoncer à la vie errante. L'homme ne ſe fixe que ſur des terres cultivées de ſes mains, & jamais les froids marécages de la Laponie, ſes montagnes arides, ne ſe prêteront à la culture : jamais on n'y verra que les premiers degrés de l'induſtrie humaine, la chaſſe, la pêche & l'entretien des troupeaux convenables au climat; on eſt forcé de conſulter la nature même pour lui commander.

Ceux des Lapons qui habitent les rivages de la mer, ſont bornés à tirer leur ſubſiſtance de la chaſſe & de la pêche, & ſeront toujours réduits au premier état de l'homme; ils choiſiſſent pour leurs établiſſements paſſagers les endroits les

plus favorables aux deux ſeules branches d'induſtrie qu'ils puiſſent pratiquer. Leur vie ſe paſſe, en été, près des lacs & des mers, & en hiver, dans les forêts. Preſque tous ont des rennes, mais en trop petit nombre pour mériter le titre de paſteurs: rarement ils changent de demeure, parceque les eaux, dont ils tirent principalement leur ſubſiſtance, la leur fourniſſent toujours preſqu'également abondante. L'arc & la fleche étaient leurs armes; ils ont reçu des Ruſſes les armes à feu.

Comme la chaſſe ne ſe fait qu'en hiver, & qu'alors les Lapons volent en quelque ſorte ſur la neige, à l'aide de leurs longs patins, ils pourſuivent & atteignent à la courſe les loups, les renards & les rennes, & les aſſomment de leurs maſſues; ils tirent ſur les ours, les bleſſent & les achevent enſuite à coups de hache.

Les Lapons montagnards entretiennent des troupeaux de rennes, plus ou moins nombreux. Sans ceſſe changeant de place, ils ne s'écartent jamais des ſom-

mets ou des environs de leurs montagnes. Ce ſont des paſteurs habiles, & leurs richeſſes ſont bien ſupérieures à celles des Lapons chaſſeurs & pêcheurs. On en voit qui ont juſqu'à ſix-cents, juſqu'à mille rennes: déjà ils commencent à connaître le luxe, à faire briller ſur leurs tables quelque argenterie, à ſe réſerver de l'argent comptant, dont ils ſont avares & qu'ils enfouiſſent; ils marquent leurs rennes aux oreilles, les diſtribuent par claſſes; & ſans ſavoir compter, ils reconnaiſſent au premier coup d'œil s'ils en ont perdu. Comme ces animaux, lorſqu'ils ſont entiers, ſont capricieux & indomtables, ils n'en réſervent en cet état que le nombre néceſſaire à la propagation de l'eſpece, & déchirent aux autres, avec les dents, les organes générateurs.

Le Lapon montagnard qui devient pauvre, ſe défait de ſes rennes, & prend le parti de la chaſſe; il continue ce métier juſqu'à ce que la fortune lui ſoit devenue moins contraire.

Les arts pratiqués par les Lapons ſont

ſimples, peu nombreux, peu brillants, mais ils leur ſuffiſent. Obligés pendant une grande partie de l'année de marcher, de courir ſur une épaiſſeur conſidérable de neige qui n'eſt point affaiſſée, ils ont imaginé des patins, longs au moins de huit pieds, qui les ſoutiennent ſur cette ſurface mobile; ces patins ne ſont autre choſe que des ais aſſez minces, recourbés à l'extrémité antérieure, & qui, vers le milieu, s'attachent au pied par un demi-cercle de bois flexible: avec cette chauſſure, le Lapon ſurpaſſe à la courſe les animaux les plus légers; il tient en main un bâton pointu d'un côté, & terminé de l'autre par une planche arrondie. En frappant & repouſſant la neige avec cette planche, il augmente la célérité de ſa courſe, comme un batelier accélere la vîteſſe de ſa barque en frappant l'eau de ſes rames: quand il veut s'arrêter, il enfonce devant lui dans la neige la pointe de ſon bâton, ſur lequel il peſe de toute ſa maſſe.

Ils ſavent conſtruire leurs barques &c

ils donnent la même figure à leurs traîneaux, dans leſquels un homme peut faire entrer à peine la moitié de ſon corps. « Ce bateau, dit Maupertuis, deſtiné à « naviger dans la neige, qu'il doit fendre « avec la proue, & ſur laquelle il doit « gliſſer, a la figure des bateaux dont on « ſe ſert ſur la mer, c'eſt-à-dire, a une « proue pointue & une quille étroite deſ- « ſous, qui le laiſſe rouler & verſer « continuellement, ſi celui qui eſt dedans « n'eſt pas bien attentif à conſerver l'é- « quilibre. Le bateau eſt attaché par une « longe au poitrail du renne, qui court « avec fureur lorſque c'eſt ſur un chemin « battu & ferme. Si l'on veut arrêter, « c'eſt en vain qu'on tire une eſpece de « bride attachée aux cornes de l'animal; « indocile & indomptable, il ne fait le « plus ſouvent que changer de route: « quelquefois même il ſe tourne & vient « ſe venger à coups de pied. Les Lapons « ſavent alors renverſer le bateau ſur eux, « & s'en ſervir comme d'un bouclier « contre les fureurs du renne. »

Mais s'il eſt difficile d'arrêter cet animal, quand la nourriture plus ſolide qu'il a priſe pendant l'été lui a donné toute ſa force, il n'eſt pas plus facile de le faire marcher quand la longue diſette & la fatigue de l'hiver l'ont fait tomber dans l'épuiſement. Il n'eſt ſoutenu dans toute cette ſaiſon que par de la mouſſe pêtrie avec de la neige, & dont on forme une ſorte de pain, dur comme le marbre. La partie aqueuſe & glacée ſe fond dans la bouche de l'animal, qui trouve dans la même pâte & ſon fourrage & ſa boiſſon.

Dans leur induſtrie bornée les Lapons ne manquent pas d'adreſſe, &, chez les peuples plus inſtruits, on ne ferait pas les mêmes choſes avec d'auſſi faibles moyens. Ils font toute ſorte de vaiſſelle de bois, plats, taſſes, gobelets : ils les enrichiſſent d'ornements aſſez bien gravés, ils les incruſtent en or, en corne, en étain. Contraints de n'employer que des matieres viles, ils y ajoutent quelque prix par le travail & la patience.

Ce ſont les hommes qui font eux-mê-

mes la cuiſine : ils craindraient ſans doute que les femmes n'imprimaſſent quelque ſouillure aux mets qu'elles auraient préparés. Mais ils leur abandonnent d'autres travaux : elles treſſent des filets de pêcheur, elles font ſécher au ſoleil les chairs des quadrupedes & à l'air celles des poiſſons, elles préparent les nerfs des animaux pour s'en ſervir au lieu de fil, elles paſſent de l'étain à la filiere. Comme elles n'ont pas de filieres de fer, elles en font avec des cornes de rennes, qui offrent une réſiſtance aſſez forte au plus mou des métaux, & rendent le fil rond ou plat à leur gré. Elles ne ſe bornent pas à l'art de coudre & de broder, elles ont auſſi celui de teindre.

Les Lapons ne ſavent pas écrire, mais ils ſavent déjà conſerver par des hiéroglyphes la mémoire des événements. Ils obſervent les étoiles, ils donnent aux conſtellations les noms des figures qu'elles leur paraiſſent décrire : loin encore d'être aſtronomes, ils ſe croient aſtrologues, & ſe vantent de lire l'avenir dans les cieux.

Ils donnent aux différents mois des noms tirés de la naiſſance des plantes ou de l'apparition de certains animaux. C'eſt ainſi que le mois de Mai ſe nomme chez eux la grenouille, parcequ'alors cet animal commence à faire entendre ſes croaſſements.

Plus tranquilles que les Toungouſes, plus aſſurés de leur ſubſiſtance que d'autres peuples dont nous avons déjà donné la deſcription, ils devraient auſſi jouir d'un ſort plus doux: mais l'eſprit de propriété, avec toutes les paſſions qu'il engendre, leur fait déjà connaître une partie des maux qui ſemblent être la punition des richeſſes, ou du moins de l'orgueil qu'elles inſpirent.

Peuple malheureux! tu ne poſſèdes preſque rien encore: jamais la nature ne t'accordera ces funeſtes ſuperfluités, tous ces riens que nous trouvons d'un ſi grand prix, & qu'elle nous prodigue pour nous corrompre à la fois & nous punir, pour nous rendre par ſes dons empoiſonnés bien plus miſérables que toi; & déjà tu

touches à notre dépravation ! Déjà ce n'eſt point à l'homme, c'eſt au bien que tu accordes ton eſtime ! Tu ne comptes pas les vertus, mais les rennes de celui qui reçoit tes hommages : aveugle comme nous, tu n'es ni moins dur ni moins mépriſable. Ta main cruelle repouſſe l'infortuné qui t'implore, ton cœur féroce n'éprouve pas le doux épanouiſſement de la pitié ; tu ne connaîtras jamais le plaiſir de faire du bien, tu ne recevras jamais la bénédiction du vieillard dont tes ſecours auraient adouci la miſere, tu ne recueilleras pas les larmes d'un pere attendri, que tes ſoins rendraient heureux dans la langueur de ſes derniers ans ; la cupidité te tourmente, la jalouſie te dévore, les querelles nées du choc des plus vils intérêts empoiſonnent tes jours : preſque auſſi méchant que nous, tu partages déjà nos ſupplices.

CHAPITRE III.

Maniere de ſe loger, de ſe vêtir, uſages.

LA charpente des huttes laponnes conſiſte en des pieux enfoncés en terre, & qui, ſe recourbant par l'extrémité ſupérieure, donnent à l'édifice la forme d'une coupole ruſtique. Les habitants, ſuivant leurs moyens ou les circonſtances, couvrent cette charpente de jonc, de gazon, d'écorce de bouleau, de groſſe toile, de drap groſſier, de feutre ou de vieilles peaux de rennes. La hutte n'a point de porte, l'entrée en eſt fermée par une portiere de drap, de feutre ou de peau. Ces habitations ou tannieres ſont ſi baſſes, qu'on ne peut y reſter debout. Le foyer eſt placé au milieu. Il eſt garni de pierres & ſurmonté d'une chaîne pour ſuſpendre le chaudron. Les Lapons ont la molleſſe de ſemer autour du foyer des feuilles de pin & de les couvrir de peaux pour s'aſſeoir plus délicatement. Ils cou-

chent nus & s'enveloppent de leurs habits.

Leurs meubles ſont les mêmes que ceux des autres peuples qui menent à-peu-près le même genre de vie. Dans leurs fréquents voyages, il leur ſerait difficile de tout emporter avec eux : mais ils élevent ſur les arbres des forêts, à ſix pieds de terre, des eſpeces de pigeonniers qui leur ſervent à la fois de greniers & de garde-meubles. Ils ne les ferment pas, s'abſentent pour long-temps & ne perdent rien.

Quoiqu'ils faſſent quelque commerce avec les Ruſſes, ils n'ont pas encore adopté l'uſage du linge. Ils portent des culottes étroites qui deſcendent juſqu'à la cheville du pied. Leur chauſſure, terminée en pointe, eſt de cuir écru. Par-deſſus une camiſolle ils mettent un habit à manches étroites & qui deſcend juſqu'au genou. Il eſt quelquefois de drap, plus ſouvent de peau, mais toujours bordé d'une bande de drap de couleur claire. Leurs ceintures de cuir ſont chargées

de broderies en cuivre ou en étain. Leurs bonnets, qui ſe terminent en pointe, ſont ordinairement d'un drap groſſier; les coutures en ſont cachées par du drap d'une autre couleur, & une bordure de peau de rat en fait le plus bel ornement.

L'habit des femmes reſſemble à celui des hommes; mais les bordures en ſont plus larges: elles ſe parent de colliers, de bracelets, de bagues, &, quand elles ſont aſſez riches, de chaînes d'argent auxquelles elles font faire pluſieurs fois le tour de leur cou.

Le Lapon tire en partie ſa ſubſiſtance de la chaſſe & de la pêche: il mange de toutes ſortes de poiſſons, & n'eſt dégoûté ni de la chair des oiſeaux de proie, ni de celle des phoques, quoique gluante & coriace. La chair d'ours eſt pour lui le mets le plus délicat: mais il ſe nourrit ſur-tout de celle des rennes, de leurs entrailles, & même de leur ſang: il en forme une ſorte de boudin qu'il fait cuire ſeul ou avec des fruits ſauvages, du beurre, du fromage & du lait. Il enfon-

me auſſi dans des boyaux du lait avec toutes ſortes de baies ſauvages, & fait geler en terre ces eſpeces d'andouilles. Il retire ce mets, qu'il trouve exquis, quand il veut régaler ſes amis, & le mange tout glacé. Loin d'avoir pour le ſel l'horreur qu'on attribue aux Lapons Suédois, il en fait un grand uſage. Quelques-uns achetent des Ruſſes de la farine ou du gruau qu'ils font cuire dans l'eau ou dans du lait. Ils ſe font une ſorte de ſoupe avec leur fromage qui eſt plus gras que celui qu'on fait de lait de vache.

La boiſſon des Lapons eſt le bouillon de leurs viandes & de leurs poiſſons & de l'eau pure ou mêlée avec du lait.

Ils ne mangent jamais ſur la terre nue; ils y étendent une natte qui leur ſert de table. Les hommes & les femmes s'aſſeient autour de cette natte. Ils font, avant & après le repas, une courte priere, & quand ils ſe levent, ils ſe donnent mutuellement la main. S'ils traitent un étranger, ils étendent leurs habits à terre

pour le faire aſſeoir ; mais on ne leur fait guere de viſite ſans leur porter un petit préſent.

Les deux ſexes ont une égale paſſion pour la fumée de tabac, & vont, ſans pudeur, ſe baigner confuſément enſemble dans les rivieres.

Ils enterrent en ſecret leur argent & tout ce qu'ils regardent comme précieux, & ils ſe gardent bien de découvrir ces tréſors à perſonne, même à l'article de la mort ; car ils eſperent s'en ſervir dans l'autre monde. Ils ont ainſi une cauſe d'avarice de plus que les autres peuples : on n'eſt ordinairement avare que pour cette vie, & ils le ſont encore pour l'autre.

Il réſulte de leur vie errante, que pluſieurs d'entre eux ne ſavent à quelle domination ils appartiennent, & paient en une même année le tribut aux Danois, aux Ruſſes & aux Suédois ; mais ces tributs ſont ſi légers & les Lapons ſi doux, qu'il n'y a jamais pour cela de diſpute.

Ils faiſaient autrefois le commerce par échange, mais ils aiment mieux aujour-

d'hui recevoir de l'argent. Tout miſérables qu'ils ſont à nos yeux, la balance du commerce eſt à leur avantage; car leur ſimplicité les rend peu avides des marchandiſes étrangeres, & ils reçoivent de leurs pelleteries bien plus qu'ils ne dépenſent en drap, couteaux, haches, farines, gruaux & autres choſes à leur uſage. On voit en petit chez les Lapons ce qu'on vit toujours en grand dans l'Inde. Les deux peuples vendent à l'étranger, lui achetent peu, reçoivent ſon argent pour l'enfouir en partie; & comme ces tréſors cachés ne ſont connus que du propriétaire qui emporte ſon ſecret au tombeau, le haſard ſeul pourra les faire recouvrer un jour.

CHAPITRE IV.

Du mariage des Lapons. De leurs maladies.

CE ſont les peres qui, chez les Lapons, marient leurs enfants, & ils ne conſultent d'autres convenances que celles des richeſſes, qui ſont bien différentes du bonheur, qui le raviſſent à ceux qu'elles dominent, & qui dominent par-tout où elles ſont connues. Les conditions réciproques du mariage ſe diſcutent avec la même exactitude que des affaires de commerce; & le préſent que le futur époux fait au pere de ſon épouſe, la dot qu'apporte celle-ci, ſont rigoureuſement balancés. On ne marie un jeune homme que lorſqu'il connaît, par une pratique ſuffiſante, tous les ſoins qu'exige un troupeau de rennes.

C'eſt chez les parents de l'épouſe que ſe célebre le mariage. Elle va, les cheveux épars, au-devant des gens de la noce. On reconnaît dans cette fête toute

la parcimonie laponne; le repas n'occasionne point de frais, & chaque convive eſt obligé d'apporter juſqu'à ſa boiſſon.

Les Lapones regardent la ſtérilité comme un déshonneur; elles enfantent ſans peine: elles ſont aidées dans cette opération par de vieilles femmes; & quand on n'en peut trouver, les hommes leur prêtent leurs ſecours. Les nouveaux-nés ſont dépoſés nus ſur de la mouſſe, dans des berceaux qu'on attache à une branche d'arbre dans la hutte, & que les meres portent ſur le dos en voyage.

Le pere donne à l'enfant mâle qui vient de naître un couple de rennes; il leur fait une marque qui ſera déſormais celle du troupeau du jeune homme, & toute leur poſtérité lui doit appartenir.

La vie dure que mene ce peuple, ſa nourriture groſſiere, ſes fatigues, font mourir les enfants en grand nombre; mais ceux qui ont la force de réſiſter à ces premiers dangers, deviennent des hommes ſains & vigoureux. Leur humeur égale, les limites bornées de leurs inté-

rêts qui leur permettent de vivre dans une indifférence habituelle, leur froideur en amour, leur ignorance des honneurs & de la gloire, l'exercice, la tempérance, contribuent beaucoup à leur ſanté. Elle eſt encore affermie par l'heureux inſtinct ou par la néceſſité qui leur fait choiſir les endroits les plus élevés pour y établir leur demeure. On auroit tort cependant de les croire exempts de maladies ; il n'exiſte aucun peuple à qui ce bonheur ſoit accordé. Celles qui les attaquent le plus communément, ſont la gale, l'étiſie, la fievre avec des taches, les rhumatiſmes, & ſur-tout les maux d'yeux, cauſés par les reflets de la neige & par la fumée dont ils s'enveloppent pour écarter les inſectes. Ils ne connaiſſent d'autres remedes à leurs maux que les ſuperſtitions de leurs ſorciers.

Quoiqu'ils paſſent une grande partie de leur vie dans des huttes fort baſſes, ne reſpirant qu'un air corrompu ; quoique leur climat ſoit un des plus froids du globe, & qu'on attribue à la froideur de

l'air le ſcorbut qui eſt endémique chez les peuples voiſins de la Mer Baltique; les Lapons ne connaiſſent pas cette maladie deſtructive. C'eſt que la chaſſe & la pêche les tirent chaque jour de leurs caſes mal-ſaines, & les forcent à s'exercer à l'air libre; c'eſt que les poiſſons, le gibier, les rennes, leur fourniſſent abondamment de la viande fraîche. Nous avons déjà vu que les peuples paſteurs, répandus ſous les Zones les plus froides, ſont exempts du ſcorbut, ou n'en ſont attaqués du moins que dans la vieilleſſe, quand la faibleſſe de l'âge les force à une vie tranquille & caſaniere. Ce mal qui pourſuit l'inactivité, a coutume d'épargner, même dans les grands voyages maritimes, ceux qui s'exercent chaque jour ſur les ponts, ſi d'ailleurs ils n'ont pas une nourriture trop mal ſaine.

CHAPITRE V.

Religion des Lapons.

Tous les Lapons ſuédois & danois, & la moitié des Lapons ruſſes, ſe diſent chrétiens; c'eſt-à-dire, qu'ils ont reçu le baptême, & qu'ils rempliſſent quelques pratiques extérieures du chriſtianiſme, mêlées avec leurs anciennes ſuperſtitions.

Les Lapons idolâtres regardent Ioubméla comme le plus grand des Dieux, & placent au-deſſous de lui un grand nombre de Divinités ſécondaires. Ne ſont-elles que ſes miniſtres, jouiſſent-elles d'une puiſſance indépendante, mais plus bornée? c'eſt ce qu'il eſt aſſez inutile d'examiner ici. Ioubméla & Rédian habitent & regnent dans les cieux; ils y reçoivent ceux qui ont bien vécu ſur la terre. Beivé domine dans les airs; il eſt le même que le ſoleil: c'eſt auſſi dans les airs que réſident Aia ou Tor, le dieu de la foudre, & Bouag-Olmai, qui commande aux vents & aux

tempêtes, qui les réprime & les déchaîne à ſon gré. Les montagnes ſaintes ſont habitées par Leib-Olmai, le Dieu de la chaſſe, & par Mader & ſes trois filles, qui ont les femmes ſous leur empire. Iadmé, mere de la mort, réſide ſous la terre, & regne ſur les ames qui n'ont point encore été jugées. Les profondeurs de l'abyme ſont le ſéjour de Peskel & des autres Dieux qui préſident aux ſupplices des méchants : des Divinités malfaiſantes ſont répandues ſous les eaux, & en ſortent pour nuire aux mortels. Mais tous les Lapons ne s'accordent pas dans une même croyance : pluſieurs de leurs peuplades ont leurs Divinités particulieres, & toutes ne reconnaiſſent pas tous les mêmes Dieux.

Ils ont conſervé l'antique uſage de n'avoir pour temples que les montagnes. On y trouve toujours des autels & des arbres ſacrés, ſur leſquels ils ont tracé quelques figures. Les Lapons, même chrétiens, éprouvent, à la vue de ces lieux, une ſainte horreur : ils n'en ap-

[illegible]

Le roi ne [illegible] roman [illegible] mariage. Il est [illegible] roman [illegible] femme [illegible] femmes [illegible] fois, quand [illegible] souvent mêmes malheurs. Ces [illegible] aimer ou en [illegible] [illegible] [illegible]

lui-même la victime : il en garde les chairs & la peau ; ces parties, utiles aux hommes, ſont indifférentes aux Dieux. Il ſe nétoye avec ſoin, car il doit n'avoir aucune ſouillure ; il attache tous ſes chiens, de peur d'en être ſuivi : il emporte avec lui les os ou les cornes de l'animal ſacrifié, ſe met en chemin, & dès qu'il peut appercevoir le lieu ſacré, il ſe jette à terre, s'avance en rampant, met ſon offrande ſur l'autel, ſe proſterne de nouveau, fait ſa priere, & retourne chez lui. Si l'on ſurprend un chien rongeant un os de l'offrande, on tue l'animal ſacrilege, on l'ouvre, on le diſſeque, & l'on met à la place de l'offrande celui de ſes os qui répond à l'os qu'il a rongé.

Pour appaiſer les Dieux ſouterrains, on répand du lait ſur la terre : pour ſe rendre favorables les Divinités des eaux, on verſe dans un lac ou dans un fleuve le ſang d'une victime.

Occupés de vaines ſuperſtitions, frappés des contes effrayants qui ſont le ſujet ordinaire de leurs entretiens, dupes

des ridicules épouvantails que leur imagination bleſſée enfante ſans ceſſe, ils ont des viſions pendant la nuit: ils voient dans les bois ſe former & ſe diſſiper devant eux d'horribles fantômes, ils croient vivre entourés d'eſprits malfaiſants, ils ont à lutter contre toutes les puiſſances terreſtres & infernales. Les ſorciers ſe rendent maîtres de ces ames faibles, y portent la terreur, y font renaître la ſécurité; ils évoquent les eſprits au ſon de leurs tambours, toutes les puiſſances leur ſont ſoumiſes, &, par elles, leur empire eſt abſolu dans les airs, ſur la terre & juſques dans le profond abyme. Ils vendent les vents & la pluie, ils appellent & chaſſent les inſectes; & ces miſérables, qui vivent aux dépens de la crédulité, ſe vantent de troubler la nature entiere.

Les Lapons enterrent leurs héros, c'eſt-à-dire, leurs plus fameux chaſſeurs, près des lieux où ſe font les ſacrifices. Ils couvrent les ſépultures d'un monceau de pierres, ou du moins d'un traîneau renverſé, ſous lequel ils mettent un peu de

nourriture & quelques uſtenſiles. Les plus riches préparent un léger repas pour ceux qui accompagnent le convoi ; mais il en eſt peu à qui leur avarice permette cette faible dépenſe. Le jour de la mort d'un pere, eſt un jour de querelles entre ſes enfants : c'eſt à qui ne fournira pas le renne qui doit le traîner en terre, parceque, ſuivant leur préjugé, l'animal qui a porté un mort, ne doit plus ſervir aux vivants.

NEUVIEME SECTION.

Des Finnois.

CHAPITRE I.

Portrait, mœurs & uſages des Finnois.

LES Finnois ſe nomment eux-mêmes Sami ou Souomi (1). Le pays qu'ils habitent s'étend au Nord du golphe de Finlande, & au couchant du golphe de Bothnie, entre le ſoixantieme & le ſoixante-cinquieme degré de latitude. Il eſt pierreux; le terrein en eſt fort inégal, mais on y voit peu de hautes montagnes: des monticules, des forêts, des marais, des lacs, dont quelques uns iſolés & d'autres uniſſant leurs eaux par des canaux naturels; telle eſt la ſurface de

(1) Ils tirent leur nom de celui qu'ils donnent à leur pays qu'ils appellent Souoma, c'eſt-à-dire terre marécageuſe.

la Finlande, infertile dans beaucoup d'endroits, par-tout ailleurs récompensant faiblement les travaux du cultivateur, & par conséquent mal peuplée.

Les Finnois paraissent être sortis de l'Asie, & nous y avons trouvé des peuplades de la même race. On rechercherait en vain dans quel temps & pour quelle raison ils ont abandonné leur pays originaire, & comment ils ont été repoussés dans les plus tristes contrées de l'Europe. De tous les peuples qui ont avec eux une origine commune, les Lapons sont ceux à qui ils ressemblent le plus, & on croit qu'ils n'ont pas été séparés avant le treizieme siecle. Ce fut alors qu'ils furent soumis aux Suédois & qu'ils cesserent d'être gouvernés par des princes ou chefs de leur nation. Un réglement de Smeck, roi de Suede, prouve qu'en 1335 ils vivaient encore de la chasse & de la pêche, qu'ils entretenaient des troupeaux de rennes & qu'ils menaient une vie errante. S'ils ont fait depuis quelques progrès, témoins de la splendeur des na-

tions voiſines, ils doivent être encore plus malheureux.

Quoique leurs traits aient de grands rapports avec ceux des Lapons, leurs corps n'ont pas la même vigueur. Leur taille eſt ordinaire. Dominés depuis long-temps & inſtruits par les Suédois, ils doivent beaucoup à leurs vainqueurs & l'on ne peut ſavoir à préſent quelle portion de leur induſtrie actuelle ils tiennent de leur propre expérience. C'eſt à l'imitation des Suédois, c'eſt même forcés par eux, qu'ils ſe ſont raſſemblés dans des villages & dans des villes. Ils ont conſervé leur langue; mais ils ne ſavaient pas écrire, & ils ont adopté les caracteres gothiques, parceque les Suédois, qui en faiſaient uſage, les leur ont communiqués. Ils n'avaient pas de loix; la Suede leur a impoſé les ſiennes, & ils les ſuivent encore, même ceux qui vivent ſous la dépendance de la Ruſſie. Les familles de leurs anciens Chefs ſont éteintes ou du moins oubliées; ils n'ont plus de nobleſſe, mais ils ne ſe croient pas égaux entre eux,

parcequ'ils n'ont pas trouvé chez leurs vainqueurs l'idée de l'égalité. L'habitant des villes ſe regarde comme bien ſupérieur aux payſans, & les payſans eux-mêmes ſe croient fort inférieurs à la bourgeoiſie.

Ils ne ſont plus vagabonds, mais ils ſont encore épars : leurs villages ſont fort éloignés les uns des autres ; les maiſons mêmes, dans les villages, ſont fort diſtantes entre elles. C'eſt la marque d'une nation qui ne fait que commencer à ſe fixer & dont l'intelligence & l'induſtrie ne feront long-temps encore que de bien faibles progrès. Il faut que les hommes s'approchent pour s'éclairer mutuellement, & ils ne s'approchent que lorſqu'ils y ſont forcés par une nombreuſe population. Si la nature du terrein s'oppoſe à la multiplication de l'eſpece, les connaiſſances & l'induſtrie reſtent dans une éternelle enfance ; chacun continue de ne s'occuper que de ſes beſoins, & les beſoins demeurent circonſcrits dans le plus étroit néceſſaire.

Et de quels progrès ſerait capable un peuple auſſi miſérable que les Finnois? Pour prix des travaux les plus durs, ils peuvent à peine arracher à la terre leur ſubſiſtance. Les froides campagnes ſur leſquelles ils languiſſent, délayées par des ſources multipliées, ſaiſies de très bonne heure par la gelée, ou couvertes de cailloux, ſe refuſent preſque toutes à la culture. De tous les pays qu'ils habitent, la marécageuſe Carélie eſt la moins fertile. Le ſeigle & l'avoine ſont les ſeuls grains qu'ils puiſſent recueillir; jamais, dans les meilleures années, ils ne font des moiſſons ſurabondantes, & les années même médiocres les réduiſent à un état de diſette. Pour éviter la faim qui les menace, ils mêlent avec la farine & le ſon des écorces de ſapin pilées, des racines ſauvages deſſéchées & broyées, tout ce qu'ils croient capable enfin de ſoutenir leur malheureuſe exiſtence. Que l'homme dur à la fois & amolli, qui a le front de ſe plaindre de ſon heureuſe médiocrité, ſe tranſporte en imagination dans

moins dans la Finlande; qu'il y apprenne à ſouffrir, & à verſer des larmes ſur les vraies ſouffrances de l'humanité.

Les Finnois ſeptentrionaux ont encore des rennes : les autres ont le bétail des régions tempérées, mais petit, maigre, ſec enfin comme les pâturages qui le nourriſſent. La chaſſe, la pêche adouciſſent un peu la miſere des habitants, qui ont un appétit vorace avec peu de moyens de le ſatisfaire.

Les femmes de la campagne ſont laborieuſes & entendent bien le ménage ruſtique. Elles joignent à ces ſoins l'art de faire de gros drap, de la toile; elles ſavent teindre & broder; elles font elles-mêmes tout ce qui eſt néceſſaire au vêtement de la famille.

Les Finnois des villes portent l'habit français; ceux des campagnes ſont vêtus comme les Payſans Suédois : mais les femmes ont conſervé leurs modes particulieres, & le luxe qu'elles étalent les jours de fêtes les conſole de leur miſere habituelle. Leur chauſſure eſt celle des

femmes de l'Europe, & elles portent, comme celles de l'Aſie, de larges caleçons. Par-deſſus une camiſole à larges manches & une jupe courte bordée de franges, de têtes de ſerpents, de coraux, de pieces de monnaie, elles mettent, dans la grande parure, une robe de toile ou de ſoie, garnie d'une bordure d'une autre couleur, & ornée depuis les genoux juſqu'en bas de broderie & de grains de verre. Elles ont un collier de corail ou de verroterie dont les rangs multipliés leur deſcendent ſur la poitrine. A leurs boucles d'oreilles de verre coloré ſont attachés des rubans qui leur pendent ſur les épaules, & dont les couleurs ſe confondent avec la broderie de leurs manches. Leur ceinture, après avoir fait deux fois le tour du corps, s'attache en écharpe ſur le côté, & ſe termine par des houpes de laine ou de ſoie. Leur tête eſt couverte d'un voile qui les pare ſans les cacher, & qui, rejetté en arriere, eſt arrêté à la ceinture & retombe enſuite juſques ſur les talons. Sous

ce voile pend le ruban dont elles nouent leurs cheveux, & qui lui-même eſt chargé de divers ornements. Ces parures, qui ont à nos yeux quelque choſe de théâtral, ne manquent pas toujours d'agrément, ni celles qui les portent de gentilleſſe & de grace (1).

Il eſt d'uſage que les jeunes payſanes, le jour de leurs noces, donnent à chacun de ceux qui viennent leur rendre viſite, quelques aunes de toile & une paire de bas. Il eſt vrai que ces viſites ne ſont jamais trop nombreuſes, parceque ceux qui reçoivent ces préſents doivent en marquer en argent leur reconnaiſſance. Mais l'argent reſte à la nouvelle mariée, & les préſents qu'elle a faits, ont été fournis par ſes parents. Auſſi le mariage des filles appauvrit les

(1) Je n'ai pas vu de belles Finnoiſes; je crois même qu'il n'y en a pas & qu'on chercherait en vain entre elles les formes régulieres de la Grece: mais on en trouve dont le minois, quoique chiffoné & même un peu grimaçant, ſerait capable de plaire parmi nous.

peres & eſt regardé comme la ruine des familles.

Les Finnois parviennent ſouvent à une grande vieilleſſe. L'épilepſie, l'hydropiſie & le ſcorbut ſont leurs maladies les plus ordinaires.

CHAPITRE II.

Religion.

DEPUIS long-temps les Finnois ont été contraints d'abandonner le Chamaniſme que leurs peres avaient profeſſé. Vers le milieu du douzieme ſiecle, Eric le Saint, Roi de Suede, employa la force des armes & les rigueurs de la perſécution pour les convertir au Chriſtianiſme. La même puiſſance qui les avait obligés alors de s'unir à l'Egliſe Romaine, les contraignit dans le ſeizieme ſiecle à recevoir la réforme de Luther. Sous ces deux périodes, ils s'appellerent ſucceſſivement Catholiques ou Luthériens au gré de leurs vainqueurs; mais trop diſ-

perſés pour recevoir des inſtructions régulieres, & pour être exactement ſurveillés dans les pratiques du culte, ils continuerent de mêler leurs anciennes ſuperſtitions au peu de chriſtianiſme qu'ils avaient appris.

Ces ſuperſtitions qu'ils ſuivent encore, & des traditions qu'ils ont conſervées, nous font aſſez connaître leur religion primitive: c'était, à quelques différences près, celle de toutes les nations de race fennique, & ils s'accordaient ſur-tout avec les Lapons dans leurs pratiques & dans les noms qu'ils donnaient à leurs dieux. Ioumara ou Ioumala était le Dieu ſuprême, &, devenus Chrétiens, ils continuerent d'appeller dieu Ioumara Toré était peut-être ce même Ioumala révéré ſous un autre nom par quelques peuplades. Sous le premier des dieux, de nombreuſes divinités ſécondaires ſe partageaient le gouvernement de l'univers. Ils leur offraient en commun des ſacrifices, & plaçaient leurs idoles dans les antres des montagnes. Le dieu des

enfers se nommait Peskel, comme chez les Lapons : une foule de génies malfaisans était occupée sans cesse à troubler la nature & à rendre les hommes malheureux.

Il serait long & fastidieux de rapporter toutes les superstitions auxquelles ils sont encore livrés. Ils n'oseraient faire aucune entreprise les lundis ni les vendredis : tout ce qu'ils pourraient commencer dans ces jours malheureux aurait une mauvaise fin. Il est un jour de l'année où ils ne peuvent faire du bruit sans s'exposer à être frappés du tonnerre ; un autre, où ils n'oseraient faire sortir leurs troupeaux des étables ; un autre, où ils ne se permettent pas d'allumer du feu ou de la chandelle. Si un seul homme réunissait en lui toutes les superstitions de la terre, il craindrait tout, ne se permettrait rien, & n'aurait que peu de jours à vivre.

C'est le jour de la Toussaint que se manifestent sur-tout l'ignorance & la superstition des Finnois. Ils confondent

alors leurs anciens dieux avec les Saints du chriſtianiſme qu'ils ont autrefois révérés. Ils chauffent leurs bains pour les recevoir, ils leur préparent à manger, tiennent toutes leurs portes ouvertes, & croient que ces eſprits entrent dans les maiſons ſans daigner ſe manifeſter aux hommes. Il eſt auſſi un jour de l'année qu'ils conſacrent à celui de leurs dieux qui préſidait aux troupeaux. Ils mangent un agneau en ſon honneur, & ce feſtin religieux eſt accompagné de prieres : ils recueillent ſoigneuſement les os, & les enterrent pour qu'ils ne puiſſent être profanés. Ce ſerait un ſacrilege que rien ne pourrait expier, ſi quelque animal touchait aux reſtes de ce repas, & les impies qui manquent à célébrer ce dieu bienfaiſant & redoutable, s'expoſent à ſa vengeance & verront périr malheureuſement leurs troupeaux.

Nous avons vu que tous les peuples idolâtres du Nord croient que les ours ont une ame immortelle, & leur accordent une vénération particuliere. C'eſt

ce que faiſaient auſſi les Finnois. C'était un point eſſentiel de leur religion de ne pas omettre, à la chaſſe de cet animal, certaines pratiques ſuperſtitieuſes. Ils avaient des chanſons qu'ils ne manquaient jamais de chanter après l'avoir tué, & par leſquelles ils croyaient détourner ſa vengeance. En voici une qui a été conſervée & qui ne mérite de l'être, que parcequ'on aime à recueillir les compoſitions des peuples ſauvages. Un Commentateur pourrait y trouver un ſublime enthouſiaſme & un déſordre vraiment pindarique.

« Reſpectable habitant des forêts, « cher animal que j'ai eu la gloire de « vaincre & qui as reçu de ſi profon- « des bleſſures, daigne accorder à nos « habitations la ſanté & la proſpérité, & « quand ton ame viendra errer près de « nos demeures, daigne remplir nos be- « ſoins. Il faut que j'aille rendre grace « aux dieux qui m'ont accordé une ſi « riche proie. Mais quand le flambeau « du monde éclairera le ſommet des

« montagnes ; quand, après avoir ac-
« compli mon vœu, je retournerai dans
« ma cabane ; que l'alégreſſe y regne
« pendant trois nuits entieres. Je mon-
« terai déſormais ſur la montagne, je
« rentrerai avec plaiſir dans ma maiſon,
« & aucun ennemi n'oſera m'attaquer.
« Ce jour a commencé dans la joie, c'eſt
« dans la joie que ce beau jour doit fi-
« nir. Toujours je te révérerai, c'eſt de
« toi que j'attendrai du profit, & je n'ou-
« blierai jamais ma jolie chanſon de
« l'ours ».

DIXIEME SECTION.

DES IJORIENS.

Origine de ce peuple, ſa pareſſe, ſes ſuperſtitions.

LES Ijoriens ſont des Finnois établis au ſud & au ſud-oueſt de la Néva & qui tirent leur nom d'une riviere nommée Ijora. Les étrangers appellent leur pays Ingrie, Ingermanie ou Ingermanlande. Il fut ſoumis à la Ruſſie par Pierre I au commencement de ce ſiecle. Cette Province, qui fut la premiere conquiſe, ne conſerva pas comme les autres ſes libertés, & fut ſoumiſe aux loix du vainqueur. Les habitants furent diſtribués à des Seigneurs; des payſans Ruſſes furent établis dans le même pays, & les villages Ruſſes & Ijoriens y reſterent mêlés confuſément.

Les Ijoriens ſe donnent à l'agriculture, & leur pareſſe invincible les condamne à

la plus grande miſere. Ce qu'on appelle chez eux un village n'eſt ſouvent qu'un aſſemblage de cinq maiſons, jamais de plus de dix, & ces maiſons ne ſont que des cabanes mal-ſaines. Ils ont aſſez de terre, mais ils la négligent & n'ont pas plus de ſoin de leurs troupeaux toujours peu nombreux. Leur ſtupidité confirme ce qu'on rapporte de ces Hottentots qui vendent leur lit le matin & le regrettent le ſoir. Ils ont ſi peu de prévoyance, que ſouvent ils vendent le grain qui devrait leur ſervir à enſemencer leurs terres, & le foin qu'ils devraient réſerver pour nourrir en hiver leurs beſtiaux. Auſſi ſtupides que les animaux qui ſont une partie de leurs richeſſes, ils les voient enſuite avec indifférence mourir de faim, ils ne ſont pas eux-mêmes en proie à de moindres extrémités. Leur imbécillité les porte à la défiance, & leur miſere au brigandage.

L'habit des hommes eſt ſemblable à celui des autres payſans Finnois : les femmes, malgré leur pauvreté, malgré

la dureté de leurs maris, ne laiſſent pas que de mettre quelque recherche dans leur parure : faible conſolation des mauvais traitements qu'elles éprouvent de la part de leurs époux, qui ſouvent les puniſſent avec cruauté des moindres fautes qu'elles font elles-mêmes ou que commettent leurs enfants.

Les Ijoriens, dans le temps de la conquête, avaient des Paſteurs Luthériens. Le vainqueur leur donna des prêtres ruſſes, leur fit ſuivre les rits de l'Egliſe Grecque, & ils étaient ſi peu inſtruits qu'ils s'apperçurent à peine qu'ils changeaient de religion.

Chrétiens de nom, ils n'en ſont pas moins attachés à mille ſuperſtitions, reſtes de leur ancienne idolâtrie ; ils les arrangent comme ils peuvent avec ce qu'ils connaiſſent du chriſtianiſme. Ils donnent aux images des Saints le nom de leurs anciennes idoles, ils les placent dans leurs bois ſacrés, & c'eſt là, bien plus volontiers que dans les Egliſes, qu'ils vont leur rendre hommage.

C'eſt dans les égliſes qu'ils ſont obligés de ſe marier : mais ils s'y rendent accompagnés de deux femmes, eſpece de prêtreſſes, qui, le viſage couvert d'un voile, chantent en chemin leurs anciens cantiques idolâtriques.

Ils font enterrer leurs morts par un prêtre ruſſe : mais ils vont ſecrètement la nuit jetter de la nourriture ſur la foſſe & ils y retournent ſouvent. Comme ces mets ſont aſſez mal cachés par la terre dont on les couvre à la hâte, les chiens viennent en faire leur pâture, & on croit que c'eſt le mort qui les a mangés

Les Iſoriens ſe raſſemblent la veille de la Saint-Jean dans leurs bois ſacrés, y allument de grands feux, chantent, gémiſſent, & finiſſent par brûler un coq blanc, avec des cérémonies ſuperſtitieuſes.

ONZIEME SECTION.

Des Létons, des Eſtoniens, & des Livoniens.

CHAPITRE I.

Origine, aſſerviſſement & miſere de ces peuples.

LES Latiches ou Létons, les Eſtes ou Eſtoniens, & les Livoniens occupent la Livonie. Les premiers ſont une nation fort mélangée, les autres ſont d'origine fennique.

Les Létons, répandus également dans une partie de la Livonie & dans la Courlande, forment une même nation avec les anciens habitants de la Lithuanie & de la Pruſſe. Un quart des mots de leur langue eſt de l'idiôme fennique, preſque tout le reſte eſt ſlavon : ce ſont des Slaves qui ſe ſont anciennement mêlés avec

les Finnois. Les Eſtoniens ſe ſont moins mélangés & il eſt aiſé de reconnaître leur origine fennique : les Livoniens proprement dits & les habitants de l'île d'Eſel ſont un peuple purement Finnois, & ils conſervent tous les caracteres extérieurs de cette nation.

Lorſque la Courlande & la Livonie furent ſoumiſes par les Chevaliers de l'ordre teutonique, les peuples tomberent dans la ſervitude & jamais leurs chaînes n'ont été briſées. Opprimés par les Seigneurs, qui les comptent comme des beſtiaux au nombre de leurs richeſſes, réduits à une nourriture groſſiere, quelquefois inſuffiſante, & toujours miſérable, ils ont acquis un tempéramen: propre à ſupporter les rigueurs de l'air, le travail & la diſette. L'abſolu néceſſaire & l'amour ſont leurs ſeuls beſoins; l'inaction, leur ſeul plaiſir. L'aviliſſement ne révolte pas leurs ames domptées par une longue tyrannie, & l'ivrognerie les conſole de tous leurs maux. Les femmes ne ſont pas indignes de

plaire ; leurs époux méritent peu de les poſſéder.

Ceux qui ne ſont pas attachés au ſervice domeſtique, reçoivent du maître, pour leur ſubſiſtance, quelques portions de terres labourables & de pâturage, & un peu de beſtiaux. Au lieu de payer un tribut à leur Seigneur, ils travaillent ſes terres. Les femmes ſont auſſi occupées pour lui à des ouvrages propres à leur ſexe. Les ordres exprès du maître, des punitions fréquentes & ſéveres, ou les plus preſſants beſoins, peuvent ſeuls les forcer au travail. Quelques-uns cependant amaſſent un certain pécule, l'enterrent, & il eſt ordinairement perdu pour toujours.

La barbe raſée les diſtingue ſeule à l'extérieur des Finnois proprement dits : les femmes ſont plus galamment vêtues que les hommes. Leur habit ſans manches laiſſe voir celles de leurs chemiſes, larges, artiſtement pliſſées, & ornées de broderie ſur les bords & ſur les coutures. Pluſieurs rangs de grains de verre & de corail leur garniſſent le col & leur

leur tombent ſur la poitrine. Leur petit tablier eſt garni d'une bordure de couleur différente. L'or & l'argent, ou quelque métal moins précieux, brillent ſur leurs bonnets arrêtés en arriere par des nœuds, & d'où pendent ſur le dos des rubans de toutes les couleurs.

CHAPITRE II.

Ancienne Religion de ces peuples avant leur converſion.

Ces peuples dûrent leur premiere converſion à quelques marchands de Bremen que la tempête fit échouer à l'embouchure de la Dvina vers le milieu du douzieme ſiecle : mais l'œuvre que ces premiers apôtres n'avaient fait qu'ébaucher, fut achevée par le zele ſanguinaire & par les armes des chevaliers porte-glaives. La force les fit alors catholiques ; la force les rendit enſuite luthériens. Ils ne ſe reſſouviennent plus, ou du moins ils n'ont conſervé que des tra-

ditions fort obſcures de la religion qu'ils profeſſaient avant d'avoir été dépouillés de leurs terres enſanglantées par leurs vainqueurs, réduits en ſervitude, baptiſés & non pas éclairés : mais leurs ſuperſtitions ſont encore des reſtes frappants de leur ancienne idolâtrie, qui différait peu de celle des Finnois & des Lapons.

Nous allons faire connaître quelques points de cette religion, d'après un Auteur du ſeizieme ſiecle (1). Les anciens habitants de la Pruſſe, de la Lithuanie, de la Samogitie, de la Courlande & de la Livonie, étaient ſoumis à la même croyance.

Tous reconnaiſſaient un Dieu du ciel & de la terre, dominateur de toute la nature, maître des autres dieux, auxquels il confiait différentes portions de ſa puiſſance : chacun de ces dieux ſé-

(1) De religione & ſacrificiis veterum Boruſſorum Epiſtola Jo. Meletii ad Georgium Sabinum, *dans le livre intitulé* : De Ruſſorum, Moſcovitarum & Tartarorum religione, ſacrificiis &c. Spiræ Nemetum, 1582.

condaires ſe renfermait dans les fonctions qui lui étaient marquées. ; l'un faiſait rouler la foudre dans les cieux & la lançait ſur la terre ; un autre ſoulevait & calmait les flots de la mer ; un autre n'exerçait ſon empire que ſur les fleuves & les fontaines. Les eſprits habitants de l'air avaient leur chef ; un autre chef commandait aux puiſſances ſouterraines: un dieu envoyait aux hommes les maladies & la ſanté.

Les nations ſauvages ont une vénération particuliere pour le dieu qui préſide à leurs forêts : les Léons croyaient qu'il avait établi ſa réſidence dans un ſurreau; ils lui apportaient du pain, de la biere & d'autres aliments, & le priaient d'envoyer dans leurs maiſons des eſprits familiers & bienfaiſants qui y répandiſſent la proſpérité.

Ils ne rendaient guere moins d'hommages à des ſerpents, qu'ils regardaient comme leurs dieux domeſtiques. Ils les tenaient ſous leurs poëles où regne toujours une douce chaleur, les nourriſ-

Ils avaient un
fonctions étaient d
ſur le ſommet d'u
ſacré en l'honneur
Comme toutes le
avaient leurs forci
l'eau de la cire for
de l'avenir par le
prenait cette cire e

Ils célébraient, a
du printemps & le
nature. Le prêtre
droite une coupe
voquait le dieu qui
& aux ſemences &
neur l'hymne ſuiv
« l'hiver, tu ram
« printemps. Par t
« tent d'herbes &

nait enſuite la coupe avec les dents, buvait, ſans y toucher de la main, toute la liqueur qu'elle contenait, &, toujours avec les dents, il la jettait par-deſſus ſa tête. Les aſſiſtants s'empreſſaient de la ramaſſer, la rempliſſaient de nouveau, la vuidaient en chantant les iouanges du dieu, & conſacraient le reſte du jour aux chants, aux danſes & aux feſtins.

C'était ſur-tout dans le temps des moiſſons qu'ils marquaient avec plus de ſolemnité leur reconnaiſſance envers les Dieux dont ils recevaient les bienfaits. Quand les fruits de la terre étaient parvenus à leur maturité, ils choiſiſſaient entre eux l'un des hommes qu'ils reſpectaient le plus. Celui-ci allait couper en cérémonie une gerbe de bled & l'apportait chez lui : dès lors il était permis à tout le monde de faire la moiſſon, &, quand elle était finie, la fête commençait. On choiſiſſait un jeune chevreau pour victime : on l'amenait dans une grange qui ſervait de temple pour cette ſolemnité : & quel temple en effet aurait

plus puiſſamment excité les hommes à la reconnaiſſance envers les dieux, que celui qui était rempli de leurs bienfaits? Le Prêtre impoſait les mains ſur la victime & invoquait toutes les divinités du ciel & des airs, de la terre & des eaux.

Alors on élevait le chevreau, on l'expoſait aux regards de l'aſſemblée, on chantait un cantique & l'on remettait à terre la victime. Le prêtre la frappait, en recevait le ſang dans un vaſe & remettait les chairs aux femmes pour les préparer. Celles-ci pétriſſaient en même temps des gâteaux de farine, mais il n'était permis qu'aux hommes de les faire cuire. Quand tout était prêt, le feſtin ſacré commençait & ne ſe terminait qu'avec le jour.

On ne nous apprend pas ſi la polygamie était permiſe à ces peuples. On dit qu'ils enlevaient les filles qu'ils voulaient épouſer & que les parents donnaient enſuite leur conſentement au mariage : on a pris ſans doute pour un uſage conſtant ce qui arrivait quelquefois ; ou plutôt la réſiſtance ordinaire

qu'oppoſaient les jeunes filles à ceux qui les conduiſaient à leurs futurs époux, a fait croire qu'elles ſe débattaient entre les mains de leurs raviſſeurs.

Le jour des noces, on faiſait faire trois fois à l'épouſe le tour du foyer; elle s'aſſeyait enſuite, on lui lavait les pieds, &, de l'eau de ce bain, on aſpergeait le lit nuptial & tous les aſſiſtants. On lui frottait la bouche de miel pour lui faire entendre que la douceur devait régner dans toutes ſes paroles : les yeux couverts d'un bandeau, elle était conduite à toutes les portes de la maiſon, qu'elle devait frapper du pied droit. Derriere elle, marchait le principal perſonnage de la noce, portant un ſac plein de froment, de ſeigle, d'orge, de feves & de pois. A chaque porte, il lui en jettait ſur la tête : « Aucune de ces richeſſes ne te manque-« ra, lui diſait-il, ſi tu reſpectes la reli-« gion & ſi tu remplis tes devoirs domeſ-« tiques». On lui découvrait enfin les yeux & le repas commençait.

Le ſoir on lui dénouait les cheveux en

[illegible]

[illegible]

ſe ſervir de couteaux, & jettaient ſous la table, pour le mort, quelques morceaux de chaque plat. Après le repas, le prêtre ſe levait, balayait lui-même la chambre, jettait du ſable en l'air pour chaſſer les ames, & leur diſait : « vous « avez bu, vous avez mangé ; retirez-« vous ». Alors les aſſiſtants commençaient à ſe parler ; les femmes prenaient le verre les premieres & portaient la ſanté des hommes, ceux-ci leur répondaient ; on s'embraſſait réciproquement ; la douleur, les regrets étaient bannis : ils faiſaient place à la joie, & bientôt à l'ivreſſe.

Fin du Tome premier.

Stanford University Libraries
3 6105 013 552 513

DK
33
L4
V.1

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

JUN 1969